This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MÉLANGES.

I.

AZ 41911

IMPRIMERIE D'AD. EVERAT ET COMP.,
rue du Cadran, 14 et 16.

MÉLANGES

PAR

D. NISARD.

I.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

AZ 419/1

PARIS.

DELLOYE ET LECOU, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

PLACE DE LA BOURSE, N° 13.

1838.

BNF

BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Dans la préface qui précède le second volume de ces *Mélanges*, et qui est commune aux deux volumes, on trouvera quelques explications au sujet de ces *Souvenirs de Voyage*.

SOUVENIRS

DE VOYAGE.

FRANCE.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE DANS LE MIDI

DE LA FRANCE.

I.

ROUTE DE LYON A ARLES PAR LE RHONE.

Il y a quelque chose qui décide souverainement de l'impression que nous cause la vue d'une cité célèbre : c'est la manière d'y arriver. Autre chose est d'arriver par terre ou par eau ; autre chose est de faire son entrée par une porte ou par une autre. Ceux qui viennent à Paris par l'avenue de la rue de Charenton, à travers toutes les montres d'ébénisterie qui sont pendues aux murs ou étalées devant les portes, s'en retournent beaucoup moins frappés de la grandeur de la capitale que ceux qui ont descendu la magnifique avenue

des Champs-Élysées. Et ce n'est pas seulement une impression du moment qui peut être corrigée par des impressions d'une autre nature, c'est une prévention qui résiste à toutes les merveilles d'art et de civilisation qu'un long séjour nous permet d'y voir. Le voyageur qui s'apprête à de grands spectacles, qui s'attend à des plaisirs de curiosité exquis, qui a rêvé pendant plusieurs jours le rare, l'extraordinaire, l'inouï, et qui trouve des rues sales, des faubourgs misérables, des cabanes délabrées, s'irrite de son désappointement, et garde une certaine rancune à la ville qui s'est annoncée si mal. Je me souviens qu'en approchant pour la première fois de Paris, quand j'y vins, comme on dit, achever mon éducation, c'est-à-dire apprendre quelques manières de plus de me trouver mal à l'aise dans notre excellent état social, j'étais resté longtemps la tête hors de la voiture, le cou tendu, l'haleine courte, le pouls presque nul à force d'attention, craignant de n'avoir pas assez d'yeux pour tout voir, ayant beaucoup de peine à ne pas prendre pour des palais les petites guinguettes qui se sont placées hors barrière afin d'échapper au fisc de la grande ville, et pour des jardins de Le Nôtre les chétifs et poudreux acacias qui prêtent le dimanche leur ombre aux buveurs. Cependant il fallut bien descendre de mes hautes espérances : j'entrais justement par cette rue de Charenton que j'ai si bien vue cette fois que je la vois toujours. Il me prit tout à coup un si grand dégoût de Paris, et une si grande incrédulité sur ses prétendues merveilles, qu'on fut obligé, pour que cette affection ne dégénérât pas en marasme, de me mener, tout en descendant de voiture, devant la colonnade du Louvre et les cariatides de Jean Goujon, lesquelles me frappèrent beaucoup, quoiqu'un peu moins pourtant que les bois de fauteuils et de chaises de la rue de Charenton. J'ai vu beaucoup de gens

qui ont été désappointés comme moi, et qui, encore à présent, ne peuvent point pardonner à la ville de Paris de ne pas s'être parée pour les recevoir. Je ne pousse pas la rancune jusque-là, mais je ne puis parvenir à rien trouver à Paris qui m'entre plus avant dans la mémoire que la rue de Charenton. Ce sont des susceptibilités, ou, si vous aimez mieux, des petitesses d'esprit qui donnent lieu, à notre insu, à de très-grands et souvent de très-impertinents jugements. Je connais en province un très-gros dormeur, un dormeur qu'on ne réveillerait pas à coups de canon, lequel dit qu'on ne connaît pas le sommeil à Paris, parce que, la première fois qu'il y a couché, le bruit des voitures l'a empêché de dormir. Dans l'ordre moral, les préjugés s'introduisent chez nous à peu près de la même façon. Ce ne sont pas toujours plusieurs désappointements à la suite l'un de l'autre, sur le même homme ou sur la même chose; ce n'est qu'un premier désappointement venu dans un moment de surexcitation et d'illusion. Mille expériences contraires s'useront vainement contre cette impression d'un moment sans pouvoir l'effacer; et tel de nous se vengera souvent toute sa vie, à ses propres dépens, d'avoir été désenchanté une première fois. Considérations très-bien placées à propos de la manière dont il faut arriver à Arles.

La meilleure manière d'arriver à Arles, c'est de descendre le Rhône dans le bateau à vapeur. Le Rhône est l'avenue naturelle qui conduit de Lyon à la touchante ville d'Arles, jadis l'une des villes municipales du grand empire, plus tard petite république faisant son principal commerce d'enterrer dans son Élysée les morts qu'on lui expédiait de tous les points de la France; aujourd'hui simple commune qui n'a pas même un tribunal de première instance, et qui est obligée de s'aller faire juger à trois lieues de là, à Ta-

rascon, elle qui a joui jadis des bienfaits d'un pouvoir exécutif responsable, et qui n'a pas eu de roi parce qu'elle n'a pas cru que la monarchie fût un gouvernement digne d'elle. Suivez sur la carte le cours du Rhône à partir de Lyon; vous trouverez tout au bout, à l'endroit où le fleuve forme deux embranchements et va se jeter dans la mer par deux embouchures, un petit point noir avec un nom en petites lettres: c'est Arles. Toute cette route par eau est délicieuse. Nous nous étions embarqués le matin à Lyon avant le lever du soleil, qui ne se lève pas tous les jours à Lyon. Le temps était brumeux, l'air humide et froid; la pluie était suspendue sur cette triste belle ville pavée de cailloux pointus qui déchirent les pieds, noircie par les brouillards, et qui a l'air tout à la fois affairée et misérable. Le bateau descendait avec une merveilleuse rapidité. Après quelques heures de navigation, nous rasions déjà les côtes du Dauphiné, passant tour à tour en revue, de face et de profil, de jolis villages à demi cachés dans les mûriers et dans les saules, des villes avec leurs ponts en fer qui nous forçaient de baisser la cheminée du bateau: parmi ces villes, Vienne, la capitale du Dauphiné, dont la belle cathédrale est la dernière qu'on rencontre dans la direction du midi, comme si le catholicisme du nord avait craint l'air trop chaud ou les traditions trop romaines de la Provence. Il n'y a rien de plus piquant que ce passage des climats tempérés dans les climats chauds; chacun se prépare à la transition; on interroge les vents, on cherche à voir par-delà cette voûte de nuages gris s'il n'y a pas quelque petit coin d'azur qui promette d'autres rivages et d'autres cieux; on voudrait sentir la barre qui sépare le nord du midi; on voudrait voir se lever lentement, comme la toile d'un théâtre, ce voile de vapeurs qui couvre encore les terres fortunées. Je ne dis pas que ce fût là la disposition de tout le

monde, et je ne me permettrai pas d'affirmer, par exemple, que le commis voyageur qui allait vendre à Avignon une cargaison de bière de Lyon fût préoccupé d'azur, de barre, de toile de spectacle; ce que je puis assurer, c'est que cette disposition était la mienne, et me paraissait être celle de quelques étrangers inaccoutumés comme moi aux beaux horizons et aux beaux soleils.

Cependant la toile ne se levait pas; nous étions à la moitié de la journée, et le vent du nord n'avait pas cessé de souffler. Le soleil ne pouvait pas percer les nuages; l'air était toujours chargé de pluie, et plus d'une fois il avait fallu s'abriter dans ces cabines basses et infectes qu'on décore du nom de chambres. Depuis mon départ de Paris, je n'avais pas encore senti la chaleur, ni vu le soleil; il faut tant de temps à l'homme pour changer d'horizon, tandis qu'il en faut si peu à la Providence pour couvrir de nuages toute une partie du monde! Enfin, vers midi, comme j'étais las d'attendre la levée de ce rideau mystérieux, et qu'enveloppé dans mon manteau je m'étais résigné, faute d'avoir mieux à faire, à entamer une conversation politique avec un de mes compagnons de voyage, il se fit tout à coup une déchirure à l'horizon; les vapeurs grises montèrent lentement dans les airs, et bientôt nous plongeâmes avec ravissement dans une mer d'azur dont la transparence seule nous réchauffait, et dont la pureté infinie caressait délicieusement nos yeux. En peu de temps l'air devint plus doux, le vent tomba, le ciel se débarrassa des nuages et les renvoya vers le nord d'où nous venions, et mes réflexions politiques s'en allèrent avec les brouillards.

Ce fut alors une suite de magnifiques tableaux. Un fleuve plein de sinuosités et de caprices, tantôt se développant en nappe immense, comme un lac, tantôt ramassant toutes

ses eaux dans un espace à peine deux fois plus large que le bateau, et se pressant comme un torrent pour y passer tout entier; tantôt coulant à fleur de sable et si bas que la quille du paquebot raclait le fond, ce qui donnait un certain attrait de danger au voyage; tantôt éparpillant ses ondes en plusieurs branches, et jetant des ruisseaux autour de petits îlots de sable sur lesquels nous voyions marcher gravement des hérons *au long cou;* des rives d'une variété infinie; des montagnes à tous les horizons, et qui semblaient nous enfermer de toutes parts; et le fleuve perçant cette barrière changeante, et nous faisant voir de profil tout ce qu'il nous avait d'abord montré de face; des collines arides ou fertiles, ici couvertes de petits arbres nains qui sortent d'entre les cailloux et de loin semblent un épais gazon, là nues et grises comme le roc, là taillées à pic et hautes à donner des vertiges, ailleurs doucement inclinées et paraissant se laisser glisser vers le fleuve pour y tremper leurs pieds, quelquefois se dressant par étages et passant leurs têtes les unes par-dessus les autres, comme pour voir les deux rives; quelques-unes cultivées en gradins, au moyen de petits murs qui s'élèvent à des distances égales pour soutenir des veines de terre végétale plantées de vignes; de vieilles ruines de châteaux forts pendus aux sommets des monts comme des nids d'aigle, travaux inconcevables que le temps et le tonnerre ne peuvent jeter bas, et que la corvée explique; de temps en temps le château fort en ruines à côté de l'abbaye encore debout, le château fort en haut de l'abbaye en bas, et tout à l'entour le village dont les plus hautes maisons n'atteignent pas le portail de l'abbaye ni les fossés du château fort; le château fort qui était l'aigle, et l'abbaye qui était la colombe, l'aigle et la colombe se réunissant souvent pour plumer le village; d'innombrables ponts de fer qui joignent les deux

rives et qui paraissent n'être faits que pour le temps des basses eaux, tant leurs arches sont frêles et délicates; des attelages de cinquante chevaux tirant à la remorque des bateaux marchands qui remontent le Rhône et qui mettent deux mois à faire le chemin que nous devions faire en un peu plus de douze heures; voilà en abrégé ce qu'on voit en une traversée, entre le lever et le coucher du soleil; et tous ces spectacles passent et se suivent avec assez de rapidité pour qu'on n'ait pas le temps de s'en lasser, condition essentielle surtout en voyage, où l'attention est aussi distraite qu'exigeante.

Parmi mes compagnons de voyage, l'un n'était préoccupé que de l'aridité des montagnes; c'était un propriétaire de la Beauce; un autre remarquait avec beaucoup de justesse qu'il y aurait du danger à se promener souvent sous les débris des châteaux forts; c'était un Picard; un troisième n'admirait que les ponts en fer : c'était un élève de l'école des mines. Le commis brasseur répétait souvent qu'il commençait à faire chaud; une dame jouait avec un serin qu'elle avait apporté de Paris dans une petite cage; mon interlocuteur politique profitait quelquefois des ponts de fil de fer pour me tâter sur le gouvernement. Pour aucun de ces personnages le bateau ni le temps n'allaient assez vite, et les mêmes gens qui font tant de pas pour ne rien voir se fatiguaient de voir tant de choses sans bouger de place.

Il était six heures du soir quand on vint nous dire que le bateau n'irait pas jusqu'à Avignon, les eaux étant si basses qu'il y avait du danger à tenter de nuit certain passage difficile pour lequel le capitaine prend sur les lieux un pilote. Il fallut relâcher à Roquemore, village à quelques lieues d'Avignon, sur la rive droite du Rhône. On y trouve quelque peu de cuisine à l'huile, et des paillasses sur lesquelles

sont étendus deux ou trois pouces de laine clairsemée entre deux morceaux de toile : ce sont là les lits du midi. On s'y accoutumerait, n'étaient les cousins, les scorpions et les autres insectes communs au nord et au midi, qui ne vous laissent pas dormir. Il y a une belle ruine à Roquemore : c'est un reste de tour carrée qui domine le fleuve et se tient en l'air on ne sait comment. Elle est rongée à sa base à une profondeur effrayante ; mais, quoique coupée à moitié par le pied, elle pose de tout son poids et de toute sa hauteur sur cette vaste entaille, pareille à ces troncs pourris qui supportent encore une tête de feuillage, sans qu'on puisse voir par quels conduits secrets la séve monte de la terre aux branches. Si ce sont les hommes qui ont entamé cette tour, ils ne peuvent donc pas toujours détruire ce qu'ils ont fait : si c'est le temps, il faut convenir qu'il est bien autrement hardi que nous dans ses ouvrages, lui qui coupe des tours par le pied sans qu'elles tombent. Mon Picard ne manqua pas de placer ici sa remarque favorite qu'il y aurait de l'imprudence à se tenir habituellement sous cette tour, « surtout, » ajouta-t-il, par une variante qui marquait un progrès, « en temps d'orage. »

C'est à Roquemore que j'ai vu pour la première fois un coucher de soleil et un crépuscule de Provence. J'étais à quelques pas de la tour, tournant le dos au fleuve, qui coulait languissamment, avec à peine un peu plus de bruit qu'un ruisseau. J'avais devant moi un horizon de montagnes, dont les lignes gracieuses se dessinaient sur un ciel d'or. Ces lignes paraissaient si pures et en même temps si proches, qu'il semblait que la crête des montagnes fût polie comme l'acier, et que si quelque chose se fût détaché de cette crête, soit un brin d'herbe, soit un insecte de nuit, il eût fait saillie sur le miroir transparent du ciel. Excepté le murmure du fleuve,

qui traînait lentement sur un lit de sable ses ondes épuisées, il n'y avait nul bruit dans l'air; et même ce faible murmure ne servait qu'à augmenter le silence. Les arbres paraissaient frappés d'immobilité par la baguette d'un enchanteur, comme ceux des jardins de *la Belle au bois dormant*. L'ormeau, le platane, arbres presque étrangers dans ce pays, et dont la feuille est si agitée dans le nôtre, paraissaient dormir comme la tour, comme les montagnes, comme le ciel. Il n'y a que dans le midi que les poëtes ont pu parler du sommeil de la nature. L'amandier, si commun en Provence, arbre languissant, maigre, sans ombre, même sur le sol où il prospère, mais dont le feuillage rare et clair semble fait pour découper le ciel du soir en mille dessins fantastiques, perçait impunément les airs de sa petite feuille effilée et immobile. Hélas! il n'y avait pas plus de parfums que de souffle dans l'air; et c'était à peine si, en foulant les herbes aromatiques qui croissent au bord et souvent au milieu du chemin, je parvenais à soulever quelques molécules d'odeur salutaire, dont j'avais grand besoin pour corriger une assez forte émanation de marécages qui sortait de quelques affluents desséchés du Rhône. Cette émanation fiévreuse gâtait singulièrement mon spectacle, si bien qu'appliquant à mon tour aux marécages la remarque que mon Picard appliquait aux tours ruinées, je regagnai l'auberge, où je le trouvai s'arrangeant de son mieux pour passer la nuit sur une table de la salle à boire, par cette raison également judicieuse que, si l'on veut dormir, il ne faut pas coucher dans les lits d'auberge.

Quant à moi, je me fis donner une lampe dans une des chambres de l'auberge, et je passai la nuit sur un grabat, moitié endormi, moitié éveillé, me tenant bien sur la défensive, et résolu à vendre chèrement mon sang. Tout en sommeillant, je me demandai si ce coucher de soleil et ce cré-

puscule m'avaient bien frappé, si je n'avais pas eu une de ces admirations obligées de voyageur, s'il y avait plus d'or dans ce coucher de soleil que dans tous les couchers de soleil du monde, et si le crépuscule de Roquemore n'était pas comme tous les crépuscules, après une belle journée; et, quoiqu'il me coûtât d'abord de confesser que je venais de faire deux cents lieues pour ne rien voir de nouveau en fait de coucher de soleil et de crépuscule, je finis par trouver dans mes souvenirs d'enfance des couchers de soleil aussi dorés et des crépuscules aussi calmes que ceux de Roquemore. J'éprouvais alors, en présence de ces grands spectacles, de petites extases d'enfant, qui, pour n'être pas subtilement analysées, n'en étaient ni moins vives ni moins profondes. J'avais même cet avantage, que, n'allant pas voir un coucher de soleil pour le décrire, je n'étais pas exposé à décrire quelquefois ce que je n'avais pas vu. Il faut, pour bien goûter une belle soirée, une âme d'enfant, qui sente vaguement toutes ces harmonies, qui les reçoive l'une après l'autre, sans songer à les enregistrer dans sa mémoire, ou toutes ensemble, sans chercher à les débrouiller. Il faut une imagination toute passive, qui ne rende pas des images en retour de celles qu'elle reçoit, qui ne se croie pas obligée de répondre par une certaine exaltation aux beautés dont elle est frappée, qui les sente pour son compte et non pour le besoin de les communiquer à autrui, qui surtout ne fasse pas de style, séance tenante, comme cela est inévitable quand on est en compagnie ou qu'on fait métier d'écrire. Dans l'enfance, nous avons toute la réalité des jouissances que donnent les beautés naturelles; nous les sentons avec indolence, avec naïveté, sans savoir ce que ces sensations nous rapporteront plus tard, ni pour combien elles pourront compter dans le développement de notre intelligence. Dans l'âge mûr, nous

avons toutes les expressions et toutes les façons de dire nécessaires pour faire croire aux autres que nous sentons comme les enfants ; mais déjà la plupart de nos impressions ne sont plus que de convention ; nous nous faisons très-émus pour qu'on nous croie très-sensibles, à peu près comme nous nous faisons très-roués pour qu'on ne nous croie pas innocents. C'est la vanité, ou, si vous aimez mieux, c'est une certaine convenance d'assez bon goût, qui nous fait apprécier les beautés naturelles ; et, quand par hasard il se mêle encore à nos impressions, travaillées ou formulées d'avance, quelque chose de naïf et d'inattendu, c'est un souvenir de celles de notre enfance, c'est un instinct retrouvé, ce sont d'anciennes traces par lesquelles nous repassons.

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous étions en route pour Avignon. Le passage dangereux fut doublé sans encombre, et, au bout de quelques heures, nous vîmes l'ancienne ville des papes, avec ses petits restes de remparts crénelés, et ces lourdes masses de pierres qu'on appelle l'ancien château des papes. Avignon se voit d'abord de face ; et, comme toutes les villes qui bordent le Rhône, on dirait que le fleuve va mourir aux pieds de ses parapets. L'aspect de la ville gagne à l'éloignement ; ses petits remparts, qui pourraient tenir dans une armoire d'antiquités à côté de vases étrusques, grandissent par l'imagination et l'optique ; son château des papes a presque l'air menaçant. Mais, de près, ces ruines n'ont que peu d'intérêt, si ce n'est pour ceux qui sont déterminés à en trouver à toutes les ruines. Les remparts, ou plutôt la partie des remparts qui borde le fleuve, est assez bien conservée, sauf quelques pans qui en ont disparu, et qu'on a remplacés par des murs de maison, couture ignoble, qui déshonore presque tous nos vieux monuments. La couleur des pierres est d'un jaune de feuilles mortes ; mais

les constructions n'ont rien de viril : il y a là quelque chose du soldat de la Vierge Marie. On ne pouvait guère défendre de tels remparts qu'avec un rang de pénitents blancs ou gris, présentant la croix aux assiégeants, en guise d'arme défensive. Ce qui reste du château des papes est informe ; mais tous ces débris sont caractéristiques, en ce qu'ils représentent assez bien la petite et obscure histoire d'un fief papal. Cette ville d'Avignon, qui a été tour à tour le pied-à-terre, en France, des papes romains, ou le lieu d'investiture de quelques anti-papes, qui ne pouvaient pas venir à bout de se faire sacrer dans la ville de saint Pierre, a dû avoir une espèce d'art en harmonie avec ses destinées. Puisque les comparaisons empruntées à la pâtisserie sont devenues de mode à propos des édifices, je puis dire que les remparts d'Avignon ressemblent à des croûtes de pâté ; et comme ils sont d'ailleurs merveilleusement conservés, propres et presque sans rugosités, qu'ils ne portent ni la trace du bélier ni celle du canon, et que ce qui en est tombé paraît avoir été miné lentement par les fraîches vapeurs qui s'élèvent du fleuve dans les matinées d'automne, on dirait que ce sont des échantillons de remparts modernes en projet, ou des commencements de travaux extérieurs pour les octrois, plutôt que des ruines du moyen âge.

Je n'en dirai pas autant du vieux pont d'Avignon, qui est vénérable, et qui figure je ne sais plus dans quel dicton populaire. C'est ce qu'on connaît le plus généralement de la ville d'Avignon. Ce pont est en bois ; il est très-vieux, et j'ai vu peu de choses plus pittoresques dans le midi qu'un paysan des villages voisins, enveloppé dans une espèce de capuchon, couvert du large feutre qu'on portait il y a huit siècles, et passant ce pont à dos de mulet, sous le coup de dix heures, par un de ces soleils brûlants qui font flotter sur tous les objets

une espèce d'auréole sans couleur, et qui expliquent pourquoi le large feutre est toujours de mode sur le pont d'Avignon. Je croyais voir passer l'ombre d'un anti-pape, venant visiter *incognito* son ancienne capitale. Mon Picard, qui n'avait pas des illusions si compliquées ni si prétentieuses, estimait que ce paysan avait eu bien raison de se couvrir de son grand feutre par une telle chaleur, et il comparait fort ingénieusement ce chapeau à un parasol. C'est la coiffure ordinaire du peuple des campagnes dans le midi : hommes et femmes s'abritent, de temps immémorial, sous ces hangars héréditaires. Dans le moyen âge, les hautes classes en faisaient autant, et il n'y avait rien de plus pittoresque ni de plus sensé que cette forme de chapeau, dans un pays où il n'y a pas d'ombre, et où le soleil est dévorant. La civilisation, qui perfectionne tout ce qui d'abord a été imparfait et incommode, mais qui, par contre, gâte tout ce qui avait atteint, dès l'origine, son but d'utilité et de commodité, a fait quitter aux hautes classes le feutre à large bord : elles portent le chapeau gris parisien, à rebords courts, si nécessaire ici pour ne rien perdre des rayons du soleil, et elles ont l'avantage d'être à la mode et de se rôtir le visage. La persévérance de certaines coutumes populaires est souvent la meilleure critique de la civilisation; elle pourrait presque toujours en être le plus utile contrôle.

Au reste, ce que les papes et les anti-papes n'ont pas pu faire dans le moyen âge pour la ville d'Avignon, une fantaisie d'un ministre oublié de Charles X l'a fait. La garance, petite racine qui produit une belle couleur rouge, donnera plus de vie à la préfecture d'Avignon que toutes les querelles religieuses n'en ont donné jadis au Comtat. Le jour où l'on a décidé que les armées permanentes quitteraient le pantalon bleu pour le pantalon garance a été le jour de la renaissance

d'Avignon, à moins toutefois qu'une fantaisie contraire de quelque autre ministre ne substitue plus tard au pantalon garance le pantalon couleur de safran ou tout autre. Dans ce cas, la pauvre ville retomberait sur ses anciennes fabriques de foulards, sur ses petits remparts crénelés et sur son château des papes. Sa prospérité tient à une certaine disposition de l'organe visuel d'un ministre, à de *hautes* préférences pour le jaune ou pour le vert, ou peut-être à un certain goût pour les pots-de-vin administratifs, que l'indigo pourrait offrir, si on lui faisait l'honneur de le substituer à la garance. La ville des papes doit être pour le parti de la guerre, car la guerre déchire les pantalons que la paix blanchit; elle fait des trous qu'on ne répare pas avec des reprises, comme ceux que font les bancs des corps-de-garde et les amorces brûlées dans les petites guerres. Il faut dire cependant que peu de campagnes ont consommé plus de pantalons que la paix dont nous avons le bonheur de jouir.

Je me séparai, à Avignon, de mes compagnons de voyage. Je regrettai mon Picard, à cause de sa rare sagacité à voir le côté le plus simple et le plus pratique des choses. C'était un homme qui ne s'embrouillait pas dans le moyen âge ni dans la couleur locale, qui estimait les objets à leur valeur, et ne voyait dans une ruine qu'une masse de pierres qui peut nous tomber à chaque instant sur la tête; dans un large feutre, qu'un préservatif contre le soleil. Il ne s'informait pas des papes, ni des anti-papes, mais des heures de départ de la diligence de Marseille, où je soupçonnai qu'il allait faire des achats de fruits secs d'Orient. Il ne regardait la distance de son établissement de commerce au lieu de ses achats que comme du chemin, ressemblant à tous les chemins, sous le point de vue de la perte de temps, la seule chose dont il parût préoccupé. Il trouvait peu d'occasions d'exercer sa

sensibilité; et il la gardait sans doute pour le jour où il aurait à goûter ses dattes et ses pistaches. J'ai retenu quelques-uns des aphorismes dont il semait son discours, sans savoir que ce fussent des aphorismes. Je lui souhaitai bon voyage et de bon cœur, et il ne me vint pas dans l'idée de trouver qu'il fût beaucoup plus ridicule avec ses réflexions à la La Palisse que moi avec tous mes frais de curiosité, de conjectures, de reconstructions poétiques ou historiques. Puisse-t-il avoir acheté ses fruits secs bon marché, et les avoir revendus très-cher!

ARLES.

Le bateau à vapeur descendit jusqu'à Arles et me débarqua seul sur le quai avec quelques barils de bière de Lyon. A peine arrivé à l'auberge, je me fis conduire aux Arènes par un petit savoyard qui parlait français. Ces petits savoyards sont d'une grande ressource dans toute cette partie de la France. Leur principale industrie consiste à parler français aux nationaux qui viennent du nord ou du centre. J'allais aux Arènes, parce que mon *Guide des Voyageurs* m'indiquait les Arènes comme la principale curiosité de la ville d'Arles. Chemin faisant, mon petit savoyard me demanda si je voulais voir *une autre curiosité* avant d'arriver aux Arènes. En même temps il me montra une petite porte pratiquée dans une espèce de mur d'enceinte, tout à la fois grossier et moderne, et qui n'annonçait rien de curieux. Toutefois je vis au-dessus de la porte un petit bout de fronton joliment sculpté, qui paraissait avoir été rapporté là de quelque ruine voisine, et qui

m'avertit de me tenir sur mes gardes. Je suivis mon guide comme à la découverte, enchanté de voir une *curiosité* qui ne fût pas consignée dans l'*Almanach des Voyageurs*. Quelle fut ma surprise, lorsque je me trouvai au milieu d'un cloître parfaitement conservé, sans réparations, sans maçonnerie moderne, sans badigeonnage, un cloître aérien, dont les quatre galeries parallèles n'attendaient plus que la procession des moines venant chanter vêpres à Saint-Trophime ! Je ne veux pas faire ici de l'enthousiasme d'antiquaire, parce que je suis très-peu enthousiaste et pas du tout antiquaire; mais ce fut pour moi un plaisir exquis de tomber au milieu d'un cloître inattendu, inespéré, quand j'avais fait toilette d'habit et d'esprit pour rendre visite à une ruine romaine, quand je m'étais préparé au plaisir froid et sérieux que donne la vue d'une grande civilisation qu'on exhume de terre, lambeaux par lambeaux. Si je m'étais attendu à un cloître, si j'avais lu le livret des antiquités d'Arles, j'aurais été averti d'avoir du plaisir; j'en aurais eu conformément à cet avis; j'aurais tout accordé. Oui, ce cloître est beau; oui, il est présumable que sa construction remonte à tel siècle; oui, l'architecture en est gothique ou byzantine; oui, vous avez raison, il n'y a rien de mieux conservé que ce cloître... et j'aurais dit un peu plus tôt à mon petit savoyard : « Mène-moi aux Arènes. »

Mais j'arrivais là par hasard, sans dessein, que dis-je ! après avoir presque résisté au petit savoyard, tant j'avais fait mon thème pour les Arènes, tant mon esprit était préoccupé de gladiateurs, de bêtes féroces, d'esclaves retournant avec un râteau le sable de l'arène pour faire disparaître les taches de sang, tant j'avais mes comparaisons toutes prêtes entre les vers de Martial sur les spectacles, et les lieux où se donnaient les représentations sanglantes qu'il a mises en épigrammes. Qu'il y a de bonheur quelquefois à être ignorant,

à n'avoir pas de parti pris sur les choses, à être forcé de donner un jugement venant de soi, qui n'ait pas été appris dans un livret, ni imposé par la présence d'un *cicerone* savant! J'ai senti ce bonheur en visitant le cloître de Saint-Trophime, avec un *cicerone* qui ne savait même pas le nom de *la chose curieuse* qu'il m'avait mené voir; et qui faisait rouler des cailloux sur les dalles du cloître, pendant que je m'extasiais devant ces délicieuses arcades. Il fallait, bon gré mal gré, juger ce monument; il fallait demander à mon instinct si c'était un bel ouvrage d'art; il fallait me faire une science telle quelle pour le moment, et avoir une opinion au moins pour mon honneur. Ignorant tout à fait les termes d'art, sauf une demi-douzaine qu'on apprend presque malgré soi, et n'ayant pas voulu jusqu'ici m'initier à ce vocabulaire, dans la crainte d'admirer les choses parce que j'en connaîtrais les noms, et peut-être aussi de gâter des jouissances instinctives dont j'ai peine à croire que la science des mots n'emporte pas la fine fleur, j'avais à deviner l'âge, l'école, la destination de mon adorable cloître. Ce fut d'abord une impression vague, hésitante, mais pleine de charmes. Je demandais au monument de parler, de me donner un écho des pieux cantiques qui avaient retenti sous ses voûtes gracieuses, de me nommer les saints ouvriers qui avaient fait cette œuvre de génie, croyant ne faire qu'une œuvre de piété. Je me défendais des conjectures; j'écoutais et je regardais, attendant qu'il me vînt une révélation d'art et de foi. J'avais l'idée du beau dans sa plus grande généralité; elle m'entrait par l'esprit et par le cœur. J'étais saisi par je ne sais quoi d'harmonieux, de pur, de sacré, qui émanait de tout l'édifice, par sa solitude, par ses mutilations, par cette sainteté qui empreint toutes les vieilles pierres, par cet invariable sourire du ciel, qui verse le même azur sur le cloître floris-

sant et sur le cloître en ruines, par la pensée qu'un édifice consacré avait pu devenir profane, et que la destruction ne protégeait pas aussi bien une terre catholique que la chute de la foudre un sol païen.

Il faut dire pourtant que ce cloître n'était pas la maison de Dieu, mais seulement de saints hommes qui le servaient. Une de ses galeries se termine par un escalier descendant qui conduit à l'église de Saint-Trophime, laquelle est contiguë. Ce qui donne au monument un caractère tout particulier, c'est précisément qu'il n'était ni tout à fait sacré, ni tout à fait mondain. Des hommes l'ont habité, lesquels avaient des passions, des vices, et n'étaient trop souvent religieux que par l'habit; mais ces hommes avaient aussi des fonctions saintes, ils vivaient solitaires, ils chantaient les louanges de Dieu, ils faisaient des aumônes, et ceux d'entre eux qui étaient souillés de quelque péché immonde le cachaient dans les ténèbres, et ne profanaient pas de leur présence les galeries du cloître. Dans ces galeries toute la communauté se réunissait, soit pour se rendre aux saints offices, soit pour aller célébrer les prières du matin et du soir, et là où les hommes sont réunis ils sont meilleurs. J'imagine aussi qu'aux heures de loisir ils se promenaient à l'abri du soleil sous ces voûtes si délicates et si fraîches, et qu'ils s'y entretenaient des intérêts du monde temporel, ou de travaux littéraires qui ne devaient jamais quitter l'ombre du cloître. L'architecture de l'édifice est parfaitement en harmonie avec sa destination. Ce n'est pas le grandiose des églises, mais ce n'est pas non plus la petitesse sans caractère des maisons des hommes; cette demeure devait être habitée par des intermédiaires entre les hommes et Dieu. C'est le même art, inspiré par la même pensée, qui a fait l'église et le cloître, qui a voûté les galeries du cloître comme la nef de la cathédrale, et qui a jeté ces arêtes hardies qui

s'élancent du sommet des piliers et vont se joindre au milieu de la voûte ; seulement la pensée du cloître est plus humble. La maison des serviteurs et la maison du maître se ressemblent, mais on sent que les serviteurs n'ont pas besoin de tant de place que le maître, et que l'art a dû descendre de l'église au cloître.

A quelle époque le cloître de Saint-Trophime a-t-il été construit? Qui le sait? Qui est-ce qui tenait registre des fondations d'édifices dans le moyen âge? Quelles archives faisaient mention de la pose de la première pierre? Il y avait peut-être alors plus de grands artistes que de greffiers, et plus de mains qui sussent manier le ciseau que la plume. Un monument était commencé sans bruit et achevé sans bruit; deux ou trois générations y travaillaient tour à tour, reprenant l'œuvre où la génération précédente l'avait laissée, y mettant chacune leur pierre, et mourant dans la croyance que le monument viendrait à sa fin. Les cathédrales se bâtissaient comme les troncs des églises se remplissaient, pierre à pierre, denier à denier. Les peuples ne dévoraient pas l'avenir comme aujourd'hui ; ils avaient au milieu d'eux quelque chose qui devait durer plus qu'eux ; ils ne prévoyaient pas sa fin, et ils étaient patients, parce qu'ils ne croyaient pas qu'en prolongeant une vie d'homme au-delà du terme commun, on pût arriver à voir quoi que ce soit qu'ils n'eussent pas vu. Un aïeul pouvait raconter à son petit-fils qu'il avait vu bénir la première pierre d'une cathédrale que le petit-fils ne devait pas voir finir. L'art avait alors un instinct d'éternité qui lui faisait entreprendre des ouvrages pour lesquels le temps ni la peine ne comptaient. En jetant les fondements d'une église, il ne croyait pas que cette église pût devenir après dix ans un temple de la gloire, après vingt ans un théâtre, après trente ans un magasin à fourrages. Le maître ouvrier ne s'engageait pas

à *livrer* le monument à un délai prescrit, sauf à payer un dédit; il disait à ses supérieurs spirituels : « Vous m'aurez tant que je vivrai. » Cette foi échappée à tant de naufrages, qui avait vu crouler la plus grande nation du monde, et qui s'était trouvée au milieu des plus grandes destructions dont l'histoire des hommes fasse mention, sans être atteinte d'aucune idée de fin ni de découragement, ne craignait pas d'engager des siècles dans des entreprises gigantesques; elle obtenait des hommes le plus grand désintéressement qu'on en puisse attendre, celui de reprendre humblement et en sous-œuvre des travaux commencés par un autre, et de travailler à un monument auquel ils ne devaient mettre ni la première, ni la dernière main.

Le cloître de Saint-Trophime n'est pas un édifice bâti dans les grandes proportions des cathédrales, mais, tel qu'il est, il a peut-être usé deux ou trois générations d'artistes. La conception en est une; c'était la pensée religieuse, sur laquelle personne ne variait. L'exécution présente trois systèmes qui ont été chargés tour à tour, et à des époques nécessairement reculées, d'achever l'édifice. La forme du cloître est un quadrilatère; ce sont quatre rangs de galeries parallèles qui se coupent à angle droit, et enferment un terrain carré qui devait être la cour du cloître. De ces quatre rangs de galeries, qui toutes reçoivent le jour par des arcades posées sur pilastres, deux présentent seulement le plein cintre romain. On voit que le catholicisme n'ose secouer encore les traditions de l'art romain. Les Arènes d'Arles sont là tout auprès avec leurs pleins cintres si doux à l'œil, qui se découpent sur le beau ciel de la province d'Arles, et qui semblent former des tableaux d'azur dans des cadres de pierre. Qui oserait innover en présence de modèles si purs et si populaires? Le troisième rang innove pourtant, mais avec timidité; ce n'est plus le plein

cintre, et ce n'est pas encore l'ogive. L'art tâtonne; il est honteux de ses imitations païennes; il essaie de s'en affranchir; il brise la forme; mais la véritable inspiration catholique ne lui est pas encore venue. C'est de l'art de transition; art uniforme, sans caractère, mais non pas sans mérite, car il mettait sur la trace de l'ogive; il commençait comme le christianisme, par l'humilité; il rendait à l'art romain ce qui appartenait à l'art romain; mais en réalité il tentait déjà de s'en émanciper. Le plein cintre ne suffit plus au catholicisme; ces belles formes arrondies sont trop molles; et d'ailleurs, où le plein cintre ne s'est-il pas prostitué? Il a été au cirque, il a été dans les bains publics; il a été dans les théâtres : les aqueducs, les ponts sont à plein cintre; le plein cintre est le lieu commun de l'architecture païenne. Il faut pour le catholicisme une forme plus élancée, plus aérienne; cette forme, ce sera l'ogive. L'ogive est trouvée. La quatrième galerie est toute percée à l'ogive; c'est la galerie de la prière chrétienne : l'art est sorti tout d'un jet des langes de la transition. Le plein cintre se courbait sous le poids des entablements, comme pour recevoir sa charge; l'ogive les soulève plutôt qu'elle ne les supporte; ces lourds massifs de pierre ne l'empêchent pas de s'élancer vers le ciel, de même que le poids de la chair n'empêche pas l'âme chrétienne de s'élancer vers Dieu. Dans les galeries à plein cintre, l'arceau posait sur deux colonnes adossées au pilastre, dont elles augmentaient disgracieusement le volume; dans la galerie à ogive, les deux branches de l'ogive se perdent gracieusement dans le pilastre, qui reste pur et effilé. Cette galerie est celle qui communique avec la cathédrale; l'ogive conduit à la nef : le spiritualisme chrétien a trouvé sa forme caractéristique, et cette forme durera des siècles; la mode n'y changera rien; l'ogive sera respectée comme un dogme; l'art apocryphe ne

commencera qu'avec les déchirements de l'unité catholique.

J'ai visité une seconde fois le cloître de Saint-Throphime avec un homme distingué, qui mettait à mon service, avec une grâce sans prix, les conjectures les plus savantes et les plus ingénieuses sur un monument qu'il n'a pas peu contribué à sauver d'une entière destruction[1]. J'aurais pu être très-savant, très-technique, et en même temps très-intéressant en prenant note de tout ce qu'il m'a dit sur ce cloître et sur toutes les antiquités de la ville d'Arles; mais, outre que je n'ai pas tout retenu, j'aime mieux laisser peser sur lui l'obligation tout entière de nous expliquer quelque jour, dans la langue qu'il manie si bien, des merveilles dont il a la clef. M. Clair est un de ces hommes qui ont passé leur jeunesse à Paris, dans la ville des idées avancées, des études fortes, des grandes lumières; qui ont vécu dans cet air qu'on trouve épais quelquefois, mais dont on ne peut pas se passer; qui ont été avancés parmi ceux qui l'étaient le plus, et qui sont des exilés dans leur terre natale, soupirant après nos brouillards et nos soleils capricieux, comme fait quelquefois M. Clair sous son ciel beaucoup trop longtemps bleu, et sous ce soleil impitoyablement beau qu'on ne peut éviter qu'en se privant de lumière et de jour; car en Provence le demi-jour n'est pas une délicatesse, c'est une nécessité.

Il y a quinze ans à peine que le cloître de Saint-Throphime était enterré dans des maisons qui remplissaient la cour. Une espèce de colonie s'était établie là et vivait dans cette

[1] M. Honoré Clair, avocat, éditeur du *Barreau français*. Je devais à l'obligeance de M. le directeur de la Revue de Paris, ami intime de M. Clair, une lettre de recommandation auprès de cet homme de toutes sortes de mérites, et qui m'a laissé des souvenirs aussi de toutes sortes. J'ai du plaisir à en remercier les deux amis.

enceinte, d'où il a fallu la faire sortir par expropriation pour cause d'utilité publique. Quand l'homme trouve un pan de mur encore debout, que ce mur ait appartenu à un temple ou à un théâtre, que toutes ces pierres soient historiques, peu lui importe; il ne voit là qu'un mur de moins à faire, des quatre qui lui sont nécessaires pour abriter sa vie insignifiante. Il a sur les ruines des générations qui ne sont plus un droit de premier occupant; il ne conçoit guère des pierres sans emploi, des travaux de maçonnerie sans utilité, et il croit faire bien plus pour l'immortalité d'une ruine en y recousant grossièrement la cabane où il vit du fruit de ses sueurs, que ceux qui la laissent s'achever sous l'effort du temps et qui la signalent officiellement comme une curiosité. On m'a mené voir, dans des murs extérieurs de défense, des pierres délicatement sculptées qui avaient appartenu à un théâtre. J'ai remarqué des feuilles d'acanthe dont les siècles n'ont pas encore effacé le gracieux dessin; des amours ou des génies agitant des banderolles; ici une tête, là un corps; des oiseaux, débris tombés des frises délabrées, et qui ont servi de moellons pour construire les remparts. Il fallait aller vite alors en ouvrages défensifs; la guerre ne s'annonçait point par des courriers ni par des télégraphes; elle fondait comme la foudre sur un pays. Alors toute pierre taillée était bonne pour protéger une ville, et personne ne croyait faire une profanation en incrustant des bas-reliefs dans une muraille destinée à arrêter la guerre. Si les dieux de l'art païen, si tous ces génies qui déployaient leurs ailes dans les enroulements des frises, si la religion du vieil Olympe, pour qui l'art avait créé tant de merveilles, avaient pu défendre les populations contre les barbares, les bas-reliefs seraient restés à leur place, et les villes ouvertes auraient été mieux défendues que les villes fortifiées. Mais comment le paganisme,

qui n'était pas à l'épreuve de la hache et du sayon des Huns, pouvait-il faire respecter les statues et les maisons de ses dieux? Alors, ni le laurier, ni le sanctuaire ne garantissant plus de la foudre, il ne restait plus qu'à cultiver le laurier comme épice, et à porter hors de la ville les pierres du sanctuaire pour en faire des tours.

Le cloître de Saint-Trophime n'a jamais été converti en ouvrage de défense; il appartenait à une religion dont la guerre respectait les édifices. Protégé par l'église, au pied de laquelle il est bâti, placé dans l'intérieur de la ville, ses gracieuses colonnettes n'ont jamais été battues par les machines de siége. Mais quand il fut arrivé à l'état de ruine, il s'y vint loger de pauvres gens, qui, n'ayant plus rien à demander à la porte du cloître, y placèrent leur domicile sans opposition de la part de l'autorité, laquelle, à toutes les époques, est, ou indifférente pour les ruines, ou trop pauvre pour les conserver, et souvent les deux choses à la fois. On a enfin démoli les maisons et déblayé la cour, qui n'est plus qu'un carré couvert d'un gazon languissant. Les enfants du voisinage y viennent jouer à l'ombre, et le soir les amants s'y donnent rendez-vous. Les amants recherchent ce lieu pour sa solitude et ses ténèbres, et point pour sa poésie; ils en ont une plus belle et plus riche dans le cœur, si toutefois ce sont des amants parfaitement en règle, et qui n'ont rien à démêler avec la police. Les enfants sont les barbares les plus aimables et les plus pardonnables du monde; il faut les voir viser à coups de pierre les nez des saints qui sont dressés dans leurs niches, aux quatre coins du cloître, et rire aux éclats quand ils ont défiguré une de ces belles faces graves, dont l'impression est à la fois si une et si variée. J'en ai chassé, dans une belle colère, une demi-douzaine qui s'étaient fait une cible d'un de ces nez, le dernier peut-être de

tout le cloître, et qui éraillaient toute la statue à l'occasion; ils se mirent à fuir en me disant des injures en patois. Je n'aurai peut-être que compromis un peu plus le nez que je voulais défendre. Que faire à cela? Mettre un gardien? Ces gardiens gâtent tout votre plaisir par les historiques dont ils vous poursuivent. Et puis les ruines sont des ruines et non pas des musées; il faut y laisser venir les enfants comme les souris, comme les lézards, comme les figuiers sauvages. Les enfants *font bien* sur les ruines; ils aiment à détruire parce qu'ils ont l'instinct du renouvellement; et ils aident le temps dans ses destructions, sans être beaucoup moins insouciants que lui. Il en résulte une impression morale bien plus utile, selon moi ignorant, que le très-petit avantage scientifique qu'on peut retirer d'un peu moins de dégradations.

En sortant du cloître, j'ai été voir les Champs-Élysées, nom païen d'un ancien cimetière chrétien. C'est dans ce cimetière, réputé inviolable, que toutes les personnes pieuses voulaient être enterrées. Il venait des morts à Arles de tous les pays; on les abandonnait au cours du Rhône, dans des cercueils bien fermés, avec le prix de la sépulture que la famille demandait pour eux. Ces cercueils descendaient au gré du flot, avec des destinées diverses, comme tout ce qui flotte sans rame ni gouvernail; les uns arrivaient; ceux-là sans doute étaient visiblement protégés par les saints du ciel; les autres étaient brisés contre les rochers ou déposés dans un lit d'herbes fluviales sur quelque rive abandonnée. J'ai peur qu'il n'y ait eu alors une espèce d'industriels qui détroussaient ces cadavres, à moins que le clergé d'Arles, dont ces convois de morts devaient être le plus beau revenu, n'eût des douaniers sur la côte pour protéger les arrivages. Chose singulière que ces cadavres qui voyageaient encore après leur dernier sommeil, et qui allaient chercher au milieu de tant de

périls une sépulture lointaine et aventureuse ! J'imagine qu'il y avait en permanence, dans le petit port d'Arles, des bateaux chargés d'épier le passage des nouveaux venus, afin que le mort et l'argent ne descendissent pas jusqu'à la mer. Quand ils étaient débarqués, on ouvrait le cercueil, on lisait les dispositions de la famille, on creusait au défunt une tombe en pierre dans le prix qu'il avait voulu, plutôt au-dessous qu'au-dessus, j'imagine, et on le couchait dans les Champs-Élysées pour l'éternité. Arles était la ville des funérailles catholiques, après avoir été la ville des fêtes païennes; on faisait vœu d'être enterré à Arles, comme on faisait vœu d'aller en Palestine !

Qui est-ce qui a bouleversé de fond en comble les Champs-Élysées? Est-ce quelque crue du Rhône qui a raviné cette terre consacrée et mis à découvert les tombeaux? Est-ce le sol qui s'est soulevé et a rejeté toutes ces sépultures? Le cimetière réputé inviolable a été dispersé, les cendres des morts ont été jetées au vent, et les tombes vides servent maintenant d'auges dans toutes les fermes du pays. La croix de Saint-Trophime n'a pas pu protéger les dépouilles qu'on lui avait confiées. Est-ce qu'il y aurait eu quelque révolution de tombeaux à la suite d'un déchaînement populaire? Le catholicisme est encore debout; il est encore la plus grande religion du monde, et il est entouré de ruines inexplicables; le cloître est désert à côté de l'église florissante; aux Champs-Élysées, les tombes chrétiennes jonchent le chemin à côté d'une église inachevée. Vous ne pouvez vous reposer là qu'en vous asseyant sur une grande pierre creuse, de votre longueur, qui a servi de tombeau, soit à un seul mort, soit à deux; les places sont séparées et le coussin de pierre est pour deux têtes, comme si l'on avait craint que les deux cadavres ne s'y disputassent leur dernier lit. Vous ne pouvez marcher

là sans heurter des tombes qui sont à fleur de terre, et qui font trébucher les passants : partout des tombes, des deux côtés du chemin, sur le chemin, sous le chemin ; il y aurait là un étrange monument à bâtir avec tous ces matériaux sur lesquels le catholicisme avait mis un sceau d'inviolabilité et de repos éternel. Çà et là vous voyez quelques pierres qui sont brisées ; ce sont des paysans maladroits qui sont venus de nuit marauder des tombes, et qui les ont cassées en les enlevant. Quelle dérision que cette perpétuité promise à nos tombeaux ! Ne faut-il donc pas que toutes les générations trouvent à leur tour une place dans la terre, et la terre est-elle si vaste qu'il puisse y avoir des domaines inaliénables de mort? Nous nous y casons d'abord dans des tombes solitaires, isolés les uns des autres, par un geste d'égoïsme terrestre ; puis nous nous plaçons à côté les uns des autres, puis enfin les uns sur les autres, et alors il faut bien que les premiers venus cèdent la place aux derniers arrivants. Et d'ailleurs, la terre se charge bien de nos restes, de notre dépouille à nous ; mais elle ne se charge pas de tous ces vêtements de marbre, de pierre ou de plomb, où la vanité de nos héritiers enferme nos cendres. Dès que notre corps est retourné à la poussière, la terre ne nous doit plus rien. Alors l'enveloppe de marbre est déposée comme une relique d'art dans nos musées ; la pierre sert d'abreuvoir aux bêtes de somme, et, si elle abonde, de cailloux pour ferrer le chemin ; le plomb va couvrir les toits de ceux qui sont en vie.

Je ne saurais pas dire quelle impression étrange m'est restée de ma promenade aux Champs-Élysées. C'était une peine d'esprit indéfinissable, mêlée de tristesse et d'ironie ; de tristesse à la vue de cette quantité de tombes, d'ironie à la vue de cette profanation permanente que tout le monde tolère, que tout le monde va voir, qui est devenue un objet de cu-

riosité banale, un moyen de plus d'attirer les étrangers à Arles. Admirez les contradictions de notre pauvre espèce. C'est un souci réel dans la vie de beaucoup de gens, grands et petits, que la pensée d'un accident de fortune ou de révolution qui pourrait les priver d'une sépulture particulière, d'une pierre ou d'une croix marquée de leur nom. Eh bien! lequel d'entre eux donne une pensée triste, un regret, une larme à ces sépultures dispersées? C'est qu'en réalité cette inquiétude pour les restes, que nous prenons pour un instinct d'immortalité, n'est qu'un scrupule de vanité posthume. Nous ne demandons pas une tombe *à perpétuité*, nous la demandons pour ceux qui nous ont connus, et que le hasard pourrait amener au lieu de notre dernière demeure; nous tenons presque plus à ce qu'on sache notre mort que notre vie. Quand il n'y aura plus personne qui se rappelle notre nom, alors il adviendra que pourra de nos cendres.

Ce qui rend l'aspect des Champs-Élysées plus triste, c'est une petite église ou chapelle des morts qui se trouve au bout du chemin des tombes, et qui n'a pas été achevée; de telle sorte que la promenade aux Champs-Élysées est un pèlerinage à une ruine à travers des morts. Rien de plus désert que cette église. C'est le gardien du musée d'Arles qui en a la clef; on la conserve précieusement; on veut que le temps seul ait l'honneur de son entière destruction. Je ne crains pas que mes petits barbares du cloître osent y entrer, tant cette ruine est lugubre. De grandes herbes aromatiques croissent autour des murs et dans la cour intérieure. A l'époque de mon séjour à Arles, ces herbes étaient brûlées par le soleil et faisaient sous les pieds un cliquetis funèbre. L'humidité ronge les voûtes de l'édifice, écaille les pierres, fait bâiller les murs. Des débris noirâtres tombent du haut de la coupole: c'est une humidité de sépulcre; tous les sens en sont affectés, on a froid

et on étouffe ; ce doivent être les deux sensations de la tombe. J'ai pourtant remarqué une trace de vie dans cette maison qui n'a jamais été habitée ni de Dieu ni des hommes : c'était un pampre vert, échappé à une vigne grimpante, laquelle a pris racine au pied d'un des murs extérieurs. Ce pampre entrait dans l'église par la fenêtre basse et étroite d'une chapelle latérale, et formait un rideau de feuillage à travers lequel une lumière pâle et douce arrivait sur nos têtes et descendait dans nos cœurs comme un souvenir réchauffant du monde que nous avions quitté. Une grappe de raisin qui ne devait point mûrir pendait sur le rebord intérieur de la fenêtre ; je ne sais qui cette grappe aurait pu tenter, car elle était nourrie d'humidité et d'exhalaisons fétides. Dans la cour d'entrée, où le pied s'empêtre dans les hautes herbes, quelques tombeaux ont été pratiqués dans les murs : c'étaient des sépultures privilégiées ; il fallait avoir un fief et pouvoir mettre un blason sur la pierre de sa tombe pour être enterré là. A peine trois ou quatre privilégiés sont morts assez vite pour être couchés le long de ces murailles. En peu de temps l'on n'y a plus vu ni morts ni vivants.

L'aspect d'un édifice inachevé est peut-être plus pénible encore que celui d'un édifice en débris. Là du moins, c'est une pensée qui a eu sa force, qui a fait son temps, qui l'a fait glorieusement, et qui est morte, parce qu'il est bien que tout meure : ici c'est une pensée qui a été impuissante, qui s'est trompée d'époque, qui a avorté. Quand on a jeté les fondements de l'église des Champs-Élysées, la piété des peuples promettait encore de subvenir à cette pieuse dépense ; les aumônes ne manquaient pas ; les corvées volontaires, au moyen desquelles on se rachetait de ses péchés, venaient aider les ouvriers qui touchaient un salaire ; le souffle du christianisme suffisait encore pour soutenir ces immenses travaux,

et pour faire sortir les églises de terre. Tout-à-coup la piété des peuples s'est retirée; l'argent a manqué: on a fini l'édifice comme on a pu; on y a jeté une toiture telle quelle pour couvrir la nudité du sanctuaire; et puis on l'a laissée là pour servir à cacher des voleurs et à nicher des hiboux; et à quelques pas des débris païens, qui ont commencé par être des monuments qui ont accompli leur destinée, il y a des débris chrétiens qui n'ont jamais été que des débris. Le christianisme a bâti pour ne pas habiter; l'architecte, qui croyait avoir conçu le plan d'un monument destiné à vivre, n'a conçu que le plan d'une ruine! Une église catholique figure tout entière sur le catalogue du musée d'Arles.

Je n'oublierai jamais ma promenade aux Champs-Élysées. C'était par une soirée de septembre. A cette époque, il n'y a plus de verdure dans la campagne d'Arles, si ce n'est peut-être celle des mûriers et des vignes. La terre est sèche et poudreuse; le gazon est brûlé ras; quelques-unes de ces fleurs qui poussent obstinément partout où il y a un peu de terre végétale, nées de la fraîcheur des nuits, sont desséchées avant le soir; le chardon jaune d'or, qui n'a besoin ni de pluie ni de culture, qui pousse sous les pas des hommes, conserve quelques fleurs encore vives sur une tige flétrie. Le temps était alors à l'orage; l'air était calme et lourd. Nous avions derrière nous l'église, devant nous la ville d'Arles, couverte d'un immense nuage noir. Le ciel paraissait divisé par égale moitié, une moitié sereine, azurée, profonde; l'autre sombre, chargée, et si près de terre qu'on eût dit que les nuages allaient se déchirer contre les arceaux des Arènes. L'horizon ressemblait alors à un vaste amphithéâtre, sur lequel on n'avait déployé que la moitié du *velarium*. Nous étions dans la partie sereine, et cependant nous sentions le souffle du vent qui agitait la partie orageuse.

L'esprit rempli de tristesse, nous voyions le nuage s'épaissir de plus en plus sur la ville, et nous nous attendions à quelqu'une de ces grandes explosions de la foudre qui font souvent des ruines que nous mettons sur le compte des hommes; mais notre attente fut trompée. Le nuage se fondit, et disparut en quelques minutes; une main invisible replia le *velarium*, et tout annonça pour la nuit un ciel étoilé, et pour le lendemain un ciel bleu. Les Arlésiens, qui venaient d'avoir trois mois de sécheresse, ne virent pas sans chagrin ces trésors de pluie s'en aller dans la direction de la ville de Lyon, qui en a toujours plus qu'elle n[illegible] veut. Quant à nous, je crois bien que notre tristesse se dissipa avec le gros nuage; car l'homme n'a que des quarts d'heure de sympathie pour le passé; c'est autant de temps qu'il en faut à un nuage pour traverser un horizon de la Provence.

Je pourrai bientôt parler des ruines romaines de la cité d'Arles. Ces ruines appartiennent à tout le midi, tandis que les ruines du moyen âge n'appartiennent qu'à Arles, et c'est par là qu'elle est intéressante par-dessus toutes les villes. Elle a eu deux histoires, deux vies, l'une générale avec tout ce qui tenait à l'empire romain, l'autre particulière et locale. Ces deux histoires ont leurs monuments; ces deux vies ont leurs biographies. Ce sont quelques pierres sur lesquelles on pourra rêver encore, mais où il n'y a déjà plus que les savants de profession qui puissent lire. La cité d'Arles aura-t-elle une troisième histoire, vivra-t-elle d'une troisième vie? Ce n'est pas ce qu'on peut croire en la voyant. Rien ne s'y bâtit qui puisse faire à son tour des ruines historiques. L'homme s'y loge bien ou mal: bien s'il est riche, mal s'il est pauvre. L'humanité ni l'art ne sont pour rien dans tout cela. Arles est une ruine qu'on entretient et qu'on reblanchit. Tout ce qu'il y a d'esprits cultivés et intelligents dans cette

ville célèbre se tourne vers le centre, vers la cité qui représente l'unité française, et ne songe point à appliquer ses forces a recréer une nationalité qui s'est perdue dans le grand tout. Quant à la foule, elle ne s'inquiète ni du passé ni de l'avenir, semblable à la foule de toutes les époques et de tous les pays, pour qui l'heure du besoin est le seul temps. Elle apprécie les ruines d'après leur utilité immédiate. Il en revient de l'argent au pays : donc elles sont curieuses. C'est un raisonnement que j'ai entendu faire à Arles et ailleurs, même par des gens qui tenaient à n'être pas de la foule.

Tous les souvenirs que j'ai emportés d'Arles, sauf quelques souvenirs d'affection dont la confidence n'aurait droit à intéresser personne, sont tristes et presque douloureux. La saison était pour beaucoup dans cette impression mélancolique. Le soleil, quoique affaibli, était encore accablant. Il n'y avait aucun mouvement dans la ville ; les fenêtres étaient closes, les rues désertes ; quelques boutiques sans chalands et presque sans étalage ne servaient qu'à faire sentir plus vivement cette solitude. Un jour pourtant qu'il faisait un vent frais, le besoin de respirer amena sur le quai et dans les rues quelques promeneurs. C'est alors seulement que je pus voir de charmantes figures de femmes et me faire une idée suffisante des beautés arlésiennes, si vantées dans les livrets de voyage. J'avais à ce sujet quelque défiance, ayant été désappointé une première fois dans un pays dont les beautés ne sont pas moins vantées, le pays de Caux. Or, au pays de Caux, je n'avais pas même eu le bonheur de rencontrer une femme qui eût des dents. A Arles, il y a de belles dents et de beaux visages : ce sont des beautés de race, avec de grands traits, sans coquetterie, du moins apparente, qui sont belles sans le savoir, sans vous le jeter au visage du moins, comme font les beautés chiffonnées des pays de sang

mêlé. Toute vie n'est donc pas éteinte dans l'ancienne ville municipale de l'Empire, dans l'ancienne capitale des Gaules, dans l'ancienne république du moyen âge, puisqu'on y trouve encore à aimer. L'amour, c'est une histoire domestique qui se fait sans bruit et sans éclat, chez les peuples qui fleurissent et chez les peuples qui s'éteignent, histoire qui ne laisse point de monuments, mais qui jette une lueur bien vive et bien profonde sur les destinées des individus, surtout dans un pays jonché de ruines, où l'homme ressemble à un mourant qui veille sur des morts. Oh! qu'un amour serait poétique dans la vieille cité d'Arles! tantôt sous les voûtes solitaires du cloître ou sur le chemin pavé de tombes qui mène aux Champs-Élysées, tantôt sur les gradins des Arènes ou du haut des tours carrées qu'on a bâties sur l'attique, et d'où l'on voit dans le lointain les marais s'approcher lentement de la ville, et la ceindre d'un rideau de vapeurs léthifères, — tantôt sur le fût d'une colonne païenne, tantôt sur le couvercle d'un sépulcre chrétien. Pourquoi la librairie ne songe-t-elle pas à expédier un romancier à Arles pour exploiter un tel amour?

Allez voir Arles, vous tous qui aimez les arts; car c'est la ville la plus poétique et la plus touchante parmi celles qui ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles ont été. Allez-y chercher un peu de cette tristesse savoureuse et nourrissante que donne la vue des ruines; surtout arrivez-y par le Rhône, dont les beaux rivages prédisposent aux émotions des arts, aux souvenirs de la poésie et de l'histoire. Je sais qu'il n'est pas d'usage de descendre le Rhône jusqu'à Arles, parce que cette noble cité n'est pas sur la route de Marseille, la ville *vivante*, comme disent les commis voyageurs, où il fait si beau voir s'agiter, autour de la mare infecte qu'on appelle le port, une population cosmopolite à laquelle les calculs du

lucre donnent uniformément une physionomie empressée, avide, crochue; je sais que le bateau à vapeur a coutume de relâcher à Avignon, que c'est à Avignon qu'on a coutume de prendre la diligence pour Marseille; que c'est encore par Aviguon qu'on a coutume de commencer la tournée du midi, pour de là se rendre à Marseille, puis de Marseille à Toulon et retour, puis de Marseille à Avignon, d'Avignon à Nîmes; car ainsi l'a voulu la direction des postes; je sais qu'Arles n'est, comme on dit, sur la route de rien, qu'elle fait un coude très-fâcheux, qu'il est désolant de ne pas passer par où passe tout le monde; je sais et je sens très-bien tout cela. Mais par combien de nobles jouissances la pauvre ville solitaire ne dédommage-t-elle pas celui de notre espèce moutonnière qui a le courage de se détourner du chemin battu, et d'aller à Marseille en deux traites et par deux voitures! Pour moi, qui ai eu le courage de me faire débarquer seul, sur le quai d'Arles, avec des barils de bière de Lyon, après avoir été le cinquantième peut-être d'un équipage qui se rendait à Marseille, conformément à l'usage, j'en ai été payé par des plaisirs que Marseille même, la ville *vivante*, ne m'a pas fait oublier. C'est encore aujourd'hui un des rêves de ma vie de revoir Arles quelque jour, dans la saison de la verdure et des fleurs; car on m'a dit qu'au mois de mars la vieille cité est fraîche et parée comme au plus beau temps de sa grandeur. Aussi bien elle ne s'abandonne pas, et paraît disposée à vivre le plus longtemps possible; car j'ai bien vu vingt ou trente ouvriers qui paraissaient occupés sérieusement à creuser un canal, lequel doit recevoir les eaux des marais qui s'infiltrent sourdement dans les campagnes d'Arles, mais qui cesseront d'être malfaisantes quand on leur aura donné un cours. Que Dieu m'accorde du loisir et un printemps pour aller rêver encore sur les ruines

de la cité endormie, sur les débris de deux religions, dont l'une est morte, et dont l'autre ne peut pas relever ses temples qui tombent! C'est un vœu par lequel il est bien temps que je finisse.

— 1832. —

II.

MARSEILLE. — LES DEUX MERS [1].

J'ai pris à Tarascon la route qui conduit à Marseille. Quelle route, juste ciel!

De grands chemins droits, où le vent du nord soulève des

[1] La publication dans la *Revue de Paris* de ce chapitre de mes *Souvenirs* a excité, à Paris comme à Marseille, dans le petit cercle de ceux qui l'avaient lu, des susceptibilités que mon amour-propre d'auteur ne m'empêche plus de trouver très-justes. Seulement, on a peut-être eu tort de traiter des impressions de passage comme des opinions réfléchies; mais le tort a été plus grand de mon côté d'avoir donné lieu à cette méprise. C'est toujours une faute grave

nuées de poussière qui vont verser sur les plaines avoisinantes des trésors de sécheresse et de saleté ; çà et là, le long de la route, des arbres maigres, épuisés, d'un blanc sale et aride qui dessèche le gosier et fait mal à l'esprit. Alors le soleil semble meurtrier ; le ciel, avec son imperturbable azur, finit par être impatientant, et le voyageur, le cou tendu, ouvrant toutes ses narines, comme la vache de Virgile, pour humer toutes les parcelles d'air respirable et sans poussière qui descendent du ciel entre deux bouffées de vent, appelle l'orage et les pluies du nord pour laver un peu ces pauvres plantes, et ôter aux arbres ce linceul blanc qui couvre leur verdure mourante, et qui les fait paraître altérés comme des êtres vivants.

Là où la route longe les hauteurs d'une colline et domine une vallée, cette poussière fait pourtant un effet très-pittoresque, tant il est vrai que tout est pour le mieux dans ce

d'engager la même responsabilité pour une opinion sérieuse que pour un caprice d'esprit.

Aujourd'hui, qu'ai-je besoin de dire que personne plus que moi n'admire Marseille, et qu'il faudrait être privé d'yeux et de raison pour ne pas reconnaître que c'est une des premières villes du monde, aussi bien par la beauté de son ciel et de sa mer, que par le génie de ses habitants ? Qu'est-il besoin que je déclare qu'en me raillant de quelques ridicules indigènes, qui, pour être d'une autre sorte, ne sont pas plus graves que tous les ridicules particuliers à chaque province de France, je n'ai point songé à attaquer en général le caractère d'une population active, ingénieuse, éloquente comme les Grecs qui ont fondé Marseille ? — Mais à quoi bon, va-t-on dire, réimprimer ce chapitre? — C'est qu'il ne roule pas tout entier sur quelques ridicules provençaux; c'est peut-être qu'il s'y trouve quelques vérités communes, et, par conséquent, toujours bonnes à dire dans la partie satirique. Et d'ailleurs, quel écrivain se ferait réimprimer s'il était résolu à n'admettre dans la nouvelle édition de ses œuvres que celles de ses pensées qui, à son jugement rassis, n'auraient pas cessé d'être parfaitement vraies?

monde. La vallée, couronnée tout à l'entour d'une espèce de ceinture blanche, ou plutôt d'un horizon de poussière, ressemble, non pas à une oasis du désert égyptien, mais à ce que je m'imagine qu'une oasis doit être. La verdure des vignes et des oliviers est ce qu'on peut concevoir de plus inattendu et de plus rafraîchissant. Les vignes sont d'un vert plus vif et plus clair que celles de nos pays du centre; le feuillage des oliviers est doux comme un velours, et quand le vent, qui s'est déchargé de toute la poussière sur les pauvres champs qui bordent la route, glisse au fond de la vallée et courbe les têtes égales et flottantes des oliviers, on croirait voir un magnifique voile de soie qui dérobe aux regards quelque terre fortunée. Nos moissons, quand elles ondoient, comme les eaux d'un lac, ne peuvent pas donner une idée du mouvement pur, velouté, soyeux, des oliviers du midi, surtout quand ils sont vus de la grande route, dans le lointain, et par des yeux brûlés par la poussière. C'est sans doute en se rappelant un champ d'oliviers doucement agité par une brise de mer que Virgile a décrit sa gracieuse Camille. On voudrait qu'il y eût un ordre de créatures intermédiaires entre l'homme et l'ange pour fouler le *doux marcher* de ces pelouses de feuillages; et je croirai plutôt, pour ma part, à des sylphes rasant, par un beau crépuscule de Provence, le vert argenté des oliviers de la vallée, qu'aux pauvres sylphes grelottants du Nord, qui glissent, en soufflant dans leurs doigts, sur les étangs brumeux de la Germanie, ou qui entrent, par le trou de la serrure, dans les nobles châtellenies, pour se chauffer à la grande cheminée de la salle des festins.

Je rêvais à cela, ou à peu près, quand la voiture s'arrêta devant la porte d'une auberge, à Orgon, petite ville française, où je ne sache pas avoir entendu un mot de français. Je crus avoir trouvé là les sylphes que je demandais, il n'y

a qu'un moment, pour marcher sur les têtes ondoyantes des oliviers. C'était un dimanche; la principale place de la ville était remplie par des groupes de jeunes filles, d'une part, allant trois à trois, avec un frais mouchoir de toile blanche dans la main, lequel paraissait leur servir tout à la fois d'éventail et de contenance, et d'autre part, par des groupes de soldats de la ligne, les uns jouant à la boule, les autres se promenant de long en large, avec l'air tout aussi dépaysé que pourrait l'être une garnison française à Maroc. Je me hâte de dire que les soldats et les jeunes filles étaient séparés par une ligne, qu'on m'a dit dans le pays être infranchissable; cette ligne, c'est le soin de la réputation. Une fille d'Orgon qui serait vue avec un *militaire* serait déshonorée. Le simple soupçon la priverait à jamais d'un mari, ce qui est un grand malheur! Les plus entreprenants de la petite troupe se hasardaient à rôder autour des jeunes filles, et à lancer quelques regards sur ces couples de trois grâces; mais là où ils paraissaient, il se faisait à l'instant un vide autour d'eux. Ce petit manége est une des choses les plus édifiantes que j'aie vues de ma vie. J'en parlai avec un petit sergent des plus délurés, passablement gâté par la garnison qu'il venait de quitter, et qui me dit que la principale cause de leur peu de succès était la langue, et que c'était faute de s'entendre qu'on se fuyait. — Vous allez donc apprendre le patois provençal? lui dis-je. — Non; mais ces demoiselles apprendront le français. — Ce que je note ici pour faire apprécier l'un des avantages des armées permanentes, et en particulier, des garnisons de province, qui représentent, comme on dit, le pouvoir central. Il est vrai que, dans le cas particulier d'Orgon, il y avait autant de la faute du démon que du pouvoir central; car pourquoi ces jolies odalisques de village se promenaient-elles sur la place où les militaires jouaient à la boule? Pourquoi

venir agiter de beaux mouchoirs blancs devant des sultans à un sou par jour, qui sont assez accommodants pour se contenter qu'on les leur jette? Pourquoi venir protester de leur amour pour leur réputation devant des galants entretenus par l'état pour la leur faire perdre?

Les filles d'Orgon sont charmantes : ce n'est plus le même genre de beauté qu'à Arles, ou, pour mieux parler, c'est plutôt de la grâce que de la beauté. Elles ont les traits mignons, de la coquetterie, l'habitude des œillades, ce que je dis ici, sauf leur soin pour leur réputation, à la différence des filles d'Arles, qui m'ont paru marcher devant elles, sans regarder pour être regardées, d'une allure noble, et du pas dont je me figure que pourrait marcher quelque belle statue romaine descendue de sa base. J'attribue cette différence à la position d'Arles, qui n'est sur le passage de rien, comme on dit, et où il y a peu d'occasions de se faire voir, tandis que la petite ville d'Orgon est sur la grande route, et traversée jour et nuit par des voyageurs; or j'ai remarqué que là où il passe beaucoup d'étrangers, le sexe a beaucoup moins de modestie. Assurément la faute en est aux étrangers, et non au sexe.

Je quittai Orgon à la tombée du jour. J'avais pour compagnons de voiture cinq voyageurs de différents âges, quoique d'une physionomie à peu près pareille; tous ayant beaucoup d'expression, mais de cette espèce d'expression qui ne dit rien pour vouloir dire trop. C'étaient des visages inquiets dans leur immobilité, des faces agitées au repos, des masques de passions, avec des sourcils très-noirs et très-marqués, de grands yeux et de grands regards qui paraissaient gênés dans la boîte étroite d'une voiture publique, autant que je pus le remarquer rapidement aux dernières lueurs du crépuscule. Une demi-heure après, ces mêmes têtes, envelop-

pées dans des foulards d'Avignon, flottaient et tombaient les unes sur les autres, au gré des mouvements de la voiture, dans cette lourde somnolence qui ressemble à un cauchemar. Moi-même, j'avais fini par céder à cette espèce de sommeil, quand tout à coup je fus éveillé par un cliquetis de paroles accentuées et fortes qui me firent croire que j'allais être témoin d'une dispute. Mes cinq compagnons de voyage parlaient tous à la fois et gesticulaient à l'avenant, autant que le permettait l'espace très-limité où se passait la dispute. J'entendis très-distinctement certaines expressions qui, dans les pays du nord et du centre, où il y a incomparablement moins de physionomie qu'en Provence et dans le Languedoc, font aller sur le terrain les meilleurs amis. Dans le premier moment, je ne compris rien à la querelle; mon attention ne pouvait percer tout ce bruit de gestes et de voix; à la fin, je parvins à saisir la cause de toutes ces injures si bénignement lancées et reçues; cette cause, la voici :

Il s'agissait de savoir quel était le mot patois le plus généralement employé dans le Midi pour exprimer le mot français *ognon*.

L'un prétendait que le mot usité à Carpentras était le plus général; l'autre le revendiquait pour Avignon, l'autre pour Marseille. Je n'ai retenu aucun de ces termes, n'ayant par malheur ni la mémoire des mots patois, ni fort souvent celle des mots français.

La querelle terminée, mes compagnons de voyage se rendormirent, et la voiture continua de rouler en silence; mais, au milieu de la nuit, le même bruit se fit entendre de nouveau, les mêmes gestes recommencèrent, avec accompagnement des mêmes expressions caractéristiques qui m'avaient si fort étonné la première fois. Les premières paroles que je pus saisir à la volée m'apprirent le sujet de la nouvelle dis-

cussion. Cette fois il s'agissait d'un peu plus ou d'un peu moins, à votre gré, que l'équivalent en patois du mot français *ognon*.

Il s'agissait de savoir si la révolution de juillet avait été une révolution politique ou une révolution sociale.

Je me dis à moi-même : Voilà, certes, de bien grands philosophes ou de bien mauvais comédiens, puisqu'ils font la même dépense de discussion, de paroles accentuées, de gestes enflammés et d'injures réciproques, pour le patois du mot *ognon* que pour le caractère d'une révolution !

J'ajoutai : Voilà, en outre, de bien bons amis, puisqu'ils peuvent se pardonner les injures qu'ils se disent en face !

J'appris bientôt d'eux qu'ils n'étaient ni de grands philosophes, ni de mauvais comédiens, ni de bons amis, mais de simples habitants de Marseille. Tant il est vrai qu'il ne faut pas précipiter ses jugements !

Ces habitants de Marseille s'échauffaient sur tout et à propos de tout. Ils parlaient avec les yeux, avec le nez, avec le front, avec les mains ; ils s'agitaient sur leurs banquettes, ils gesticulaient, ils riaient haut de tout et particulièrement de ce qu'ils avaient dit ; je n'ai jamais vu tant d'enthousiasme et de physionomie pour si peu. C'était un flux de paroles faciles vraiment effrayant. Il semblait que leur langue n'était pas gouvernée par leur cerveau, et qu'elle n'attendait pas leurs idées, car ils parlaient tous comme des gens qui veulent rattraper leurs paroles. C'est cette précieuse facilité qui, dirigée par le besoin de faire fortune, devient ce qu'on appelle de l'éloquence parlementaire. Mes cinq Marseillais, placés dans d'autres circonstances, pourraient faire de très-bons orateurs, car c'est à ceux de ce pays que la nature a donné le privilége de parler d'une bouche pleine et harmonieuse, et d'être orateurs sans penser. Je crois que mes compagnons de voiture

doivent être de sang grec pur, et qu'ils appartiennent à cette race dont Juvénal a dit : « C'est une nation comédienne. Tu » ris, le Grec éclate. Voit-il un ami pleurer, il pleure, mais » sans douleur. Si tu fais allumer un peu de feu dans l'arrière- » saison, il endosse un manteau. J'ai chaud, dis-tu ; il sue. »

Natio comæda est. Rides ? majore cachinno
Concutitur : flet, si lacrymas conspexit amici,
Nec dolet : igniculum brumæ si tempore poscas,
Accipit endromiden : si dixeris : æstuo, sudat.

Quand nous fûmes arrivés sur le plateau qu'ils appellent dans le pays *la Vista*, et d'où l'on découvre, dans un vaste bassin, Marseille et ses environs si vantés, et à l'horizon la Méditerranée, mes Marseillais me demandèrent si je voyageais en amateur, et si j'avais déjà vu leur ville. Sur ma réponse que je voyageais en amateur, et que je n'avais jamais vu Marseille, ce fut à qui des cinq me fournirait le plus de renseignements, choses dont ils paraissent, dans ce pays, très-prodigues. L'un me recommandait les rues, l'autre les hôtels, l'autre les monuments, tels que les salles de spectacle et la maison de ville, celui-ci les boulevards ; tous, et tous ensemble, le port. Provisoirement, mes voisins de droite et de gauche me faisaient aller d'une portière à l'autre, tantôt pour voir le côté de la terre, tantôt pour voir le côté de la mer ; j'en avais le cou rompu. Au lieu d'attendre mon sentiment sur tout ce qu'ils me montraient, ils le formulaient d'avance avec une effrayante volubilité, et des figures grimaçantes à troubler tous mes rêves ; et ils croyaient de très-bonne foi que j'avais donné mon avis. En peu d'instants, il se trouva donc que j'avais tout approuvé, tout admiré, et

que je m'en étais même expliqué à ce sujet dans les termes les plus honorables pour Marseille et ses environs. Je reconnais d'ailleurs tout ce qu'ils mettaient d'empressement et d'obligeant à me faire les honneurs de leur pays ; mais j'allais enfin leur demander grâce, quand, par bonheur, deux discussions simultanées attirèrent mes cinq compagnons aux deux portières, ceux de gauche, à l'occasion du propriétaire d'une *bastide ;* ceux de droite, à l'occasion de l'emplacement d'un édifice public, le lazaret, je crois. Je profitai du débat pour reprendre mes sens. J'étais suffoqué par la poussière et par l'exaltation de mes voisins ; j'avais la fatigue sans l'enthousiasme, eux avaient l'enthousiasme sans la fatigue.

Le coup d'œil qu'on a de la Vista est en effet admirable ; mais l'horizon est trop vaste pour la vue, du moins pour la mienne. La campagne de Marseille ressemble de loin à un immense cimetière du Père Lachaise. Ce ne sont que des maisons hautes comme des tombes, et entourées d'ifs et de cyprès, un peu moins hauts que ceux des cimetières. Encore ces malheureux arbres sont-ils tout gris de poussière. Montrez-moi cette campagne de Marseille, il y a dix-huit siècles, au temps où Milon exilé y mangeait d'excellentes figues en lisant le plaidoyer que Cicéron n'avait pas prononcé. Montrez-moi sur ces petites collines, entre lesquelles serpentent de mauvaises routes de traverse brûlées par le soleil, à la place de ces bastides sans grâce, sans architecture, où d'honnêtes marchands viennent tous les dimanches se reposer de l'horrible fatigue qu'ils se donnent pour y venir, des temples avec leurs frontons, leurs portiques, leurs colonnades, ou des villas romaines, avec leurs bains, leurs aqueducs, leurs ombrages disputés au soleil, avec leurs magnifiques pierres, et tous ces arts hydrauliques ou de jardinage qui luttaient contre la sécheresse meurtrière du climat ;

car la parure d'un tel sol, ce sont les belles pierres et les eaux, lesquelles servent à la fois d'ornements et de moyens de défense. Quant à la Méditerranée, vue de si loin, ce n'est qu'une ligne d'azur mobile qui se confond avec le ciel. Si vous vous montez l'imagination, au moyen de ces quelques phrases que vous pouvez avoir retenues de vos classes sur l'immensité, sur l'infini, il est possible que cette ligne, d'ailleurs très-belle comme ligne, vous fasse beaucoup d'effet; quant à moi, j'avoue qu'il faut que je sois tout près de la mer, ou sur la mer, que je la touche, que je l'entende, que j'en aie peur, que je voie sa force, pour que mon imagination me donne sans efforts des plaisirs vrais, profonds, mais trop vagues toutefois et trop peu intéressants pour prendre place parmi les impressions traditionnelles et de rigueur que tout homme, quelque peu lettré, est tenu d'avoir à l'aspect de la mer.

Mes compagnons discutaient encore sur le vrai propriétaire de la bastide et sur l'emplacement exact du lazaret, quand nous fîmes notre entrée à Marseille, entre deux rangées de femmes de la campagne qui se rendaient au marché, en bas jaunes. C'est tout ce qui m'a frappé dans leur extérieur. A peine descendu à l'hôtel, je me suis fait indiquer le port, et j'y ai couru, comme il est juste. Je m'attendais à voir un caravansérail universel, un vaste marché bariolé de toutes couleurs et de tous pavillons; au lieu de cela, j'ai trouvé une population criarde et goudronnée, où toutes les nations portent le même costume, qui est celui de la saleté. Le négoce donne à toutes ces figures du Nord, du Midi, de l'Orient, confondues ensemble, un même type, type crochu et recourbé, type d'Harpagon; Harpagon est le saint du port de Marseille. Le négoce, qu'on prend pour la civilisation, n'en est que la cuisine. On la voit, cette civilisation, dans le port de Mar-

seille, manipulée par les mains les plus sales qui soient au monde, au bord d'une eau croupissante, au milieu du goudron et des chansons de bord, par des cuisiniers qui ne goûtent pas toujours aux plats qu'ils font; car rien ne paraît moins civilisé que ces ouvriers de la civilisation. Le négoce est le grand véhicule des idées, mais c'est un véhicule qui n'a pas conscience de ce qu'il porte. Les personnages les plus pittoresques du port de Marseille sont les Grecs; on les dit fort médiocrement loyaux dans leurs transactions; un négociant de Marseille me racontait qu'il fallait les surveiller dans les magasins, à cause de leur penchant irrésistible à mettre sous leur veste des objets qui n'ont pas été compris dans le marché. Je ne me rends pas garant du fait, quoiqu'il me confirme dans un préjugé que j'ai, que le négoce n'est séparé du vol que par une ligne imperceptible, que les Grecs ne sont peut-être pas trop coupables de ne pas voir.

Il faut bien pourtant parcourir le port de Marseille quand on aime la civilisation comme certaines gens aiment la cuisine, au point de n'être point dégoûté de l'officine où elle se prépare, ni des mains qui en élaborent les matières premières, et surtout quand on ne craint ni de s'oindre en passant le long des tonnes d'huile, ni de se blanchir contre les sacs de blé, ni de se noircir à la casaque des matelots, ni de recevoir dans la figure des coups de queue de thon, quand on se rencontre avec les femmes qui en portent sur leur tête; ni enfin d'être suffoqué par la chaleur, par la compagnie, par l'odeur de poisson salé, ou étourdi par la loquacité des gens du grand et du petit négoce, ou empêtré dans les câbles qui servent à amarrer les bâtiments, ou foulé aux pieds par un maladroit qui ne vous en demande pas pardon dans votre langue, ou pris pour un négociant qui vient faire des achats de fruits secs, toutes choses qui peuvent vous arriver à chaque

instant, sans compter le risque d'être poussé dans l'eau par la foule, s'il y a quelque échauffourée autour d'une église, ou quelque guerre civile entre une émeute et un caporal.

Je vais dire, sans circonlocution, ce que j'ai trouvé de plus beau et de plus laid à Marseille. Je prends les deux extrêmes pour faire apprécier cette belle ville : d'autres prendraient les choses de milieu; à chacun son point de vue. Je commence par le laid; hélas! c'est l'ordre logique dans la plupart des choses qui sont de l'homme, où le laid est ce qui frappe d'abord, et ce qui frappe le plus, ce que je ne dis pas ici pour justifier le drame qui se fonde sur le laid, ou plutôt qui l'exploite. A Dieu ne plaise!

Ce que j'ai vu de plus laid à Marseille, c'est le mode de nettoiement de la voie publique. Croiriez-vous que cette ville célèbre ait passé par quatre civilisations successives, la civilisation phocéenne, la civilisation grecque, la civilisation græco-romaine, la civilisation française, pour arriver au procédé que voici; — il y a de gros hommes robustes qui descendent le long des ruisseaux, rampent au coin des bornes, avec un petit balai sans manche et un panier de roseau. Ils font, moitié avec la main, moitié avec le balai sans manche, un petit tas des ordures qu'on y a jetées, et les mettent dans leur panier. Quand les paniers sont pleins, ils les posent sur leurs têtes comme Perrette son pot au lait, sur un coussin assez propre; ils tirent de leur poche une clef plus claire et plus polie que celle de votre secrétaire; ils ouvrent une espèce de réservoir pratiqué dans le mur d'une maison et y vident leurs paniers. Cela fait, ils entrent au cabaret, lequel fait face ordinairement à leur réservoir d'ordures, ils se lavent les mains dans une onde pure, s'asseyent sur un escabeau devant la porte, et mangent avec appétit des pastèques roses, dont ils jettent l'écorce dans le ruisseau; car, outre leur

privilége particulier d'enlever les ordures, ils usent du droit commun d'en faire. J'ai suivi ce procédé avec tout l'intérêt d'un étranger fort occupé des choses de voirie, qui avait sous ses fenêtres un réservoir de l'espèce dont je parle, et en face une gargote qui servait de quartier-général à quelques-uns de ces gros hommes, grands mangeurs de pastèques, à ce qu'il m'a paru. Je crois qu'il faudrait remonter bien au-delà des colons phocéens pour trouver un mode de nettoiement plus malpropre, plus ignoble, plus dégoûtant que celui-là. Ces dépôts d'ordures sont à côté ou en face de dépôts de marchandises qui se mangent, comme thons frais ou marinés, fruits secs ou confits, ce qui m'a fait penser que peut-être ce qu'on enfermait sous de si belles clefs est une branche importante de négoce, le négoce sachant faire de l'argent et de l'or avec des balayures, tout aussi bien que M. Barruel fait du fer avec du sang.

Ce que j'ai vu de plus beau à Marseille, c'est un coq. Ce coq était mon voisin. C'est lui qui me réveillait tous les jours, quand ce n'étaient pas les cousins ou autres réveille-matin, fort nombreux dans le midi. Son plumage était d'une exquise beauté. Je ne sache pas y avoir vu ni émeraudes, ni rubis, mais seulement de belles teintes bleu de ciel, sur un fond roux ardent, deux couleurs dont l'une peut bien passer pour l'emblème de la force, et l'autre de la bonté. Force et bonté me paraissaient en effet les deux traits caractéristiques de mon voisin. Sa crête était d'un beau rouge de sang, et, ce qui est rare, sans autres échancrures que celles que la nature a faites aux crêtes de coq, ce que j'attribuais à l'heureuse situation de mon voisin, lequel, étant sans rivaux, n'avait à défendre sa crête contre personne. Il était haut sur ses pattes, fier, mais point vain, ne chantant qu'à propos et à de rares intervalles, ce qui contrastait

agréablement avec l'infatigable loquacité *des oiseaux à deux pieds sans plumes* au milieu desquels il vivait. Je ne l'ai jamais vu s'échauffer pour des riens, ni prodiguer sa physionomie, ni gesticuler outre mesure avec la seule partie de lui-même qui lui a été donnée pour accompagner ses gestes, je veux dire sa crête. Il était doux, calme, silencieux comme les têtes pensantes du Nord. Le passage fréquent des voitures, des porteuses de thons, des chiens, des vaches et des chèvres, lesquelles venaient chaque matin, maigres et haletantes, traîner de porte en porte leurs mamelles épuisées, pour qu'on leur prît le peu de lait aqueux et sans parfum qu'elles avaient fait sur la paille de l'écurie; tous ces encombrements d'hommes et de choses si fréquents dans une grande ville, l'arrivée soudaine d'un employé au nettoiement, lequel venait disputer au coq et à la poule le tribut que ces modestes oiseaux prélèvent du bec avec tant de délicatesse sur les épluchures fraiches, enfin tout ce qui peut passer pour des incidents et des dangers réels dans la vie d'un coq, que sa mauvaise destiné a transplantée de sa basse-cour originaire au milieu des villes, n'agitait mon voisin que médiocrement, et n'altérait jamais sa raison. Il ne bravait pas le danger ni ne le fuyait pas de trop loin, comme font la plupart des hommes, lesquels sont presque toujours ou fanfarons ou poltrons; il l'attendait et l'éludait. Il dépensait moins d'émotion, et assurément moins de paroles, pour se sauver lui et ses poules de l'irruption d'un chien étourdi, des tracasseries d'un enfant sans pitié, que sais-je? d'une bruyante échappée d'écoliers sortant de l'enseignement mutuel, que les hommes ses compatriotes n'en dépensent pour dire qu'ils ont chaud ou froid, notamment mes cinq compagnons de voyage, car je ne veux point généraliser mes observations, surtout quand le malheur veut que ce soient des critiques.

Je n'oublierai jamais une circonstance très-solennelle où mon coq donna une preuve éclatante de sang-froid, de prudence et même de tactique, comme vous l'allez voir. Un jour qu'il était à gratter paisiblement la terre d'entre les pavés, entouré de ses poules, auxquelles il jetait généreusement les vermisseaux qu'il y trouvait, un grand bruit de fifres et de tambourins se fit entendre à l'extrémité de la rue où il logeait. Je le vis dresser son cou et prêter l'oreille au bruit avec une émotion croissante; il se percha sur le brancard d'une brouette, comme un chef qui monte au haut d'une colline pour observer les mouvements de l'ennemi. Les poules s'étaient rangées, toutes tremblantes, autour de lui, attendant qu'il donnât le signal de la retraite. Bientôt les joueurs de fifre débouchèrent à l'entrée de la rue, dans un appareil qui aurait fait peur à de plus braves que mon voisin. Un premier rang de tambours ouvrait la marche. Jamais je n'ai vu caisses plus longues, plus criardes et moins guerrières. Au second rang, des joueurs de fifre accompagnaient les tambours, et perçaient les oreilles de leurs sons aigus et discordants. Venaient ensuite une demi-douzaine de grands garçons, portant des espèces de hallebardes surmontées de pains en couronnes, et la tête couverte de chapeaux de maréchaux de France ou de rois, avec pluche blanche en dedans et galons dorés, ainsi que vous l'avez pu voir aux dernières revues. Cette grotesque armée s'avançait d'un pas tumultueux, précédée d'une avant-garde d'enfants, qui mêlaient leurs petits cris argentins au bruit des fifres et des tambours. C'était, si je m'en souviens bien, une députation d'un village voisin, qui allait en pèlerinage à une chapelle très-haute, d'où l'on a un magnifique coup d'œil sur la mer, et dont le nom ne me revient pas en ce moment.

Le coq suivait froidement toutes les évolutions de l'armée

ennemie. Je ne serais pas véridique si je disais qu'il n'était pas très-ému. Il me sembla voir tout son plumage frémir. Il descendit du brancard, et commença son mouvement de retraite à l'extrémité opposée de la rue. Mais ici se présentait une difficulté. Le coq est comme le chat, l'hôte de la maison; il n'aime pas s'égarer, changer d'horizon, ni exposer ses poules à tous les risques d'un déplacement: il fallait donc ne pas quitter la rue, et cependant échapper à l'ennemi. Que faire? Je le vis un moment hésiter, courir en poussant un petit cri, puis s'arrêter, puis revenir sur ses pas. Mon cœur battait avec violence. Mes brutaux, au chapeau royal, avec leurs fifres et leurs tambours, avançaient, non pas au pas de charge, mais à un pas plus irrégulier, et qui prend plus de place, au pas de gens qui se sont bien lestés pour leur pèlerinage. J'eus peur un moment que mon voisin, perdant la tête (on l'eût perdue à moins), ne prit le parti de s'échapper entre les jambes de la troupe, en s'abandonnant à toutes les chances ignominieuses d'un *sauve qui peut;* mais cette peur ne dura que l'instant d'un éclair. La porte de derrière de mon hôtel, donnant sur la rue, était entr'ouverte: mon coq s'en aperçoit; et, malgré sa répugnance native à entrer dans la maison d'autrui, il s'y élance d'un vigoureux coup d'aile, en jetant un cri singulier, où je crus distinguer tout à la fois le sentiment du danger et le sentiment de la délivrance. En un moment toutes les poules furent abritées derrière la porte hospitalière pour les bêtes, sinon pour les voyageurs. Quant à lui, il revint tranquillement se placer sur les marches de l'escalier; et vous auriez dit un roi, moins le chapeau, passant en revue des gardes nationaux de la banlieue.

Après ce coq, je ne sais trop ce qu'on pourrait trouver de bien, dans une ville où il n'y a ni monuments ni ruines.

Les villes de négoce sont toutes, à cet égard, dans la même condition que Marseille. Dans ces vastes entrepôts, où toutes les pierres sont employées à construire des magasins ou à en gîter les propriétaires, les hommes se renouvelant sans cesse, les œuvres des hommes s'y renouvellent dans la même proportion, et le sol y change d'aspect tous les cinquante ans. D'ailleurs, le négoce ne vit ni dans le passé ni dans l'avenir, et il n'a pas besoin des arts, lesquels, en effet, ne s'inspirent que de l'avenir ou du passé. Les arts, les lettres, sont ici des choses secondaires; on n'y considère point l'artiste ni l'homme de lettres, qui n'y trouvent point à vivre parce qu'ils n'y sont pas nécessaires. C'est en visitant le musée de Marseille qu'on s'explique pourquoi cette ville, dont le nom plonge si avant dans l'histoire des hommes, n'est pourtant qu'une ville d'aujourd'hui, non d'hier ni de demain. J'ai parcouru ce musée un jour d'exposition; il y avait des portraits de famille, des dessins de l'école royale de quoi garnir une chambre de six pieds carrés; dans la plupart des portraits, les artistes me paraissaient en avoir donné pour leur argent aux personnes qui s'étaient fait peindre; en somme ce n'était pas tout à fait de la civilisation. Un beau ciel ne suffit pas pour faire naître les arts; il faut encore des intelligences libres et désintéressées pour les sentir et les encourager; il faut que l'artiste de talent soit sûr d'arriver au moins à la considération dont jouit un heureux marchand de blé ou d'ognons brûlés; il faut que l'on le traite comme un esprit d'une nature plus exquise, plus délicate, et non comme un maladroit, qui, de toutes les espèces d'exploitations, a choisi celle qui rapporte le moins. Je ne me suis pas étonné qu'il n'y eût pas de ruines à Marseille; elles ne s'y plairaient pas. Les arts ont droit d'entrée dans le port, mais au même titre que les autres denrées, et après visite préalable des

préposés de la douane ; quand, par exemple, quelque obélisque, parti d'Alexandrie pour décorer un musée d'Europe, relâche à Marseille, sans se découvrir du précieux vêtement de paille et de couvertures dont on l'a entouré à l'emballage, pour le préserver des secousses du roulis.

Si donc vous n'avez pas comme moi le bonheur de faire la rencontre d'un beau coq à Marseille, je ne puis vous conseiller que la mer ; il est vrai qu'on se contenterait à moins.

Le jour même de mon arrivée, je fis une promenade en bateau sur la mer. Le plus grand charme de cette mer, c'est que chaque fois qu'on la voit, on la trouve différente de la veille, et que plus on la voit, moins on la connaît. Elle a des changements déterminés par l'atmosphère extérieure, par le souffle du vent, par les variations du ciel, et puis elle a des changements qui lui sont propres et qu'on peut bien appeler ses caprices. Elle est insaisissable dans ses aspects sans nombre, dans les rapides successions des teintes que prennent ses flots mobiles ; elle fixe votre regard par tout ce qui peut le troubler et le distraire, comme des yeux de femme, tour à tour languissants ou vifs, tristes ou rieurs, éblouissants ou voilés, dont les regards sont si rapides que vous ne pouvez ni les rencontrer, ni vous en détacher. Et cependant, vous savez que celle qui a de tels regards est dans une de ces situations ordinaires où s'usent les trois quarts de notre vie, que son âme est calme, que rien ne fait battre son cœur plus vite que de coutume, qu'aucun mouvement intérieur ne provoque cette mobilité du regard ; de même vous savez que cette mer n'est troublée par aucun accident extérieur, que le ciel au-dessus d'elle est pur et sans nuages, que le souffle qui chasse devant lui ses petits flots, et les mène tour à tour mourir sur le sable du rivage, est égal et doux comme la respiration d'un enfant qui dort, qu'aucune brise ne vient d'un autre horizon pour disputer à

ce souffle son heure de règne paisible sur la mer. — D'où vient donc que toutes les passions, toutes les impressions, toutes les nuances de sentiment qui possèdent tour à tour la pensée, se réfléchissent incessamment dans ces yeux de femme? D'où vient que la vie humaine vient se mirer tout entière dans ce regard qui ne dure qu'un instant? D'où vient, aussi, que cette mer que vous regardez, penché, l'œil fixe, l'haleine suspendue, comme si vous la vouliez tenir tout entière sous votre regard, vous échappe à chaque instant, et vous semble ne faire sans cesse que disparaître? Est-ce donc qu'il y a dans ce regard de femme une âme qui n'est pas celle qui fait qu'elle aime et qu'elle a des peines et des plaisirs, une âme dont la merveilleuse mobilité ne peut pas être suivie par la pensée? Est-ce donc que cette mer est avertie de tout ce qui se fait sur tous ses rivages, et en éprouve le contre-coup lointain, comme notre pensée celui de toutes nos sensations? Est-ce que le navire qui quitte le port d'Alexandrie remue la mer jusque sous la frêle barque marseillaise où vous naviguez à plus de mille lieues de là? Est-ce que le cercle que fait la pierre d'un enfant de Chypre dans la mer de l'Archipel arrive comme le sillon creusé par le puissant vaisseau de guerre, et comme la blanche écume battue par les roues du bateau à vapeur, jusqu'aux rivages les plus reculés de la Méditerranée? — Qui sait cela?

La première fois que je vis la Méditerranée, je fus médiocrement frappé. C'était un lac délicieux, mais c'était un lac; je ne retrouvais pas là le grand être au milieu duquel les plus vastes continents sont des îles, et dont la respiration et l'aspiration durent douze heures. Point de flux et de reflux, point de mer. A quelques pas du rivage, mes impressions avaient déjà changé. Je plongeais mes mains dans une eau d'un bleu vert qui ne peut pas se peindre, et où on voudrait

se jeter. L'ombre du bateau qui présentait son flanc au soleil faisait comme une grande flaque d'émeraude. J'étais inondé de toutes les couleurs du prisme; j'avais en face le soleil, qui me jetait aux yeux des milliers de paillettes argentées; au côté opposé, cette grande flaque, qui figurait un bateau en pierres précieuses, d'une profondeur et d'une transparence ravissantes, et dont je m'imaginais, dans un de ces accès de mauvais goût qui vous prennent au milieu des plaisirs les plus vrais, qu'on pourrait très-bien faire l'insigne d'un ordre maritime, dans le pays des géants, pour en décorer les marins qui auraient rendu des services à l'état ou les intrigants qui n'en auraient rendu qu'à eux-mêmes; j'avais, à la proue, une magnifique nappe d'eau azurée, d'une couleur uniforme, et qui déjà paraissait s'ébranler pour faire place au bateau; enfin, j'avais en poupe comme une petite vallée peu profonde qui s'écrasait par un bout en même temps qu'elle se reformait à l'autre bout, et dont les deux côtés, ou collines, pour suivre la métaphore, frappées, l'une directement, l'autre par réflexion, par les rayons du soleil, ressemblaient à deux glaces opposées, dont l'une reflète la lumière affaiblie qu'elle a reçue de l'autre. Je n'avais pas trop de mes yeux pour tout cela.

Le lendemain, même calme dans l'air, même pureté dans le ciel, même souffle doux et insensible, qui soulevait à peine les cheveux gris de mon vieux batelier, vieillard à belle et noble face, qui était né sur le sol de la France, y avait vécu soixante-dix ans, et pouvait se vanter de ne pas entendre un mot de français; même soleil au haut des cieux, versant sur la mer une chaleur que la réflexion de l'eau rendait douce et bienfaisante; rien de changé, ni dans ce qui m'environnait, ni dans mes dispositions, si ce n'est peut-être que j'avais bien plus d'amour que la veille pour cette mer; — et cependant

son sein s'était ému ; elle roulait de petites vagues capricieuses qui venaient se briser contre les flancs de la barque avec le murmure d'un être fort qui joue ; elle était pleine de brisants qui me donnaient l'illusion des brisants de l'Océan. Elle balançait notre barque avec la grâce d'une mère qui berce son enfant, et ce roulis, trop faible pour soulever le cœur, l'endormait comme une boisson assoupissante. Je sentais tout mon corps s'abandonner à ces mouvements et flotter comme les vagues. Mon vieux batelier, les bras pendants sur ses rames immobiles, prit sa pipe d'écume de mer, et me demanda, par un signe expressif, si l'odeur du tabac m'incommodait. Sur ma réponse, ou plutôt sur mon signe négatif, il se mit à fumer sa pipe, et nous allions tous deux sur l'eau, sans rames, sans gouvernail, ivres chacun d'une ivresse de notre goût, lui des fumées de sa pipe, moi du doux roulis de la barque. Quel délice que d'aller ainsi, et sur une telle mer ! Les caresses du grand Océan sont celles d'un homme ; les caresses de la Méditerranée sont celles d'une femme. Son petit flot argentin s'avance et se retire comme le flot majestueux de l'Océan ; il ne gronde pas, il murmure ; il ne fouille pas les cailloux du rivage et ne les remue pas avec un bruit de râle, il glisse dessus et les polit. Mais hélas ! ce petit flot vous laisse toujours à la même place, et ne vous chasse pas, comme l'Océan, de rochers en rochers, jusqu'à ce que vous soyez hors de la portée de son grand souffle.

La dernière fois pourtant que je vis la Méditerranée, quelque chose avait changé. C'était d'abord moi qui venais lui faire une visite d'adieu, et que la nécessité, sous la forme aimable d'une lettre venue du pays et de la famille, avertissait de songer au départ. C'était ensuite le vent qui soufflait avec une certaine force, et avait semé le ciel de nuages blancs, rares et allongés comme la laine blanche sous le peigne, ou

comme une neige fraîchement balayée. Du reste, nul trouble apparent dans l'air, et puis toujours ce beau soleil qui depuis trois mois n'avait pas fait faute un seul jour à la Provence. Oh ! alors ce n'était plus mon lac ni ma mer femme : un souffle de vent avait renversé tout l'édifice de mes premières comparaisons, image fidèle de ce qui advient de bien des poésies *vraies*. Je voyais là quelque chose comme le grand être ; j'entendais une imitation de sa voix, assez forte pour me rendre ce charme de terreur que j'avais regretté de n'y pas trouver. Ce souffle, qui courbait à peine les grands roseaux du rivage, avait suffi pour donner un aspect formidable à cette mer. J'avais devant moi un magnifique spectacle. Des voiles blanches qui venaient de tous les points de l'horizon, quelques-unes vues tout entières, d'autres vues de moitié, d'autres apparaissant à l'horizon comme des points blancs ou comme de petits nuages pâles, montant d'un ciel dans un autre. J'étais debout sur un rocher miné par l'eau, et dont la crête s'avance de plusieurs pieds dans la mer. Le bruit de la vague qui s'engouffrait sous cette roche, et qui la rongeait incessamment, était plein de grandeur. Il n'y a que la Bible qui ait dit une grande et incomparable chose sur la mer ; c'est ceci : *Tu n'iras pas plus loin*. En effet, rien ne donne mieux ni plus complétement l'idée simultanément de la force et de l'impuissance. Ces flots infatigables, qui reviennent sans cesse battre le rivage, qui, sans cesse refoulés, sans cesse reviennent à la charge avec d'inégaux efforts pourtant, comme s'ils se lassaient quelquefois, qui, à vingt pas de là, vous briseraient comme un verre, et qui ne font que de l'écume sous vos pieds, si vous-même vous n'allez pas plus loin qu'il ne vous est permis d'aller, tout cela n'a été bien résumé que par la Bible, dans ce mot : *Tu n'iras pas plus loin !*... On ne dit une telle chose qu'à un être fort, plus fort

que tout dans la limite qui lui a été tracée ; on ne dit une telle chose qu'à la foudre, au torrent, à la mer ; et on ne la dit que quand on est Dieu !

Combien il y a de voix confuses et lointaines dans le bruit qui vient de la Méditerranée ! Que de civilisations ont sillonné cette mer ! Que de pavillons y ont échangé des signaux ! Que d'événements s'y sont dénoués ! Que d'histoires s'y sont abîmées ! C'est par ce chemin que nous est venue la pensée.

L'Océan n'a point de passé ; la Méditerranée ne cesse d'en avoir que quand il n'y a plus de nations pour en écrire les annales. L'Océan n'a guère jusqu'ici que le triste honneur d'écraser de temps en temps, dans quelque coin du monde, contre un rocher inconnu, quelque vaisseau aventureux ou quelque pirogue de sauvages, perdue dans les brumes australes. La Méditerranée a dévoré des générations et des empires; elle a fourni des champs de bataille à toutes les nations du monde, et des tombeaux à tous les vaincus ; elle a aidé toutes les civilisations ennemies à s'entre-détruire, et souvent elle a vidé d'elle-même la querelle, en faisant passer son flot sur les combattants. Et puis toutes les poésies ont pris naissance sur ses rivages, et ont glissé sur son onde caressante; elle les a portées d'un pays à l'autre, et les a déposées sur toutes les rives où il avait été décidé dans les dessins de Dieu qu'elles en feraient germer et fleurir d'autres. C'est là que la Bible a puisé pour remplir ses cataractes ; c'est là qu'Homère a fait crever les nuées de Jupiter, et descendre ses pluies ; c'est là qu'il a montré l'homme luttant contre les dieux. L'Océan ne baigne que des peuples sans ancêtres, ou des civilisations stationnaires et pétrifiées, ou des peuples de sauvages dont tout le passé et tout l'avenir sont d'y jeter leurs filets de père en fils ; mais il y a dans le grand Océan l'inconnu, l'infini, des plages où l'homme n'a pas encore

passé, où jamais peut-être il ne passera, à la différence de la Méditerranée, qui n'a pas dans son sein la place d'une barque où l'homme ne puisse se vanter d'avoir passé; et c'est cet inconnu qui fait le charme de l'Océan. Qui sait d'ailleurs si l'histoire ne franchira pas quelque jour les colonnes d'Hercule, pour se fixer, avec de nouvelles proportions, dignes de son nouveau théâtre, sur les plages de l'Océan? N'y a-t-il pas un rapport mystérieux et nécessaire entre l'infini et l'avenir?

Et puis, l'Océan a le flux et le reflux : c'est un être qui vit, qui respire, qui se meut toujours dans son repos, comme toute nature organisée, qui a de magnifiques calmes et d'épouvantables colères, sans que son mouvement régulier, sans que sa respiration, je l'ai déjà dit, soit suspendue. C'est cette vie si puissante et si majestueuse, c'est ce battement si régulier du cœur du grand être, qui vous fait passer sur ses rivages d'enivrantes heures. C'est à la vue de l'Océan que je comprends l'idée du panthéisme, car l'Océan n'est-ce pas l'âme du monde, lui qui borde toutes les contrées où il y a des hommes, lui qui est tout à la fois la ceinture et le noyau du globe terrestre? Et si vous songez que ce grand être qui dort sur un de ses rivages, et qui laisse les enfants s'y jouer sans crainte dans ses flots et nager au-devant de ses marées, est sur un autre soulevé tout entier par des tempêtes qui font que les hommes se renferment dans leurs maisons et prient Dieu pour ceux qui sont en mer; que l'Océan reçoit dans son sein tous les cieux, qu'il réfléchit le même jour les beaux soleils de la Méditerranée et les soleils mourants du pôle, qu'il est tout à la fois illuminé par les astres de la nuit et rempli par l'astre du jour; qu'il voit, dans le même moment, tous les crépuscules qui meurent et toutes les aurores qui naissent, tous les soirs pâlissants et tous les joyeux matins, qu'il n'est

donné à aucun nuage de traverser toute son immensité, ni à aucun oiseau de s'éloigner de ses rives; si vous songez à toutes ces choses, l'Océan vous fera peut-être oublier la Méditerranée, au lieu que la Méditerranée ne peut vous faire oublier l'Océan.

— 1832. —

III.

LES DEUX AMPHITHÉATRES D'ARLES ET DE NIMES.

La première chose qui m'ait frappé en visitant les amphithéâtres de Nîmes et d'Arles, c'est ce qu'ils sont aujourd'hui : ce qu'ils ont été jadis est venu plus tard. Avant de les imaginer à l'état de monuments florissants, on les contemple et on les aime à l'état de ruines. Tel est du moins l'ordre accoutumé de toutes mes impressions ; le connu, puis l'inconnu ; le présent, puis l'avenir ; les sens, puis les rêveries. En voyant la mer, ce qui m'émeut tout d'abord, c'est tout ce qui se trouve sous mon point de vue, lequel est court,

par suite de ma myopie. Je réduis mon horizon à ce que je vois distinctement, souvent à ce que je touche ; à l'eau de mer que j'ai puisée dans le creux de ma main pour la goûter, au rocher sur lequel je suis assis, au petit coin de rivage où je vais au-devant du flot, et sur lequel je trace un nom entre deux vagues, le mien principalement, pour m'habituer de bonne heure à l'idée du peu qu'il vaut, et du peu qu'il durera. Je suis comme les enfants qui n'aiment que ce qu'ils touchent, et qui se révoltent toujours contre la recommandation maternelle de *ne toucher que des yeux ;* je restreins mon spectacle à mes petites proportions, et j'en fais un joujou de grand garçon ; puis, quand je suis las de jouer, que mes prétentions de barbon me reviennent, et avec elles mes arrière-pensées d'écrivain, ma rhétorique, mon besoin de vaguer et de divaguer, choses qui sont chez moi très-sincères, et dont je ne suis dupe d'ailleurs que tant qu'elles durent, j'étends mon horizon, je détache mes yeux de tout ce qui m'entoure, je ne regarde plus, je rêve, et, à l'aide des souvenirs d'histoire, des demi-connaissances, je me lance dans les généralités, dans l'infini, au risque de m'y perdre ou de ne m'y faire suivre par personne.

Quand j'entrai dans l'amphithéâtre d'Arles, par la porte de l'Empereur ou du Gouverneur, après le premier coup d'œil donné à ce magnifique ensemble, je rabattis mes yeux autour de moi, et je vis une pauvre femme du peuple étalant des hardes trouées sur un des gradins réservés, pour les faire sécher au soleil ; des enfants jouaient intrépidement sur des bouts d'arcs-boutants qui n'auraient pas porté le poids d'un homme ; d'autres débouchaient avec de joyeux cris par les ouvertures qui servaient d'entrée aux gladiateurs et aux bêtes ; deux hommes assis sur le rebord extérieur de l'attique fumaient côte à côte, les yeux tournés du côté du Rhône, qui ressemble en

cet endroit à un petit lac sur lequel se penche la vieille et chancelante cité d'Arles, un soldat de la ligne s'amusait à tourmenter avec un roseau un gros scarabée noir qui s'était aventuré hors de son trou, dans l'idée assez raisonnable qu'il n'aurait pas affaire en chemin à un soldat français; à quelques pas de là, un petit Savoyard, dont la tête et le bonnet de même couleur se dessinaient comme une silhouette noire sur un fond d'azur, faisait tous ses efforts pour enfourcher un arceau à plein cintre romain : quant à celui qui m'avait conduit à l'amphithéâtre, il me quitta tout à coup pour courir après un lézard qui s'était trop risqué à la poursuite d'une mouche. — Tous ces petits incidents, toutes ces petites vies obscures, sans lien avec le monument, absorbées dans un acte unique, et dans le plus insignifiant de tous les actes, donnaient aux arènes un caractère de solitude que rien ne peut exprimer.

Ces enfants, cette femme, ce soldat, tous ces personnages étaient du peuple. Assurément, aucun d'eux n'avait été amené là par le désir de voir des ruines et de méditer sur la destinée des ouvrages des hommes; et, sauf la pauvre femme, qui se trouvait là dans un grave intérêt de ménage, faisant d'un gradin sénatorial le séchoir de ses guenilles, tous étaient venus à l'amphithéâtre pour passer l'heure oisive du midi, les enfants pour débarrasser leurs parents, entre deux classes, les hommes pour fumer leur cigare en plein air, ou peut-être encore pour n'être pas avec leurs femmes. Le peuple aime les ruines, parce qu'il souffre moins de sa misère en présence des ruines; il ne voit là ni les boutiques où il ne peut rien acheter, ni la garde nationale qui est principalement instituée pour prévenir ses velléités de devenir propriétaire sans titre, ni l'appareil de l'autorité publique qui le gêne et le blesse toujours, quel que soit le gouvernement; ni le cabaret qui le tente souvent en raison inverse de

ce qu'il peut y dépenser. Son oisiveté n'est point gênée là par l'odieux spectacle d'une activité prospère, ou d'une autre espèce d'oisiveté dotée en naissant; et s'il a quelque pointe d'envie, il la laisse sur le seuil d'une ruine. Je n'ai jamais rencontré dans les monuments en ruines que deux espèces de visiteurs, le peuple ou les étrangers; encore ai-je remarqué que les étrangers en chassaient le peuple, expérience que j'ai faite tristement moi-même, malgré ma bien vive sympathie pour ces pauvres oisifs qui le sont souvent plus qu'ils ne voudraient l'être. Quant à des personnes aisées de l'endroit, je n'y ai jamais vu que celles qui avaient l'obligeance de m'y accompagner.

L'amphithéâtre d'Arles a été longtemps un quartier de la ville, qu'on appelait le quartier des Arènes, si mes souvenirs ne me trompent. Dans l'immense déblai que l'on en a fait, on a respecté deux ou trois maisons de ce quartier, qui sont restées là suspendues à mi-chemin des gradins, sur la voûte d'une galerie intérieure, avec leurs numéros, et le pan de rue pavée en cailloutage qui passait devant. Les propriétaires ou les locataires de ces maisons qui figurent, à n'en pas douter, au registre des contributions directes et indirectes, travaillent, multiplient, vieillissent sur ce débris de voûte, parce que quelque chose leur dit que quand la voûte romaine n'a affaire qu'avec le temps, elle ne périt pas, de quelque faix qu'on la charge. Ils sont les gardiens volontaires des Arènes, dont ils ne font pas d'ailleurs la police, et dorment paisiblement sur ces pierres sans ciment qui depuis deux mille ans font effort pour tomber. J'ai vu un de ces hommes assis devant sa porte, dans la rue, lequel ouvrait avec un large couteau les flancs d'une pastèque appétissante, et en jetait l'écorce à son âne, la plus pacifique des bêtes assurément qui soient jamais entrées dans des arè-

nes. Au premier étage de la maison, une vieille femme, accoudée sur la fenêtre, regardait manger l'homme et l'âne, avec l'apparence d'un intérêt égal pour ses deux gagne-pain; — et la maison, la vieille, l'âne et l'homme faisaient justement face à l'entrée principale, dite de l'Empereur, par où le prince, le gouverneur ou le proconsul, selon le temps, précédé des autorités générales et provinciales, et accompagné d'un cortége de licteurs, entrait aux acclamations de quarante mille spectateurs, et donnait le signal de l'ouverture des jeux.

A l'amphithéâtre de Nîmes, point de promeneurs, ni étrangers, ni peuple, point de maisons numérotées, point d'enfants, point d'ânes. Là le déblai a été scrupuleux, regratteur, réparateur; il a mis des grilles, et des serrures à ces grilles, et un concierge pour les ouvrir et les fermer. Il n'a pas voulu que les enfants y vinssent faire la guerre aux lézards, à moins d'une permission écrite du conseil municipal. Il y a donc un amour bien sévère pour les monuments de l'antiquité dans la bonne ville de Nîmes! Pas du moins en apparence, et je vais vous en donner plus d'une preuve. Pour parler d'abord des Arènes, elle ont été converties en une caserne de cavalerie. La bonne ville de Nîmes a fait ce raisonnement : nous avons besoin de cavalerie pour maintenir la tranquillité publique, mais il nous manque une caserne pour la loger; les Arènes n'ayant aucune destination, logeons-y notre cavalerie; la tranquillité publique nous importe beaucoup plus que l'antiquité. — Que répondre à cela? Rien. Dans un pays où l'on aimerait les arts, une ville qui aurait l'honneur de posséder une magnifique ruine ferait un appel au patriotisme de ses habitants; on ouvrirait des souscriptions pour bâtir une caserne à la cavalerie, car, après tout, il faut bien que cette cavalerie loge quelque part; la province

aiderait la ville, le gouvernement aiderait la province, tous les amis des arts aideraient le gouvernement, et, en peu de temps, on aurait une caserne pour les hommes et les chevaux, et la tranquillité de la bonne ville de Nîmes ne coûterait rien aux arts ni à l'histoire, lesquels ont pourtant bien leur poids dans l'existence d'un grand pays, quoique ce poids, à certaines époques, soit moindre que celui des coupons de rente et des mines de houille. Mais là où les arts n'ont qu'une valeur de convenance, des protecteurs qui ne les aiment pas, ou des amateurs pauvres qui ne peuvent les protéger, il est bien juste que les amphithéâtres romains deviennent des écuries, que leurs galeries servent de manége, et leur arène de dépôt de fumier à l'usage des engrais.

Défense donc vous est faite à vous qui avez couru deux cents lieues pour visiter les arènes de Nîmes, défense vous est faite d'entrer dans la caserne de cavalerie. Si vous ne voulez pas être foulé aux pieds par les chevaux, ou si vous avez l'odorat délicat, n'allez pas voir ce bel amphithéâtre dont on a fait une vaste écurie, et, il faut bien le dire, des latrines publiques dont les exhalaisons chasseront bientôt les curieux, et plus tard peût-être les soldats. C'est par l'insalubrité que l'amphithéâtre de Nîmes sera rendu aux arts; mais quel Hercule trouvera-t-on pour purger ces étables du fumier des hommes et des chevaux? Ce n'est pas tout : si vous savez passer par-dessus la crainte des coups de pied et la fétidité des odeurs nauséabondes, défense vous est faite encore de descendre, sans permission, dans l'Arène, et par une raison dont vous allez admirer la force. Cette arène est devenue un parc d'artillerie; un soldat monte incessamment la garde auprès des pièces et des caissons. Vous demandez à voir l'Arène : *On n'entre pas!* vous dit

l'homme en faction. Vous allez au concierge, et vous invoquez votre qualité d'étranger. — Avez-vous une permission? vous dit le concierge. — Non. — Il faut une permission; je ne sais pas qui vous êtes. — Mais, dis-je, on ne peut craindre de moi que je mette le feu aux caissons, ou que j'emporte les pièces de canon dans ma poche. — Ma consigne est de ne laisser entrer personne dans l'Arène. — A la bonne heure; mais comment monter au premier étage sans passer par le rez-de-chaussée? — Vous grimperez comme vous pourrez. — O prudente ville de Nîmes, que vous aimez les arts, et que vous avez de souci de ceux qui les aiment! Grimpons donc, si nous avons encore les jambes assez jeunes, grimpons jusqu'à l'attique, là où le vent emporte les miasmes et les bruits de la cavalerie, et quand nous serons au plus haut de l'édifice, contemplons l'effrayante magnificence de l'art romain. Mais, notre visite faite, ne manquons pas de sortir par la même grille, car la même prudence qui a craint qu'on ne mît le feu aux caissons ou qu'on n'emportât les canons a établi à la grille opposée une autre sentinelle chargée de vous dire : *On ne sort pas!* comme celle de l'entrée principale est chargée de vous dire : *On n'entre pas!* Mais comment rentrer chez soi? — Par où l'on est venu; et vous en sentez la raison. Ne faut-il pas que le concierge s'assure de votre identité, et voie si vous n'avez pas commis l'un des trois délits qui me paraissent les seuls possibles à quiconque pénétrerait dans l'Arène : 1° mettre le feu aux caissons; 2° enlever les canons ou les enclouer; 3° voler un *cheval* ou une voiture de fumier.

Vous auriez pu demander une permission, me diront tous les amis de l'ordre et des consignes. J'en conviens; mais l'autorité compétente m'aurait sans doute demandé mon passeport, un certificat de vie et de mœurs, sinon un billet de

confession, plus quatre témoins patentés et domiciliés. Il aurait fallu déranger mes amis, voir les autorités, décliner mes noms, prénoms et qualités, protester de mes bonnes intentions, et jurer devant Dieu et devant les hommes que je ne voulais ni mettre le feu aux caissons, ni enlever ou enclouer les canons, ni voler les chevaux et le fumier. J'ai mieux aimé me glisser dans l'amphithéâtre comme un voyageur sans aveu, comme un suspect, comme un homme de trop peu pour avoir les recommandations de l'autorité; j'ai mieux aimé subir les regards intelligents du concierge, qui, si je m'en souviens bien, jeta un coup d'œil exercé sur mes mains et sur mes poches, que d'aller demander à un commis la permission de voir une ruine qui n'appartient ni à lui ni à la ville, mais à toute la France. Je l'ai vue, cette ruine, mais le cœur serré et sous l'influence des pitoyables contrariétés qu'il m'avait fallu subir pour y entrer, et encore pour y entrer comme un voleur. Et puis, qu'est-ce qu'une ruine que vous ne pouvez voir à toutes les heures et sous tous les aspects du ciel, qu'on ouvre et qu'on ferme à heure fixe, comme une caserne ou comme une ménagerie? Qu'est-ce qu'une ruine où vous ne pouvez aller de nuit, au clair de la lune, quand tout dort, hommes et chevaux; à cette heure où le passé et le présent se ressemblent tant par leur air de fantômes? Qu'est-ce qu'une ruine qui est gardée, l'arme au poing, par des soldats qui ne sont point des Sarrasins, mais de braves miliciens du dix-neuvième siècle, armés et équipés jusqu'aux dents pour des offices de paix? Qu'est-ce qu'une ruine où l'on ne laisse entrer ni les enfants ni les amants, parce que ni les uns ni les autres ne sont en état d'obtenir de permissions de l'autorité, ceux-ci pour dégrader, ceux-là pour faire l'amour? Quand on aime les arts en archéologue, pour en tirer des dissertations, des croix d'honneur, et

un fauteuil à l'Institut, outre qu'on a grand soin de se munir de toute espèce de permissions, soit du pouvoir central, soit du pouvoir provincial, on peut n'être pas découragé par tous ces obstacles plus ou moins ignobles; car, de même que je conçois des médecins qui poussent le goût des expérimentations et l'amour de l'humanité jusqu'à mettre les doigts dans les matières fécales, de même je puis concevoir les archéologues allant déterrer des inscriptions jusque sous les ordures d'une compagnie d'artillerie; mais, quand on a le malheur de n'aimer les arts qu'en ignorant, en homme capricieux et de peu de courage, auquel il faut des préparations, des illusions, pour s'élever aux vagues et délicieux instincts de la poésie, les permissions, les sentinelles, les miasmes, le concierges, tous ces ennemis plus ou moins innocents de la liberté, rebutent et refroidissent. Alors il faut faire de ridicules efforts d'esprit pour se remettre en harmonie avec les beautés d'un grand spectacle; il faut apaiser ses nerfs, oublier la logique des concierges et des gens en faction, ainsi que la prudence des conseils municipaux; il faut surtout ne pas se mettre sous le vent, si l'on veut retrouver les émotions dont on avait emporté et choyé l'espérance pendant un voyage de deux cents lieues, et se donner le plaisir de replacer en idée les quarante mille spectateurs de la Gaule Narbonnaise sur ces gradins où des soldats artilleurs brossent leurs pantalons et font sécher leurs chemises.

C'est à Arles seulement que j'ai pu apprécier toute la magnificence de l'art romain; c'est là que j'ai parcouru librement tous les détours de l'immense construction qu'on appelle les Arènes. Là, point de sentinelle à la porte, point de grilles, point de concierge pour les fermer et les ouvrir sur le permis de l'autorité municipale. L'air des Arènes est aussi libre que celui de cette grande plaine endormie où gît la vieille cité. Et,

chose admirable! cette ruine abandonnée, ouverte à tout et à tous, cette ruine commise à la foi publique, et sur laquelle on n'a affiché aucun écriteau au nom de la loi, est plus respectée que l'amphithéâtre de Nîmes, avec la triple défense de ses grilles, de son concierge et de ses sentinelles. Le simple respect populaire qu'on a pour les choses tombées, ce respect qui est d'autant plus délicat qu'il est plus libre, fait plus pour la garde et la conservation des arènes d'Arles que tout le pouvoir départemental flanqué du pouvoir central n'a pu faire pour l'amphithéâtre de Nîmes. Laissez donc venir les oisifs s'asseoir en liberté sur ces débris de gradins; que chacun puisse à sa fantaisie y fumer sa pipe ou y faire l'amour; qu'il n'y ait de représentant de l'armée que pour faire une guerre sans conséquence à un scarabée égaré; que les enfants qui débouchent en étourdis par l'entrée des bêtes se jettent dans vos jambes pendant que vous regardez en l'air dans une extase très-compliquée; que l'ouvrier y vienne, à l'heure de la grande chaleur, manger honnêtement son morceau de pain et sa pastèque, au lieu de faire au cabaret voisin d'ignobles libations qui coûteront à ses enfants le pain du lendemain; laissez les mendiants dormir à l'ombre de quelque voûte pendante; car vous savez que, quand le mendiant dort, il dîne. Faites à tous et à chacun la charité de ces pierres qui n'ont point été apportées là par vous ni à vos frais, de ce soleil qui luit pour tout le monde, de cette paix des ruines qui fait que les âmes les plus vulgaires se recueillent, et, en se recueillant, s'élèvent et s'améliorent. Ne disputez à personne la propriété de ces débris, dont Dieu et le temps ont disposé; et, je vous le répète, vos ruines seront plus respectées que si vous faites bivouaquer à l'entour des bataillons de soldats, lesquels ne doivent figurer sur les ruines que comme démolisseurs, et non comme hôtes; comme Sarrazins, et non comme gardiens.

J'ai vu à loisir, et dans tout le bonheur d'un curieux d'antiquités, novice dans ses jouissances, ce grand squelette d'un amphithéâtre qui dut être le plus noble et le plus gracieux de la vieille Gaule. Les arènes de Nîmes ont cela de bon qu'elles font mieux comprendre celles d'Arles. A Arles, il n'y a presque plus de gradins; à Nîmes, il existe un côté presque tout entier dont les gradins supérieurs sont intacts; je prenais en idée ces gradins, et je les portais à Arles, car toutes mes prédilections sont là, et je n'ai respiré l'art romain que là. Cependant l'amphithéâtre de Nîmes est beau de nuit, par un clair de lune, quand son fantôme circulaire, seul au milieu d'une grande place blanche, reçoit, sans les refléter, sur ses larges pierres noires, les rayons de l'*astre des morts*. Tout se tait alors, tout est endormi, et, grâce à Dieu! on ne vous empêche pas de rôder autour du fantôme, pourvu que ce soit dans des allures honnêtes; alors, avec un peu de bonne volonté, la lune, la nuit et le silence aidant, si vous parvenez à faire taire vos ressentiments contre les autorités et contre les badigeonneurs qu'elles salarient, vous aurez une magnifique illusion. Écoutez : les chevaux de l'artillerie piaffent. — Ce sont les bêtes qui demain vont mourir pour les plaisirs du peuple municipal, qui s'agitent dans la cage où elles doivent passer la nuit.. J'entends un bruit de marteaux; on cloue un échafaudage en bois d'où le prince royal doit haranguer les habitants de Nîmes entassés sur les gradins de l'amphithéâtre. — C'est un dais avec des colonnes à chapitaux dorés que la ville municipale de Nîmes fait construire de nuit par un sculpteur envoyé de Rome, pour le passage de l'empereur, qui doit y voir s'y entre-battre cent des plus belles panthères de la Lydie. C'est une fête aux frais du gouverneur, qui se remboursera sur la ville... Voilà des choses que vous pouvez rêver à peu de frais et impunément jusqu'à l'arrivée de la

prochaine patrouille, laquelle vous tire de votre rêverie sublunaire et vous donne avis de circuler.

A Arles, j'ai vu les choses en masse et en détail, en détail surtout. Je suis entré et sorti par les *vomiloires*, sous ces belles voûtes montantes où s'engouffrait, sans se fouler, toute la population d'un quartier de la cité romaine. Je me suis assis sur les gradins réservés et sur les gradins du petit peuple ; j'ai déchiffré et parfaitement compris, grâce à mes dix années de latin, ces deux mots *loca data* (places données), qui sont gravés sur quelques pierres, entre les rangs aristocratiques et les rangs populaires. Ces places étaient données, soit à un poëte lauréat du temps pour quelque comparaison ingénieuse de la prise de cent cinquante huttes germaines avec la victoire de Pharsale ; soit à l'architecte qui avait bâti l'amphithéâtre ; soit à quelque ancien officier de bouche du prince retiré dans la ville municipale, en récompense de ses services culinaires. J'ai gravi et descendu cette espèce de montagne de pierre, toute creusée et voûtée par dessous, car il n'y a pas de nom plus juste pour peindre un amphithéâtre romain dépouillé de ses gradins ; où les voûtes qui les supportaient sont encore debout, et où ce qui les couvre n'est plus qu'une croûte de pierres éraillées et labourées par le temps, laquelle n'a pas figure d'ouvrage humain. J'ai parcouru toutes ces galeries sonores qui ont supporté tour à tour les spectateurs des fêtes impériales, et les gradins puissants où ils s'entassaient ; plus tard les travaux de défense du moyen âge et ces tours carrées des Sarrazins qui s'assirent sur les gradins romains ; puis les maisons et les rues des derniers hôtes des arènes, maisons et rues dont on a conservé un échantillon pour preuve de ce que pouvait porter encore une voûte romaine après avoir porté les siéges de fête du peuple-roi, et les travaux de défense du moyen âge. J'ai cherché la trace des conduits par où s'écoulaient les pluies, et j'ai

vu des travaux d'une aussi belle solidité que les voûtes des galeries. L'eau du ciel continue à tomber dans ces conduits, et elle s'écoule on ne sait par où, mais elle s'écoule quelque part. Il faudrait sans doute ôter quelques couches de ruines pour avoir le secret de ces merveilleux ouvrages d'assainissement qui ne devaient être vus qu'une fois par l'ouvrier obscur qui les avait exécutés. J'ai voulu aussi entrer par l'entrée des gladiateurs et des panthères, et j'ai pu me figurer la stupeur et l'éblouissement que devaient sentir ces pauvres bêtes des contrées brûlantes, quand, après une nuit passée dans une cage de fer et sous une voûte souterraine, elles arrivaient au grand jour de l'amphithéâtre, et qu'en trois ou quatre bonds elles avaient mesuré toute la liberté qu'on venait de leur rendre.

Le peuple était toujours libre de se retirer dans les galeries; excepté pourtant quand il plaisait à l'empereur de le lui défendre; alors il fallait recevoir la pluie, et encore battre des mains: l'architecture romaine n'avait pas pourvu aux fantaisies des empereurs; le seul préservatif contre la pluie était d'emporter un vêtement de dessus, dont on se débarrassait après l'orage, excepté encore quand il plaisait à l'empereur que le peuple ne se servît pas de son vêtement de dessus.

Un jour d'hiver, on jouait devant Domitien le drame d'Orphée attirant les ours et les lions au son de sa lyre. Celui qui faisait Orphée était un pauvre esclave, condamné à mort pour vol d'objets sacrés, en vertu de la loi du sacrilége du temps. On l'avait affublé d'un costume de prêtre grec, et il était au milieu de l'arène, assis au pied d'un arbre, dans une forêt transportée à bras, tenant d'une main défaillante une lyre de théâtre, qui tombait sur ses genoux, et sur laquelle le peuple lui criait de promener ses doigts; qu'à ce prix il aurait sa grâce. A ces cris d'encouragement, le mal-

heureux ne répondait que par des regards éteints qu'il portait tour à tour sur l'empereur et sur le peuple, les deux puissances qui avaient le droit de vie et de mort, mais qui, par malheur, étaient d'accord en ce moment, sur le plaisir piquant qu'il y aurait à éprouver si les ours et les lions de l'arène s'arrêteraient devant un condamné à mort déguisé en Orphée, et tenant pour la première fois dans sa main une lyre de théâtre. Le temps était sombre et chargé de nuages; le vent du Rhodope et du haut Pangée soufflait alors tout exprès; les arbres de l'arène étaient de grands pins immobiles et lourds; c'était le climat de la Scythie; rien ne manquait à l'illusion, rien qu'un Orphée assez courageux pour se laisser déchirer par les lions, et pour faire rougir les soixante mille lâches, y compris l'empereur, qui étaient venus le voir mourir. Tout à coup le ciel se détendit; une neige épaisse et glacée couvrit l'amphithéâtre; le peuple se leva pour se mettre à l'abri sous les galeries; mais l'empereur ordonna qu'il restât, et il resta. Mettons du moins nos surtouts, dit le peuple; — mais l'empereur ne voulut pas que le peuple mît ses surtouts, et il ne les mit pas. Quant à lui, César, il se fit apporter le riche et chaud manteau de guerre qu'il s'était fait faire pour la campagne contre les Daces, et deux affranchis l'en couvrirent, aux applaudissements de toute la foule. « Le ciel a voulu être de moitié dans les plaisirs de César, » murmurèrent les spectateurs privilégiés des quatorze gradins, lesquels n'avaient pas été si sots que le peuple, et ne s'étaient pas exposés à trouver qu'il faisait froid avant l'agrément de César. Domitien pensa, en effet, que cette neige pouvait bien être une galanterie de son Jupiter, et le drame d'Orphée, qui avait été suspendu par le bruissement populaire, recommença au signal de César, avec le délicieux assaisonnement d'une neige qui

n'était pas de papier, tombant sur une forêt qui n'était pas de carton, dans un drame d'Orphée adoucissant les ours de la Scythie.

L'esclave qui avait eu une lueur d'espoir, et qui venait de prendre une pose de joueur de lyre, laissa retomber sa tête et sa lyre. Il avait été un moment plus favorisé que le peuple et que l'empereur, car la neige qui tombait sur la foule s'arrêtait aux branches du pin sous lequel on l'avait traîné, et pas un flocon ne tranchait sur sa robe de prêtre d'un blanc jaune, débris de la friperie de quelque sacerdoce rhabillé à neuf. Mais il avait un froid que ne sentaient ni le peuple ni le perforeur de mouches... Les lions et les ours, qu'on excitait à coups de pique dans leurs cages de fer, apparemment pour qu'il y eût pour le pauvre Orphée travesti plus de mérite à les adoucir, rugissaient aux deux bouts de l'arène, à quelques pas de lui. Enfin on les lâcha...

Cætera desiderantur...

C'est Martial, le poëte historiographe des plaisirs de Domitien, qu'on avait chargé de ce récit; il en a fait une épigramme de deux ou quatre vers, si je m'en souviens bien. C'est toute l'épitaphe que valait un pauvre esclave mort pour les plaisirs de César, en jouant le rôle d'Orphée.

— 1832. —

IV.

NIMES. — SES MONUMENTS.

La ville de Nîmes est couchée au pied de collines peu élevées, qui semblent la ceindre du côté du nord. Elle regarde le midi et la mer dont elle n'est éloignée que de quelques lieues. Ceux qui ont voulu la faire ressembler à Rome et trouver à toute force à la colonie la configuration topographique de la métropole, ont compté sept de ces collines dans l'enceinte de ses premières murailles. C'est aujourd'hui une opinion abandonnée. Ces collines, d'un aspect riant, sont couvertes de vignes et d'oliviers dont le feuillage pâle ondoie en

tous sens dans les mille replis des coteaux, comme une soie argentée. Sur ces collines, et principalement au pied de la Tour-Magne, qui est assise sur la plus voisine, il souffle un vent de nord-est aigu et desséchant qui s'engouffre dans les crevasses de la tour délabrée et rase en sifflant le sol rocailleux formé tout à l'entour de ses débris. C'est ce vent qui, dans Nîmes et dans la plupart des villes du midi méditerranéen, vous saisit au détour d'une rue où le soleil venait de vous mettre en eau, et vous donne le froid après le chaud, alternative si grave pour les santés délicates. Un grand nombre de moulins à vent couronnent ces hauteurs. C'est de là qu'il fait beau contempler, au risque d'être déshabillé par le vent, la cité languedocienne ramassée au pied des collines, et, par-delà la cité, une plaine immense, dans la direction de la mer, à droite se perdant à l'horizon, à gauche coupée par une ligne de collines charmantes, qui courent du nord au midi, et derrière lesquelles est caché le pont du Gard.

Vue de la plaine, l'aspect de Nîmes est insignifiant. N'était la Tour-Magne qui attire les yeux tout d'abord, rien n'annoncerait une ville historique. Ce qui donne aux villes un aspect pittoresque, ce sont les monuments élevés, les clochers, les tours, les flèches élancées des cathédrales, tout ce qui sort du milieu de ces toits uniformes qui couvrent tant de vies monotones, tout ce qui est la maison d'une pensée, d'un souvenir, d'un Dieu. Or, le peu de hauteur comparative des monuments romains, la parfaite insignifiance de la cathédrale qui n'est qu'un vaisseau sans tours, avec une entrée de grange; l'humilité des temples protestants, qui ne dépassent pas en hauteur les maisons ordinaires, toutes ces choses font que Nîmes a l'air d'un grand hameau semé autour d'une assez grande église paroissiale. Vue des hauteurs de la Tour-Magne, Nîmes reprend tous ses avantages. Vous

voyez poindre par-dessus les maisons le faîte de l'Amphithéâtre et le fronton de la Maison-Carrée ; à vos pieds s'étend le jardin bastionné de la Fontaine, et au bout un assez grand carré long qui s'appelle le Champ-de-Mars. A gauche, la cathédrale présente son vaisseau par le flanc ; vous apercevez des parties des boulevards, et tout près de vous la maison centrale, qui n'est qu'une prison, mais une prison de grande importance ; la ville se développe, s'agrandit : ce n'est plus un hameau, c'est la demeure de quarante-cinq mille âmes.

Ces quarante-cinq mille âmes ne font presque pas de bruit. Si, dans un de ces moments où le vent cesse, appuyé contre la Tour-Magne et plongeant vos yeux sur la ville, vous écoutez s'il ne s'élève pas de cet amas de maisons quelque peu de ce murmure immense que Paris envoie à ceux qui le regardent des hauteurs de Montmartre, le silence semble s'augmenter de la surprise que vous éprouvez de ne rien entendre. C'est que, sauf quelques centaines de passants qui traversent de loin en loin les rues solitaires de la ville et qui s'entendent à peine marcher les uns les autres, les habitants de Nîmes vivent retirés au fond de leurs maisons, le plus grand nombre dans des ateliers écartés, dans des caves, où, en même temps qu'ils font la trame de coton ou de soie du fabricant, ils défont celle de leur vie ; car ce travail ténébreux et dévorant ne les laisse pas vieillir. Eh bien ! dans cette poussière des ateliers, au fond de ces caves qui étouffent le bruit des métiers battants, fermentent des passions politiques et des haines brutales qui viennent s'ajouter à toutes ces causes de destruction et à toutes ces misères. Des gens sages m'ont dit que ces passions et ces haines n'étaient pas toujours spontanées et qu'on pouvait trouver derrière des suggestions venues de plus haut. Si cela était vrai, il faudrait maudire les opinions

qui vont jeter dans ces tristes réduits les paroles perfides et les *pour-boire* d'émeutes avortées, et qui entretiennent, dans des vues de réactions futures, ce reste de mœurs sauvages, vieux levain de boue et de sang que le temps a déjà affaibli.

La ville de Nîmes est divisée en trois parties très-distinctes, qui toutes trois ont un caractère différent. A toutes les extrémités, je devrais plutôt dire tout autour, sont les quartiers du peuple, ou faubourgs. Au centre s'étendent les boulevards, plantés d'arbres, lesquels ne forment pas une enceinte continue, mais dont les deux bouts se lient par une promenade appelée le *cours* et par l'immense place où s'élève l'Amphithéâtre. Dans cette espèce de cercle irrégulier est comprise et comme enfermée la troisième partie de la ville, celle qui en est comme le noyau et qui se presse autour de la cathédrale. Les quartiers du peuple sont presque entièrement neufs; il y a peu de villes manufacturières où les gîtes de l'ouvrier aient meilleure apparence. Ils ont de l'air et du soleil, choses bien nécessaires à l'homme qui n'a guère à manger que du pain. Les boulevards sont le quartier du haut commerce, et, j'imagine, des riches. Il s'y voit de belles maisons pareilles à toutes les belles maisons du monde, et la promenade y est intéressante, surtout quand le vent de nord-est n'enveloppe pas hommes et maisons dans des tourbillons de poussière. Mais la partie la plus pittoresque de la ville, c'est ce noyau de vieilles maisons qui sont groupées autour de la cathédrale; ce sont ces rues étroites et tortueuses, dont les boutiques sont occupées par le commerce de détail. Là, du moins, vous reconnaissez la ville du seizième siècle, la ville des consuls chaperonnés, la ville du capitaine Bouillargues et de Poldo d'Albenas. Mais la poésie y trouve plus son compte que la bonne hygiène. La plupart de ces maisons, construites dans les temps de trouble et de guerre civile, sont petites, étroites,

écrasées, mal aërées; ayant le rez-de-chaussée au-dessous du niveau de la rue. Les eaux intérieures, ne pouvant s'écouler au-dehors, y croupissent dans des puisards creusés au milieu des cours, d'où s'exhalent des vapeurs méphitiques et des fièvres lentes. La cherté du bois interdit aux habitants d'une condition médiocre l'usage des revêtements de boiseries dans l'intérieur des appartements; outre que la multiplication excessive des insectes, sous un ciel si ardent, fait généralement préférer aux boiseries qui les attirent et, dit-on, les engendrent, des murailles enduites de mortier à la chaux, qui les éloignent. Le *pittoresque* était complet lorsque, au-devant de ces maisons d'une laideur si vénérable, dans ces rues de la vieille cité, on tuait les cochons, les veaux, les moutons et les bœufs, et que le sang des bêtes égorgées se mêlait à la fange des ruisseaux; usage hideux qui a cessé depuis à peine vingt ans.

Toutefois ce n'est pas sans se monter un peu la tête qu'on parvient à retrouver, même dans ces rues qui ont peu changé, quelque air de l'orageuse histoire de Nîmes; il y a là bien peu de reliques du passé. Les villes de commerce se renouvellent sans cesse et sont peu préoccupées de la poésie des ruines. On n'est soigneux des vieilles choses que dans ces espèces de villes nobles qui ne vivent que de leurs ressources et ne travaillent pas pour les autres. Ici les vrais monuments sont les ruines romaines, et, chose étrange, ils datent de l'époque où Nîmes n'avait pas d'histoire! On a donné à cette ville un art, comme on lui donnait un gouverneur, par dépêches impériales; quand elle a été maîtresse d'elle-même, qu'elle a eu des passions, des idées, une histoire, elle n'a su faire que des dégradations aux monuments qu'elle tenait d'autrui.

Il y a dans Nîmes des monuments de trois époques, l'an

tiquité romaine, le moyen-âge, les temps modernes. Les deux portes dites de France et d'Auguste, l'Amphithéâtre, la Tour-Magne, la Maison-Carrée, les bains de la Fontaine, le Temple de Diane, le Pont du Gard, monuments ou restes de monuments, telle est la part de l'antiquité romaine. La cathédrale y représente le moyen-âge; le Jardin de la Fontaine et la prison dite *Maison centrale*, les temps modernes. Je décrirai ces monuments dans leur ordre d'ancienneté, qui est le plus naturel, et avec aussi peu de termes archéologiques qu'il me sera possible, mon but étant de faire des descriptions où les savants trouvent la chose moins les mots, et où les lecteurs les moins familiers avec la terminologie de l'art puissent prendre une idée juste des monuments sans avoir à s'aider du vocabulaire de M. Quatremère de Quincy.

Je dois d'abord au lecteur un aveu loyal sur la source où j'ai puisé les éléments de la description qu'on va lire, en ce qui touche les monuments et ruines de l'époque romaine; c'est une dissertation inédite de M. Auguste Pelet, président de l'académie de Nîmes. M. Pelet, par une marque toute personnelle d'obligeance, et avec cet empressement propre à tous les savants de localité, dont quelques-uns le sont plus que certains de la capitale, patentés et rentés à ce titre, a bien voulu me confier ce manuscrit qu'il se réserve ultérieurement de faire imprimer. La dissertation de cet antiquaire, dont la sagacité égale la science, est, dans sa spécialité si intéressante, un travail qui pourrait servir de modèle. Les questions d'origine, d'usage, d'inscription, de restauration, auxquelles peut donner lieu chacun de ces monuments, m'y semblent traitées plus complétement, plus ingénieusement, et résolues dans un sens plus près de la vérité, qu'en aucune autre dissertation qui ait paru sur ce sujet. J'emprunterai donc à M. Pelet ses idées, ses conclusions,

quelquefois ses expressions, me bornant pour tout mérite, au travail modeste de traduire en langue vulgaire, et accessible à tous, des jugements qui, dans la dissertation de M. Pelet, sont exprimés dans la langue sévère et scientifique de la spécialité. J'aime à me reconnaître publiquement redevable à M. Pelet de tout ce qu'on rencontrera de vues solides au milieu de mes arrangements et de mes impressions personnelles [1].

I.

MONUMENTS DE L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

LA PORTE DE FRANCE ET LA PORTE D'AUGUSTE.

L'historien Ménard prétend que les murs de la ville romaine étaient percés de dix portes. Cette assertion est difficile à vérifier; de ces dix portes, c'est à peine si l'on peut trouver les vestiges de trois.

[1] J'ai eu occasion, dans la *Revue de Paris*, de parler, avec tous les éloges qu'un sentiment vrai de surprise et de plaisir m'a pu suggérer, des modèles de quelques monuments romains du midi, que M. Pelet a exécutés en liége avec une exactitude, une patience et une adresse de main infinies. Ces modèles de M. Pelet mériteraient de figurer parmi les curiosités les plus précieuses de la Bibliothèque Nationale.

La *Porte de France* est à l'angle le plus méridional des murailles de la ville. Elle est formée d'un seul portique à plein cintre et surmontée d'un attique décoré de quatre pilastres, lesquels supportent une corniche qui en forme le couronnement. Les murailles étaient de niveau avec cette corniche. La Porte de France est flanquée de deux tours demi-circulaires; une grande rainure qui se voit dans l'épaisseur des pieds droits ou pilastres, sur lesquels pose le plein cintre, indique que cette porte se fermait au moyen d'une herse. Le chemin qui y venait aboutir s'appelait *via munita :* aujourd'hui la Porte de France fait face à la route de Saint-Gilles.

La *Porte d'Auguste* est un monument plus orné. Elle est formée de deux grands portiques à plein cintre et de deux petits à côté des grands, apparemment pour l'usage des gens de pied. Au-dessus de ces deux petits portiques sont creusées deux niches demi-circulaires, qui contenaient les statues soit des divinités protectrices de la colonie, soit des deux petits-fils adoptifs d'Auguste, Caïus et Lucius, dont le premier était qualifié du titre de *patronus coloniæ*. On lit sur la frise de la Porte d'Auguste cette inscription qui donne pour date de la construction des murs de Nîmes la huitième année de la puissance tribunitienne d'Auguste.

IMP. CAESAR. DIVI. F. AVGVSTVS. COS. XI. TRIBV. POTEST. VIII. PORTAS. MVROS. COL. DAT.

« César, empereur, Auguste, fils du divin César, en l'an-
» née onzième de son consulat et huitième de sa puissance tri-
» bunitienne, donne à la colonie des portes et des murs. »

Les lettres de bronze ont disparu : mais les rainures dans lesquelles elles étaient enchâssées existent encore et sont d'un beau caractère.

Deux têtes de taureau décorent la clef ou le sommet des deux grands portiques.

En 1390, Charles VI avait fait construire un château-fort sur l'emplacement de cette porte. Ce château, détruit en partie lors des guerres de religion, fut entièrement démoli en 1793. Les démolisseurs allaient abattre la porte qui en faisait partie, quand il se trouva quelques citoyens courageux qui empêchèrent cette destruction. Aujourd'hui la porte d'Auguste sert d'entrée à une caserne de gendarmerie. On a cousu cette caserne grossière à ces quatre portiques d'un aspect si noble et d'une architecture si élégante. Il est piquant de voir quelqu'un de ces utiles défenseurs de l'ordre public traînant son sabre sous cette porte qui avait été faite pour des entrées triomphales, et un massif de pierres troué de fenêtres bouchant la rue qui continuait la voie Domitienne et qui versait les voyageurs de la colonie sur les trois routes d'Ugernum, d'Arelata, et d'Aurosio (Uzès, Arles, Orange).

LA TOUR-MAGNE.

Situé sur la plus haute des collines auxquelles est adossée la ville, ce reste de tour s'aperçoit de très-loin à la ronde et domine un immense horizon. Sa position et ses dimensions colossales lui ont sans doute valu le nom qu'elle porte aujourd'hui et dont l'étymologie *turris magna* ne saurait être douteuse, même pour qui ne sait pas le latin.

Ce monument est horriblement dégradé. Sa hauteur est d'environ cent pieds. On peut voir qu'il était composé de plusieurs étages superposés et en retraite les uns sur les autres. Ces divers étages formaient des octogones réguliers. On a fait des suppositions sur ce que devait être le faîte de la tour; les

uns ont voulu que ce fût une coupole, les autres une plate-forme; la question est encore à décider.

En 737, Charles-Martel avait voulu détruire la Tour-Magne, pour enlever ce point militaire aux Sarrasins. En 1185, époque où Nîmes appartenait aux comtes de Toulouse, la Tour-Magne devint une forteresse, dont la reddition donnait lieu à des traités entre les princes. Aujourd'hui on y a perché une loge télégraphique. Dans l'excavation profonde qui donne à cette tour l'aspect d'un puits dont on aurait arraché une des parois, vous voyez la cabane en bois peint où l'employé des lignes télégraphiques se hisse, tous les jours de beau temps, par un escalier dont la petite porte est au pied de la tour. Les partisans de l'utile trouvent qu'on ne pouvait donner un meilleur emploi à cette magnifique ruine; pour moi, j'eusse aimé mieux y voir des nids d'aigle ou de chat-huant qu'une cahutte télégraphique.

Quelle a été la destination primitive de la Tour-Magne? Était-ce un *ærarium* ou trésor public, un phare, une tour de signaux, un temple? Dans les dissertations archéologiques, la Tour-Magne a été tour à tour tout cela. M. Pelet prouve par des raisons solides, tirées de la comparaison avec des ouvrages analogues, que ce monument a été un mausolée, dont la construction est antérieure à l'époque romaine, et peut bien dater de l'occupation des Grecs de Marseille. Si cette explication est la vraie, il faudrait donner à la Tour-Magne la première place dans l'ordre chronologique des monuments de Nîmes.

La Tour-Magne était liée aux anciennes fortifications qui, à diverses époques, avaient entouré et défendu la ville de Nîmes. Elle servait comme d'une tourelle avancée où se rejoignaient les deux pans du mur d'enceinte. Dans toutes les démolitions ou reconstructions qui furent faites successivement des remparts de Nîmes, selon les chances de la guerre, la Tour-

Magne fut toujours respectée. En 1601, lorsque François Traucat, le premier qui planta des mûriers dans le Languedoc, obtint de Henri IV l'autorisation de faire des fouilles dans l'intérieur de la Tour-Magne[1], toute la ville s'émut d'inquiétude pour sa belle ruine; on murmurait tout haut contre les lettres du roi : les uns, par un sentiment filial pour l'un des plus beaux monuments de leur ville, les autres, par envie contre Traucat qui ne les avait pas mis en tiers dans la trouvaille. La rumeur en fut si forte, qu'un conseil général extraordinaire s'assembla, le samedi 4 août, à son de cloches, à l'effet de prendre des mesures pour la conservation de la Tour-Magne. Le jour où les travaux commençaient, les consuls se transportèrent sur le lieu, accompagnés des prud'hommes et des voyers de la ville, et assistèrent aux premières opérations de Traucat. On avait eu soin d'exiger de lui qu'il n'entreprendrait rien qui endommageât l'édifice, et on commit un inspecteur pour surveiller, en l'absence

[1] Les lettres de Henri IV à ce sujet sont curieuses de naïveté « Sur l'advis, » dit le roi, qui nous a esté donné par nostre cher et aymé François Traucat, » bourgeois de la ville de Nismes, que soubz la ruyne du bastiment de la tour » appelée Tourou-Maigne, de l'ancienne clousture de ladicte ville de Nis- » mes, il y a ung trésor caché, du temps que les Romains et les Sarrazains » occupaient la dicte ville et le pays; et désirant la recherche, perquisition et » *recouvrement* dudict trésor estre faicts; à ceste cause, etc., » suivent les mandons et ordonnons. Traucat est autorisé à faire les fouilles, sous la protection et avec le concours des autorités royales, « nonobstant opposition ou » appellations quelconques, pour lesquelz ne voullons estre différé. Car tel est » nostre plaisir; à la charge toutes fois que ledict Traucat sera tenu de fere » l'advance des fraix qu'il conviendra pour cet effaict; et tout ce quy se » trouvera audict trésor, soit or, soit argent, mestail ou autres choses, le » tiers en demeurera audict Traucat; nous réservons les autres deux tiers » pour employer en noz urgents affaires... Donné à Fontainebleau, le 22 may, » de l'an de grâce 1601, et de nostre règne le douzième. » Il n'est pas douteux que le bon roi n'ait cru au trésor de Traucat.

des consuls, les travaux de ses pionniers. Le sénéchal, de son côté, représentant les intérêts du roi, nomma un inspecteur particulier lequel devait contrôler les travaux concurremment avec l'inspecteur de la ville, bien moins, je suppose, pour avoir une garantie de plus de conservation de l'édifice, que pour empêcher tout détournement clandestin des deux tiers que le roi s'était réservés, dans le trésor à trouver, *pour ses urgentes affaires*. Cet inspecteur était à la charge de Traucat. Les fouilles furent sans résultat. Traucat y perdit son temps et son argent.

La fable a bien raison : les vrais trésors sont ceux que le travail tire du sein de la terre. C'est le raisin, l'olive, la feuille de mûrier, qui poussent sur ces monticules caillouteux dont la ville est entourée au midi, qui sortent d'entre ces galets, ce sable et cet argile dont est formé le sol tout autour de la vieille ruine. Traucat avait été plus heureux et plus inventif dans ses plantations de mûriers que dans ses fouilles. De 1564 à 1606, ses pépinières avaient fourni au Languedoc et à la Provence plus de quatre millions de pieds de mûriers, et Henri IV faisait beaucoup plus sagement en lui donnant une pension pour cette découverte, et en lui permettant, par privilége spécial, de planter son arbre partout où il voudrait, qu'en l'autorisant à se ruiner dans les fouilles de la Tour-Magne. Mais le mauvais état des finances du roi le forçait à compter, dans ses recettes éventuelles, les trésors des Sarrasins et des Romains; le besoin d'argent le rendait crédule.

LES BAINS.

Au pied méridional du coteau sur lequel la Tour-Magne est assise, sort une fontaine abondante, qui a été selon toute

apparence la première cause de la fondation de Nîmes. Le poëte Ausone la nomme *Nemausus*. Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, on ne soupçonnait pas que cette fontaine fût obstruée des débris d'un magnifique établissement romain, et que tout autour le sol se composât de monuments enfouis. A cette époque, l'encombrement des dévastations successives des Barbares avait tellement exhaussé le terrain des environs de la fontaine, que la prise d'eau d'un moulin que possédaient à la source même les religieuses de Saint-Sauveur, était à cinq pieds au-dessus du niveau des bassins de l'établissement romain.

Des fouilles votées en 1730 par les états de la province, et commencées en 1738, mirent à découvert les Bains de la Fontaine. La curiosité publique était si vivement excitée qu'il fallut placer des troupes aux avenues pour protéger les travaux et repousser la foule. Cent cinquante ouvriers, employés aux déblaiements et partagés en divers ateliers, exhumèrent successivement des restes d'édifices somptueux, des colonnes, des statues, des marbres, des porphyres, des inscriptions. D'abord, ces fragments furent transportés à l'évêché par les soins de l'évêque lui-même; puis leur nombre s'augmentant chaque jour, et la curiosité et l'argent diminuant en proportion, on négligea ces richesses, on suspendit les fouilles. « Ce ne sont que des ruines de bains, » dirent dédaigneusement les savants de la ville, lesquels ne savaient pas que les bains romains embrassaient dans leur enceinte des gymnases, des palestres, de longues galeries, des portiques, des jardins, et que de ces bains-là Ammien-Marcelin disait que c'étaient plutôt des provinces que des édifices. On ne songea donc plus qu'à restaurer la fontaine, qu'à régler le cours d'eau et à recouvrir de terre cette mine de sculpture et d'architecture antique dont les savants faisaient fi. De là l'origine

de ces terrasses en forme de bastions et de ces canaux en forme de fossés, qu'un certain Philippe Maréchal, architecte de fortifications, fit établir sur les bases antiques des monuments découverts, avec l'accompagnement obligé des chicorées et des amours bouffis de l'époque de madame de Pompadour. C'est ce beau travail moitié militaire, moitié galant, qu'on appelle aujourd'hui la Fontaine. Une inscription latine gravée sur un mur en pierre de taille qui fait face à la source du côté du midi, présente cette construction malheureuse comme une sorte de conquête sur les Barbares. Ce n'est, en tout cas, qu'une conquête relative.

Deux inscriptions parfaitement semblables et symétriquement placées dans le bassin même de la source, ne laissent aucun doute sur l'époque des premières constructions de ces bains[1]. En voici le texte :

IMP. CAESARI. DIVI. F.
AVGVSTO. COS. NONVM.
DESIGNATO. DECIMVM.
IMP. OCTAVVM.

Cette date se rapporte à l'an de Rome 729, vingt-cinq ans avant Jésus-Christ : Auguste avait alors trente-huit ans, était désigné pour son dixième consulat, et recevait pour la huitième fois le titre d'*Imperator*.

« En 93, » dit M. Pelet, « ces inscriptions parurent em-
» preintes de féodalité et furent effacées; toutefois on peut
» encore en distinguer quelques lettres. »

[1] La richesse et la variété des débris découverts donnent lieu de croire que ces constructions furent complétées par Adrien, à l'époque où ce prince remplit l'empire de monuments.

LE TEMPLE DE DIANE.

A quelque distance de la source, à gauche se trouve un reste d'édifice connu depuis longtemps sous le nom de Temple de Diane. La façade primitive n'existe plus, et l'intérieur, qui servait de chapelle, en 1430, au monastère des religieuses de Saint-Sauveur, n'est plus aujourd'hui qu'une belle ruine où l'architecte trouve à peine assez de données pour des restaurations conjecturales.

Ce monument, enchâssé dans le roc, est entièrement construit en pierres de taille posées à sec sur leur lit de carrière. On ne peut guère le décrire qu'en le restaurant par la pensée, c'est-à-dire en mêlant le passé au présent. Son plan est rectangulaire; une porte à plein cintre en forme l'entrée. Douze niches, dont cinq sont pratiquées de chaque côté dans les deux parois du temple, et deux à droite et à gauche de la porte, en décorent l'intérieur. Ces niches, surmontées de frontons alternativement circulaires ou triangulaires, renfermaient des statues. Seize colonnes d'ordre composite supportaient un entablement simple et élégant sur lequel posait une voûte à plein cintre, d'une forme légère et hardie. Le temple de Diane n'a plus d'autre voûte que le ciel. Au fond de l'édifice était apparemment la statue du dieu de la Fontaine, Nemausus, s'il est vrai, comme M. Pelet me paraît l'avoir démontré, que ce temple se liât au vaste système des constructions des bains, et fît partie de cette *province*, pour parler comme Ammien-Marcellin.

Encore au temps de Poldo d'Albenas, qui a décrit l'état des monuments de Nîmes au seizième siècle, l'intérieur de ce charmant édifice était intact, sauf les statues profanes

qui avaient dû y être remplacées par des saints. Une gravure du livre de Poldo me l'a montré dans toute la grâce de ses proportions, et m'a fait soupçonner toute la délicatesse de son architecture. Il y a peu de monuments plus regrettables que celui-là. En 991, l'évêque de Nîmes, Frotaire, le donna pour église à un monastère de filles qu'il fonda auprès, et qui prit le nom d'*abbaye de Saint-Sauveur de la Fontaine*. En 1562, De Jean, capitaine des protestants, pilla et dévasta l'église, et en chassa les religeuses; quelques années après, les Nîmois, craignant que le maréchal de Bellegarde ne s'emparât de ce monument pour le fortifier, abattirent toute la partie qui fait face au midi et réduisirent l'édifice à un état de délabrement qui n'a fait qu'empirer depuis. Les guerres religieuses ont, sur plusieurs points de la France, continué l'œuvre des Barbares du cinquième siècle. Le présent est sans pitié pour le passé.

Le temple de Diane a un charme particulier de solitude et de tristesse. L'art qui rebâtit, recrépit, badigeonne, n'a plus rien à y faire et n'y touche plus. On le laisse là, seul, abandonné, ne se défendant plus que par le respect qu'il inspire ou par l'indifférence de ceux qui passent auprès. Une grille empêche les enfants, ces ennemis d'instinct de tout ce qui est vieux, d'y venir aider le temps à consumer ces restes, et de mettre des bâtons dans les crevasses pour disjoindre plus vite les murailles. Une espèce de *cicerone*, avec le chapeau à cornes de gardien officiel, vous ouvre cette grille et vous bredouille des explications qui n'ont aucun rapport avec les dernières découvertes de la science, et n'ont pas fait un pas depuis vingt ans. Pendant que la science dispute si ce monument n'a pas été dans l'origine un lavacrum, faisant partie du système général des bains, un lieu où l'on prenait des douches sudorifiques, l'imperturbable gardien vous montre la place

où les prêtres se cachaient pour faire parler leurs dieux, le sanctuaire de la sibylle et l'abattoir où l'on immolait les bœufs du sacrifice. Des figuiers sauvages sortis d'entre les fentes des murailles, et qui s'y nourrissent de cet imperceptible humus qu'engendrent toutes les ruines, versent leur pâle feuillage et leur ombre transparente sur les débris de chapiteaux et d'entablements qui gisent au pied des murs, comme s'ils voulaient voiler ces irréparables destructions. Rien ne se peut voir de plus touchant que cette ruine, que la science de M. Pelet, malgré le nombre et la force de ses preuves, ne parviendra peut-être jamais à enlever au monde vague et mélancolique des conjectures.

LE PONT DU GARD.

La merveille du Languedoc, le reste le mieux conservé de l'art vraiment romain, c'est l'Aquéduc ou Pont du Gard. Après deux heures de route à travers un pays riche, le long de coteaux tout argentés d'oliviers, on arrive sur les bords du Gardon, rivière capricieuse qui passe sous le Pont du Gard. Ce merveilleux monument ne se montre aux yeux que quand on en est tout près. Il est caché par des montagnes couvertes de chênes nains, arbre triste d'un vert noir, qui n'a besoin que d'un peu de terre végétale pour prospérer, c'est-à-dire pour languir pendant quelques années. Ces montagnes font un coude rentrant, à l'endroit même où le pont a été construit, et c'est ce qui fait qu'on ne le voit tout entier que quand on est au pied du monument. Il y a un moment toutefois où l'on aperçoit, par-dessus les arbres, une ou deux des arcades supérieures dont la courbure gracieuse et la belle couleur feuille-morte vous causent une sensation inexpri-

mable de surprise. Cela est si étrange, de trouver un monument hors de l'enceinte des villes, un édifice destiné à n'être point vu; de l'architecture pour les voleurs, les vagabonds et les loups! car l'aquéduc n'était, après tout, qu'un conduit d'eau, avant que les modernes y eussent accolé un grand chemin.

L'insuffisance des eaux de la Fontaine de Nîmes, en été, dut inspirer aux fondateurs de la colonie l'idée de chercher par quels moyens on y pourrait suppléer. A sept lieues de Nîmes, la fontaine d'Eure fournissait à Uzès (Ugernum) une eau abondante et très-saine : on fit sept lieues d'aquéduc pour amener l'eau d'Uzès à Nîmes. De tels travaux n'effrayaient pas les Romains. Une inscription découverte sur un aquéduc, qui n'est que la suite de celui du Gard, donne l'honneur de cette magnifique construction au gendre d'Auguste, Agrippa, que ses goûts hydrauliques avaient fait qualifier de *curator perpetuus aquarum*, curateur perpétuel des eaux.

A trois lieues au nord-est de la ville, il fallait franchir une vallée de trois cents mètres de largeur, au fond de laquelle coule le Gardon, et faire passer de plain pied, du sommet d'une montagne à l'autre, à cent cinquante pieds en l'air, une rivière portée sur un pont.

On éleva un édifice de cent cinquante pieds de haut et de huit cents de long, et la rivière franchit la vallée. Il faut dire de certains ouvrages des Romains ce qu'on a dit de ceux de Dieu : cela était parce qu'ils voulaient que cela fût.

Cet édifice, bâti en pierres de taille sans ciment, est formé de trois étages d'arcades superposées à plein cintre.

Le premier étage a six arcades; c'est sous la seconde, du côté de la rive gauche, que coule le Gardon dans les eaux

ordinaires. Cette arcade est plus grande que les cinq autres. La hauteur de l'étage est d'environ soixante pieds.

Le second rang se compose de onze arcades correspondant parfaitement à celles de l'étage inférieur, mais en retraite sur ces dernières, puisque leur épaisseur est moindre. La hauteur de ce second étage est la même que celle du premier.

L'étage supérieur, aussi en retraite sur celui du milieu, présente trente-cinq arcades égales, ayant environ douze pieds d'ouverture. C'est sur ce troisième rang que se trouvait l'aquéduc. Des dalles de plus de six pieds de largeur et d'une seule pièce couronnent l'édifice, et recouvrent l'aquéduc dont la hauteur et la largeur sont d'un peu plus de trois pieds. Sa forme est une voûte renversée. On peut se donner le plaisir d'y entrer et de cheminer en se baissant sous cette couverture de dalles, lesquelles sont percées, à des intervalles égaux, d'ouvertures carrées par lesquelles la lumière pénètre dans l'aquéduc. Ceux qui ne craignent pas de se sentir à cent cinquante pieds en l'air, marchant sur des dalles de six pieds de large, au-dessus d'une rivière dont le lit est de roc vif, peuvent jouir de la vue d'un de ces beaux paysages sévères et ardents comme en offre la nature du Midi. De cette espèce de terrasse, où l'on peut se promener sans danger et qui devait servir de chemin aux gens de pied que leurs affaires conduisaient dans ce lieu solitaire, on domine un magnifique horizon. Chose singulière, on ne voit pas l'aquéduc avant d'y arriver; et du haut de l'aquéduc on voit tout autour de soi à une immense distance. En aval et en amont, vous avez le Gardon, torrent fougueux en hiver; en été, petit ruisseau méandreux, sonore, plein de caprices et de points de vue changeants. Il sort du vallon formé par les deux chaînes de collines, et s'avance librement dans la

plaine vers le Rhône qui doit l'engloutir. Son lit est tantôt un pavé de rochers légèrement bombés qui sonnent le creux comme une voûte, tantôt d'arides bruyères, tantôt de petits arbustes rabougris, qui plient la tête pendant les crues et la relèvent quand le soleil a changé le fleuve en ruisseau. Sous la principale arcade de l'aquéduc, qu'il n'a même pas pu érailler encore, il est emprisonné entre deux murailles de roc sur lesquelles pose l'arcade, et qui contiennent, en été, toute la masse de ses eaux. Quand vous avez contemplé le paysage, un détail fort curieux attire vos regards. A vos pieds, sur ces dalles où vous êtes assis, sont gravées, au milieu d'inscriptions dont quelques-unes ont plus de deux siècles, des figures à cheval, de marteaux et autres instruments grossièrement sculptés, du temps de nos pères, par des ouvriers appartenant aux confréries représentées par ces outils, et qu'apparemment leur tour de France avait amenés au pont du Gard. Les pluies de dix-huit siècles ont ridé cette pierre, mais ne l'ont pas entamée. Des noms écrits au dix-septième siècle sont aussi lisibles que s'ils étaient d'hier. Le temps s'arrête devant les monuments romains que les hommes ont respectés. Qui peut dire combien d'années encore la civilisation peut prolonger la vie de l'aquéduc du Gard?

Voici le peu qu'on connaisse des destinées de ce monument, mis hors de service, comme tous les autres, par les mêmes Barbares et à la même époque. Le 6 mars 1430, Charles VII le visita et y fit faire quelques réparations, nécessitées par des inondations récentes. Cent trente-quatre ans plus tard, le duc de Crussol y reçut Charles IX, et lui fit offrir des confitures par des jeunes filles en costume de nymphes. On peut voir, à quelques pas du pont, la grotte d'où sortirent ces nymphes de l'invention du duc de Crussol.

Avant cette époque, et du temps de Poldo d'Albenas, des échancrures avaient été pratiquées dans les pilastres du second étage pour faire un chemin de pied, et, d'après une gravure du temps que j'ai sous les yeux, des mulets chargés passaient sur le rebord du premier étage, sous ces échancrures qui étaient profondes et qui devaient mettre en danger l'édifice. « Puisque nous avons fait mention du pont » du Gard, » dit Poldo, « faut entendre qu'il sert à présent » de pont, principalement le premier estage, lequel a esté » entrecoupé, et les pilastres tous éberchez d'un costé, telle- » ment qu'un mulet y peut passer tout chargé; et ce a esté » fait pour la commodité des gens du païs, et pour abréger » le chemin de deux lieues, ou environ. »

Ces échancrures avaient fini par ébranler l'édifice et le faire surplomber du côté d'amont. En 1699, M. de Bâville, intendant du Languedoc, y envoya un architecte et un abbé, pour aviser aux réparations nécessaires, et l'an d'après, les états de la province arrêtèrent qu'on remplirait les coupures, ce qui sauva l'édifice. Toutefois les raisons de commodité dont parle Poldo d'Albenas étaient les mêmes, ou plutôt devenant plus urgentes, à cause des intérêts de plus en plus nombreux qui réclamaient un passage au pied de l'aquéduc, en 1747, on adossa au premier étage un pont destiné à toutes sortes de voyageurs et de transports. Une médaille frappée à cette occasion porte cette légende : *Nunc utilius* (maintenant plus utile). C'est vrai; mais on est forcé de dire : *Maintenant moins beau.* Il ne se peut rien voir de plus disgracieux que cette énorme excroissance de pierre qui est collée au premier étage, et qui, en donnant une base monstrueuse à l'édifice, gâte son plus beau caractère, qui est la légèreté. Il faut passer du côté opposé à ce pont de raccord pour jouir de toute la beauté du monument, outre que la couleur

des pierres est plus belle et leur ton plus chaud de ce côté d'amont que du côté d'aval.

Le simple itinéraire de cet aquéduc effraie l'imagination. Tantôt il gravit les montagnes, où s'y fraie un chemin dans le roc; tantôt il longe les coteaux, suspendu çà et là sur des arcades semblables à celles du troisième rang du pont du Gard, suivant toutes les sinuosités du sol, afin de garder son niveau; ici, il perce les montagnes et ressort par les gorges étroites qu'il franchit encore sur des arcades; là, il traverse un étang aujourd'hui desséché; ailleurs, dans une longueur de plus d'une lieue, il est plein jusqu'au bord d'une eau courante, et fournit à l'arrosage de plus de vingt jardins; il passe sous des métairies, à travers des hameaux qui sont bâtis sur ses voûtes, sans s'en douter; enfin il arrive à Nîmes, et ses dernières traces se voient tout proche de la Fontaine, où il faut croire que devait être le principal réservoir. La longueur entière de ce travail de géants n'a pas encore été calculée; mais on pourra se l'imaginer quand on saura qu'à deux lieues seulement de sa prise d'eau, il a déjà plus de quinze mille cinq cents mètres d'étendue.

M. Pelet parle de la restauration de cet aquéduc comme d'un travail très-praticable. « Deux millions et demi, » dit-il, » suffiraient pour donner à Nîmes toute l'eau dont elle a be- » soin, et pour conserver le plus beau monument romain du » Midi. La France, qui en est le vrai propriétaire, et le » monde savant venant en aide, ne pourrait-on pas garder » et utiliser le magnifique héritage des Romains? » Hélas! avec deux millions et demi on donnerait de l'eau à vingt provinces. Les puits artésiens ont détrôné les aquéducs, et l'art n'est plus seulement subordonné à l'utile, mais encore au bon marché. Les vœux de M. Pelet seront-ils entendus? J'ai peur que non. L'art ne doit plus guère compter sur des mil-

lions : c'est à peine s'il peut prétendre aux centimes additionnels. Il vivote des reliefs des votes municipaux : c'est là tout.

Dans ces dernières années, les visiteurs du pont du Gard ont eu le spectacle d'une troupe de Bohémiens campés au pied du pont, sous la même grotte, j'imagine, d'où sortirent les nymphes qui allèrent au-devant de Charles IX, lui offrir des boîtes de confitures. Je n'ai pas été assez heureux pour voir le contraste de cette misère pittoresque avec la grandeur de l'art romain ; le jour que j'allai au pont du Gard, j'eus un spectacle moins piquant mais plus édifiant. C'était un bon prêtre de campagne, descendu de son mulet, et qui lisait son bréviaire, assis sur l'herbe, ayant à côté de lui un gros parapluie replié, son ombrelle de voyage, et son mulet, la bride traînante, qui humait l'ombre de la grotte. Il ne leva pas les yeux pour nous voir passer. Des Bohémiens n'auraient pas été si réservés, si j'en dois croire ce qu'on m'a dit dans le pays de leur audace. Ce sont d'effrontés mendiants, qui savent voler au besoin ce qu'on ne leur donne pas, et qui demandent du ton de gens qui prendront ce qu'on leur refuse. Ils entrent deux dans une boutique, et, pendant que l'un marchande, l'autre vole. On sait leurs habitudes et on s'en méfie ; mais la crainte d'être volé n'est jamais si habile ni si ingénieuse que l'amour de vendre ; aussi beaucoup de marchands y sont pris. Si les Bohémiens voient manger un enfant sur le devant de la porte paternelle, ils vont lui prendre son morceau de pain : ils iront intrépidement jusque dans l'arrière-chambre tendre la main aux gens qui sont à table. Ils sont craints et tolérés : la superstition et la curiosité les protégent ; on aime à les voir s'en aller et à les voir revenir. Les petits enfants en ont grand'peur, parce qu'on les a souvent menacés des *Boumians*.

Les mères, qui leur font ces menaces pour apaiser leurs cris, en ont plus peur encore, car les Bohémiens passent pour enlever les enfants.

C'est dans les mois d'août et de septembre, aux fêtes de saint Roch et de saint Michel, qu'on voit arriver à Nîmes, entassés sur de mauvaises charrettes traînées par des mules, ou chassant devant eux des troupes d'ânes et de petits mulets qu'ils vont vendre dans les foires, ces demi-sauvages, vrais enfants perdus de la Providence. Ils couchent à la belle étoile, ordinairement sous les ponts : leur quartier-général, à Nîmes, est le Cadreau (en patois, *lou Kadaraou*), petit pont jeté sur un ravin qui descend d'une colline et sert de voirie publique. C'est là qu'on peut les voir demi nus, sales, accroupis sur de la paille ou de vieilles hardes, et mangeant avec leurs doigts les chiens et les chats qu'ils ont tués dans leurs excursions crépusculaires. Dans les jours de foire, ils sont tour à tour marchands, maquignons et saltimbanques. Les jeunes filles, aux grands yeux bruns et lascifs, au visage cuivré, pieds nus, la robe coupée ou plutôt déchirée jusqu'au genoux, dansent devant la foule, en s'accompagnant d'un bruit de castagnettes qu'elles font avec leur menton. Ces filles, dont quelques-unes ont à peine seize ans, n'ont jamais eu d'innocence. Venues au monde dans la corruption, elles sont flétries avant même de s'être données, et prostituées avant la puberté. Ces Bohémiens parlent un espagnol corrompu. L'hiver, on ne les voit pas : où vont-ils? d'où viennent-ils?

L'hirondelle,
D'où vient-elle[1] ?

[1] De Béranger, Chansons.

Le pont du Gard était donc un monument destiné à n'être point vu, un conduit d'eau d'Uzès à Nîmes : c'était de l'architecture pour les voleurs, les vagabonds et les loups, s'il y en avait alors dans le Midi. Eh bien ! dans ce monument qui n'affichait aucune prétention, il y a plus de véritable art que dans bien des monuments modernes de vue et de parade. J'imagine que la construction de l'aquéduc du Gard a pu donner lieu à une correspondance du genre de celle-ci entre l'empereur et le gouverneur de la province.

« Le gouverneur à l'empereur.

» Les habitants de Nîmes, seigneur, manquent d'eau. Il » y en a de fort bonne et en grande abondance à seize milles » de là, que l'on y pourrait conduire. J'ai donné des ordres » pour qu'on examinât s'il y avait quelque endroit favorable » à la construction d'un ouvrage solide. L'argent ne nous » manquera pas, si vous approuvez, seigneur, un projet » d'embellissement et de commodité pour la ville municipale, » qui a vraiment besoin d'eau. »

« L'empereur au gouverneur.

» Examinez avec soin, mon très-cher N., s'il y a un lieu » propre à recevoir un aquéduc ; car il n'est point douteux » qu'on doive fournir de l'eau à la ville municipale de Nîmes, » si, par ses propres moyens, elle peut se procurer un » avantage qui doit beaucoup contribuer à son agrément et » à sa salubrité. »

Le gouverneur écrivit de nouveau qu'il avait trouvé l'emplacement et dressé les devis ; il pria l'empereur de faire remise aux Nîmois de la somme annuelle qu'ils avaient l'habitude de lui offrir comme hommage de nouvelle année ; il

mit l'architecte et le fontainier en demeure de commencer. Ceux-ci construisirent l'aquéduc, donnèrent quittance, et tout fut dit[1].

L'art était alors dans l'air, dans les mœurs, dans la vie domestique des nations, ou plutôt de celle qui les résumait et les absorbait toutes; l'art était la commodité, le *comfortable;* les architectes et les statuaires ne suffisaient pas au besoin universel; Pline le jeune se plaint d'en manquer dans son gouvernement de Bithynie, et il en demande à Trajan, qui lui répond qu'il n'a qu'à bien chercher pour en trouver autour de lui. Je ne doute pas que presque tous les artistes de ce temps-là ne fussent en état de concevoir et d'exécuter ce que nous appelons un monument d'art. Les guerres et les renouvellements du monde ont dû détruire des centaines de monuments, comme ceux dont les ruines nous remplissent aujourd'hui de tant de respect et nous rappellent de si grands souvenirs de religion et d'art. La plupart étaient bâtis par des artistes sans nom, à peu près comme ces vieilles églises du moyen âge, dont l'architecte n'était pas plus connu que le maçon, parce que, dans ce temps de foi, personne ne se croyait inventeur dans un art où tout le monde était juge ou ouvrier. Au moyen âge, la foi élevait les églises et n'y mettait point de nom; sous la Rome impériale, l'art, qui était la seule foi de cet âge, semait le monde de monuments, et n'y mettait point de nom. Chose étrange, on retire tous les jours du Rhône des canaux en plomb très-bien conservés, et qui sont marqués de l'étiquette et du nom du plombier qui les coula; et les arènes, les temples, les arcs de triomphe, les

[1] Cette correspondance n'est pas si fictive qu'elle en a l'air. C'est la traduction presque littérale d'une correspondance du même genre entre Pline et Trajan, à l'occasion de la colonie de Sinosses.

théâtres, les aquéducs sont des œuvres sans nom, impersonnelles ! Un plombier a pris toutes ses précautions pour se survivre ; l'architecte qui a construit l'aquédue du Gard doit rester à jamais inconnu ! J'en dirai autant des statuaires. Partout où vous faites des fouilles, vous trouvez des débris de belles statues. J'ai vu à Arles, dans le jardin d'une école de petites filles, bâtie sur l'emplacement d'un théâtre, des torses, des têtes, des jambes dont les formes gracieuses font rêver d'admirables ensembles ; une poitrine de femme, entre autres, dont le sein plutôt voilé que couvert par les plis de sa robe est aussi chaste que celui des vierges de Raphaël. Tout le monde avait donc du génie? — Oui ; et c'est pour cela que personne n'a laissé de nom. Quand l'art est dans la foule, quand tout le monde y est connaisseur ou praticien, quand il suffit de naître sous un beau ciel et à une grande époque pour faire un monument, alors il n'y a plus d'artistes, il n'y a que des ouvriers.

J'ai senti les jouissances les plus vraies et les plus durables à l'aspect du pont du Gard. Cette grande construction solitaire, qui se cache dans le coude de deux montagnes, et franchit si hardiment de l'une à l'autre ; ces arcades immenses qui encadrent des horizons tout entiers, qui s'engendrent les unes les autres, jusqu'à cent cinquante pieds en l'air, et forment trois ponts superposés, non pour l'eau, mais pour l'air si pur et si transparent du Midi ; ce plein cintre si harmonieux, la création de l'art romain ; ce jaune d'or qui revêt toutes les pierres ; cette diversité infinie dans les détails et cette majestueuse unité dans l'ensemble ; cette petite rivière, si vieille et si fraîche, qui semblait en ce moment dormir et coulait comme une nappe d'huile sous l'immense aquéduc ; ces vignes semées çà et là tout à l'entour, et dont le feuillage

robuste et charnu résistait seul, au milieu d'une verdure mourante, au soleil et au vent aride du nord ; ces deux chaînes parallèles de montagnes, qui, toutes lourdes qu'elles sont, se recourbent et se plient au gré des détours de la petite rivière ; cette nature si singulière du Midi, où la fécondité se devine, et où l'aridité se fait sentir ; ce point de la terre, unique par son originalité, où j'imagine que l'architecte tel quel qui jeta d'une montagne à l'autre l'aquéduc du Gard dut venir rêver quelquefois à son œuvre, si l'on rêvait dans ce temps-là ; ce ciel qui dore les pierres, et cet art qui n'était que la forme donnée aux choses de première nécessité ; toutes ces grandeurs de la nature et de l'homme, ont laissé dans ma pensée quelque chose de plus grave que des souvenirs d'une curiosité satisfaite. Il y a une mystérieuse éducation dans la contemplation de ces grandes harmonies ; et si cela ne donne pas le génie à qui ne l'a pas reçu du ciel, cela entretient et perfectionne la sensibilité qui nous dédommage de n'avoir pas le génie.

L'AMPHITHÉATRE.

L'époque précise où fut fondé l'Amphithéâtre de Nimes est un point d'archéologie très-débattu ; les uns veulent qu'Antonin l'ait fait construire ; les autres, s'appuyant sur des débris d'inscription, lui donnent pour fondateur un des membres de la famille Flavienne, soit Vespasien, soit Titus, soit même Domitien. Entre les deux époques présumées, la différence n'est que de soixante ans : « C'est peu, remarque M. Pelet, » dans l'âge d'un monument qui a déjà dix-huit siècles d'exis- » tence. »

L'Amphithéâtre, construit pour des jeux, des combats de gladiateurs et d'animaux, des naumachies, fut pour la première fois converti en citadelle par les Visigoths, qui en flanquèrent la porte orientale de deux tours, appelées Tours des Visigoths, lesquelles étaient encore debout en 1809. Charles Martel, en l'an 737, y assiégea les Sarrasins et y mit le feu. Après l'expulsion des Barbares, l'Amphithéâtre continua d'être un château fort. La garde en était confiée à des chevaliers qui y avaient leurs logements et étaient liés entre eux par le serment de défendre ce poste jusqu'à la mort. Vaincue par la commune, cette caste abandonna d'abord ses anciens priviléges, puis, peu à peu, les maisons mêmes qu'elle occupait dans l'enceinte des Arènes, et qui furent désormais habitées par le petit peuple. Encore en 1809, une population de deux mille âmes était entassée dans l'Amphithéâtre, lequel fut déblayé de ses hôtes et de leurs cabanes par les soins de M. d'Alphonse, préfet d'alors.

Je pense que quelques détails sur la grandeur et sur la *commodité* de cet édifice seront lus avec plus d'intérêt que d'arides renseignements architectoniques ; outre qu'ils seront compris de tout le monde.

La façade circulaire de l'Amphithéâtre est composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage, et d'un attique qui en forme le couronnement. Soixante portiques communiquent du rez-de-chaussée dans l'intérieur des Arènes. Un même nombre décore le premier étage. L'attique s'élève au-dessus ; tout autour sont, au nombre de cent vingt, des consoles ou saillies de pierre, percées de trous circulaires, où étaient enfoncées des poutres destinées à soutenir le *velarium*, rideau immense qu'on tendait sur l'Arène du côté où plongeait le soleil. Un petit escalier, creusé dans l'épaisseur du mur, au-dessus

de la porte du nord, était réservé aux esclaves commis à ce service.

Trente-quatre gradins, de quarante-neuf à cinquante centimètres de haut, de soixante-quinze à quatre-vingts centimètres de large, et qui servaient à la fois de siéges et de marchepieds, montaient circulairement du *podium* jusqu'à l'attique. Ces trente-quatre gradins étaient divisés en quatre *précinctions*, figurant les rangs de loges dans nos théâtres, et ayant chacune leurs issues ou vomitoires, et leurs galeries, sous lesquelles les spectateurs venaient s'abriter contre l'orage.

La première précinction, réservée aux principaux personnages de la colonie, n'avait que quatre gradins. Les places y étaient séparées; et chaque famille avait la sienne, marquée de son nom. On a retrouvé quelques lettres de ces noms. A la porte du nord était une loge de distinction pour la principale autorité du pays; et une autre, en face, pour les prêtresses. A ces deux loges répondaient, par un escalier, deux pièces voûtées, pour les cas de pluie.

La seconde précinction, séparée de la première par un mur revêtu de dalles, était réservée à l'ordre des chevaliers, et avait dix rangs de gradins, auxquels on arrivait par quarante-quatre vomitoires.

Un marchepied peu élevé formait l'intervalle de la seconde à la troisième précinction. Celle-ci comptait dix rangs de gradins et trente vomitoires. C'était la place du peuple, *populus*, fort différent de la populace, *plebs*, et des esclaves, auxquels était réservée la quatrième et dernière précinction.

Cette précinction se composait de dix gradins, dont le dernier s'appuyait contre l'attique. Un mur, de même forme et de même hauteur que le précédent, la séparait de la troisième.

Pour éviter les courants d'air, l'architecte avait eu soin de ne point placer les vomitoires, ou portes de sortie, en face des portiques, ou portes d'entrée. Des escaliers, dont le nombre était proportionné à celui des vomitoires, permettaient la précipitation sans amener l'encombrement, outre que, par une admirable précaution, ces escaliers s'élargissent au fur et à mesure qu'ils descendent des précinctions supérieures, afin d'éviter toute cohue entre les arrivants et les sortants.

On ne saurait trop remercier M. Pelet de la peine qu'il a prise pour satisfaire la curiosité généralement manifestée par tous les visiteurs de cette belle ruine, sur le nombre de spectateurs que pouvait renfermer son enceinte.

D'après ses calculs, la première précinction contenait.	1,568 places.
La seconde.	5,313
La troisième.	6,893
La quatrième.	8,182
Nombre total de places sur les gradins.	21,956

Si l'on ajoute à cela les places qu'on pouvait prendre sur les marchepieds de la troisième et quatrième précinctions, et celles des spectateurs qui, debout sur le dernier gradin, avaient le dos appuyé contre l'attique, le nombre total des places pouvait être de vingt-quatre mille deux cent neuf. Ne sont pas compris dans ce nombre ceux qui pouvaient, faute d'autres places, monter sur l'attique, à côté des poutres qui soutenaient le *velarium*, ou se tenir debout à l'entrée des cent vomitoires, comme ces curieux de nos théâtres, qui regardent la pièce du fond des couloirs de l'orchestre, ou du

haut des escaliers qui conduisent aux galeries. Ce calcul n'a rien d'arbitraire, si l'on remarque que les places étaient marquées non-seulement sur la pierre des gradins, mais même sur la paroi de l'attique, auquel étaient adossés les spectateurs qui se tenaient debout sur le dernier gradin.

De toute cette grandeur, il ne reste que la façade circulaire, à peu près complète, sauf une vaste brèche à la partie occidentale de l'édifice, dont l'attique, l'entablement qui le supportait, et toute la maçonnerie jusqu'à la clef, ou sommet des portiques du premier étage, ont disparu; sauf encore la plupart des ornements et bas-reliefs qui décoraient cette façade. Dans l'intérieur, on pourrait dire que tout est consommé. Si l'on excepte une petite partie où les gradins ont été conservés, l'Amphithéâtre n'a plus figure de monument: il faut l'œil de l'artiste, il faut l'imagination du voyageur pour comprendre que vingt-quatre mille spectateurs se sont assis là et y ont battu des mains au gladiateur tombant avec grâce sous le poignard de son compagnon d'esclavage ou sous la dent d'un tigre. Dans ces derniers temps, on avait ajouté à toutes les dévastations du temps et des hommes la souillure, le mot n'est pas trop fort, d'y faire camper de la cavalerie, qui s'en servait comme de latrines publiques. Il fallait alors que le voyageur se fît autoriser par l'administration pour aller voir à la hâte, et au risque d'être foulé sous les pieds des chevaux qui cavalcadaient dans l'intérieur de la galerie, cette grande relique du peuple-roi maculée par le fumier des hommes et des chevaux.

On dit que cette profanation a cessé, et que nos soldats, dont on avait fait malgré eux des Sarrasins et des Vandales, ont évacué l'Amphithéâtre. A la bonne heure; mais il est bon de rappeler un tel fait, ne fût-ce que pour entretenir les scrupules de l'autorité, dans le cas où l'ordre public aurait besoin

de plus de forces que n'en peuvent contenir les casernements réguliers de Nîmes.

De telles profanations sont jusqu'à un certain point réparables. La pluie du ciel lavera les immondices de nos cavaliers et réassainira l'Amphithéâtre. Ce qui ne se répare point, c'est le vandalisme des recrépisseurs qui défigurent respectueusement une belle ruine et font de la barbarie selon les principes de l'art, à peu près comme ces médecins qui tuent le malade dans les règles. Il fallait, comme dit très-bien M. Pelet, conserver et non pas créer; il fallait guérir les blessures et respecter les cicatrices du colosse, et non pas faire des expériences et des projets de restauration sur son cadavre, *tanquam in animâ vili*. Nous n'aurions pas, il est vrai, une galerie toute neuve, des pilastres à vives arêtes, et beaucoup de maçonnerie blanche qui fait tache, sachez-le bien, sur la pierre noircie par dix-huit siècles : mais les deux tours des Visigoths seraient encore debout; les portiques paraîtraient croulants, mais ils seraient solides en réalité, par l'effet de soutiens qui se cacheraient modestement au lieu d'étaler un luxe ridicule d'architecture; des arêtes écornées par le temps ou par les Barbares vaudraient bien des arêtes regrattées ou recollées à l'édifice, comme un nez de carton à un visage d'homme; la mousse remplacerait bien le plâtre de la truelle municipale; et l'Amphithéâtre, sans donner plus d'inquiétudes à ceux qui ont peur de passer près des ruines, pourrait donner moins de regret à ceux qui les respectent comme les plus belles pages de l'histoire des hommes.

Ce qui distingue ce majestueux reste de l'architecture romaine, c'est la grandeur et la commodité, cette espèce de commodité que les Anglais appellent excellemment le *comfortable*.

La grandeur est presque la seule originalité de l'art romain;

mais cette originalité n'est inférieure à aucune autre. L'art grec ne lui a point fourni le modèle des amphithéâtres, parce que l'art grec n'avait point à convier des nations entières à un jeu de gladiateurs et de bêtes. Sauf quelques monuments élevés pour la représentation de la Grèce fédérative, ou pour loger quelque sacerdoce collectif, comme celui de Delphes, par exemple, les édifices publics de chaque nation en particulier ne dépassaient pas les proportions de la nation. Les temples n'étaient pas toujours aussi grands que leurs dieux, témoin le Jupiter de Phidias, qui ne fut jamais logé à l'aise que dans l'Olympe d'Homère. La moitié d'un amphithéâtre romain de province aurait suffi pour contenir tous les citoyens libres de Sparte ou d'Athènes. Les monuments grecs n'étaient pas grands par le nombre des coudées de pierre, mais par la pensée. Comme travaux matériels, on les combinait avec la population, avec le revenu, avec les moyens financiers du pays; mais comme travaux d'intelligence et d'art, i's avaient toute la grandeur possible, parce qu'ils suffisaient à tous les besoins de la pensée pour laquelle on les avait exécutés. On conçoit très-bien cette grandeur qui consiste dans la parfaite réalisation d'une idée morale. J'ai lu quelque part qu'au temps de Trajan les amateurs d'objets d'art faisaient le plus grand cas d'un Hercule en bronze, ouvrage d'un sculpteur grec, dont les proportions matérielles étaient si petites, qu'un homme aurait pu l'emporter sous son manteau, et dont les proportions morales étaient si grandes, qu'il semblait remplir la salle où on l'avait placé. Ce petit Hercule, de moins d'une coudée, égalait toutes les merveilles de sa fabuleuse histoire. Tel est l'art grec. Les Romains n'imitaient sa noble et gracieuse architecture que dans le décor de leurs jardins particuliers; des temples qui avaient suffi au culte de toute une nation, servaient de modèles à leurs chapelles domestiques,

et plus d'un riche Romain avait dans l'enceinte de sa villa, et pour son dieu particulier, un édifice religieux où la déesse protectrice d'Athènes ne se serait pas trouvée à l'étroit.

L'architecture vraiment romaine prit la taille de la nation et les proportions de son histoire. A mesure que les destinées de Rome se lièrent à celles du monde et que le cercle s'élargit pour recevoir et absorber les nations, son architecture grandit, mais d'une grandeur matérielle, et il fallut qu'elle rebâtit plusieurs fois son Capitole pour que l'édifice fût toujours en harmonie avec son nom. Mais ce fut surtout dans les édifices profanes que l'architecture devint gigantesque. Quand César voulut donner des jeux à l'univers dans la personne de ces vaincus faits citoyens romains, qu'il avait ramenés avec lui de toutes les parties du globe, il fallut bien, pour que tous ces échantillons du monde fussent assis et clos, que les amphithéâtres fussent grands comme des villes. Quand Titus fit égorger neuf mille bêtes dans le Cirque, et Trajan onze mille; quand Probus fit courir mille autruches dans une forêt peuplée d'animaux de tous les pays; quand ces empereurs firent battre des vaisseaux contre des vaisseaux, des crocodiles contre des crocodiles, des serpents géants contre des serpents géants, il fallut bien que l'Amphithéâtre eût l'étendue d'une forêt et d'un lac, pour que tous ces êtres vivants y pussent mourir, non d'étouffement, mais avec tous les honneurs du combat. Les grands édifices du vieil Orient, les monuments de Babylone, de Memphis, furent surpassés; le despotisme impérial fit remuer assez de pierres pour fatiguer trois siècles d'invasions barbares seulement à les renverser; après quoi ces mêmes pierres, relevées de nouveau, servirent à ceindre de fortifications toute l'Europe féodale. Les architectes étaient des empereurs et les maçons des armées; l'œuvre se ressentait de l'ouvrier. Les provinces firent

comme Rome, les municipalités comme les métropoles ; toutes bâtissaient dans la pensée qu'elles représentaient et résumaient l'univers ; elles avaient des théâtres et des arènes sur le plan de ceux de César, comme si elles eussent pensé aussi à convier des représentants du monde à leurs fêtes.

Mais c'est surtout le *comfortable* qui éclate dans ces grands monuments de l'art romain. Or, c'est par ce second caractère qu'on peut apprécier la grandeur d'une civilisation ; car la plus grande civilisation possible n'est que la plus grande diffusion possible du bien-être ; tous les efforts de l'espèce humaine tendant à diminuer ses peines et à augmenter ses aises, ou peut-être, hélas ! à déplacer les unes et les autres.

L'art romain a résolu un problème d'architecture dont la réalisation, appliquée à nos besoins modernes, n'a pas encore été atteinte par nos artistes les plus ingénieux. Ce problème consiste à faire entrer sans encombre, dans un édifice donné, toute la foule qu'il peut contenir, et, ce qui est plus difficile, à l'en faire sortir sans l'étouffer ni l'écraser aux portes ; le tout sans gendarmes, ou avec le moins de gendarmes qu'il est possible. Il n'y a guère d'année où l'on n'entende parler en Europe de quelque théâtre incendié qui s'est abîmé sur les spectateurs ; les accidents de ce genre sont fréquents, surtout en Angleterre, où l'on fait des théâtres de pâte et de carton bouilli, et où l'on souffle les édifices plutôt qu'on ne les bâtit. Ceux qui ne périssent pas dans la salle périssent aux portes, et il y a presque autant de péril à sortir qu'à rester ; car si l'on reste on est brûlé, et si l'on sort on est écrasé. Vous ne trouverez pas un recueil de bonnes actions à l'usage de l'enfance où ne figurent des personnes arrachées aux flammes d'un théâtre, principalement par des pompiers, dont le corps respectable pourrait remplir tous les ans de traits de ce genre une *Morale en action*. On n'a pas encore trouvé le moyen de

faire évacuer les salles de théâtre sans plus d'embarras que la peur et la précipitation n'en doivent mettre inévitablement dans un cas d'incendie, quelque nombreux que soient d'ailleurs les dégagements d'un édifice. Quant aux entrées, loin de les prodiguer, on supprime même une partie de celles que l'architecte n'a pas pu s'empêcher de pratiquer, et pour avoir des bureaux de moins, on laisse les gens s'étouffer à la porte, sans compter l'obstacle des employés de la force publique, qui figurent toujours là, soit pour augmenter la foule, soit pour en tenir lieu. Nous n'en sommes pas moins très-civilisés.

Dans les amphithéâtres romains, je sais qu'on n'avait pas à craindre les incendies par l'huile ou par le gaz, ni les chutes par défaut de solidité des bois; mais il n'était pas rare que les spectateurs eussent à se garantir des intempéries de l'air, d'un orage qui crevait sur l'amphithéâtre, d'une brise froide qui glissait le long des gradins et faisait grelotter sous sa tunique courte le peuple-roi, et sous leurs vêtements de pourpre les nobles spectateurs des gradins privilégiés. Dans ce cas, le spectacle était suspendu; quarante mille spectateurs se levaient spontanément, rentraient dans les galeries par de nombreux vomitoires, et s'y abritaient contre l'orage; tout le bruit avait passé de l'enceinte dans les galeries; l'orage ne trouvait pas à mouiller une seule tête de ces quarante mille têtes, et dans ce monument, qui paraissait vide, s'agitait tout un monde. L'eau, tombant avec force sur des gradins unis et disposés en pente légère, s'écoulait par d'innombrables rigoles dans les aqueducs souterrains; quelques minutes de soleil et de brise tiède séchaient ces gradins, le sable de l'arène buvait la pluie, les quarante mille spectateurs qui grondaient tout à l'heure dans l'intérieur de l'immense fourmilière reparaissaient tous à la fois

et sans confusion par tous les vomitoires ; venaient d'abord toutes les têtes, puis tous les corps, et les gradins, garnis de nouveau, battaient des mains à la rentrée des acteurs, hommes ou bêtes.

Le peuple était toujours libre de se retirer dans les galeries, excepté pourtant quand il plaisait à l'empereur de le lui défendre ; alors il fallait recevoir la pluie et encore battre des mains. Le seul préservatif était d'emporter un vêtement de dessus dont on se débarrassait après l'orage, excepté encore quand il plaisait à l'empereur que le peuple et les courtisans grelottassent sous la pluie, pendant que lui la bravait sous son manteau de guerre, comme cela fut ordonné un jour par l'empereur Domitien.

Ajoutez à toutes ces facilités merveilleuses de locomotion une ventilation admirablement distribuée, douce, rafraîchissante; beaucoup d'air, et point de *deux airs;* beaucoup de vent et point de vents coulis. On ne gagnait de rhumes à l'amphithéâtre que quand il plaisait à l'empereur ; mais ce n'était la faute ni de l'architecte ni de l'art romain. L'architecte et l'art avaient pourvu à tout, sauf pourtant aux fantaisies de l'empereur. D'abord la disposition amphithéâtrale faisait que chaque spectateur ne respirait pas l'air déjà respiré par les autres, à la différence de nos théâtres, où les émanations du parterre vont suffoquer les étages supérieurs. Chaque rang de gradins s'effaçant du rang inférieur, et faisant une circonférence distincte et isolée, avait sa part d'air comme sa part de ciel, et n'était pas plus gêné par ses voisins d'en bas que par ses voisins d'en haut. Ensuite la portion d'atmosphère qui était renfermée dans l'enceinte de l'Amphithéâtre se renouvelait de deux manières ; d'abord par le haut de l'édifice, vaste entonnoir où l'air descendait en plus grande quantité que n'en pouvaient consommer les spectateurs, ensuite par les

innombrables ouvertures pratiquées à l'extérieur, et qui semblaient percer le monument de part en part; pleins-cintres toujours et partout, soit comme portes d'entrée, soit comme fenêtres, et recevant sous leurs mille courbures gracieuses un air qui pénétrait dans l'amphithéâtre par les vomitoires. Quand le temps était lourd, pour peu qu'il y eût un souffle dans le ciel, la forme circulaire de l'amphithéâtre empêchait que ce souffle ne se perdît; car, comme il y avait des ouvertures sur tous les chemins des vents, ce petit souffle, au lieu de se briser contre des masses de pierres closes, s'infiltrait sous les pleins-cintres, se répandait dans les galeries, et venait ressortir dans l'enceinte par les vomitoires, lesquels n'étaient jamais percés en face des ouvertures extérieures, précisément pour éviter les deux airs.

Enfin les spectateurs se défendaient du soleil sous un immense *velarium*, lequel était replié au quart, à la moitié, au trois quarts, selon l'heure, de sorte qu'ils avaient de l'ombre sans cesser d'avoir de l'air. J'ai vu, à Nîmes, sur l'attique de l'Amphithéâtre, les trous qui ont servi à fixer le *velarium* de l'ancienne cité romaine. Et, comme la cité moderne ne laisse rien sans emploi, elle a fourré dans ces trous de grands piquets bleus, d'où pendaient de petits pavillons tricolores lors du dernier passage de M. le duc d'Orléans. Après le départ du prince on a enlevés les petits pavillons, mais on a laissé les bâtons bleus, sans doute pour l'éventualité de quelque nouvelle visite royale.

La carrière d'où ont été tirées les pierres de l'Amphithéâtre de Nîmes est située à une lieue de la ville. On la voit encore dans l'état où l'ont laissée les Romains. Trois grands quartiers de rochers sont encore debout et coupés droit comme avec une immense scie. Les longues dalles qui servent de gradins, celles qui forment l'attique, et sur lesquelles

quatre hommes pourraient marcher de front, étaient taillées d'un seul bloc dans cette carrière, et transportées à Nîmes par un chemin qui porte encore le nom de chemin des Romains. Des trois quartiers de roche, l'un conserve encore une entaille de la longueur et de la largeur exactes d'un de ces gradins; le temps n'a pas élargi cette entaille, et il a respecté la carrière encore plus que le monument. Je marchais vraiment sur une poussière romaine. Tous les débris des pierres taillées sont accumulés là, et forment une petite colline : car la sciure de tels monuments suffisait pour faire des collines. Le temps a versé tant de pluie et de soleil sur ces débris qu'il en a fait comme une terre aride et friable, sur laquelle le vent sème quelques graines sauvages qui n'y trouvent pas de quoi fleurir. En face de la carrière, on a découvert tout récemment un puits, le puits où les ouvriers carriers venaient puiser de l'eau. C'est l'eau de ce puits qui servait à rafraîchir les constructeurs de l'Amphithéâtre de Nîmes, quand ils mangeaient leurs pastèques, vers la troisième heure, assis sur la pierre qu'ils venaient de couper dans la carrière, avec autant de symétrie que nous partageons une pomme en quatre. Un homme du pays a imaginé d'élever auprès de ce puits un cabaret, où il vend aux passants de très-mauvais orgeat avec de l'eau très-fraîche du puits des Romains. Ce puits, tout à fait de circonstance, est construit avec autant d'art et de goût que ces magnifiques puits du moyen âge qui servaient à fournir de l'eau à tous ces châteaux qu'on voit pendre du haut des montagnes, et qui coûtaient à faire percer un écu d'or de moins que les châteaux.

On aimerait à se figurer, dans la vaste enceinte de l'Amphithéâtre, une lutte à la manière antique, entre deux adversaires armés du gantelet ou tout luisants d'huile : ou tout

au moins quelque combat à la manière espagnole, entre un taureau vigoureux et terrible et le *picador* et le *taureador*, l'un à pied, l'autre à cheval, tous deux revêtus d'un costume éclatant, tous deux brillants, lestes, courageux, vrais artistes en ce genre, et qui semblent jouer leur vie pour le plaisir des dames, comme les chevaliers des anciens tournois. Mais il faut ici s'attendre à beaucoup moins; les luttes de l'Amphithéâtre de Nîmes ne ressemblent pas aux luttes antiques, ni ses combats de taureaux à ceux de Séville ou de Burgos. N'allez pas y chercher la beauté grecque ni l'antiquité espagnole. Votre désappointement serait grand.

La lutte que les consuls de la cité du quinzième siècle encourageaient et récompensaient par le don d'une pièce de drap vert, n'a pas cessé d'être une coutume locale à Nîmes, mais plus particulièrement dans les villages de son territoire. Le prix est voté par le conseil municipal de l'endroit : c'est d'ordinaire une montre ou une tasse d'argent. Dans un champ nouvellement moissonné, deux lutteurs, représentants de deux villages rivaux, cherchent à se renverser sur le dos; on n'est vaincu que si le dos et la tête ont touché contre terre. La population des deux villages, rangée des deux côtés, assiste, avec toute l'anxiété de l'honneur local, aux alternatives de la lutte. Quand l'un des deux lutteurs est renversé, tout espoir n'est pas encore perdu ; si sa tête n'a pas touché, tout son village crie : « *A pas touca! a pas touca!* (n'a pas touché!) » La lutte continue alors et la fortune peut changer. Quelquefois il y a doute; alors des deux côtés opposés s'élèvent des cris confus : « *A touca! a pas touca!* (Il a touché, il n'a pas touché.) » Des arbitres du choix des deux partis décident le point.

La musique des luttes c'est le tambourin et le hautbois. Le vainqueur traverse son village en triomphe, au son de ces

instruments, précédé d'une bannière ornée de banderolles d'où pendent les prix du combat. Ses amis l'entourent en chantant; les enfants déjà grands le regardent passer avec des larmes d'émulation. Le vaincu n'est point déshonoré; il s'en retourne à son village, et songe à prendre sa revanche à la *vogue* prochaine : c'est le nom de la fête. Il y a des *vogues* où figurent jusqu'à huit lutteurs, autour desquels sont rassemblés huit villages.

C'est le dimanche, et dans les foires, que l'Amphithéâtre de Nîmes sert de champ-clos à des lutteurs. Mais c'est un spectacle à peu près abandonné. La bourgeoisie ne se dérange pas pour si peu ; les dames de Nîmes ne veulent point froisser leur toilette du jour de foire en s'asseyant sur des gradins ruinés, ou sur la place de ces gradins. Quelques curieux de la classe ouvrière sont les seuls spectateurs. Il n'y a d'ailleurs rien de moins pittoresques que deux lourdeaux qui ôtent leur habit et se collettent comme les Auvergnats de Paris; que pas une main délicate n'applaudit, et dont le vainqueur n'est pas beaucoup plus intéressant que le vaincu. Nous ne sommes plus au temps où les consuls en chaperon assistaient au combat et proclamaient le vainqueur. Les juges des luttes d'aujourd'hui sont, j'imagine, quelques vieux lutteurs émérites des villages voisins, qui ont longtemps bu dans les cabarets les quelques paires de montres ou de tasses d'argent gagnées dans leur carrière.

Ce que sont ces luttes dégénérées à la lutte antique, les combats de taureaux de l'Amphithéâtre le sont aux combats de taureaux de l'Espagne. On lâche dans l'arène un taureau de la Camargue, maigre et efflanqué : il entre là, non pas en bondissant, non pas en roulant des yeux de sang, comme les taureaux des descriptions espagnoles, mais comme il entrerait dans un pâtis. Cependant on parvient à le tirer de son

indifférence. Des enfants armés de houssines de vignes, qu'ils appellent en leur patois *badiganes*, le frappent à coups redoublés, en l'excitant au combat, en le traitant de lâche s'il paraît hésiter. Des hommes le poursuivent de sifflets aigus et perçants, que les échos de l'Amphithéâtre répètent et prolongent d'une façon lugubre. Enfin le pauvre animal s'émeut; il se jette à droite et à gauche, il bondit, il fait une poussière assez convenable. Après quelques tours dans l'arène, on le renverse et on le marque à la croupe de la lettre initiale de son propriétaire : c'est ce qu'on nomme une *ferrade*. Les taureaux qui ont pris le combat au sérieux, et qui ont jeté quelque malheureux enfant à six pieds en l'air avec leurs cornes, sont applaudis, aimés, admirés; ceux qui ne peuvent pas se décider et qu'on n'excite ni avec des sarments de vigne, ni à coups de sifflets, sont poursuivis de cris outrageants, battus, hués, et leur maître forcé d'en amener d'autres plus courageux. En somme, les *picadors* des combats de taureaux de Nîmes sont des polissons abandonnés de leurs mères; et les *taureadors* sont de malheureux *artistes* assez peu différents, par leur consistance sociale, des Bohémiens dont nous avons déjà parlé.

LA MAISON-CARRÉE.

La question de l'époque précise où fut fondé ce monument, le plus délicat et le mieux conservé de tous les monuments anciens, roule tout entière sur la différence de la lettre C à la lettre M. Voici comment : Un Nîmois, antiquaire distingué et personnage considérable de la ville, M. Séguier, parvint à lire sur la frise de la façade, en combinant la posi-

tion des trous avec le nombre des crampons qui avaient servi à l'y fixer, l'inscription suivante :

C. CAESARI. AVGVSTI. F. COS. L. CAESARI. AVGVSTI. F. COS. DESIGNATO. PRINCIPIBVS. IVVENTVTIS[1].

Or, à l'exception de la première lettre C, qui représenterait Caïus, toutes les recherches et combinaisons ultérieures ont confirmé l'inscription de M. Séguier. Mais des doutes ont été élevés sur ce C, non-seulement par tous les savants qui ont voulu s'assurer par eux-mêmes de la chose, mais par M. Séguier lui-même, qui s'était vu forcé d'avouer que cette lettre ne s'incrustait pas naturellement dans les trous creusés pour elle. M. Pelet a proposé sa lettre à lui; à force de recherches et de remaniements alphabétiques, il est parvenu à trouver que trous et crampons s'accommodaient à merveille de la lettre M. Si la découverte est vraie, la Maison-Carrée n'aurait plus été dédiée à Caïus et à Lucius César, petis-fils d'Auguste et princes de la jeunesse, mais à Marcus-Aurelius (Marc-Aurèle) et Lucius-Verus, fils adoptifs d'Antonin, désigné ici sous le nom commun des empereurs, Auguste. Des médailles donnant à chacun de ces deux princes en particulier le titre de *prince de la jeunesse*, pourquoi ne l'auraient-ils pas porté tous deux en commun? Marcus-Aurélius et Lucius-Verus furent tous deux consuls, et tous deux comblés d'honneurs par Antonin. D'ailleurs, l'architecture de la Maison-Carrée est d'une délicatesse et d'une recherche de décorations qui n'étaient guère dans le goût du siècle d'Auguste,

[1] A Caïus et Lucius César, fils d'Auguste, consuls désignés, princes de la jeunesse.

mais qui rappellent parfaitement les monuments de l'époque d'Adrien et d'Antonin.

Voilà où en est la question d'origine ; je ne la donne pas comme résolue, mais comme posée d'une manière toute nouvelle par M. Pelet. Toutes les probabilités me paraissent de son côté. Dans cette hypothèse, l'époque de la destination, sinon de la fondation de la Maison-Carrée, devrait être fixée vers l'an 152 de l'ère chrétienne.

Ce monument, que l'abbé Barthélemy, dans son voyage d'Anacharsis, appelle « le chef d'œuvre de l'architecture an- » cienne et le désespoir de la moderne, » ce qui est peut-être exagéré, forme un carré long, isolé, d'où lui vient son nom de *Maison-Carrée*. L'entrée regarde le nord, et le fond le midi. Dix colonnes cannelées, d'ordre corinthien, dont six de front, et deux de chaque côté du portique, supportent un entablement richement décoré, et couronné par un fronton construit dans les proportions enseignées par Vitruve, c'est-à-dire ayant pour hauteur la neuvième partie de sa largeur. Vingt autres colonnes, placées comme celles du péristyle, à quatre pieds de distance l'une de l'autre, et engagées à moitié dans les parois, enveloppent l'édifice tout entier. Ces quatre pieds représentant deux fois le diamètre d'une colonne, on peut, par une addition facile, et que je laisse faire au lecteur, mesurer la longueur et la largeur de la Maison-Carrée par le nombre de ses colonnes. L'intérieur, ou l'aire proprement dite, a huit toises de long, six de large et autant de haut. La hauteur de la porte est de six mètres quatre-vingt-trois centimetres ; sa largeur de trois mètres vingt-cinq centimètres. La destruction de la toiture antique ne permet pas de décider si le temple ne recevait du jour que par la porte, ou s'il en recevait par le toit. La toiture moderne est percée d'une grande fenêtre carrée, ce qui fait ressembler l'aire à un atelier.

Il n'est pas donné à une description qui doit être sommaire, et se garder surtout des mots techniques, de rendre le détail des riches sculptures de la Maison-Carrée. Des feuilles d'olivier et de chêne enveloppent les chapiteaux des colonnes; des tresses légères flottent le long de la porte d'entrée. Le luxe incroyable des ornements ne gâte point la grandeur ni la pureté des profils. La qualité de la pierre, semblable au marbre par la finesse du grain, se prêtait à toutes ces délicatesse du ciseau, que l'art gothique n'a point égalées, quoi qu'on ait pu dire. Le cardinal Albéroni disait de la Maison-Carrée qu'il la fallait enfermer dans un étui d'or. Le mot est juste. C'est un monument petit par sa masse, mais grand par ses proportions et son harmonie, que l'œil embrasse sans effort, et qui pourtant remplit l'imagination. On dirait qu'il a été transporté là, tout fait, de l'atelier du sculpteur, à moindres frais d'hommes et de cabestans qu'il n'en a fallu pour retirer de la berge du Pont-Royal l'obélisque de Louqsor. Jean-Baptiste Colbert pensa sérieusement à en décorer Versailles, et envoya des architectes pour s'enquérir si le transport en était praticable. Un homme plus grand que Jean-Baptiste Colbert, Napoléon, voulut aussi prendre la Maison-Carrée dans sa main et l'emporter à Paris, pour en décorer une des places de sa capitale. Mais le plus petit des monuments romains tenait assez pour résister même aux architectes qui avaient fait Versailles, et n'être pas emporté même dans la main de Napoléon. La Maison-Carrée a été scellée en terre comme l'Amphithéâtre et le pont du Gard : il faudrait enlever le pays tout autour pour les avoir. Vous croyez qu'il suffirait d'un de ces *mistral* du Midi, qui balaient quelquefois les cheminées et les toitures, pour disperser cette gracieuse demeure de dieux tombés? Eh bien! le vent des Barbares a soufflé sur la Maison-Carrée et elle est encore

debout ; ils ont fait une vaste entaille à l'Amphithéâtre, ils ont mis les bains à ras-terre, et c'est à peine s'ils ont écorné ce joyau de l'architecture antique.

Il faut dire que cette conservation a paru miraculeuse. D'après les fouilles qui ont été faites autour de la Maison-Carrée, il est prouvé que cet édifice était entouré d'un vaste portique, et se liait à un monument de même forme y faisant face, à une distance qu'on a déterminée. Pourquoi donc, dans la destruction générale de l'ensemble, cette seule partie a-t-elle été épargnée? Est-ce sa beauté qui l'a fait respecter, ou l'absence des emblèmes de l'empire dans sa décoration extérieure ? Ou bien le monument aurait-il survécu et « serait-il resté entier à tels hasards, » comme parle le bon Poldo, « par le bénéfice du point de horoscope de sa bonne » et fortunée fondation, sous quelque ascendant bien for» tuné, par la quatriesme maison, ou lieu du ciel, et consti» tutions des planètes ou fixes? » Questions qu'on ne pourra jamais résoudre. Quant à moi, je pencherais pour l'explication de Poldo, précisément parce qu'elle n'explique rien. J'aime mieux croire à l'effet d'une *constellation et de la quatrième maison du ciel,* qu'à un scrupule quelconque, et surtout qu'à un scrupule motivé de ces démolisseurs du Nord, qui se poussaient pêle-mêle sur les monuments de l'ancien monde, sans regarder au fronton s'ils portaient l'emblème d'un prince, et si leurs inscriptions étaient en grec ou en latin.

A défaut de Barbares, les nationaux se seraient chargés de consommer ces destructions, si ces hasards, si ces constellations dont parle Poldo, car je ne sais pas d'autre cause, n'eussent encore préservé la Maison-Carrée. L'histoire de ce monument, c'est l'histoire des dangers de mort qu'il a courus jusqu'à nos jours. Dès les premiers temps du christianisme,

la Maison-Carrée fut convertie en une église dédiée à Saint-Étienne, martyr. Au onzième siècle, on fit de l'église un Hôtel-de-Ville. L'intérieur fut divisé en plusieurs pièces et coupé en deux étages; des fenêtres furent percées dans les parois de la *cella*, et des murs élevés contre les colonnes du péristyle; on démolit l'ancien perron. « J'ay ouy dire à nos » pères, » écrit Poldo d'Albenas, « qui par immémoriale attes- » tation le disoyent avoir ainsi appris des leurs, que c'estoit » aussi, n'a pas trois ou quatre cents ans, la maison com- » mune, et des consuls de la ville : qui par criées fut contre » le public et université adjugée à un particulier et créancier » de la ville. » Le particulier dont parle Poldo était sans doute un certain Pierre Boys, qui reçut la Maison-Carrée en échange d'un emplacement où fut construit le nouvel Hôtel-de-Ville. Pierre Boys, usant et abusant de sa chose en propriétaire, dégrada le mur méridional en y adossant une maison à son usage. C'est contre ce Pierre Boys que Poldo d'Albenas, dont je pense qu'on me sait gré de citer souvent les naïves et intelligentes colères, s'écrie *cicéroniennement*, pour me servir d'un mot du temps : « O maison antique ! do- » minée d'un fort dissemblable et inégal dominateur ! Et quant » à moy, si jamais j'avois audience au conseil du roy, ou au » roy mesme, je croy que donnant à entendre le faict, tel » qu'il est, la dedecoration que ce beau monument de l'an- » tiquité endure, et le tort qui lui est faict, il vengeroit cest » outrage et ne permettroit sur sa magesté (contre le public, » loix et meurs de toutes les gens) qu'un occupateur triom- » phast (comme les Barbares de l'antique Rome) des restes » ou des despouilles des ruines de nostre antique cité, et n'en- » dureroit, qu'après tant de démolitions qu'elle a souffertes, » encore on la veist continuellement ruiner et démolir, comme » l'on voit, endurant devant noz yeux telle mémoire de l'an-

» tiquité, et lieu si sacré et publicq, estre faict le domicile de » personne priuée et indeu detenteur. »

Un *détenteur* bien autrement barbare que Pierre Boys, le sieur Brueïs, seigneur de Saint-Chaptes, acquit de ce dernier la Maison-Carrée, et en fit une écurie. Il réunit les colonnes du péristyle par une muraille en briques, et pour cela détruisit plusieurs cannelures qui gênaient sa bâtisse. Il fit une coupure dans celles du milieu, pour élargir l'entrée de son écurie, et enfonça dans les murs des poutres pour soutenir des greniers, des crèches et des mangeoires; enfin il pratiqua une entaille inclinée aux colonnes du péristyle pour y appendre une sorte d'auvent, sous lequel il faisait remiser les bestiaux, les jours de foire ou de marché, quand l'écurie avait du trop-plein.

En 1670, les religieux Augustins l'achetèrent à la famille de ce Brueïs pour en faire une église. Une nef, un chœur, des chapelles, des tribunes prirent la place des greniers, des crèches et des mangeoires. Les religieux creusèrent des sépultures dans le massif qui supporte le péristyle. Il existait déjà sous le temple un caveau avec un puits antique au milieu; ils joignirent ce caveau aux nouvelles sépultures par un couloir de communication étroit et irrégulier. Cette maçonnerie souterraine ébranla l'édifice. En outre, la voûte de la nouvelle église menaçait d'écraser le mur du côté de l'est. Des réparations faites à temps prévinrent une ruine totale. En 1789, la Maison-Carrée fut enlevée aux religieux Augustins pour être affectée au service de l'administration centrale du département. Ce fut là le dernier de tous ses dangers : depuis lors la Maison-Carrée a été l'objet d'un soin constant, sinon toujours très-éclairé. Débarrassée des maisons qui l'étouffaient, entourée d'une grille qui la protége, seule au milieu d'une place publique, d'où elle peut être vue commodément sous

toutes ses faces, on doit croire qu'elle est désormais à l'abri de toute profanation, et enlevée aux vandales de localité, qui, dans beaucoup de villes, se sont chargés d'achever tout ce qui n'avait été qu'estropié par les Vandales du cinquième siècle. On peut trouver à redire à l'inscription dorée sur marbre noir qui apprend aux passants que c'est là le *Musée*, et qui n'est guère en harmonie avec le monument; on peut se plaindre qu'au lieu de consacrer exclusivement ce Musée à des choses d'antiquité, on en ait livré les longues murailles à de médiocres peintures, dont quelques-unes, pour dire la vérité, sont de peintres nîmois : mais que sont de petits manques de goût, de l'argent mal dépensé, et, si vous voulez, un intérieur misérablement décoré, auprès de ces outrages, de ces destructions dont je viens de faire le triste récit, et qui inspiraient à Poldo d'Albenas ces touchantes paroles : « Je ne » vueil (veux) plus par ce petit discours de nostre ville faire » de complainctes de ses ruines; car, si à chacune chose qui » mérite regret, ie l'escriuois tel que ie le sens, tous mes es- » crits seroyent remplis de tristes elegies, ne pouuant passer » par nulle ruette (ruelle) d'icelle, qui ne m'en donne l'occa- » sion, pour voir tant de fragments de son antique noblesse » espars et rompus, tant de colomnes de toutes ordonnances » et grandeurs, tant de marbres, tant d'inscriptions, tant » d'aigles sans testes, tant de couronnes, tant de statues, que » les voyant, et rememorant quelle a esté nostre cité, et » quelle à présent est, cest amour de la patrie me cause en » l'imagination une semblable peine comme si ie la voyois » encore aujourd'huy, voire à toutes heures, saccager, demo- » lir et rompre ces grands et magnifiques ouvrages et basti- » ments de noz ancestres. Mais ie me contenteray et pacifie- » ray ma douleur en baisant et admirant ses funebres reliques » et cendres, et de tant qu'en moy sera, leur rendray la

» iuste et dernière piété de nourrisson et enfant officieux,
» pour en celebrer et faire viure la mémoire tant qu'il plaira
» au iugement des doctes et au temps que ces escrits ayent vie
» et memoire. »

II.

MONUMENTS DU MOYEN-AGE.

LA CATHÉDRALE.

C'est plutôt pour la commodité de la classification, que pour des raisons d'art positives et précises, que j'ai qualifié la Cathédrale de Nîmes de monument du moyen-âge. Dans la réalité, c'est un monument de tous les âges, qui n'a de caractère particulier que le grand nombre de ses restaurations successives. Mais il y a peu de monuments plus curieux à Nîmes, sinon comme ouvrage d'art, — l'art ne s'y montre le plus souvent qu'à l'état de maçonnerie, — du moins comme monument historique. Les ruines romaines qu'on voit à Nîmes sont antérieures à l'existence française de la cité ; la Cathédrale porte au contraire la marque des crises les plus violentes de cette existence : presque toutes ses pierres ont été ébranlées tour à tour par le flux et le reflux des tempêtes religieuses du seizième et du dix-septième siècle.

La Cathédrale est bâtie sur les fondements d'un temple antique. Du côté du nord, la base du soubassement ou piédestal continu sur lequel repose cette partie de l'édifice, est encore

entière et a gardé le caractère de son origine. Dans les différents travaux de réédification de la Cathédrale, on découvrit des débris de statues, des instruments de sacrifice et des mosaïques. Enfin, il y a moins de dix ans, en abaissant le sol devant la façade, on trouva des chapitaux corinthiens, un reste d'attique, des chapitaux en marbre blanc ayant appartenu à des pilastres, et diverses autres reliques d'architecture qui ne permettent pas de douter que la cathédrale n'ait été bâtie sur l'emplacement d'un édifice romain. Plusieurs inscriptions, découvertes successivement, ayant prouvé que Nîmes possédait un temple dédié à Auguste, tous les historiens ont dû penser naturellement que les ruines de ce temple avaient servi de fondements à la Cathédrale. D'après ces historiens, et principalement le dernier de tous, Ménard, deux taureaux saillants en marbre décoraient le dessus de la petite porte du septentrion; ces taureaux furent détruits par cette pieuse et vandale raison qu'une église consacrée au vrai Dieu ne devait pas être souillée par un ornement rappelant le culte de païens. On sait d'ailleurs que la porte d'Auguste présente encore aujourd'hui, au sommet des deux principaux portiques, deux têtes de taureau en relief. Ne serait-ce pas là une preuve de plus en faveur de l'opinion populaire que tous les historiens et antiquaires de Nîmes ont adoptée sur l'édifice primitif qui a servi d'emplacement à la Cathédrale?

Aucune donnée n'existe sur la forme de la première église qui prit la place et les fondations du temple antique. On sait seulement qu'en l'an 808 Charlemagne s'en déclara le protecteur, et qu'à cette époque elle était dédiée à la Vierge et à saint Bauzile.

En 1096, elle fut reconstruite et consacrée par le pape Urbain II. « Cet édifice, » dit Ménard, « avait une très-belle » forme et une vaste étendue; il était construit en trois nefs

» qui formaient un vaisseau de vingt-huit toises de longueur » sur onze de largeur; un clocher de forme carrée, très- » élevé et solidement bâti, accompagnait cet édifice; il était » placé dans l'angle qui tourne vers le nord[1]. La plus haute » partie de ce clocher formait une terrasse agréable, entou- » rée d'une balustrade de pierre de taille, qu'on avait tra- » vaillée en ornements d'architecture faits à jour[2]. On orna » le dessous de la façade de cette église de diverses repré- » sentations sculptées en demi-relief, dans le goût du temps, » dont les sujets étaient pris de l'Écriture sainte, comme sont » la Création du monde, Adam chassé du Paradis terrestre, » Abel tué par son frère Caïn, l'Arche de Noé[3]. Quant à la » position de l'édifice, on y avait suivi l'usage pratiqué dans » les temps primitifs du christianisme: la porte d'entrée était » tournée au couchant, et l'autel placé au levant. »

Dans le mois de décembre de l'an 1567, la démolition des églises catholiques fut résolue par les protestants victorieux, et celle de la cathédrale adjugée au rabais dans la salle de l'Hôtel-de-Ville. On commença par le grand clocher dont parle Ménard. « On voulait, » dit cet historien, « l'abattre » par le pied, et déjà l'on avait écorné la première rangée » de pierres qui y sont placées en saillie; mais celui qui pré- » sidait à la démolition s'étant, d'un côté, aperçu que la » chute de ce bâtiment entraînerait celle des maisons voisi- » nes, et, d'un autre côté, considérant qu'on pouvait faire » usage du clocher pour y placer des sentinelles, fit cesser » les ouvriers et leur fit démolir seulement le corps de l'é- » glise. Ces commencements de leur fureur paraissent encore » au bas de ce clocher. »

[1] C'est celui qui existe aujourd'hui.

[2] Cette balustrade est détruite.

[3] Une partie subsiste encore.

Sur la fin du règne de Henri IV, en 1609, les catholiques commencèrent à rebâtir la Cathédrale. L'évêque, le corps des chanoines et les habitants catholiques en firent les frais ; les travaux durèrent jusqu'en 1621. Dans l'intervalle, les chanoines de la Cathédrale célébraient le service divin dans un ancien réfectoire du couvent, converti en église provisoire. En 1621, les échafauds venaient à peine d'être enlevés, quand la Cathédrale, nouvellement rebâtie, fut détruite par les protestants, et, avec elle, l'église provisoire qui en avait tenu lieu pendant douze ans.

Dans ce temps-là, Nîmes était livrée au duc de Rohan, et travaillait à lui gagner le commandement de l'armée de la Valteline. Les jours de persécution avaient recommencé pour les catholiques. S'il est vrai que les chefs du parti protestant montraient de la modération et promettaient sûreté et assurance à ceux des catholiques qui voudraient demeurer dans la ville, et pleine liberté d'en sortir s'ils s'y croyaient en danger, il est vrai aussi que le peuple s'échauffait de plus en plus contre ses anciens ennemis. On parlait de catholiques blessés par des protestants, la veille de Noël, comme ils rentraient chez eux après avoir assisté à la messe de minuit. Les mots de *Philistins*, de *papistes*, retentissaient de nouveau dans les rues, au passage des prêtres et des chanoines. Les curés ne pouvaient sortir de la ville, pour enterrer les morts dans les cimetières, qu'avec des gardes et un *laissez-passer* des consuls qui indiquait le nombre de prêtres dont ils avaient permission de se faire assister. Mais cette dernière tolérance cessa bientôt tout-à-fait. Il leur fut défendu de sortir pour aller porter le viatique aux malades, défense qui pouvait paraître une persécution, quoique ce fût une simple mesure de

[1] 1620.

prudence des consuls : on voulait ôter à la populace tout prétexte de violence, et retenir chez eux quelques prêtres fanatiques, jaloux de rechercher le martyre de quelque insulte publique dans les rues, et de se faire un titre des brutalités de la populace auprès du parti catholique redevenu le plus fort.

Nîmes était alors gouvernée par une assemblée, ou Cercle, sous l'influence et à la discrétion du duc de Rohan. Le Cercle délibéra de faire cesser dans la ville l'exercice de la religion catholique, et de démolir la Cathédrale, pour en appliquer les matériaux à l'entretien des fortifications. Il décida, en outre, que les principaux catholiques seraient arrêtés et tenus en prison. Le Conseil de ville, plus modéré que le Cercle, fit des représentations énergiques ; on craignait, avec raison, que, dans les villes où les religionnaires étaient en minorité, le parti catholique n'usât de représailles en les emprisonnant ou en faisant pis.

C'était une pitoyable situation que celle de Nîmes à cette époque. D'après les réglements généraux de l'union des villes protestantes, outre les autorités électives et municipales, elle avait un gouverneur militaire, le baron de Brison, et cette assemblée ou Cercle pour y représenter l'Union protestante. Brison avait des partisans et des ennemis ; ceux-ci dans la bourgeoisie, toujours mal disposée pour l'autorité militaire ; ceux-là dans le peuple, qui lui tenait compte de quelques services rendus à la religion. Le Cercle et le Conseil de ville n'étaient pas d'accord ; le Cercle s'entendait à merveille avec Brison, qui avait peu d'amis au Conseil de ville. Le Cercle ayant imposé à la ville un droit au profit de Brison, les consuls réclamèrent vivement, et allèrent jusqu'à sommer Brison de résigner son gouvernement. Celui-ci leur cria qu'ils voulaient livrer la ville au roi, que pour lui, il ne rendrait pas sa charge et ne quitterait la ville que sur le bon plaisir du

peuple. Les deux partis se rencontrèrent dans les rues ; les consuls en chaperon, suivis d'une centaine d'habitants armés ; Brison, tenant à la main une hallebarde, et ayant avec lui quelques soldats. Il y eut des pourparlers sur le ton de la menace. Les consuls, voulant éviter une rixe à main armée, apaisaient d'eux-mêmes leur suite ; mais Brison laissait la sienne s'échauffer et crier à tue-tête : Vive Brison ! Vive le gouverneur ! A la fin, un coup de feu partit des rangs de ses soldats, et vint frapper mortellement Dortols, capitaine de quartier qui accompagnait les consuls ; les bourgeois ripostèrent, et mirent en fuite Brison et sa troupe. L'un d'eux, plus animé que les autres, Jean Bournet, se détacha de ses amis, disant qu'il allait quérir des pétards pour faire sauter la maison du gouverneur ; cette imprudence lui coûta la vie. Il avait à traverser des rues dont la populace était à Brison ; des hommes, des femmes s'ameutent autour de lui ; il parvient à leur échapper, s'élance dans une boutique voisine, la referme précipitamment et s'y barricade. Après un siége de trois heures, la boutique fut enfoncée, et le malheureux Bournet assommé, traîné dans les rues et mis en pièces. Quant aux consuls, ils avaient été obligés de reculer jusque dans l'Hôtel-de-Ville.

Cette victoire de la populace protestante ne présageait rien de bon aux catholiques. On reprit le projet de démolition de la Cathédrale. Le lundi 29 novembre 1621, à deux heures après midi, des groupes de religionnaires s'assemblèrent en tumulte sur la place de Notre-Dame. C'étaient les *travailleurs* de bonne volonté, qui venaient mettre à exécution l'ordonnance rendue par le Cercle. Cela se fit très-régulièrement et après un signal donné à son de trompe. Les travailleurs se précipitèrent dans l'église. On n'y avait pas encore dit la messe. Ils montèrent au haut de l'édifice, découvrirent le

toit, rompirent les voûtes et en emportèrent la charpente. Après le toit, ils attaquèrent le corps de l'église, abattirent les murailles latérales, et mirent tout à ras-terre, sauf le mur où était la porte d'entrée, et le clocher qu'ils laissèrent debout, parce qu'on en avait besoin pour y mettre des sentinelles.

Le même jour, ils allèrent se jeter sur l'église provisoire qui servait alors de Cathédrale, et qui était peu éloignée de Notre-Dame. Le curé de la Cathédrale, nommé Richard de Beauregard, et les ecclésiastiques composant le chapitre, se préparaient à chanter vêpres, quand ils entendirent les cris des religionnaires qui venaient démolir l'église. Ils eurent le temps de sauver le saint sacrement, avec le saint ciboire, et une custode en forme de soleil, qui était un présent d'un grand personnage. Tout le reste fut pillé et pris. Les religionnaires renversèrent trois autels, brisèrent les tableaux, abattirent le dais sous lequel s'asseyait l'évêque, et le fauteuil élevé d'où il dominait les stalles des chanoines; ils enlevèrent les orgues. Après l'église, ils saccagèrent la sacristie. Vases sacrés, reliquaires, chasubles, ornements d'église, tout fut dispersé. On vit un des leurs, nommé Sanson, cordonnier, *homme de peu*, dit un des témoins, courir dans les rues, ayant sur sa tête la mitre épiscopale, et suivi d'une troupe de peuple qui l'applaudissait par des huées. Les témoins désignèrent une jeune fille qui avait emporté un crucifix « relevé en bosse, auquel manquoit ung bras. »

Le lendemain, qui était le jour de la Saint-André, ils revinrent dans la même église, vers sept heures du matin, comme à une besogne régulière, dans un certain ordre, et se mirent en train de la démolir. Tout ce qui pouvait être de quelque usage fut enlevé avec précaution; les portes, les châssis des fenêtres, les ferrures, les poutres, les tuiles,

toutes ces choses furent emportées et sans doute emmagasinées pour servir à d'autres bâtisses. On n'avait laissé aux passions que les vitres et les choses d'ornement et de luxe à casser et à saccager. C'est même cette espèce de régularité dans ce désordre délibéré et arrêté en assemblée, qui me ferait douter des violations de tombeaux dont parlèrent les témoins à charge, dans l'enquête qui en fut faite à Beaucaire dans la même année, témoins tous catholiques, et tous déclarant, non pas qu'ils avaient vu ces profanations, mais qu'ils en avaient ouï parler. Quoi qu'il en soit, d'après la rumeur catholique, les religionnaires auraient ouvert les tombeaux de l'église, pénétré dans le caveau des chanoines, et déterré le corps de Philippe Eyroux, second archidiacre, mort depuis à peine deux mois; ils lui auraient enlevé son surplis, ses gants, son bonnet et tous ses autres vêtements, arraché la bague qu'il avait au doigt, et même, ajoutaient les ouï-dire, ils auraient séparé la jambe du tronc, en voulant tirer ses bas-de-chausse; la bière même aurait été emportée avec le reste du butin. Il est vrai que Philippe Eyroux était fort haï du peuple. Deux mois avant sa mort, il avait été le sujet d'une sorte d'émeute nocturne; ses fenêtres avaient été brisées à coups de pierres par des religionnaires qui lui criaient : *Sors, capelan!* Après ce coup, les mêmes hommes étaient allés à un moulin d'huile, tenu par un nommé Jehan Vian, catholique, et lui avaient déchiré son livre de comptes, où figuraient sans doute quelques-uns d'entre eux pour lui avoir fait presser des olives.

Parmi les différents témoins interrogés par le juge de la sénéchaussée de Beaucaire sur cette double démolition, j'en trouve un qui dépose : « Qu'il a veu emporter le couvert et » rompre les voultres, et que ce lui a donné fort au cœur, » tant à cause que ladite église étoit grande et magnifique,

» qu'à cause qu'il avoit aydé à y travailler, et avoit icelle en-
» tièrement blanchie. »

Un autre, que les démolisseurs « charrioient du bois de la
» dicte église dans leurs maisons, et rompoient à coups de
» marteau les portraits de relief du portail. »

Un troisième, « que tous les couverts des deux églises ont
» été abattus, les orgues, fonts baptismaux, benoictiers, au-
» tels, retables, ornements et meubles d'églises, ravis et
» emportés ou rompus, les sépulcres ouverts, et dans iceux
» commis plusieurs inhumanités; *ainsi qu'il a ouï dire,*
» *n'ayant osé sortir de sa maison pour voir les désordres, de*
» *crainte de sa vie.* »

Un quatrième avait vu l'un d'eux porter dans ses bras
« deux grosses pommes de pierre qui servoient d'ornement
» à la dicte église, disant que les dictes pommes de pierre se-
» roient bonnes pour servir de balles de canon. »

Enfin, par arrêt du conseil d'état du 14 novembre 1636, le roi ordonna la réédification de la cathédrale aux frais des habitants du diocèse de Nîmes, tant protestants que catholiques. Ce grand travail fut terminé en l'an 1646. La nouvelle église conservait la même largeur, mais non pas la même étendue que l'ancienne. Le fronton, dont une partie existait encore, fut terminé; mais l'artiste chargé de ce détail ne chercha pas à imiter les ornements de la partie existante, et suivit à cet égard son goût particulier. Dans cette dernière reconstruction, on incrusta au-dessous de la corniche qui surmontait la porte d'entrée les fragments d'une frise antique, représentant des griffons et des personnages d'un beau style. En 1823, une partie de cette frise fut enlevée et remplacée par un fronton triangulaire du plus mauvais goût.

On peut voir, d'après tout cela, que les fondements de la Cathédrale sont de l'époque d'Auguste, que l'intérieur date

du dix-septième siècle, et que la façade est une assez ridicule macédoine d'architecture romaine, d'architecture du onzième siècle, de restaurations du dix-septième siècle et de mauvais goût contemporain; assemblage qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est, peut-être, la belle couleur de la portion qui date du onzième siècle.

Ce sont des passions religieuses sans police qui ont détruit la Cathédrale de Nîmes; c'est de la police sans passions religieuses qui l'a rebâtie. Il ne pouvait rien sortir de grand, ni pour l'histoire ni pour l'art, de cette double fortune.

III.

MONUMENTS MODERNES.

La civilisation moderne a fait deux belles choses à Nîmes : une promenade publique et une prison. Toute pensée de civilisation, pour être complète, a besoin de pourvoir au mal comme au bien. Une prison, et une promenade pour ceux qui sont libres, c'est donc là une pensée complète de civilisation.

LE JARDIN DE LA FONTAINE.

J'ai peu de choses à dire de ce jardin, auquel je donne un peu arbitrairement le nom de monument, et dont j'ai déjà ci-dessus mentionné l'origine et le caractère, à l'article des

Bains. Ce qu'il y a d'architecture est de mauvais goût, ainsi que je l'ai dit. Cela sent tout ensemble le bastion et le boudoir, le pire des mélanges qui se puisse voir. Quant au jardin, il est petitement découpé et dessiné précieusement; on était à cent ans de Le Nôtre. Mais il y a de beaux marronniers, qui donnent beaucoup d'ombre, et, à l'entrée, grand nombre de lauriers-roses qui ont là le ciel sinon les rosées de l'Eurotas. C'est le rendez-vous de ce qu'on appelle en tout pays le beau monde. On s'y porte en foule à certaines saisons et à certains jours, afin d'y changer la fraîcheur en chaleur et l'oxygène en azote. Le Jardin de la Fontaine est une promenade délicieuse en hiver; pendant que nous grelottons dans le jardin des Tuileries, mal défendus de la bise par des arbres nus et des branches dépouillées, les Nîmois, abrités contre le vent d'est par la colline d'où sort la Fontaine, reçoivent dans les allées de ce jardin un soleil aussi doux que celui de Pise, et ont en janvier ce que nous attendons encore en mai.

C'est du pied des collines calcaires dont la chaîne embrasse Nîmes du côté du midi, que sort la belle fontaine qui a donné son nom à ce jardin, et qui y répand une douce fraîcheur. Le bassin, qui a environ soixante-douze pieds de diamètre et vingt pieds de profondeur, est creusé par la nature, en forme de cône renversé, dans un roc vif d'un grain aussi fin et aussi serré que le marbre. L'eau tantôt jaillit à gros bouillons du fond de ce cône, tantôt en sort mollement, et s'épanche en cercles égaux du centre à toutes les rives. On peut voir, à travers cette eau si pure, dont le poëte Ausone a chanté la transparence [1], le gravier calcaire qui lui sert de lit. Quelques herbes d'un beau vert foncé traînent sur ce gravier leurs

[1] *Ausonii ordo nobilium urbium*, XIII, 23.

longues feuilles, et tapissent les bords de la fontaine. Dans les longues sécheresses de l'été, la fontaine de Nîmes fournit à peine de quoi mouiller le fond des canaux qui amènent ses eaux dans l'intérieur de la ville; et encore arrive-t-il que ce peu d'eau s'évapore, à cause de la largeur des canaux et de la longueur du chemin. Dans la saison des pluies, ou quelquefois dans des crues subites, après un orage dans les vallons qui dominent la ville du côté du nord-ouest, elle devient, en peu d'heures, une rivière abondante et impétueuse, et le jet d'eau s'élève souvent à quelques pieds au-dessus de sa surface; mais elle perd alors de sa pureté si vantée : elle devient trouble, jaunâtre, argileuse, et elle roule dans ses flots le sable arraché aux collines.

Un embellissement qui ne date que de quelques années a donné un attrait de plus au Jardin de la Fontaine. Au-dessus de la source, le coteau était inculte et aride; un des derniers préfets de Nîmes fit serpenter une allée le long de ce coteau jusqu'au sommet, et dans les massifs qui séparaient chaque sinuosité de l'allée, il planta des arbres verts, dont l'ombre éternelle devait être bienfaisante en été et agréable à l'œil en hiver. C'est là que vont chuchoter dans l'ombre crépusculaire les amants de la garnison, et c'est là aussi que l'aile des grandes chauves-souris du Midi venait effleurer mes cheveux ou frôler étourdiment ma main, quand je l'étendais pour accompagner une exclamation de plaisir sur le charme d'une soirée du Languedoc. L'homme qui a fait cette jolie promenade et qui a planté ces arbres ne peut pas venir se promener sous leur ombre; il est exilé. Un caprice de la fortune le fit ministre, d'horticulteur qu'il était, et de la même main qui disposait les plantations du coteau de la Fontaine, il signa les ordonnances de juillet. Cet homme, c'est M. d'Haussez! — De jolies maisons, avec des toits à l'italienne, couronnent le

coteau ; à droite, un chemin pierreux conduit à la Tour-Magne, grand débris qui domine le paysage.

Pendant mon séjour à Nîmes, un malheureux se noya dans la fontaine ; j'arrivai comme on venait de l'en retirer. Si la civilisation avait mis un morceau de pain au bord de cette fontaine, peut-être me serais-je rencontré avec ce pauvre homme dans une des allées du jardin, au lieu de heurter son cadavre. Quelle injure pour notre civilisation, qu'un pauvre choisisse pour mourir la place où ses privilégiés viennent respirer le frais du soir ! Placé entre la promenade et la prison, le malheureux a mieux aimé mourir sur la promenade que vivre déshonoré dans la prison. Paix donc à sa fosse qui n'a pas été bénie !

MAISON CENTRALE.

En regardant du haut de la colline de la Tour-Magne, d'où le panorama de Nîmes est le plus beau et le plus complet, on peut voir, à gauche, parmi les premières maisons de cette partie de la ville, s'élever un massif de bâtiments, sans architecture proprement dite, mais dont l'aspect est sévère : c'est la maison de détention de Nîmes, dite Maison Centrale, parce qu'elle reçoit des prisonniers de tous les pays environnants. Cette maison date de ces derniers temps. Elle est bâtie un peu à l'écart, sur une petite colline, et dans l'emplacement même de la forteresse élevée par Louis XIV, pour assurer l'exécution des édits royaux contre les protestants. Comme autrefois la forteresse, la Maison Centrale domine la ville. Le peuple d'aujourd'hui peut voir la prison du haut de ses greniers, comme le peuple du dix septième siècle pouvait voir la forteresse, avec ses créneaux et ses meurtrières, et

ses canons incessamment braqués sur la ville. Les édifices les plus apparents sont presque toujours ceux que l'homme bâtit contre l'homme ; je ne pourrais pas vous montrer, du haut de la Tour-Magne, une cheminée ou une girouette appartenant à quelque maison de consolation et de bienfaisance. Ce sera un genre d'architecture tout neuf pour l'âge d'or qui, dit-on, doit venir quelque jour.

Des constructions et des réparations récentes faites à la Maison Centrale permettent d'y enfermer onze cents prisonniers hommes faits, et environ cent jeunes garçons au-dessous de seize ans, lesquels occupent une division spéciale. Cette séparation est dans le règlement ; mais, dans l'usage, bon nombre de ces enfants travaillent dans les ateliers des hommes faits. J'en ai vu qui avaient à peine douze ou quatorze ans, quelques-uns avec des figures déterminées et tout un avenir de brigandage sur le front ; d'autres, ayant des traits indécis, une petite voix douce ; pauvres êtres qui achèvent de se corrompre dans cette société impie, et boivent, avec l'air de la prison, des paroles infâmes qui font épanouir les mauvais germes et sécher les bons. Pourquoi la séparation des enfants et des hommes faits n'a-t-elle pas lieu le jour comme la nuit? Si les actes se font la nuit, les paroles se disent le jour ; si le crime ne se consomme pas, il se projette et se marchande peut-être. Pourquoi n'enferme-t-on pas les hommes faits dans une maison et les enfants dans une autre? Certes, je trouve fort absurde qu'on rejette sur la société toute la faute du mal qui se commet dans son sein ; mais je crois qu'on peut l'accuser à bon droit de la plupart des rechutes, d'empêcher les résipiscences et de corrompre par le mode d'application ceux qu'elle devrait amender par la peine.

Dans cette prison, d'ailleurs, les corps sont bien soignés sinon les âmes. L'air y est pur ; les dortoirs, les ateliers, les

réfectoires sont spacieux. Les cours ou préaux sont assez vastes pour la liberté des membres. Une des vanités de l'administration, et cette vanité est bien fondée, c'est la propreté. Les longs dortoirs sont, comme me disait un employé, à s'y mirer. Je les ai vus, et si vous ne songiez pas à ce que doit être le sommeil sur ces planches recouvertes d'une paillasse et d'une couverture, vos scrupules hygiéniques auraient de quoi se rassurer. Je m'attendais à suffoquer de mauvais air, dans ces longues salles de travail, où sont placés en rang, devant leurs métiers, cent prisonniers en chemise, faisant toutes sortes de tissus; je n'ai suffoqué que de dégoût moral et de cette terreur vague qu'éprouve malgré lui un homme libre, un curieux, qui a tous les biens en apparence, au milieu de cent sauvages qui ont les mains libres, et auxquels il suppose que tout en lui fait envie, son vêtement, sa montre, son oisiveté, sa curiosité qu'il a beau faire la plus compatissante qu'il peut, et qui ne leur en paraît que plus insolente. Et quand je lisais, affichées sur les piliers, les pancartes où est écrit le code draconien de la maison, et ces châtiments si durs réservés aux moindres infractions disciplinaires, — car pour celui dont l'état naturel et en quelque sorte l'état d'innocence est d'être puni, toute peine ne peut être qu'un supplément de peine, et pour l'homme déjà prisonnier la prison ne peut plus être qu'un cachot, avec la pierre pour lit, — je ne trouvais dans ce bon témoignage que se rend à elle-même l'administration de son extrême propreté qu'une amère ironie.

Toutefois, même sous le rapport de l'hygiène, tout n'est pas à admirer dans la Maison Centrale. Les pièces et ateliers des premiers étages sont sans doute très-sains; mais on n'en peut pas dire autant de ces espèces de caves souterraines, en forme de galeries, qui s'étendent sous le rez-de-chaussée, et

où travaillent, sans air et presque sans jour, les prisonniers cordonniers et cardeurs de laine. Dès les premiers degrés de l'escalier obscur qui conduit à ces galeries, et d'où s'échappe, comme par un soupirail, un air fétide et étouffant, le cœur me manquait. C'est chose horrible à voir, les cardeurs de laine surtout. Figurez-vous des hommes demi-nus, haletants, courbés sur de longues tables et battant la laine des deux mains, dans un nuage de cette poussière grasse et plucheuse qui s'échappe de la laine cardée, le front souillé d'une sueur qui ne coule pas, mais qui, mêlée à cette poussière, forme comme une boue immonde. Ces malheureux ont une haute paie, me disait-on ; mais ils vivent peu. Ne pourrait-on pas les payer moins et les faire vivre plus? N'y a-t-il pas quelque arrière-cour retirée où on pourrait les faire travailler sous un hallier, au moins dans les beaux jours de l'été, et ne vaudrait-il pas mieux qu'ils eussent moins d'argent à donner à la cantine en échange de son mauvais vin, et qu'en sortant de prison ils ne retrouvassent pas en même temps la liberté et l'hôpital?

La Maison Centrale est régie par un directeur responsable, lequel est lui-même subordonné au préfet du département. Un entrepreneur fournit, moyennant un prix de journée convenu, la nourriture, l'habillement, les objets de literie, et tout ce qui concerne la vie matérielle des condamnés. L'entreprise de ces diverses fournitures s'adjuge sous la condition de remplir un cahier des charges rédigé par l'administration, laquelle doit en surveiller l'accomplissement. On sait les avantages et les abus de cette sorte d'institution. Dans les prisons, comme à l'armée, il faut que l'entrepreneur s'enrichisse sur le morceau de pain et sur les hardes du prisonnier; de là, sans doute, bien des infractions, sinon à la lettre, du moins à l'esprit du cahier des charges. Cela peut se dire d'ail-

leurs de toutes les prisons auxquelles on pourvoit par la voie des fournisseurs. L'administration doit avoir l'œil sur l'entrepreneur, et empêcher des gains infâmes sur la vie et la santé de ces malheureux. Mais cette surveillance est-elle soutenue? La pitié est difficile dans ces maisons du crime, et il faudrait de la pitié pour aiguiser la surveillance. Par malheur, quand on voit ces êtres effrontés ou stupides, en qui le besoin de mal faire est venu d'une nature mauvaise ou d'une ignorance incurable, ces visages, la plupart informes, que l'intelligence n'a pas dégrossis, où l'œil est éteint, le front bas, et toute la partie qui passe pour réfléchir l'âme, déprimée et petite, tandis que la partie inférieure, où l'on place les appétits brutaux, est quelquefois monstrueuse, la sympathie se retire; on se surprend à penser qu'il vaudrait mieux que de tels êtres ne fussent pas en vie; et, si l'on est préfet ou inspecteur, on croit remplir bien mieux son devoir en s'assurant si les gardiens font bien la ronde, et si le mur d'enceinte est assez haut, qu'en allant regarder si le pain du fournisseur est de bonne farine, et ses souliers de vrai cuir et non de carton, comme certains entrepreneurs en fournissaient à nos conscrits de 92.

Un grand nombre des prisonniers de la Maison Centrale n'ont méfait que par ignorance : ne rien savoir et avoir besoin de tout, cela explique bien des crimes. J'en ai vu qui paraissaient avoir été trouvés dans les bois; ils avaient à peine plus d'intelligence que les bêtes, et ne comprenaient rien aux choses les plus simples. Il y en a qui sont aussi difformes de corps que d'esprit. On me montra un détenu âgé de seize ans à peine, enfermé là pour vagabondage et vol, lequel n'avait pas de quoi loger un cœur et une poitrine dans son buste étroit et bombé, et paraissait bégayer plutôt que parler. Il s'en trouve de plus jeunes encore que des vices précoces et

une intelligence singulière pour faire la guerre à la société ont mis, au sortir de l'enfance, sous les verrous; ils font frémir de maturité et d'effronterie; on croit lire sur leurs fronts à peine épanouis tout un avenir de crimes. D'autres sont si stupides, qu'on ne saurait dire s'ils ont eu la connaissance du mal et du bien, et si leur état n'est pas plutôt une monstrueuse innocence qu'une malice volontaire.

Je ne voudrais pas que, dans l'appréciation des délits qui entraînent la prison, on substituât aux préventions de la loi les atténuations périlleuses d'une physiologie incertaine; mais on ne peut trop demander aux gouvernements, aux magistrats, à l'époque tout entière, un système pénitentiaire où la science du physiologiste soit consultée, et où l'on ne traite pas ces pauvres et hideuses ébauches d'hommes, brutes à visage humain, comme ces criminels qui ont employé à mal une bonne organisation, et ont tourné leur discernement contre la société qui les châtie. On peut demander au moins, pour ces deux classes de coupables, deux prisons séparées, afin que ce ne soient pas des natures corrompues qui se chargent de dégrossir des natures informes, et que le vice réfléchi et calculé n'apprenne pas son industrie au vice d'instinct. Du reste, dans tous les ateliers de la Maison Centrale, je ne sache pas que j'aie entendu un mot de français. Étrange civilisation, que celle où le criminel ne sait même pas la langue du juge qui l'a frappé!

En cas de délabrement d'estomac, il y a des infirmeries *bien aérées* pour les malades; il y a un médecin, il y a un chirurgien en permanence; il y a un apothicaire à demeure pour la confection des médicaments.

Tous les prisonniers, sans exception, sont tenus à un travail proportionné à leur force et à leur âge. Un certain nombre est employé par l'entrepreneur au service de la maison;

les autres s'occupent de travaux de tissage et fabriquent les étoffes de soie et de coton. Nos belles dames se parent quelquefois des tissus légers fabriqués dans cette prison par ces mains rudes et calleuses, qui auparavant ont fait jouer les fausses clefs, et quelques-unes le poignard. Il y a là des tailleurs, des cordonniers et d'autres professions usuelles. L'entrepreneur se paie de ses fournitures sur les journées des prisonniers. Les prix de main-d'œuvre sont tarifés par le préfet, sur l'avis de la chambre de commerce, et établis suivant le salaire des ouvriers libres.

Les détenus reçoivent les secours et les consolations de la religion qu'ils professent. Il y a un vicaire de la paroisse voisine pour les catholiques, et un pasteur pour les protestants. Le service des deux cultes se fait régulièrement dans l'intérieur de la prison. Enfin, et grâce à l'impulsion vigoureuse donnée par M. Guizot à l'instruction primaire[1], il vient d'être créé dans la Maison Centrale une école où les détenus reçoivent des leçons de lecture, d'écriture et de calcul. Tous sont libres, aucun n'est contraint d'y assister; et pourtant le bienfait de ce commencement d'instruction serait si grand, qu'on ne désapprouverait pas qu'il fût imposé à tous comme un travail, plutôt que conseillé simplement comme un emploi facultatif de ces heures de loisir que le prisonnier aime mieux employer aux promenades, aux propos grossiers et aux tristes gourmandises du préau. Dans ce cas, il faudrait que l'heure consacrée à l'école primaire fût comptée au prisonnier comme celle du travail manuel, et que ses récréations lui fussent fidèlement conservées pour l'exercice du corps. Mais ces malheureux profiteraient-ils de ce bienfait

[1] Cela a été écrit en 1835.

forcé, et cela d'ailleurs ne rognerait-il pas de beaucoup les bénéfices de l'entrepreneur?

Représentez-vous une société gouvernée avec douceur, où le travail est régulier, le pain à peu près suffisant, le vêtement passable, le coucher sain, la liberté de conscience respectée, l'instruction facultative, les lois sévères, mais les législateurs indulgents; où la vie matérielle est satisfaite et la vie morale ébauchée; où enfin il y a de tout dans une certaine mesure, excepté la liberté et l'innocence, voilà la Maison Centrale. Et il faut trouver cela beau, même en l'absence d'améliorations plus désirables que possibles, quand on sait quel a été, jusqu'à ces derniers temps, le régime des prisons, combien le progrès a été lent dans cette partie des institutions sociales, et que de souffrances ont été endurées dans l'ombre avant que la civilisation fît prévaloir, dans la répression des crimes, cet axiome : *la société se défend*, sur celui-là : *la société se venge*. Sous ce rapport, la Maison Centrale fait honneur à la ville de Nîmes.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE AUX PYRÉNÉES.

I.

LES LANDES. — LA VALLÉE DE PAU.

Les Landes sont l'avenue naturelle de Pau. Pour apprécier cette charmante ville, il faut avoir traversé ces longues solitudes de bruyères et de sable ; l'ennui d'une route pénible est une préparation piquante aux plus vifs plaisirs que puissent avoir les yeux d'un homme qui aime les beaux paysages. Voilà pourquoi je vais parler des Landes avant de parler de Pau.

Au reste, le premier aspect des Landes plaît singulièrement. Si vous êtes né, comme moi, dans un pays fertile,

labouré, planté, épierré dans tous les coins, où les hommes sont les uns sur les autres ; si vous n'avez vu que les campagnes qui entourent Paris, et ces vastes plaines, marquetées de tant de carrés longs de terre cultivée, de toute largeur et grandeur, où la propriété se compte par perches et non par arpents, vous ne verrez pas sans étonnement ces immenses horizons sans culture, ces déserts de sable, où le fisc ne pénètre pas, et toute cette terre inutile, où se traînent de maigres troupeaux, qui paraissent s'y promener malgré eux, et n'y trouvent rien à brouter. Le contraste des pays de culture, où l'homme met la main partout où il peut mettre le pied, et dont chaque pouce de terre figure sous un titre particulier, soit dans les archives du notaire, soit dans les registres du collecteur d'impôts, soit dans les titres de propriété des familles, avec ces espaces sans maisons, sans hommes, qui ne sont à personne et sont à tout le monde, qui boivent sans fruit les pluies fécondes, les fraîches rosées et les rayons du soleil de la Guienne ; un tel contraste n'est pas sans charme, et, pour mon compte, je ne me suis pas vu sans plaisir entrant dans ces solitudes jetées à profusion, et non peut-être sans dessein, par la Providence, entre les pays fertiles et habités.

Les Landes n'intéressent pas seulement par leur étendue et leur stérilité. En beaucoup d'endroits, la route est bordée de forêts de sapins, si l'on peut appeler forêts des espèces de clairières où les arbres sont rares, et où chacun prend le plus qu'il peut de cette terre ingrate ; si l'on peut appeler sapins des fantômes de sapins, au tronc long et sans branches, à la tête effeuillée, amaigris par le manque de terre végétale et par la saignée annuelle que les propriétaires leur font au pied, pour en tirer l'huile de térébenthine. Il faut voir tous ces pauvres arbres épuisés, avec une large blessure au pied, d'où

tombe goutte à goutte, dans un petit réservoir pratiqué au bas, cette sève qui grossirait leur tronc, et qui s'élancerait en branches vigoureuses, si les hommes n'avaient pas besoin de colophane pour leurs violons. Rien n'est plus triste que ces sapins; vous diriez des soldats qui vont se faire panser à l'ambulance. Il n'y a pas de soleil si pâle qui ne traverse leur maigre et immobile feuillage. Une forêt tout entière ne pourrait pas donner assez d'ombre pour abriter un voyageur. Ce sont des bois *sans mystère et sans voix*, même au printemps; le vent passe librement entre les branches sans leur faire rendre un murmure; vous entendez seulement le bruit des gouttes de sève qui tombent dans le réservoir, bruit triste, semblable à celui d'un toit qui s'égoutte après la pluie. Chaque arbre en produit une sebile pleine tous les printemps. Il languit ainsi de longues années sans pouvoir prendre de force, jusqu'à ce que la sève devenant rare, on abatte ce pauvre serviteur devenu inutile, pour faire des planches avec son tronc et du feu avec ses branches.

Mais pour celui qui n'a vu de sapins que dans des jardins anglais, c'est-à-dire de jolis arbres exotiques, bien droits, bien frais, bien symétriques, plantés pour servir de points de vue, et qui ont l'air d'être venus dans des pots; pour celui-là, ces longs bois de sapins, jetés à profusion et sans symétrie sur d'immenses espaces, où l'arbre si coquet des jardins anglais est exploité par des métayers, et forme un négoce important, ces longues et monotones rangées de blessés qui étalent piteusement leurs plaies sur le bord des grands chemins, sont une nouveauté qui a bien son prix, surtout si l'on traverse les Landes le soir, par un de ces beaux horizons qui présagent un beau lendemain; quand le soleil couchant lance ses derniers rayons à travers un bouquet de bois de sapins qui borde au loin le désert. Alors rien ne peut mieux

donner l'idée des restes de portiques qu'on nous montre à l'horizon dans les vues de Palmyre, que ces arbres immobiles, dont les troncs de même hauteur, et séparés par d'égales distances, figurent les colonnes d'un portique resté debout, et dont les têtes rapprochées, et se touchant par l'extrémité des branches, représentent l'harmonieuse continuité d'un entablement.

C'est encore une bonne fortune pour le voyageur de voir les Landes un dimanche. De loin en loin, sur la route, sont accroupies de grosses maisons, lourdes et basses, dont le toit est de chaume, et qui sont ombragées par un vaste hêtre, le seul qu'il y ait à la ronde, vieux enfant d'une veine de terre végétale, dont il se nourrit chaque année, et qu'il engraisse à son tour de ses feuilles tombées. C'est sous ce hêtre que viennent danser les paysans des Landes, race chétive et grêle, courbée par le travail, où dix années font d'un jeune homme un vieillard. Ils dansent gaiement au son d'un fifre, dont les airs ne sont pas beaucoup plus compliqués que ceux qui font danser les ours; filles et garçons se cherchent des yeux, se serrent la main dans les mêlées; et tel de ces amants-là a fait cinq à six lieues le matin, sur des échasses, pour danser le soir avec sa prétendue. La population de plusieurs lieues carrées tient tout entière sous l'ombrage d'un hêtre. C'est cette population qui dispute tous les jours aux bruyères des Landes le peu de sol nourricier sur lequel elles rampent, et qui poursuivent toute leur vie des filons de terre végétale, comme d'autres poursuivent des filons d'or. Que fait à ces pauvres gens le gouvernement qui passe sur la route, dans la malle aux dépêches? Beaucoup ne savent même pas qui règne ni qui a cessé de régner. Travailler pour ne pas tendre la main, rendre leur corps à la terre quand ils ne peuvent plus la remuer: voilà la destinée de ces pauvres gens, qui dansent,

philosophes sans le savoir, Français qui ignorent la langue qu'on parle en France, contribuables qui paient pour le premier qui leur demande leur part d'impôt; car sitôt qu'ils sont parvenus à faire pousser un pied d'arbre ou à faire lever quelques gerbes d'avoine au milieu de leurs bruyères, vient le fisc, ce demeurant de tous les gouvernements, qui réclame la dîme de ces maigres conquêtes faites sur le désert.

L'aspect des Landes finit bientôt par lasser. On s'est intéressé vivement aux premiers sapins blessés; mais la sympathie s'en va quand on en a passé en revue d'innombrables files; le désert et la misère sont choses pittoresques au premier aspect, mais qui à la fin ennuient encore plus qu'elles n'attristent. En entrant dans les Landes, votre imagination rêvait défrichements, puits artésiens, vastes plantations; vous perciez ce désert de routes et de chemins de fer; vous y lanciez sur toutes les directions une armée d'ingénieurs; vous faisiez explorer le terrain en tous sens, ici à la surface, là dans les profondeurs du sol; car, qui sait si ces couches stériles ne cachent pas de précieux minérais? Au bout des Landes, vous êtes accablé; une sorte de somnolence et d'engourdissement a remplacé cette pétulance de projets civilisateurs que vous aviez apportés de Paris. Les danses sous le hêtre, les amants venus sur des échasses, les filles si semblables aux mères, toute cette gaieté de gens qui grattent des sables pour y trouver de quoi manger, tout cela vous fatigue. Vous soupirez après la jolie ville qui est au bout du désert, la ville où l'homme a le pain et le vin presque sans travail, où les jeunesses sont longues et les vieillesses éternelles; où les vieux soldats viennent de tous les bouts de la France pour rajeunir et grever le plus longtemps qu'ils peuvent le grand livre des pensions; la ville favorisée entre toutes les villes. Vous la demandez au courrier, vous la demandez au postillon; encore deux côtes à monter,

encore une, encore une toute petite plaine à traverser : vous y voilà!

Le jour où j'arrivai à Pau, le temps était triste, les nuages bas; le soleil était caché. Je cherchais des yeux les Pyrénées, les neiges éternelles; on me montra à l'horizon, au milieu des nuages grisâtres, quelques nuages d'une teinte plus blanche; il fallut donc apaiser ma curiosité, et attendre au lendemain que le vent eût chassé les nuages et levé l'épais rideau qui me cachait les montagnes. On gagnerait à faire de cette nécessité un calcul. Des sens fatigués par une longue route sont peu propres aux jouissances toutes matérielles que donne la vue d'un beau paysage. Il faut, pour bien voir, des yeux qui aient dormi; il faut, pour bien saisir ces mille murmures qui sont dans l'air, ou ce silence qui n'en est un que pour notre ouïe imparfaite, mais qui est si plein de bruits pour la pensée, il faut des oreilles reposées de l'assourdissant tapage d'une diligence; il faut, pour bien respirer les brises des montagnes, un odorat qui ne soit pas affadi par la puanteur du cuir et de la marée. Je conseillerais donc à l'heureux voyageur qui veut aller voir Pau, de se coucher en arrivant, de dormir toute une nuit, et le lendemain, de se lever avec le soleil, et de s'aller asseoir deux heures dans le parc du château d'Albret, sur un certain banc où se sont assis des grands hommes, Chateaubriand, Rossini, et plus de commis-voyageurs que de grands hommes. Le repos de la nuit rend les sensations plus nettes et plus exquises. Il importe donc qu'un voyageur qui voyage pour se souvenir soigne bien sa première impression : c'est à la fois une condition des bons jugements, et c'est aussi un raffinement de plaisir.

Le lendemain de mon arrivée, j'étais de bon matin assis sur ce banc, par un beau soleil de mai, sous une atmosphère molle et bienfaisante, et voici ce qu'il m'a semblé voir de ce

banc, moi qui n'ai l'honneur ni d'être un grand homme ni d'être un commis-voyageur.

Il n'y a personne qui n'ait rêvé dans son sommeil qu'il traversait en volant de magnifiques paysages, enfants de sa pensée endormie, et aussi d'une digestion facile et régulière; pour moi il m'est arrivé de parcourir ainsi à tire d'aile les plus beaux paysages de la Chine. Eh bien! ces pays des rêves, si fleuris, si vaporeux, si parfumés; ces eaux qui reluisent à l'horizon, entre des bouquets d'arbres; ces bois qui descendent le long des monts, ces collines si doucement inclinées qu'on les dirait faites à main d'homme; cette vigne puissante qui monte, non dans les ormeaux, mais dans les cerisiers, et qui épanouit ses grappes en fleur à côté de cerises mûres; ces plans si bien étagés, si harmonieux, si fuyants, tout, jusqu'à cette brume transparente et chaude qui flotte sur les paysages, jusqu'à ces vagues couleurs et ces murmures sans nombre que prodigue l'imagination dans les songes, et dont elle est si avare dans la veille, surtout quand on a la sotte prétention de les vouloir décrire : tout cela est à Pau, tout cela c'est Pau. Non pas la ville, qui est laide, insignifiante, sans monuments, sans une vieille église; mais son vieux parc solitaire, où vous rencontrerez des Anglais, hôtes inévitables de tous les beaux lieux; des gens de la campagne, qui y passent pour abréger leur chemin; des commis-voyageurs, qui s'y viennent promener entre une arrivée et un départ de diligence, et y fument un cigare pour avoir tous les plaisirs à la fois, ou plutôt de peur de n'avoir pas assez du plaisir d'un magnifique spectacle; mais où vous ne risquez jamais de rencontrer un habitant de Pau. Ils ont au haut de la ville une petite place, grande comme une cour, et plantée d'arbres: c'est là qu'ils s'entassent tous les soirs, et qu'ils se font passer en revue par quelques beautés douteuses, à peine dignes du

paysage, et dont plusieurs ne savent même pas ce que c'est qu'un paysage. Comme je témoignais mon étonnement de ce qu'on abandonnait le parc pour la place : « Le parc est trop loin, » me répondit-on. Or, il est à quelques cents pas de l'endroit le plus fréquenté de la ville : c'est comme si quelqu'un trouvait la cour des Tuileries trop loin du jardin. Est-ce donc que le temps est plus court et plus précieux à Pau qu'ailleurs? Hélas ! non. Mais il y a, à Pau comme ailleurs, une mode, et une mode qui n'a pas été établie par les gens d'esprit, comme ailleurs, mais que les gens d'esprit suivent. Cette mode a proscrit les promenades dans le parc, et les a presque déclarées suspectes. On va donc s'installer sur la petite place : il est vrai qu'on a de là une belle vue des Pyrénées ; mais il est vrai aussi qu'on ne les regarde jamais.

Pour moi, pauvre Parisien, dont les promenades sont des voyages, et qui suis obligé de prendre la diligence ou l'omnibus pour aller chercher un peu de solitude et d'ombre, je ne me lassais pas de monter, chaque matin, l'allée du parc qui mène au banc de pierre, et là d'aspirer, par tous mes sens à la fois, toutes les beautés, toutes les suaves exhalaisons, tous les bruits, toutes les harmonies de l'incomparable vallée de Pau. Imaginez-vous que vous êtes assis au haut de la terrasse de Saint-Germain, et que, de là, vous avez sous les yeux, — au lieu d'un immense bassin plat, terminé par des montagnes, dont la plus haute est la butte Montmartre, semé de villages et coupé de grandes routes, avec quantité de blanchisseries isolées qui étalent au soleil vos hardes de la semaine, et, dans le lointain, les toits de la ville où nous menons une vie si agitée et si fébrile, et cette brume de fumée et de poussière que nous y respirons, beau spectacle pourtant, mais pour ceux-là surtout qui ont eu peu à comparer, — une large vallée, ou plutôt un vaste bassin de prairies

et de plaines, que traverse avec bruit un gros torrent des Pyrénées, appelé le Gave de Pau, qui vient gronder à vos pieds, et ronge le bas de la colline où vous êtes assis. Toute la plaine appartient à ce torrent, qui élargit ou resserre son lit, et quelquefois le change de place, dans les grandes débâcles des Pyrénées. Mais à peine s'est-il retiré d'une rive pour se porter avec toute la masse de ses eaux sur la rive opposée, que des plantes fluviales, des saules, de grandes herbes poussent spontanément sur le sol qu'il a quitté. En peu d'années ces plantes deviennent de robustes arbrisseaux; ces saules donnent de l'ombre; ces grandes herbes embarrassent le pied des troupeaux. La nature se hâte de jeter un voile de verdure sur ces terres ravinées et ces arides galets qui annoncent le passage d'un torrent, et cette eau furieuse qui court de cascade en cascade du fond des Pyrénées, qui menace de tout entraîner et qui ne souffre pas la moindre barque, ne peut jamais être qu'une rivière fraîche et bruyante qui coule au milieu d'un immense bocage. A une demi-lieue devant vous, la terre commence à monter, les collines naissent, puis les montagnes par-dessus les collines, puis par-dessus les montagnes les Pyrénées, hautes comme les nuages, dont les sommets, frappés de toutes parts par les rayons du doux soleil de mai, se dépouillent peu à peu de leurs neiges, et sont déjà sillonnés de larges ravins, laissant voir à nu les roches ferrugineuses. Les Pyrénées sont à dix lieues devant vous, et cependant votre regard y atteint sans peine. L'horizon est presque sans fin, et cependant les formes sont nettes et arrêtées. Il n'y a pas, comme dans les horizons de plaines, après les derniers plans, un brouillard épais qui empêche l'œil d'aller au-delà: après les Pyrénées, c'est le ciel bleu d'Espagne, sur lequel ces montagnes s'élancent en jet, ou montent en courbant le dos, s'aiguisent en pics ou s'étalent en pla-

teaux. La vue suit sans effort l'ascension insensible de la terre ; elle s'élève lentement des rives du Gave jusqu'au penchant des premiers coteaux ; puis elle glisse sur les mille têtes des monts intermédiaires, vagues ondulantes de cet Océan de montagnes, et s'arrête enfin aux Pyrénées, à cette longue barrière blanche où il semble que le ciel et la terre doivent finir. Ce soleil, que renvoient les neiges, ne fatigue point les yeux ; il les excite et les rafraîchit. La lumière du midi, cette lumière ardente qui fait tout scintiller, qui change les grains de verre en diamant, les eaux en argent, les galets en pierres précieuses, inonde de toutes parts la vallée et les monts. Toutes les couleurs sont tranchées, tous les reflets sont éclatants ; mais leur mélange indéfinissable fait du paysage le plus éblouissant qui se puisse voir le paysage le plus doux à l'œil et le plus reposant.

Les premiers coteaux qui bordent et terminent la vallée sont chargés de vignes qui produisent le vin de Jurançon, ce vin dont on arrosa les lèvres d'Henri IV naissant, et non pas dont on lui versa un verre, comme le croient de graves historiens ; car un verre de ce vin peut déranger la raison d'un homme, et une cuillerée aurait pu détruire dans le berceau les hautes destinées d'Henri IV. Aux endroits trop escarpés, on laisse venir des chênes, des châtaigniers qui interrompent gracieusement les belles cultures. Sur les hauteurs du coteau, de jolies maisons de campagne, avec des noms espagnols, regardent d'un côté sur la ville de Pau et sur la belle terrasse où vous êtes, de l'autre sur les Pyrénées. D'autres, plus humbles, se sont assises sur le penchant, n'osant pas monter plus haut, et se contentant de voir la vallée et la ville. Je me résignerais à leur triste condition. Quelques-unes ont voulu voir plus que la ville, plus que la vallée, plus que les Pyrénées, et elles ont pris position sur un point d'où elles

planent encore sur le désert des Landes, qui s'enfonce, à l'horizon opposé, jusqu'à des profondeurs sans fin. Toutes ces maisons sont riantes, entourées de verdure, et comme parées pour la fête éternelle du pays où elles sont bâties. Les heureux possesseurs de ces maisons peuvent, tour à tour, contempler, des hauteurs de Pau, les vignes, les bosquets de châtaigniers, au milieu desquels s'élève leur *villa* solitaire, ou bien du parterre fleuri qui la parfume, de la pelouse verte qui s'étend au-devant et sur laquelle on a planté un banc tout exprès pour le point de vue, regarder à loisir leur maison de ville, et la ville elle-même, dont ils n'entendent plus les bruits, ou plutôt les chuchottements; car les petites villes de province ne font pas de bruit: elles chuchottent.

Au milieu de la vallée, sur les bords du torrent, s'élève un château qui n'a que des tourelles en buis, lesquelles flanquent un jardin à la française, vrai morceau de prince dont Napoléon voulut doter je ne sais lequel de ses généraux. Ce château est le haras de Pau; c'est le seul palais du pays; avant de le voir, je n'aurais pas cru qu'un haras royal pût être d'un si bel effet dans un paysage.

Telle est la vallée de Pau, la plus riche et la plus riante des vallées. Tels sont les enchantements qu'on a du haut de cette terrasse et de ce banc dont j'ai parlé, enchantements des sens et de la pensée, qu'il est d'autant plus ridicule de vouloir décrire qu'on se fatigue beaucoup pour n'en donner qu'une très-pauvre idée. L'homme qui est assez sot pour entreprendre de traduire sur le papier un tel paysage, se punit cruellement du plaisir qu'il y a pris, et c'est ce qui m'arrive à moi qui fais cette sottise, dont je me confesse ingénument à mes lecteurs.

II.

LA VILLE DE PAU. — QUELQUES DÉTAILS DE MŒURS.

J'ai parlé avec dédain de la ville, quoique je n'en sache pas d'autre où je fusse plus heureux de vivre, et qui me consolât mieux de n'être pas à Paris. C'est que le charme de Pau ne tient pas à ses maisons ni à ses rues, mais à sa belle vallée, à son soleil, à son air si vif et si doux, à son parc solitaire, et surtout à ses habitants.

La terrasse de Pau m'a fait penser à la terrasse de Saint-Germain. Les deux villes se ressemblent encore plus que les deux terrasses. Pau, comme Saint-Germain, n'est qu'une longue rue étroite et serrée aux endroits les plus habités, et

qui s'élargit à mesure que la population diminue, disposition assez ridicule, mais qui s'explique par les différentes époques où la rue a été commencée et achevée. Le bout étroit est des temps anciens; le bout large est de l'époque moderne, de cette époque où l'on dispose les rues, non pour s'y défendre et y tendre des chaînes, mais pour y avoir le plus qu'on peut d'air et de jour. A Pau, ce sont les pauvres principalement qui habitent la partie la plus large de la rue et qui ont le plus d'air et de jour. Heureusement, très-peu n'ont que cela : sauf de rares exceptions, dont la cause est dans l'oisiveté et ses vices, la terre produit pour tout le monde, comme le soleil luit pour tout le monde. Ce beau pays est bon à l'homme : le travail n'y rapporte pas seulement des sueurs; les vignes sont fécondes, et la récolte d'une année suffit à deux. Les grêles peuvent faire qu'on manque de gagner, non pas qu'on manque de subsister. On ne parle pas de gens qui y meurent de faim.

La rue de Pau est pavée de galets des montagnes, que le Gave charrie dans les grandes crues, ou qu'on extrait de collines anté-diluviennes qui en sont entièrement formées. Tous les murs qui séparent les propriétés sont faits de ce galet, et il paraît, par de vieux pans de murailles, restes d'anciennes fortifications ou clôtures qui se voient dans le parc, que cette espèce de matériaux a été de tout temps employée dans le pays de Pau et des Pyrénées. On lie ces cailloux qui sont très-durs, avec du mortier, et cela fait d'excellente maçonnerie. Il y a, devant quelques maisons de construction récente, des mosaïques formées de ce galet, et qui s'avancent sur la rue de la largeur d'un trottoir : c'est du luxe. Ces trottoirs sont faits pour qu'on les regarde, et non pour qu'on y marche; car le *marcher* n'en est pas doux, mais aigu et inégal, si ce n'est pour le propriétaire qui a le pied habitué à fouler ses mosaïques de galet.

Le vieux château d'Albret, dit château d'Henri IV, n'a rien de curieux que sa situation, qui domine la vallée, et qu'un long balcon d'où l'on peut contempler commodément le paysage. C'est de la bâtisse et pas de l'architecture. On y montre aux étrangers une écaille de tortue qui a servi de berceau à Henri IV, et que je n'ai pas vue, par pur esprit de contradiction ou par recherche d'originalité, comme on voudra. J'avoue que je n'aime pas aller où vont tous les curieux ; une curiosité universellement et processionnellement visitée n'est plus qu'une banalité ; outre que j'ai pu apprendre par l'expérience qu'il y a plus de berceaux de fabrique que de vrais berceaux, et qu'il est telle écaille de tortue qui, au lieu d'avoir servi de couche à un roi de Navarre, n'a peut-être jamais été qu'un bénitier d'église.

Ce château, tel quel, est la seule ruine de marque qui se voie à Pau. C'est une ville sans passé, qui n'a pris place sur la carte de France que depuis trois cents ans. Elle vint, son écaille de tortue à la main, demander qu'on la reçût au nombre des villes de France. En conséquence, on fit de son assemblée politique un parlement ; de sa grande charte nationale un petit code provincial ; de son droit de voter des impôts un devoir de payer tous ceux que demanderait le roi. Avec ces légères modifications elle devint une petite ville française, de capitale du Béarn qu'elle était auparavant. Avant sa réunion à la France, Pau n'avait été longtemps qu'un château et une terrasse. Quelques maisons de vilains se vinrent mettre à l'abri sous les créneaux du château ; les vilains attirèrent des bourgeois, et la ville prit naissance environ vers le temps où l'on ne bâtissait plus de ces églises qui sont l'unique et seront peut-être la dernière *antiquité* de la plupart de nos villes. Pau entend la messe dans des granges. Au temps de sa prospérité,

quand le pouvoir royal (passez-moi le mot, à propos du royaume de Béarn) y était assez fort pour bâtir une église, le schisme luthérien avait partagé les esprits entre le culte qui a besoin de nefs immenses et le culte qui se contente de la plus modeste chapelle. Ce schisme était même monté sur le trône, passez-moi encore le mot, avec la reine Jeanne d'Albret. En outre, d'après ce que j'ai pu voir du caractère des Béarnais, et d'après ce que nous dit leur histoire locale de ce droit si vivement défendu par eux, de voter leurs impôts, ce qui suppose plus de penchant à refuser qu'à donner, il m'a semblé que l'argent qui servait ailleurs à bâtir des églises devait être rare dans le Béarn, et que l'enthousiasme qui, ailleurs encore, suppléait à l'argent, n'y était pas commun. De là sans doute le manque de monuments religieux dans tout le pays, et particulièrement à Pau.

Le défaut d'enthousiasme, surtout, me paraît être le trait distinctif du caractère Béarnais. S'ils n'en ont pas les illusions, souvent favorables aux arts et à la poésie, ils en ont encore moins les préjugés, si ennemis du bonheur de l'homme, si contraires à l'esprit de progrès, qui est sa véritable fin ici-bas. Ils sont à égale distance des unes et des autres. Ils ont des passions, des mouvements impétueux, car quelle race d'hommes vaudrait quelque chose sans cela? mais ces passions durent peu, ces mouvements se calment vite. L'homme est là comme le climat : un coup de vent fond des Pyrénées, couche les moissons et déchire les arbres ; chacun ferme sa fenêtre, et, dix minutes après, la rouvre à un beau soleil, qui remet la paix dans la vallée. Ce soleil lui-même n'est jamais assez brûlant ni assez continu pour échauffer les têtes ; mais, tour à tour voilé par les nuages ou tempéré par les vents, il n'atteint pas jusqu'aux sources de l'intelligence et

de la raison, comme dans le midi méditerranéen; il échauffe, mais ne brûle pas. De là l'extrême douceur des mœurs dans le Béarn, et surtout à Pau.

Quand j'arrivai à Pau, c'était dans le milieu du mois de mai; la grande place où s'arrêtent les voitures était jonchée d'herbes fraîches et nouvellement fauchées; des laitières, la tête couverte d'un capulet noir ou rouge, portaient sur des coussinets, comme Perrette, de grandes cruches de fer-blanc pleines d'un lait pur et aromatique; des beurriers des Pyrénées, grands et chétifs montagnards, en culotte courte, avec guêtres montantes, d'une grossière étoffe rousse, mais chaude, tenant à la main un petit baril de bois, criaient leur beurre par intervalles; des marchandes de fruit étalaient leurs pyramides de fraises cueillies le matin, fin régal pour un voyageur qui avait laissé en partant les fraises à peine en fleur; des pasteurs, accoutrés comme les beurriers montagnards, chassaient devant eux de petits troupeaux de chèvres, les mamelles pleines, s'arrêtant devant chaque porte, et offrant du lait, trait sur place, dans un verre de fer-blanc. Ce n'était partout que frais laitage, que fruits nouveaux, que fromages égouttant sur des nattes de jonc, blancs et doux comme ceux que le cyclope de Théocrite offrait à Galatée en échange de ses faveurs; que beurre de vache, ou beurre de brebis (l'un ne valant guère mieux que l'autre, comme l'expérience me l'a appris); qu'herbes odorantes qui me faisaient regretter de n'être pas né herbivore, au moins pendant les mois de mai, et à Pau; que voix gaies de vendeurs et d'acheteurs, ceux-ci enlevant de grandes provisions et donnant peu d'argent. Voilà une ville heureuse, me dis-je à moi-même, et si les hommes y sont aussi doux que les choses, il doit faire bon y vivre et y mourir! Je faisais-là, sans m'en douter, une réflexion profonde. Ce lait, ce foin, ces fraises, ce beurre de brebis, ces

parfums, ces fromages, ces nattes de jonc, c'était, en effet, l'image des mœurs de Pau.

Il est possible que les passions y fassent les affaires du cœur; mais c'est toujours l'intelligence et la raison qui font les affaires de tête. On n'y est dupe de personne ni prévenu pour personne au-delà de cette bienveillance prudente qui y regarde à deux fois avant de se changer en amitié. Les gens qui spéculent sur le premier effet de leurs manières, sur leur physionomie, sur leur grand front, sur leur sourire, pour surprendre la confiance des gens et en tirer parti, ne réussiraient pas à Pau. On n'y accepte rien les yeux fermés; on ne s'y laisse prendre ni à un front, ni à un sourire, ni à une parole facile; mais on attend, on diffère; on y est affable et pénétrant, et l'affabilité y aide la pénétration, en ce qu'elle met les gens à l'aise et les engage à se livrer.

Il n'y a pas depays où il soit plus difficile et plus incommode d'être malhonnête homme, ou même charlatan inoffensif; mais il n'y a pas non plus de pays où il soit plus doux d'être honnête et d'avoir des manières simples et loyales : car, comme on s'y trompe peu sur les gens, ceux qui ont le bonheur de sortir intacts de cette épreuve, y jouissent d'une considération empressée et éclatante, et y trouvent de chaudes amitiés. Il n'y a pas de meilleurs amis que ceux qui le sont difficilement, et ne risquent jamais de l'être de qui pourrait le leur faire regretter.

C'est surtout dans la politique que se montre le manque d'enthousiasme des Béarnais. Heureux pays! on n'y trouve aucun de ces papes, dont fourmille Paris, qui parlent de supprimer quiconque doute de leur infaillibilité politique. Toutes les opinions consciencieuses s'y ménagent, s'y respectent, rare exemple en France et en tout pays. L'homme n'y vaut que par son caractère, point par son drapeau.

Quant aux idées, le Béarnais en use avec elles comme avec les hommes; il ne se rallie qu'à celles qu'il a éprouvées, mais il s'y rallie pour ne jamais s'en séparer. Personne ne transige avec l'opinion d'autrui; mais personne n'impose à autrui la sienne. On sacrifie bien à la sociabilité, à la bonne union, aux convenances, tout ce que l'expression extérieure de la foi qu'on professe peut avoir de rude et de blessant; mais on garde cette foi, et on ne la livre ni on ne la vend.

On s'interdit le prosélytisme par la parole, mais on prêche d'exemple et au besoin de silence: c'est pour cela que les idées n'y vont pas moins leur train, quoiqu'elles n'y soient pas aidées par la discussion, auxiliaire tout-puissant quand on se parle de loin, auxiliaire au moins inutile quand on se parle en face. J'ai vu à Pau des hommes placés aux deux pôles de la politique, se donner réciproquement leurs suffrages dans des élections locales. Il semble que les idées y aient une valeur indépendante des hommes, et les hommes une valeur indépendante des idées. Là, l'opinion politique toute seule ne soutiendrait pas un homme qui aurait failli par le caractère; là aussi, elle ne suffirait pas pour donner le crédit et l'autorité à qui n'en aurait pas l'étoffe. Dans le premier cas, les idées ne recommandent pas l'homme; dans le second, l'homme ne recommande pas les idées.

Il y a une autre raison de cette douceur des mœurs politiques, c'est l'indifférence du pays pour ce qu'on appelle *l'autorité*. Pau ne sent pas le besoin d'être gouvernée. Capitale d'un ancien pays d'état, lequel s'est longtemps gouverné lui-même, elle paiera ses impôts, nommera ses députés, instituera sa municipalité et son conseil général, elle remplira tous ses devoirs de localité et de membre du grand empire, elle suivra toutes les directions légales du pouvoir central, le tout volontiers et de bon cœur, pourvu que ce pouvoir central

n'ait pas la prétention d'y faire, par un délégué, de cette inutile et compromettante police qui ailleurs entretient et multiplie les oppositions. Un préfet de Pau a affaire avec Bayonne et non avec Pau. Il arrive, il s'installe dans le palais préfectorial, il prend possession des bureaux, du jardin et des cuisines, sans que la ville s'en émeuve. Si c'est un zélé, un affairé, un furieux de gouvernement, qui a emprunté cette manie au pouvoir central qui l'envoie, on se moque de lui et on ne lui donne même pas l'occasion d'une dépêche télégraphique. S'il est doux, s'il a de l'esprit et du tact, s'il sait se résigner à ne pas faire de la police hors de propos, on vient le voir, ceux du gouvernement comme ceux des deux oppositions; mais c'est à l'homme, non au préfet, qu'on rend des civilités. Le préfet révoqué et le préfet en fonctions se saluent amicalement, parce que, pour la population, ils ne sont pas plus préfets l'un que l'autre; ils sont deux hommes, dont l'un est libéré et l'autre chargé d'une place délicate en proportion de ce qu'elle est inutile. Le mérite dont on sait le plus de gré à un préfet de Pau, c'est celui de ne pas paraître savoir qu'il est préfet; s'il le montrait trop, on lui ferait voir qu'il n'est pas même un homme de bon goût. Pour réussir, il faut renoncer à l'éclat gouvernemental, peu occuper les journaux de soi, économiser les circulaires, ne point porter de galons, sous peine d'être pris pour un marchand de vulnéraire suisse; mais faire du bien sans éclat, être juste, ménager les paroles, ne point paraître affairé ni important là où le bon sens public fait le plus difficile de la besogne; à ce prix-là seulement, on a l'estime d'une des plus intelligentes cités de France; on est l'administrateur aimé et vénéré d'une localité, au lieu d'être un *bras droit* du pouvoir central, un préfet tapageur qui trouble un département de second ordre pour être envoyé dans un département de premier ordre.

On peut apprécier le bon effet de cette indifférence pour l'autorité, par tout ce qui arrive là où on la prend à cœur, où on s'en occupe, où on la compte. Dans les villes qui ont besoin d'être gouvernées, les villes de commerce principalement, lesquelles ne le sont jamais assez à leur gré, un préfet est tout. On prend parti pour ou contre lui; on est au préfet ou contre le préfet; et comme tout préfet est avide d'importance, celle qu'il prend, jointe à celle qu'on lui donne, en fait bientôt un dictateur au petit pied qui gouverne au hasard, des pieds et des mains, qui lance une opinion contre l'opinion opposée, qui fait de la bascule, qui multiplie les circulaires, qui fatigue le télégraphe, qui encombre les courriers de dépêches, qui met tous les jours sous enveloppe un zèle immense, qui fait une énorme consommation de cire à cacheter; petits malheurs, après tout, si cette agitation gouvernementale ne troublait pas finalement la ville, et ne poussait pas les oppositions à des sorties dont les esprits flottants s'inquiètent, dont les incertains s'épouvantent, dont la cause du progrès souffre, en dernier résultat. La population de Pau a réduit ses préfets à n'être que des hommes utiles. Il serait bien à souhaiter que chaque ville en fît autant. Les préfets sont ce que le département les fait : ne les prenez pas trop au sérieux, vous en tirerez des services; élevez-les, ils vous marcheront sur la tête.

Sitôt qu'on reçut à Pau la nouvelle des ordonnances de juillet 1830, la population se rendit à l'hôtel de la préfecture, sans tumulte, mais aussi sans hésitation, et elle se contenta de sommer le préfet en fonctions de lire du haut de son balcon les dépêches venues de Paris. Le préfet résista; on lui rappela en grondant qu'un préfet n'est qu'un homme; il sentit cette raison, abandonna les dépêches et l'hôtel de la préfecture. On le laissa passer. On souffla sur les autres autorités,

qui s'en allèrent à la campagne pour y préparer leurs vendanges. Les forces militaires ne firent aucune démonstration devant ces gens si doux qui étaient armés jusqu'aux dents. L'ancien pays d'état se nomma des magistrats, forma sa garde civique, s'administra, se gouverna, sans que personne fermât sa porte ni sa boutique; et quand vint le préfet de la révolution de juillet, expédié par le pouvoir central, il interrogea le vieux concierge de l'hôtel sur ce qu'il avait à faire, et fut sur le point d'écrire une circulaire pour demander qui voulait être gouverné. Comme personne ne venait, il fallut qu'il invitât les notables à une soirée, pour pouvoir se persuader qu'il avait des administrés. Les invités lui firent la politesse de se reconnaître comme tels. S'il n'y avait pas eu un certain train de correspondances administratives, de paperasses officielles à expédier et à recevoir, des passeports à signer, des conscrits à visiter et à faire passer sous le mètre, pour s'assurer s'ils étaient sains et s'ils avaient la taille requise, le nouveau préfet se serait en allé de Pau avec la persuasion qu'il s'était trompé de préfecture. Le premier passeport qu'il signa le soulagea; il se tâta, et se sentit préfet; et comme la révolution de juillet paraissait devoir occasionner quelques dérangements aux frontières, il se transporta à Bayonne, espérant qu'à défaut des habitants de Pau, les Espagnols, du moins, lui donneraient quelque chose à faire.

Il y a d'ailleurs peu de villes en France où l'on compte plus d'hommes distingués qu'à Pau. Dans le commerce, dans l'industrie, au barreau, dans l'administration, dans la médecine, vous rencontrez des esprits rares, des talents du premier ordre, des intelligences élevées. Je n'ai pas entendu de meilleure éloquence à Paris que celle de M. Lacaze, jeune avocat du barreau de Pau. On m'en avait dit merveille, mais je me méfiais, ne sachant pas encore combien les Béarnais

sont bons juges en hommes et en choses. J'allai donc au tribunal pour m'assurer par mes oreilles : j'en revins tout étonné. Simplicité de langage et d'action, nul fracas oratoire, ironie fine, souplesse, énergie et surtout brièveté, je trouvai toutes ces qualités dans M. Lacaze, et, je le répète, à un degré que je n'avais pas encore vu. Il y a dans Pau tel maître de poste qui, tout en soignant ses foins et ses avoines, tout en gouvernant des chevaux et des postillons, sait plus de bibliographie que certains bibliographes attitrés et visant aux académies, et, ce qui est plus rare, qui a autant d'esprit que de littérature, autant d'intelligence que de vrai savoir; homme d'un accueil charmant, qui honore sa ville natale par la manière dont il en fait les honneurs. Il y a tel commerçant qui aune ses toiles de Béarn ou les fait blanchir sur le pré, dont la capacité industrielle, le désintéressement, l'esprit libéral, n'auraient pas trop d'un grand théâtre pour leurs résultats et pour leurs exemples; tel jeune médecin d'une portée scientifique et d'une intelligence ouverte à tout, qu'il faudrait chercher longtemps, même à Paris. Tous ces hommes, et d'autres encore, la plupart de la génération nouvelle, sont l'ornement de leur pays, de l'aveu général; mais, à une exception près, ils ne sont ni électeurs ni éligibles, et la constitution ne les trouve bons ni pour élire un député, ni pour nommer des municipaux. Presque tous sont au premier rang dans leurs professions; ils ont donné quelques coups de collier pour arriver là. Une fois casés, avec des honoraires qui ne varient pas d'un petit écu en dix ans, ils vivotent doucement sur l'acquis, hument l'air de Paris dans les journaux, ne se donnent aucun mouvement, puisqu'ils ont atteint les premières positions du premier coup; s'invitent à dîner, dînent et se couchent, et ainsi durant des années. Ils ne hâtent pas l'avenir, et n'ont guère le cœur d'y travailler, là où

ils ne sont rien légalement, et où nul ne veut risquer le premier de paraître un brouillon; mais ils sont prêts pour toutes les idées de civilisation, de liberté, de tolérance politique. Vienne donc un mouvement comme en juillet, ou seulement une réforme partielle qui leur ouvre l'entrée de la constitution, alors, quelque délicate que puisse être la tâche de leur génération, ils suffiront à tout, soit comme intelligences, soit comme courages, sans jamais renier cet esprit de tolérance, ce respect des opinions, la vraie politique de notre âge et de notre génération, la seule qui puisse sauver la liberté, si compromise par ceux qui la supportent, n'osant ni ne pouvant la détruire, et par ceux qui ne l'aiment que parce qu'ils en ont besoin contre leurs ennemis.

III.

LA VALLÉE D'OSSAU. — LES JEUNES FILLES DE LA VALLÉE D'OSSAU. — ARRIVÉE AUX EAUX-BONNES.

Il y a dans tout voyageur qui ne voyage pas pour des affaires de commerce deux dispositions exigeantes, et qui veulent être satisfaites tour à tour : l'une est l'amour du positif, de la civilisation matérielle ; l'autre est le goût du sauvage, de l'inculte, de l'inutile. Ces deux dispositions se lassent vite, comme toutes les dispositions de l'homme : après quelques jours au milieu de la civilisation, du positif, on languit pour le sauvage, pour l'inutile, et réciproquement. On se fatigue d'avoir toutes ses aises ; on se fatigue aussi de n'en avoir aucune : on veut remplacer le pain blanc par le pain noir, et

rend presque pas plus d'argent qu'elle n'en reçoit, au lieu que le négoce le rend au centuple : voilà pourquoi les propriétaires aisés ne deviennent jamais opulents, et voilà pourquoi je voudrais voir dans la répartition des impôts le fisc peser davantage sur le négoce que sur la propriété, telle du moins que 89 l'a faite, très-divisée et très-coûteuse d'entretien.

Une voiture de louage me transporta, en quelques heures, du milieu des vignes et des champs de maïs au pied de la chaîne des Pyrénées.

Le chemin qui conduit de Pau aux Eaux-Bonnes, établissement thermal des Pyrénées, est délicieux. Je voudrais bien avoir assez d'imagination et d'esprit pour vous le faire faire avec moi.

En face de la ville, une route blanche comme une allée de parc entre dans ces premières collines, qui forment comme l'un des bords de l'immense bassin qu'on appelle la vallée de Pau. Arrivé au pied du coteau, elle tourne brusquement à gauche, et pénètre dans un de ces vallons frais et boisés qui viennent se verser dans la grande vallée. Des bois descendent jusqu'au bord du chemin qui rampe le long du coteau, et se plie à toutes ses sinuosités ; une petite rivière, cachée sous des saules, coule dans le fond du vallon, parallèlement au chemin, si bien que le voyageur marche toujours entre deux fraîcheurs, celle de l'ombre et celle des eaux. Il y a aussi des bois sur la montagne opposée ; mais ces bois ne descendent pas jusqu'au bas : ils s'arrêtent à mi-côte ; des vignes ou des prairies, répandues sur le penchant ou dans le vallon, d'un bout, touchent les eaux de la petite rivière, de l'autre vont rejoindre la lisière de ces bois. Rien de plus souple que les mouvements de ces deux petites chaînes ; elles sont sinueuses comme la rivière : tantôt vous les voyez rentrer et comme

se creuser, tantôt saillir en coudes, tantôt tracer une ligne droite, qu'elles rompent brusquement par un détour; elles s'écartent, elles se rapprochent : ici, elles s'ouvrent tout à coup comme une décoration d'attente qui en cachait une autre, et laissent voir le Pic-du-Midi, qui garde ses neiges toute l'année; puis elles se referment, elles vous enveloppent, elles réduisent votre horizon et votre ciel : ainsi pendant quelques lieues.

Plus loin, le chemin change; vous quittez le vallon pour entrer dans une gorge. Une autre chaîne de montagnes forme cette gorge; une autre rivière coule au fond; la jolie route blanche s'y engage en se rétrécissant, en s'effilant, et marche encore de compagnie avec la rivière; car c'est le même tableau que tout-à-l'heure, mais en miniature et avec des diversités ravissantes. Ainsi, entre les deux montagnes opposées, il n'y a plus de place pour des prairies : il y en a tout juste pour le lit de la rivière; la route n'a pu s'y faufiler qu'en faisant une entaille au pied de l'un des monts. Ainsi encore, la rivière, au lieu d'être cachée, est découverte; et ses belles eaux, d'un bleu vert, se saturent des rayons du soleil, qui plongent en plein au fond de la gorge. Le lit de cette rivière est une suite sans fin de petites chutes, de petites cascatelles, ni plus hautes ni plus bruyantes que les digues que fait un enfant avec quelques poignées de sable. On dirait qu'elle descend un escalier dont les degrés ont été calculés de manière à courir pendant deux ou trois lieues sur une pente de quelques pieds à peine de hauteur. Les jeux de lumière et les murmures de cette eau me charmaient les yeux et les oreilles : on ne peut pas plus cesser de la regarder que cesser de l'entendre. Toute la gorge est d'ailleurs pleine de solitude et de calme. L'horizon, de tous côtés, n'a pas plus de cent pas; la plus faible vue suffit pour l'atteindre : tout est à la

portée de la main. L'escarpement des montagnes, leur aridité, qui est cachée par la verdure, les défendent contre le travail de l'homme. Çà et là seulement il y pousse quelques fougères, qu'on coupe tous les trois ans pour faire de la litière aux bêtes : encore faut-il avoir le pied sûr d'un montagnard pour aller faire cette stérile récolte sur des pentes raides et glissantes. De toutes parts on est inondé d'ombrages et de murmures. L'œil fixé sur la rivière aux innombrables cascades, on remonte doucement son cours, au milieu de mille rêveries ; on ne sent plus le poids du corps : on est emporté, comme dans les songes, vers le pays inconnu d'où viennent des eaux si fraîches et si lumineuses ; on oublie d'où l'on est venu et pourquoi l'on est venu ; la pensée fait silence : on n'est que sens et instinct ; on voudrait que la route disparût et vous laissât seul au milieu de cette solitude, perdu dans cette gorge profonde, entouré par un horizon proportionné au faible regard de l'homme, parmi tous ces bruits d'eaux, de feuillage, d'oiseaux, si longtemps étouffés par les neiges d'hiver, qui, dans les Pyrénées, font quelquefois taire même les torrents.

Tout à coup et comme par un effet de théâtre, vous vous trouvez ramené aux idées positives par la vue d'un moulin, hélas ! et aux idées tristes par la vue de mendiants qui attendent le voyageur au sortir de la gorge, et sont en station autour du moulin où l'on moud le pain. Ce n'est pas la route qui vous quitte : c'est la petite rivière en escaliers qui fait un crochet, et passe de droite à gauche, sans que vous sachiez comment ; ce sont aussi les deux petites chaînes qui s'évasent pour vous faire jouir du panorama du moulin, puis s'affaissent peu à peu, et se confondent avec la plaine. De ce moulin jusqu'aux grandes montagnes, il y a quelques lieues de pays cultivé, d'aspect agréable, mais peu remarquable ; bien-

tôt le sol monte, s'entasse, et vous arrivez sur un immense plateau, d'où l'on voit dans le lointain, mais avec une netteté qui trompe sur la distance, surgir les vraies Pyrénées avec leurs sommets de neige, et déboucher la vallée d'Ossau, avec son Gave scintillant, ses riches cultures, sa chaude lumière, et au bout, le Pic-du-Midi, dont cette vallée paraît être l'avenue, digne avenue d'une des plus hautes montagnes de l'Europe.

On fait une pose à l'entrée de la vallée, dans un petit village gai, riche, répandu sur les bords du Gave, dont l'auberge vous donne des truites fraîches pour déjeuner et pour dîner, selon l'heure, et un guide pour vous conduire à une grotte horriblement dégradée par les Anglais, et dont ils ont emporté, par morceaux, dans leurs poches, les plus précieux stalactites. On me citait, dans le pays, un envoi fait à Londres de cinquante *kilos* de ces stalactites par un Anglais, grand amateur de cette espèce de curiosités, si insignifiantes partout ailleurs que dans les grottes. J'ai visité cette grotte, pour payer mon impôt au cicerone, ancien soldat, rieur et jovial, qui compte sur ce tribut, comme s'il était voté par les chambres. Il amuse son monde et ne raconte pas ses campagnes; il vit des Anglais, et il nous en disait mille folies. Il n'y a rien de plus triste ni de plus puant que cette grotte; mais il faut en faire le chemin pour le guide, et surtout pour le charme de rencontrer, soit occupée à faucher le foin nouveau, soit arrachant le lin mûr, quelqu'une de ces belles filles trop peu vantées de la vallée d'Ossau; à l'œil si noir, au visage si noble, aux formes si arrondies, paysanes dont l'air est si naïvement distingué, et qui prouvent que l'aristocratie de la race humaine n'est pas dans le rang, mais dans le sang. Le hasard m'en fit voir deux le même jour, l'une assise au pied d'un arbre, à l'ombre, se reposant après une matinée de tra-

vail ; l'autre retournant aux champs : toutes deux belles et gracieuses, mais de beauté et de grâces différentes. La seconde cheminait à quelques pas de nous. Notre guide lui adressa, dans sa langue, une question qui la fit retourner ; elle sourit et s'arrêta, nous donnant tout le temps de voir ses beaux traits, son teint légèrement bruni par le soleil, mais aussi transparent que la plus belle peau la mieux abritée ; ses yeux noirs et profonds, sa bouche riante et ses dents blanches, qui venaient de mordre dans un morceau de pain noir : car la belle et pauvre fille achevait, tout en marchant, son modeste dîner. Nous nous arrêtâmes. Elle engagea quelques paroles avec notre guide, qui la retint pour nous en faire les honneurs. Elle ne riait pas pour montrer ses belles dents, comme cela se fait à la ville : elle était là debout, rougissante, les jambes nues et croisées, comme si elle eût voulu les cacher ; ne faisant point de mines, quoique belle et quoique regardée. Une chemise de toile grossière, mais blanche, froncée autour de son cou, et descendant à mi-corps, enveloppait sa taille, et la dessinait en la laissant libre ; sa jupe courte et bouffante, sans le secours d'un panier ni des chiffons qui ont remplacé les paniers, était coupée sous le genou, et laissait voir ses jambes fortes, quoique effilées. Elle avait sur la tête un capulet noir, bordé de raies blanches, petite pièce de drap pliée en forme de carré long, qui posait à plat sur ses cheveux, s'avançait un peu sur son front, et retombait en arrière sur ses épaules. Pourtant, comme je ne fais pas de roman, je dois dire que je remarquai sur cette ravissante figure je ne sais quel air de fatigue qui en altérait la pureté ; et quand elle fut partie, j'en témoignai mon regret au guide : « Quel » dommage, lui dis-je, qu'une si belle créature n'ait plus » vingt ans ! — Elle n'a pas un an de plus, me répondit-il. » Les filles vieillissent vite dans nos montagnes ; la jeunesse

» n'y dure pas plus que la belle saison ; la belle saison est de » trois mois, la jeunesse est de trois ans. »

J'en vis d'autres tout le long de la vallée, qui n'a pas moins de trois lieues ; celles-là étaient belles sans mélange, fleurs de l'année, épanouies avec les premiers soleils. Elles avaient quinze ans ; elles étaient éparpillées dans les champs, au bord du chemin, les unes faisant sauter le foin avec la fourche, les autres courbées vers la terre pour en arracher le lin, et se dressant sur leurs pieds ou tournant leurs jolies têtes au bruit de mon attelage, que j'avais soin de tenir au pas, pour ne rien perdre de tant de beautés. Assurément, si je n'avais pas eu sous les yeux, pour m'ôter toute illusion, un cheval étique, traînant dans une sale voiture ma personne et mes bagages, pauvre bête qui paraissait s'accommoder si bien de ma marche lente et contemplative, j'aurais pu me croire un prince constitutionnel visitant une des provinces de son royaume, et pour qui le zèle d'un préfet aurait rassemblé sur la route les plus belles filles du pays.

Ce qui me valait ce privilége, c'était un beau soleil de juin, c'était le foin qui demandait les faneuses, c'était le lin qui demandait toutes les mains pour le cueillir ; c'était un jour serein et sec, chose rare dans les montagnes, même durant les trois mois de belle saison, qui avait fait sortir de leurs cabanes et répandu dans les champs toutes ces jolies filles, filles de princesses élevées sous le chaume, fées condamnées à l'exil sur la terre : hélas ! non ; mais filles de pauvres montagnards, qui n'ont à donner à ces anges déchus que du pain grossier dont elles ont gagné la moitié. Quelques-unes chantaient en travaillant ; d'autres s'appelaient de loin, d'une voix pure et perçante, qui dominait le bruit du Gave ; toutes étaient joyeuses, toutes me jugeaient à peine digne du plus indifférent de tous les regards ; car l'étranger n'est pas encore le dieu de

cette vallée, et ni son or ni ses ridicules ne l'ont pas encore corrompue. C'est une vallée où la race humaine a conservé sa beauté, les jeunes filles leurs mœurs, les pères leur autorité patriarcale. Toutes ces jolies faneuses travaillaient autour de leurs mères. Je vis une de ces mères, femme d'un peu plus de trente ans, qui en avait trois près d'elle, toutes trois diversement belles, quoiqu'avec une ressemblance de famille. La mère et les filles étaient assises sur des bottes de foin, mangeant du laitage dans une jatte de bois. Elles me jetèrent à peine un coup d'œil, malgré ma rareté d'étranger, et quoique je misse à les regarder toute la discrétion d'un curieux désintéressé, et que ma figure souffrante dût leur montrer que je prenais à ce spectacle bien plus le plaisir moral d'un observateur que l'intérêt sensuel d'un séducteur.

J'oubliais tout à fait le paysage pour les personnages du paysage; et pourtant quelles richesses! quelle splendeur dans cette vallée! Des montagnes grandissant peu à peu, et déjà les cultures devenant plus rares; quelques-unes seulement osant gravir jusqu'au quart du chemin, pour disputer aux buis éternels, aux hêtres-nains qui couvrent les montagnes, quelque peu de terre végétale; des neiges qui se laissent approcher au mois de juin; des grottes larges comme le portail d'une cathédrale, et de loin paraissant étroites comme des trous de renards; de belles eaux blanches d'écume, courant dans la vallée sur des cailloux de granit et de marbre; du reste, un silence immense dans les montagnes, lesquelles n'ont pas, comme la mer et les grands bois, une voix à elles, et sont immobiles et muettes; des fermes qui ont été portées à des hauteurs prodigieuses par des architectes comme en demandait Ésope, et tout autour de ces fermes, de maigres prairies, encloses de maigres haies; de petits champs entourés de petits murs, qui semblent les cases d'un damier, et

l'homme au milieu d'un de ces champs me faisant l'effet d'une mouche au milieu d'une de ces cases; et tout cela, chose étrange, sur des monts dont vous touchez le pied, et au sommet desquels vous atteignez d'un clin d'œil; et moi, avec mon attelage locatif, rampant au bas de ces masses, comme un des insectes du grand chêne de Lamartine au pied de ce chêne. — J'avais à voir tout cela, à rêver sur tout cela; mais ces yeux noirs, mais ces capulets à raies blanches, mais ces visages si nobles, au milieu des bottes de lin et de foin; mais ces jeunesses si pures et si courtes, mais ces reines mangeant à la gamelle de la soupe au lait avec des cuillers de buis, mais toutes ces jolies Palès de la vallée d'Ossau, sans culte et sans temple, détournaient mes yeux et mon imagination de la vue des montagnes : les épisodes m'empêchaient d'apprécier le tableau. C'est ainsi que j'arrivai aux Eaux-Bonnes, petit groupe de maisons où finit la route pratiquée, établissement thermal où l'on boit d'une eau très-vantée pour la guérison des poitrines non malades. Il était cinq heures; le soleil n'éclairait plus que le bord de l'entonnoir de montagnes, au fond duquel gît le petit village hygiénique. Je fis de ce village le centre de mes excursions dans les montagnes, et c'est là que j'eus des impressions de montagnes tout-à-fait dégagées de la fascination des yeux et des capulets noirs.

IV.

LES EAUX-BONNES. — LES EAUX-CHAUDES. — LES MALADES.

La vallée d'Ossau, dont l'entrée est si majestueuse du côté de la France, n'a qu'une étroite issue du côté de l'Espagne. Formée par deux chaînes parallèles, qui se prolongent pendant trois longues lieues, elle est coupée tout à coup par une autre chaîne transversale, qui semble lui fermer le passage. Mais les hommes ne se sont pas arrêtés devant cet obstacle ; ils ont tenté de franchir cette chaîne sur deux points. D'abord, en face même de la vallée, ils ont gravi la montagne presque à pic, et, arrivés au sommet, ils ont vu une gorge profonde, et au fond de cette gorge, le torrent qui, dans la vallée d'Ossau, deviendra le Gave-d'Ossau. Cette gorge et ce tor-

rent conduisent aux Eaux-Chaudes, autre établissement thermal, et de là au Pic-du-Midi, que vous avez vu si souvent se dresser devant vous, au bout de toutes les vallées, au sortir de toutes les gorges, que vous avez cru si près de vous, et que vous ne pouvez jamais atteindre. L'Espagne est au-delà.

Sur l'autre point, à gauche, les hommes ont tracé sur le revers de la montagne un chemin qui va en louvoyant, en biaisant, jusqu'au petit village des Eaux-Bonnes. Il n'y a rien au-delà, que des montagnes entassées les unes sur les autres, qui se pressent pêle-mêle sur ce point, et ne livrent passage qu'au hardi piéton, et peut-être à son petit cheval de montagne. Les Eaux-Bonnes semblent être la fin de la terre. La route vient mourir à la porte de l'auberge.

Cette route et celle des Eaux-Chaudes n'ont d'abord été que des sentiers. On arrivait aux eaux bienfaisantes en litière ou en chaise, sur le dos de vigoureux porteurs. Dans le dernier siècle, un administrateur de cette partie de la France se servit de l'énergique moyen des corvées pour faire sauter les rochers, couper les terres et remplacer les sentiers par deux routes. Grâce à lui, la grande route de la vallée d'Ossau, qui s'arrêtait devant le formidable obstacle d'une montagne infranchissable, se continue par deux embranchements, dont l'un mène aux Eaux-Chaudes, et l'autre aux Eaux-Bonnes. La route et ses embranchements n'ont rien à envier aux routes anglaises. Le département en a soin, et fait bien, dans son intérêt comme dans celui de tous. Le préfet des Basses-Pyrénées[1], homme distingué, qui a compris très-vite ce que le pays voulait de lui, et qui administre d'autant mieux qu'il a moins à gouverner, a des projets d'amélioration ingénieux et utiles qui seront secondés. Il veut mettre son nom aux

[1] Feu M. Leroy.

pierres milliaires d'une nouvelle route directe des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes. C'est une meilleure et plus sûre éternité que celle que recherchent quelques-uns de ses collègues par leur zèle gouvernemental, central et électoral.

Les chemins, dans les montagnes, suivent le cours des eaux. C'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Bonnes; c'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Chaudes. Le bruit des eaux est la seule boussole qui dirige l'homme dans ces solitudes, où chaque faux-pas le jetterait dans un abîme. Cependant le sentier ne peut pas toujours aller où va l'eau. Quand le torrent roule dans un lit de plusieurs cent pieds de profondeur, serré entre deux murailles de rochers à pic, et qu'il s'est enfoncé jusqu'à la racine des monts, l'homme s'écarte un peu du gouffre, quitte ses rives où la tête pourrait lui tourner, et se fraie un chemin comme il peut, mais sans jamais s'éloigner du bruit qui le guide, et qui sort de ces profondeurs comme un faible murmure souterrain. Mais quand le torrent coule au fond d'une gorge, le chemin de l'homme se rapproche, descend sur ses rives devenues accessibles; et on retrouve des traces d'hommes, des chèvres, quelquefois un moulin, et aux endroits où la gorge s'écarte et où le pied des monts se recule, quelques carrés de prairies, avec une petite maison pour serrer la récolte.

Le chemin qui conduit aux Eaux-Bonnes passe à travers des prés et d'autres cultures. Il monte doucement, avec précaution, éludant les difficultés que lui présente la montagne; il tourne ce qu'il ne peut pas franchir; il serpente, il fait des zig-zags et revient sur lui-même; quelquefois même il descend pour pouvoir remonter à un meilleur moment. Ce chemin, c'est la pensée de l'ingénieur qui a consulté tous les mouvements du sol. Ces mouvements sont infinis. De loin, ce revers de montagne présentait l'aspect d'une surface unie,

formée de grandes lignes régulières ; de près, le sol change de face à chaque instant. Au lieu de grandes lignes, vous avez des brisures à l'infini. Rien de plus souple ni de plus capricieux que le dos de ce géant. La terre végétale recouvre des hauteurs que l'on croirait des rochers arides ; ailleurs, le rocher prend la place de la terre végétale, et vous voyez des surfaces planes sans un brin d'herbe, et des escarpements revêtus de prairies. L'homme, dans son travail, fait avec la terre des angles de toute grandeur ; tantôt l'angle est si aigu qu'il semble que la tête de l'homme soit aussi près du sol que ses jambes ; tantôt si obtus, qu'on dirait qu'il va tomber à la renverse. Le centre de gravité se déplace tous les dix pas. Ici l'homme est perpendiculaire au sol ; ailleurs le sol fait un cercle dont l'homme est la corde. Pour couper les prés, le montagnard se sert tour à tour de deux instruments : la serpe et la faux. Là où le sol est courbe, il emploie la serpe ; là où le sol est droit, il emploie la faux. Les vieux se chargent des parties planes ou des pentes très-douces ; les jeunes des parties escarpées, des pics de terre, où l'on ne peut atteindre qu'en gravissant. Souvent l'herbe a la pointe en bas, et les arbres se projettent horizontalement sur la terre, au lieu de s'élancer vers le ciel.

Sur le revers de la montagne opposée, au-delà du torrent, l'aspect n'est plus le même ; le sol est plus égal, et la pente du mont moins coupée d'accidents. Les prairies montent et s'étendent librement sur cette montagne, qui paraît se baisser pour appeler le travaux des hommes. D'intervalle en intervalle, s'élèvent des granges pour recevoir les récoltes. Quelques-unes sont à une hauteur où les nuages se traînent pesamment les trois quarts de l'année. Les montagnards ont pris sur le désert tout ce qu'ils pouvaient prendre ; plus haut, il n'y a que l'aigle qui puisse respirer. Quelques-uns ont voulu

franchir la ligne au-delà de laquelle l'herbe même ne pousse plus, et ont tracé à grands frais de temps et de sueurs les limites de leurs champs nouvellement conquis ; mais ces champs ne produisent rien. Les brouillards noircissent les pierres péniblement apportées pour les enclore, mais ne fécondent pas un sol ingrat.

En bas coule le torrent, sous une voûte de hêtres et de buis. On ne le voit pas, mais on l'entend, et son bruit incessant vous accompagne jusqu'au village appelé les Eaux-Bonnes.

Le chemin qui conduit aux Eaux-Chaudes n'offre aucune trace de culture. Tout appartient au désert : tout est encore là comme il y a mille ans, et je n'imagine pas qu'il vienne jamais une civilisation qui porte la charrue ou le marteau là où le montagnard n'a jamais mis le pied. C'est là seulement qu'on voit la montagne dans toute son aridité, dans toute son inutilité. Ailleurs elle est cachée à moitié sous le travail de l'homme ; elle se laisse aborder ; elle est sillonnée de petits chemins ; ici elle est nue, inaccessible ; toutes les générations passent tour à tour au pied de sa masse éternelle, les unes en se signant le front et en priant Dieu qu'il ne s'en détache pas un débris qui les écrase ; les autres en y jetant un regard de curieux et d'incrédules ; mais aucune avec la pensée de mesurer ses forces et ses arts avec ces mondes inconnus.

L'entrée de la gorge est une des plus grandes beautés des Pyrénées. Vous vous rappelez ce chemin qui part de la vallée d'Ossau et qui monte presque à pic la montagne transversale : arrivé au sommet, non sans fatigue, vous marchez entre deux murs de rochers tout marqués des traces de la mine qu'on y fit jouer pour creuser la route. On vous avertit de croiser votre habit sur votre poitrine ; car le vent qui s'engouffre dans ce défilé est froid et pénétrant. Pendant que vous

prenez cette précaution et que vous réfléchissez profondément sur l'inconvénient des coups d'air, le défilé tourne, les deux murailles de rochers tombent, et, dans le moment même, tandis que vos yeux voient les deux rangées de montagnes dont les pieds se touchent, et dont un aigle atteindrait les têtes d'un seul coup d'aile, vos oreilles sont frappées par une espèce de détonnation étrange. C'est le Gave qui tout à l'heure coulait si large et si calme au milieu de la vallée d'Ossau, et que vous entendez maintenant à une profondeur de quatre cents pieds lutter contre ses rives où un mince ruisseau serait à l'étroit. C'est là que le voyageur de l'école de Delille, s'arrête et s'écrie : « Voilà une belle horreur ! » comme si ce qui est horrible pouvait être beau; et c'est là que le montagnard qui a l'expérience des choses de la montagne, et qui sait combien l'homme est faible contre ses avalanches, contre ses pluies, contre son tonnerre, s'arrête, lui aussi, mais pour prier devant la petite sainte-vierge de pierre qui se voit à la sortie du défilé, dans une niche grillée, avec une couronne fanée et des grains de verre pour lesquels aucun voleur ne se ferait simoniaque. C'est devant cette petite sainte-vierge que les Espagnols de la Biscaye, qui vont à Pau, ôtent leur chapeau pointu et orné de banderolles, et les paysans de la vallée d'Ossau, leur casquette de drap bleu, à fond large, et sans visière. Quant à la civilisation, elle ne se découvre pas, de peur de rhumes, et elle donne à la petite sainte-vierge, qui lui demande un sou pour le pauvre, une pensée de moyen-âge sur les croyants qu'elle a eus et qu'elle n'a plus.

L'établissement des Eaux-Chaudes est triste : vous diriez un hôpital, surtout à l'heure où les malades sortent du bain, les uns perclus et se traînant sur des béquilles, les autres à demi-courbés par les douleurs, vieillards avant l'âge, que les eaux redressent et rajeunissent, à ce qu'on dit. Il y va peu

de ces malades qui prennent la poste pour venir se guérir aux eaux. C'est un établissement pour les gens du pays : je n'y ai vu que des montagnards, des beurriers comme ceux de Pau, pauvres gens dont les variations atmosphériques des montagnes, le froid, le travail, ont paralysé les jambes. Ils se promènent tout autour de l'établissement et tricotent des bas, ce qui est un ouvrage d'homme dans le pays. C'est la retraite des malades et des vieillards, et de tous ceux qui sont pris par les jambes ; car l'oisiveté n'est permise à personne là où la terre est si avare, et celui qui cesse de travailler cesse de manger. Ils ont une foi religieuse en la vertu des eaux chaudes. Quelques-uns en boivent jusqu'à trente verres par jour; n'ayant pas le temps d'être malades, ils jouent le tout pour le tout, et se gorgent de ce remède qui les rajeunit en leur ôtant des jours, ou qui les tue. A certaines heures de la journée, ils vont à une source qui coule au bas de la montagne, et dont boit qui veut ; ils s'asseoient sur des bancs, et là, le cou entouré d'échevaux de laine, tout en tricotant et en causant, ils vont à chaque instant boire de l'eau minérale dans un verre de buis que les riches prêtent aux pauvres. Il en est qui ne passent leur verre au voisin qu'après l'avoir vidé trois ou quatre fois. Beaucoup n'ont jamais fait excès que de cette boisson.

Le village des Eaux-Bonnes n'est pas beaucoup plus gai que celui des Eaux-Chaudes. Au lieu de perclus, marchant sur des béquilles, vous avez des gens qui toussent : pour l'effet moral c'est à peu près la même chose. Cependant, il y a cette différence, que beaucoup de ceux qui ont perdu l'usage de leurs jambes le recouvrent aux Eaux-Chaudes, tandis que ceux qui toussent sérieusement viennent hâter leur fin aux Eaux-Bonnes. Et puis les perclus, les rhumatisés ont presque tous atteint ou vont atteindre la vieillesse, autre maladie

qu'aucune eau ne guérit ; au lieu que ce sont des jeunes filles, des hommes à la fleur de l'âge, de nouveaux mariés, dont la toux vous déchire les oreilles et le cœur ; les uns mourants, les autres désespérés, que la médecine envoie aux eaux quand elle ne sait plus qu'en faire. C'est une pitié que le séjour des Eaux-Bonnes. D'abord on est là dans un entonnoir, au bout du monde : c'est la fin de la route ; il faut reculer pour en sortir. Quand les nuages sont bas, ce qui arrive de trois jours l'un, il semble qu'on soit enfermé dans une cage dont le toit est de plomb. Et puis on rencontre sur son chemin, tantôt une jeune femme voilée, qui se traîne à la buvette sur le bras de sa domestique, et dont la taille est déjà horriblement déformée par le mal ; ou bien un grand jeune homme, surpris dans sa croissance par une toux sèche et douloureuse, qui va boire aussi de cette eau, si vantée au siècle dernier pour la guérison des blessures. C'est chaque matin une longue file de malades, enveloppés dans leurs manteaux, se rendant à l'établissement, avec un verre qui contient deux cuillerées de lait, mélange ordonné pour adoucir l'effet des eaux. Chacun jette un regard de curiosité sur son voisin. Si l'on pouvait écouter ce que pensent tous ces malades, dont les moins malades sont très-menacés, on entendrait des soliloques du genre de ceux-ci : « Ce malade qui passe l'est plus que moi ; il a les joues d'un rose blafard, et moi je les ai brunes et fermes ; il a toussé quatre fois contre moi une. — Vous qui avez l'expérience des figures de poitrinaires, dit un jeune homme à l'aubergiste, combien donnez-vous à vivre à cette pauvre dame, qui grelotte là-bas sur ce banc, quoiqu'il fasse un si beau soleil? — Elle ne verra pas la chute des feuilles ! — Pauvre femme ! Et moi, combien me donnez-vous à vivre? — Monsieur n'est pas malade ; monsieur n'est venu aux eaux que par partie de plaisir. » — La dame rentre à l'auberge. « Vous

causiez là, il n'y a qu'un moment, dit-elle à l'aubergiste, avec un pauvre jeune homme qui a les pommettes bien rouges et les lèvres bien gercées; vous qui voyez tant de malades, combien lui donnez-vous à vivre? — Il ne passera pas l'hiver! — Pauvre jeune homme! Et moi, comment me trouvez-vous? — Madame est en pleine guérison. » Et voilà chacun de mes deux malades qui se console en se croyant le moins malade des deux, et qui ajoute à la somme de ses jours ceux qu'il retranche à autrui. Triste calcul, qui ne guérira ni l'un ni l'autre, mais qu'il faut bien pardonner à l'égoïsme de mourants! C'est une justice à rendre à l'aubergiste, que s'il désire que les gens soient malades, il ne désire pas moins qu'ils vivent; car, s'ils sont malades, ils viennent chez lui, et s'ils vivent, ils y restent.

Pendant le séjour que je fis aux Eaux-Bonnes, je voyais souvent se promener, dans le jardin dit du *gouvernement*, un Anglais de trente ans, et sa jeune femme, qui allait bientôt devenir mère. Le mari avait tous les symptômes d'une phtisie sans remède. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait; sa figure, pleine de résignation et de douceur, était ravagée par le mal; il errait lentement dans les allées du petit jardin, quand l'air était doux et les journées chaudes; tantôt prenant sous son bras celui de sa jeune femme (c'était dans ses meilleurs jours); le plus souvent s'appuyant sur le bras de sa garde-malade, qui le menait ainsi d'un banc à l'autre, car le pauvre malade ne marchait plus guère que pour aller s'asseoir. Tantôt elle lui faisait la lecture à voix basse et en s'interrompant souvent pour ne point le fatiguer; tantôt elle lui montrait le ciel, ce ciel si plein de vie, qui ne ranime pas ceux dont l'heure est marquée, ou bien le paysage qu'il ne pouvait plus parcourir que des yeux. Elle était plutôt agréable que jolie; mais à la voir si empressée, si douce, si attentive autour de

son mari, lui chercher des distractions et lui éviter des souffrances, on ne songeait guère qu'une autre figure pût aller mieux à une âme si délicate et si tendre. Ce ménage désolé intéressait tout le monde, et il faut être bien malheureux pour intéresser des malades. On les disait nouvellement mariés, heureux par le cœur, riches, ce qui les faisait plaindre d'autant plus, même par les pauvres, lesquels n'envient guère la richesse quand ils voient qu'elle ne peut pas donner à l'homme un jour de plus. C'était, d'ailleurs, tout ce qu'on faisait pour eux. Personne ne comptait sur la guérison du jeune homme, et la sympathie n'allait pas jusqu'à espérer qu'il serait sauvé; bien plus, on calculait le nombre de jours qu'il avait encore à vivre, et par une contradiction étrange, qui fait que nous sommes impitoyables pour ceux mêmes qui nous font pitié, on restait plutôt en-deçà qu'au-delà du nombre probable. Malheureusement, tout annonçait que la mort du malade arriverait à l'époque, et, disait-on, par amour du dramatique, le jour même où la jeune femme mettrait son enfant au monde. Une naissance contre un mort, un enfant qui vient contre un père qui s'en va, c'est tout ce que veut la loi fatale de la reproduction des êtres; mais combien de douleurs domestiques, de déchirements de cœur, d'adieux amers à la vie, combien de bonheur brisé, d'avenir détruit, coûte l'accomplissement de cette loi! S'il faut qu'il meure, me disais-je, que ce soit du moins après avoir vu son enfant; que le bonheur d'être père soit la dernière crise qui l'enlève de ce monde; que son dernier souffle effleure le front du nouveau né!

On conçoit très-bien que deux établissements thermaux, comme sont les Eaux-Bonnes et les Eaux-Chaudes, où l'on est exposé à rencontrer des écloppés ou des phtisiques, et forcé au besoin de s'intéresser à la vie d'autrui, attirent peu

les voyageurs qui ne sont malades que d'oisiveté, ou dont les maladies s'accommodent très-bien du régime de bals, de soirées, de gros dîners à table d'hôte, qui est l'hygiène qu'on suit dans les établissements des Hautes-Pyrénées. Mais c'est là ce qui protége la vallée d'Ossau contre les corruptions de Paris et de Londres. C'est ce qui fait qu'on n'y voit ni cette soif du gain, ni cette hypocrisie, ni cette laideur de l'espèce humaine, ni ces mendiants improvisés qui quittent leurs champs quand l'étranger passe, et viennent demander l'aumône sur la route; ni ces guides obséquieux et avides qui ne ramasseraient pas votre bâton sans vous faire payer cette complaisance; ni ces horribles femmes, si sales, si goîtreuses, qui ont été presque toutes mères avant d'être femmes; ni ces nuées de vilains enfants, de filiation si douteuse, qui, à l'entrée de chaque village, sautent ou rampent autour de votre voiture, et tendent la main, sauf à vous poursuivre de grimaces et d'injures, si vous ne leur donnez rien; ni tous ces vices des civilisations, qui prennent dans ces vallées je ne sais quelle crasse d'ignorance et de misère; toutes choses que l'étranger sème sur son passage avec son or, surtout l'étranger vain et sot comme vous en voyez tant, qui irrite l'avidité de tous ces mendiants disponibles, en leur montrant tout ce qu'on peut faire et tout ce qu'on peut avoir avec de l'or.

V.

UN ORAGE DANS LA VALLÉE D'OSSAU. — UNE NUIT DANS LA CABANE D'UN MONTAGNARD.

Il n'est guère de voyage qui n'ait son anecdote particulière, son aventure, de si peu qu'on s'écarte du clocher natal; à plus forte raison quand on s'en éloigne de deux cents lieues. Voici la mienne :

J'étais allé *dîner en ville*, un dimanche, à plus de trois lieues des Eaux-Bonnès, dans un village situé à l'entrée de la vallée d'Ossau, non loin de celui dont l'aubergiste vous donne des truites à déjeuner et à dîner, et à défaut de truites, vous dit comme au pauvre : « Que Dieu vous bénisse; je ne puis rien vous faire. » *Dîner en ville* dans les Pyrénées, à

plus de trois lieues de son gîte! un malade en traitement, venu aux eaux pour sa santé : quelle rage de festin ! Il est vrai que mon hôte était un médecin de mérite, et qu'un malade ne peut pas croire qu'il lui arrivera mal de s'être dérangé de son hygiène pour un médecin. J'étais à cheval : autre rage. Il faisait un temps superbe ; la vallée était éblouissante, les montagnes claires; le Gave roulait de l'argent. Au ciel, aucun nuage, un bleu sans fin, point de vent; la chaleur était étouffante. Dans tous les villages, les paysans sortant de l'église, dans leur costume du dimanche, plus neuf seulement que celui de tous les jours, ou plus vieux, mais moins mis; les filles, vêtues de rouge, avec leurs capulets, et sous ces capulets leurs délicieuses figures, plus reposées à cause du dimanche, et leurs chemises plus blanches que celles de la semaine, et leurs jupons plus beaux, ce qui ne gâte rien à la poésie; de joyeux enfants, point mendiants, point pendus à la bride du cheval du voyageur; de beaux vieillards causant sur la place de l'église, sénat de chaque village; de gaies commères riant aux éclats, peut-être de moi, peut-être de mon lorgnon collé à mon œil, peut-être de mon cheval, peut-être de mon costume, et faisant de libres observations sur moi comme j'en faisais sur elles; de grands garçons vigoureux, sains, élancés, regardant les filles qui les voyaient sans les regarder, tout prêts à se fatiguer à la danse pour se reposer des travaux du samedi; tout ce monde-là plein de projets, d'espérances pour le dimanche; ceux qui le peuvent, faisant l'amour; les autres buvant, les filles dansant, les mères gardant la maison pour l'enfant qui ne marche pas encore et pour le dîner qu'il faudra faire, les mères qui n'ont jamais ni loisir, ni plaisirs autres que ceux du cœur; les grands-mères assises sur un escabeau, à la porte de la maison, qui ne vont plus que du

seuil au foyer et du foyer au seuil, tant qu'il plaira à Dieu : voilà ce que je voyais tout en cheminant. Et aussi, pour que tout ne soit pas joie et fête, même un dimanche, un gros curé de village, en surplis, planté sur un fort bidet des Pyrénées, et précédé d'un bedeau agitant la sonnette des funérailles, allait donner le viatique à un mourant, peut-être à une de ces vieilles grand'mères qui était tombée en se traînant une dernière fois du seuil au foyer; car je ne voulais pas penser que ce fût un être jeune et utile qui mourût ainsi, un jour de dimanche, un jour de si beau soleil.

Rien n'annonçait que la journée dût finir par un déluge. J'allais donc à mon dîner de cérémonie, tout doucement, pour ne pas trop gâter un peu de toilette nécessaire. J'aurais dû pourtant remarquer sur le revers de la montagne et tout le long du chemin, des gens qui se hâtaient de ramasser les foins, comme s'ils n'eussent pas compté sur toute une belle journée. J'aurais dû réfléchir que ce n'était pas pour de petites raisons qu'ils avaient demandé au curé la permission de travailler le dimanche. Mais à moins d'être un de ces vieux rentiers qui, en toute saison et quelque temps qu'il fasse, se pourvoient toujours pour le cas de pluie, qui est-ce qui aurait craint l'orage, au mois de juin, dans une vallée des Pyrénées, et sous un ciel espagnol?

Après dîner, je me disposai à me remettre en route. Mes hôtes voulurent me retenir; j'insistai; on sella mon cheval, et me voilà sur le chemin des Eaux-Bonnes.

J'avais remarqué en partant que les nuages étaient nombreux et lourds du côté du couchant, et quoique je me fusse bien promis de revenir au pas, pour éviter le double inconvénient de la chaleur et de la fatigue, une certaine crainte vague me fit peu à peu prendre le trot, et tôt après le galop. Les nuages roulèrent longtemps et pesamment sur le même

point avant de se mettre en marche. On eût dit une grosse armée tournant sur elle-même, dans l'enceinte d'un camp, avant de déployer ses ailes et de se répandre dans la plaine. Je me dis : Il y a là un foyer de tempêtes et de pluies ; mais sera-ce pour moi ou mes amis de Pau ? Rien ne me le disait. Aucun souffle dans l'air, une chaleur de plomb ; un silence plus âcre que je n'en avais encore remarqué dans les montagnes, comme si tous ces êtres sans nombre qui bruissent sous l'herbe s'étaient tus tout à coup ; la voix du Gave, si faible et si lointaine, au milieu de cette large vallée, avait je ne sais quoi de criard et d'aigu ; le soleil était tout-à-fait caché derrière ce groupe de nuées jaunâtres, et tout dans la vallée était pâle, comme si les choses inanimées prenaient elles-mêmes, à l'approche de l'orage, la couleur de la peur. Je pressais mon cheval, et faisais agir l'éperon, malgré ma répugnance à demander aux bêtes plus qu'elles ne peuvent faire. L'œil sur le couchant, je suivais les mouvements des nuées, qui se remuaient à peine, et qui, sans prendre plus de place, devenaient seulement plus épaisses et plus noires. A la fin, la masse s'ébranla, se déploya en s'éclaircissant, et projeta deux ailes immenses, dont l'une se mit à planer dans la direction de Pau, et l'autre du côté de la vallée. L'extrémité de celle-ci arrivait juste au-dessus de ma tête et était comme mon zénith. En même temps, pour justifier ma comparaison d'une armée, le centre se porta en avant, remplit le demi-cercle que formaient les deux ailes, et bientôt toute la masse fut en ligne. Quelques minutes après, le ciel s'était abaissé jusqu'à mi-chemin des montagnes ; les nuages descendaient le long de leurs pentes ; toute la vallée, derrière moi, était fermée. Mais à l'autre bout, le ciel était resté pur : les montagnes avaient encore toute leur hauteur et toute leur transparence ; où j'allais, tout était lumière, tranquillité,

azur; d'où je venais, tout était pluie, tonnerre et tempête. Qui n'eût dit comme moi : « Ce sera un petit malheur, après tout, si je ne suis pas atteint. » Cependant le bout de l'aile formidable planait toujours au-dessus de ma tête, et ce nuage, qui me semblait à peine bouger, courait plus vite qu'un cheval au galop. Quelque chose me disait que ce seul bout aurait suffi pour me noyer moi et mon cheval.

Je gagnais du terrain; mais que la route est longue quand on est poursuivi par un orage! Les villages que j'avais traversés le matin étaient bien changés. Tout cet air de fête, toute cette vie du dimanche avait disparu. La place, ombragée de châtaigniers, où l'on devait danser toute la soirée, était déserte. Les filles rentraient dans les maisons, tristes, et, à ce qu'il me semblait, murmurant contre le temps. Chaque famille était assise devant sa porte, les yeux tournés vers la nuée, causant de l'orage qui approchait. Çà et là, quelques-unes de ces mères, restées au logis pour les enfants et le dîner, pauvres ménagères qui n'avaient pas même changé l'habit de tous les jours, passaient leur tête hors de leurs petites fenêtres de marbre noir, sans vitres ni châssis, et regardaient avec inquiétude du côté où le mari et les grands enfants devaient venir. C'étaient des figures ridées, mais touchantes, où la bonté avait remplacé la beauté, qui m'intéressaient même au milieu de mes préoccupations de valétudinaire, mais que j'intéressais fort peu. — Celui qui a quatre jambes à son service, pensaient-elles, arrivera; mais celui qui n'en a que deux et deux fatiguées, arrivera-t-il? — « Têtes de Rembrandt dans des cadres noirs » aurait dit un de ces amateurs qui n'ont jamais vu de têtes de Rembrandt.

Cependant le nuage avait pris les devants sur moi, et mon cheval, qui n'était point poussé par la force qui fait marcher les nuages, avait ralenti sa course. Il me restait encore plus

d'une lieue à faire. Une chose me donnait du courage, c'était l'inaltérable sérénité du ciel sur toute la partie de la vallée où était mon gîte ; mais quelques instants suffirent pour m'ôter cette dernière assurance. Pendant que le nuage s'avançait dans la vallée, d'abord précédé par moi et mon cheval, puis nous ayant devancé, il se faisait, à droite, à gauche et en face de moi, derrière les montagnes qui me les cachaient, une de ces évolutions de nuages qui ressemblent à des manœuvres militaires. Dans un même moment, de tous les points de l'horizon, l'orage déboucha sur la vallée et me cerna complétement. La portion de ciel qui était restée jusque-là si pure et si sereine fut envahie, tous les nuages se rejoignirent et firent sur ma tête une voûte qui allait bientôt se briser en éclats. Dès-lors, tout changea dans la vallée : les arbres, qui tout à l'heure étaient immobiles, s'émurent ; la voix claire du Gave fut couverte par un murmure immense, et par une sorte de frémissement universel. Et, chose étrange, tout cela sans éclairs, sans tonnerre.

J'étais seul sur la route ; c'était le moment de faire de graves réflexions sur les suites d'une transpiration rentrée. Je ne pressais plus mon cheval et le laissais cheminer, la bride sur le cou ; aussi bien la pauvre bête, calculant ce qui lui restait de chemin jusqu'à l'écurie, et n'espérant pas y arriver avant la pluie, commençait à m'opposer une résistance passive, et aimait mieux recevoir l'orage que s'épuiser pour ne pas l'éviter. C'est en réfléchissant tous deux, chacun à notre manière, que nous atteignîmes un village, qui n'est qu'à une demi-lieue des Eaux-Bonnes. Je n'avais pas cru pouvoir aller jusque-là.

Arrivé sur la place, je vois des gens qui hochaient tristement la tête, pensant aux dévastations du lendemain. — « Ai-je le temps d'arriver aux Eaux-Bonnes avant la pluie ?

demandai-je à l'un d'eux. — Oui; mais prenez cette cape, par précaution. » — Et il me jette sa cape, gros manteau de laine blanche, surmonté d'un capuchon. — « Votre nom! » lui dis-je en piquant des deux. Il me le crie au hasard; mais le vent couvre sa voix, et je me sauve sans savoir à qui je dois ce service. Mon cheval se ranime, comme si l'expérience d'un homme du pays l'eût fait revenir de sa première idée. Mais à quinze cents pas du village, le tonnerre éclate tout près de moi le vent enlève ma cape et écarte mon cheval. Les nuages se ruent du haut des montagnes au fond de la vallée et se déchirent avec fracas contre les rochers; tout autour de moi l'horizon se resserre; la vallée n'est plus qu'un espace sans forme et sans issue, où le vent emprisonné cherche à se faire jour, et revient à chaque instant sur lui-même, comme s'il était repoussé de toutes parts. Que vais-je devenir? Mon cheval effaré ne veut ni reculer ni avancer. Faudra-t-il donc être aplati par la pluie ou foudroyé par le tonnerre dans le milieu d'un chemin? J'aperçois à ma gauche, à quelques cents pas, cinq ou six maisons isolées, et un petit sentier qui y mène. J'enfile le petit sentier, je passe le Gave sur un pont de planches, et je me jette dans la première maison qui se présente. En ce moment, la pluie, le tonnerre, les éclairs couvrirent tout le chemin que je quittais; et quand la Providence eut mis à l'abri le ciron intelligent que les vents venaient de ballotter sur la grand'route, elle déchaîna la plus épouvantable tempête. Ma pieuse grand'mère aurait dit que le doigt de mon bon ange était là; qu'il avait eu pitié d'un malade, et que son aile blanche avait retenu sur ma tête toutes ces furies de vents et de pluie; mais nous autres hommes du siècle, incrédules sans impiété, nous ne savons plus qui remercier de pareilles choses.

Quoi qu'il en soit, j'étais sous un toit, et un toit dans le sens le plus littéral. J'étais si pressé et si effrayé, que je n'avais pas pris le temps de regarder où j'entrais, ni qui m'avait offert un asile. Après quelque silence, je remarquai que mon hôte était un vieillard, sans cheveux blancs, par conséquent un vieillard qui n'est pas dans les romans; mais un homme de la montagne, âgé et robuste, qui perdait ses cheveux encore noirs, car il faut les perdre un jour ou l'autre, noirs ou blancs. Il me dit en mauvais français que tout venait de Dieu, et qu'en conséquence il m'offrait sa maison comme à un étranger envoyé de Dieu. J'acceptai en bon français, et je serrai ses vieilles mains rudes dans les miennes, joignant la pantomime aux remerciements, afin qu'il comprît au moins l'une des deux choses. Il plaça une chaise devant le feu, jeta sur le foyer quelques branches de buis, et m'invita à m'asseoir, le dos contre la flamme; ce que je fis. Après quoi il sortit. J'étais seul dans la chaumière; j'eus le loisir de voir à la clarté du bois qui pétillait l'ameublement de mes hôtes. C'était la pauvreté, mais la pauvreté propre, si différente de la misère. Aux poutres du plancher pendaient d'appétissants quartiers de porc, la viande de luxe et de nécessité du pauvre; car c'est la seule qu'il mange, surtout dans ce pays. Aux deux coins de la pièce, deux grands lits avec leurs ciels carrés, et leurs rideaux de serge verte; près de la porte d'entrée, la pierre de l'évier, et deux seaux bien luisants, et le bassin de cuivre qui sert de verre à boire à toute la famille. Pour ornements, quelques saints enluminés avec leur histoire en vers à la marge, à demi effacée par les *traces* des mouches; et, ce qui m'intéressait bien plus, quelques beaux épis de maïs, d'une grosseur énorme, épis modèles, comme la grappe de raisin de la terre de Chanaan. Trois ou quatre escabeaux de bois, per-

cés dans le milieu, pour la facilité de les prendre; une seule chaise, celle où j'étais assis. Le jour venait dans la chambre par une fenêtre large comme le cadre d'une tête de grandeur naturelle; un volet de bois fermait par dedans cette ouverture; de sorte que pour éviter le froid, ils sont obligés de n'y voir pas clair. Cependant, un trou carré est pratiqué dans le volet, et s'ouvre et se ferme comme une cage d'oiseau; c'est par là qu'ils regardent le matin quel temps il fait, et quelle heure il est. J'entendais bouillir sur le feu une large gamelle pleine de lait: « la famille doit être nombreuse, » me dis-je à moi-même. En ce moment même, tout le monde entra.

Il y avait l'aïeul, celui qui m'avait reçu; un homme d'un âge mûr et sa femme; un garçon de vingt ans, d'une très-belle figure, et deux filles dont je sus bientôt l'âge, l'aînée de seize ans, la cadette de quinze, *mignonnes et formées*, enfants qui sont peut-être femmes à l'heure qu'il est, et seront mères l'année prochaine. Belle couvée, en somme, quoique vivant comme toutes les couvées, du pain de la Providence, c'est-à-dire de bien peu de chose. Tous se mirent à rire à la fois en me voyant, les hommes et la mère avec bruit, les jeunes filles souriant plutôt qu'elles ne riaient. Je vis bientôt que c'était leur manière d'accueillir leurs hôtes, et je fus touché de faire rire les gens d'autre chose que de mes ridicules. Le fils, qui avait été soldat, et entendait quelque peu le français, me traduisait tout ce qui m'était dit par chacun des membres de la famille; car tous me parlaient ou parlaient de moi à la fois, et tous riaient de ce que tous disaient. J'avais le cœur dilaté de voir tant de gaieté dans une maison dont les maîtres allaient faire leur souper du dimanche avec une gamelle de lait, et je me mis à rire comme tout le monde. Dans ce moment-là, nous nous entendions tous à merveille, et généralement toutes les fois que nous ne parlions pas.

Les remercîements faits, on m'offrit à manger. L'émotion et la fatigue m'avaient ôté tout besoin. Cependant, pour ne pas interrompre les rires hospitaliers de la famille en refusant, je pris un peu de lait chaud dans une écuelle de terre cuite et avec une cuiller de bois sans manche. Eux se mirent à souper de leur côté. Ils étaient assis sur les escabeaux, la gamelle devant eux, servie à même sur le plancher, qui tenait lieu de table, et ils y puisaient chacun par tour. Il y avait deux tablées : à l'une, le fils et son garçon, les deux bras de la maison; à l'autre, l'aïeul et les femmes. Ils mangèrent du lait, du fromage, le tout très-vite et avec de l'eau pour toute boisson. Le repas terminé, ils dirent les *grâces*, remerciant Dieu de leur modeste souper et, me dirent-ils, de l'étranger qui était venu leur rogner leurs parts. Après quoi on se mit en cercle autour du feu. Le fils, qui était l'oracle, tenait un bout de pin allumé, en guise de chandelle, qu'il mouchait de temps en temps en l'éteignant. La conversation était pénible; nous nous croisions souvent sans nous rencontrer. Le fils me transmettait toutes les questions : — si j'avais une femme, — des enfants; — quel était mon âge, — mon pays, — pourquoi j'étais venu aux Eaux-Bonnes; — ma profession; — et sur le gouvernement, de reste. Les réponses simples n'étaient pas toujours comprises, et les périphrases sont de peu de secours dans la cabane d'un paysan des Pyrénées. Pourtant je me fis entendre à peu près sur les premières questions; mais sur les deux dernières, ma profession et le gouvernement, je ne pus parvenir à les bien renseigner : toute l'intelligence du fils et toute la mienne y échouèrent : la famille n'en riait que plus fort.

Et d'abord, sur ma profession : « Ah! j'entends, me dit le fils, que je traduis, — Vous êtes maître d'école. » Et il riait, et tout le monde riait, — « Non, moins que cela. — Employé

» dans les bureaux? » — « Moins encore. » — Vous travaillez » dans les postes? » — J'avais beau faire : il élevait toujours ma condition. Je n'insistai plus, et je restai commis de l'administration des postes. Je n'ai vu personne qui eût une plus haute idée de l'homme de lettres que cet excellent montagnard. Partout où il voyait des lettres, il me faisait l'honneur de m'y placer, sans pourtant arriver à comprendre qu'il y eût des lettres qui ne fussent ni des lettres à la poste, ni des caractères mobiles, ni des *exemples* d'écriture, ni des lettres administratives, comme celles où on le prie, sous peine de sommation avec frais, de payer ses impôts.

Sur le gouvernement, je ne réussis pas davantage à l'édifier. Il se croyait toujours sous Louis XVIII; et il ne faisait pas une épigramme, le pauvre homme! C'est tout simple : un montagnard des Pyrénées ne peut connaître le gouvernement que par l'impôt. Or, l'impôt est prudent; il ne met pas sur ses *avis* au nom de qui il vous demande votre argent; l'impôt est un gouvernement à part, un gouvernement qui ne se nomme pas, qui survit à toutes les révolutions. Mon hôte, au pied de sa montagne, au bord de son torrent, à deux cents lieues de Paris, ne savait bien qu'une seule chose, la chute de Napoléon.

Tout en causant, si c'est causer que de parler chacun dans sa langue, je voyais mes gens bâiller. — Quand ce serait d'ennui, pensai-je en moi-même, il n'y aurait pas de quoi m'offenser : que viens-je leur parler français? — Mais la vraie cause, c'est que, levés avec le soleil, ils sentaient le besoin de dormir, après une journée passée tout entière au travail, moins l'heure de la messe. On me parla de m'aller coucher, et on me dit que j'avais, dans la chambre voisine, un des lits de la famille, celui du garçon, qui, cette nuit-là, devait coucher avec l'aïeul. Le fils me montra toutes les aisances

et dépendances, mais dans un style si obscur et avec tant de circonlocutions, qu'à mon tour je ne compris pas ce qu'il me voulait. Finalement, tout le monde se coucha, les filles dans la chambre de l'aïeul, moi dans la chambre de leur père et de leur mère, par honneur, j'imagine.

Je n'entrai pas sans quelque effroi dans un lit dur, grossier, ayant pour tenture des toiles d'araignée, avec toutes les menaces d'insectes de toutes sortes que j'avais à craindre, et que mon imagination de malade multipliait. Je m'étais couché tout habillé, bien décidé à ne livrer à l'ennemi, quel qu'il fût, que mes mains et mon visage. Au bout d'une heure, tout ce que j'avais laissé exposé fut envahi par une nuée de puces qui me mirent en sang. C'était peu pour ce que j'avais craint. Voyant donc que je n'avais affaire qu'à une seule espèce d'ennemis, à des puces habituellement nourries d'un jeune gars de vingt ans, je fis bonne contenance et me défendis avec vigueur. Il y eut des morts sur le champ de bataille; j'en ai la conscience nette : j'usais du droit naturel de défense. Mais je ne m'en vantai pas à mes hôtes, lesquels auraient peut-être pris le parti de leurs puces; car j'imagine qu'ils laissent vivre ces petites bêtes, comme venant aussi de Dieu. La nuit fut longue et agitée; mais je n'avais que l'incommodité des piqûres et pas le dégoût. Il y a telles circonstances où c'est un grand bien de n'avoir que le moindre des maux. Le lendemain, au petit jour, les poules vinrent dans la chambre, becquetant et criant tout au tour de mon lit, et je voyais le mari et sa femme, qui me croyaient endormi, se lever sur leur séant, et faire à ces maudites poules *pchie, pchie, pchie,* ce qui augmentait le bruit, en les faisant voleter en tumulte. Enfin je me levai, et je quittai cette maison de puces, de poules et d'hospitalité, après avoir fait mes adieux à la famille et reçu les siens, adieux touchants de part et d'autre, quoique de la

leur mêlés de rires, et je regagnai les Eaux-Bonnes, et me mis dans un bon lit, où j'oubliai leurs puces, mais non leur accueil.

C'est ainsi que, dans le même jour, j'ai vu, malgré moi et de plus près que je n'aurais voulu, un orage dans les montagnes, et fait, encore malgré moi, des observations de mœurs montagnardes. Ce fut là l'unique aventure de mon voyage : petite aventure, je le sais; mais combien de voyageurs en ont de plus intéressantes, qui ne sont ni des mensonges ni des aventures refaites dans le cabinet?

VI.

LES MONTAGNES. — LES CASCADES.

Mon instruction dans les choses des montagnes commença par la perte d'une illusion. Il n'y a guère d'instruction qui ne commence et surtout ne finisse ainsi. J'étais parti de Paris, croyant encore aux nuages, non pas aux nuages tels que peut les comprendre et les analyser M. Arago, le seul de nos savants qui ait le génie du langage élémentaire et le secret de communiquer aux ignorants ce qu'il sait, mais tels que les comprennent les enfants et les poëtes, et ceux qui, n'étant ni enfants ni poëtes, ont conservé quelque peu de la naïveté des uns et goûtent beaucoup les rêveries des autres. Un matin

donc, ayant ouvert ma fenêtre, je vis, à quelque cinquante pieds au-dessus de ma tête, un gros nuage gris, qui remontait lourdement la montagne, avec je ne sais quel bruissement insensible qui me glaça de froid, quoique le temps fût très-doux. — « Qu'est-ceci? demandai-je en grelottant. — C'est un vrai nuage, me dit-on; vous devez être bien heureux de savoir ce que c'est qu'un nuage. » Celui qui me félicitait ainsi de l'honneur que me faisait ce nuage en se mettant à la portée de ma main, était un Anglais, vêtu d'une blouse bleue et appuyé sur un bâton ferré, plus long que lui, digne homme qui avait amené aux eaux sa fille, la dernière de trois, pour la sauver du mal qui avait enlevé ses deux sœurs. « J'en arrive, ajouta-t-il. — D'où? — Du nuage. » Et il me montrait sa blouse toute pénétrée d'eau. Pendant que nous causions, le gros nuage montait, découvrant les flancs boisés du mont, comme une toile de théâtre; à la fin, il atteignit le sommet, couronna les bords de l'entonnoir au fond duquel nous étions, et s'y fixa pour toute la journée, comme je pus le voir à loisir.

J'avais le chagrin d'un enfant dont on vient de briser les joujoux. Quelle triste théorie que celle du nuage réduit à sa simple réalité! Un brouillard qui ne tombe pas et qui sent mauvais! Ce n'est plus ce trésor de pluies fécondes que la main de Dieu promène sur le monde; ce ne sont plus ces voiles transparents qui se placent entre le soleil et l'œil de l'homme pour ménager sa faible vue. Voilà comme une poésie en chasse une autre. La montagne avait détruit pour moi la magie mobile des nuages.

Quelquefois pourtant je me réconciliais avec les nuages. Quand le temps était beau, sur le midi, et que les nuages, après avoir erré toute la matinée au sommet des montagnes, avaient été enlevés dans les airs et dispersés dans tout le ciel

par les vents, s'il en restait un plus lourd que les autres, qui se fût égaré au fond d'un ravin, et se fût suspendu entre la terre et le ciel, c'était un plaisir plein de rêverie de le voir se détacher de la montagne, se balancer longtemps au-dessus du ravin, puis monter, puis redescendre, et, à la fin, prenant son essor, s'aller réunir à quelque autre nuage qui passait par là, dans les régions supérieures. Je me figurais alors que ce pouvait bien être ainsi que les anges du monde biblique descendirent sur la terre pour aller faire l'amour avec les filles des hommes, si même quelques-uns ne vinrent pas dans cette vallée, où les filles des hommes sont si belles. Il semble que ces nuages déposent mystérieusement un fardeau sur quelque plateau solitaire, et remontent ensuite vers celui qui les envoie. Par malheur, ce fardeau, c'est tout simplement une abondante rosée qui entretient sur ces monts une verdure éternelle, et que de beaux papillons, d'un blanc de neige, vont boire au fond des fleurs de la montagne, dans la courte saison des papillons et des fleurs.

J'allais souvent me promener là où les nuages avaient passé la nuit, laissant au bout de chaque feuille une goutte d'eau, la seule nourriture, avec l'air, de la verdure de ces montagnes. C'étaient des buis plus hauts que l'homme, répandant à l'entour une odeur forte et saine : grande nouveauté pour moi, qui n'avais vu que les buis chétifs des collines de mon pays, dont le plus grand, qui ne me paraissait grand que parce que j'étais petit, était le rameau d'honneur offert au curé, le jour des *Rameaux*. C'étaient encore des hêtres courts, trapus, aux troncs énormes, à la tête maigre et menue, qui sortent d'entre les rochers et les brisent, arbres qui ne demandent à la montagne qu'un appui, et qui se nourrissent d'air et de brume. On ne sait où plongent les racines de ces hêtres ; on voit seulement le dessein de la nature, qui a mis toute leur force dans

leur tronc, pour qu'ils résistassent aux vents et aux orages, et leur a donné un feuillage rare et peu fourni, pour qu'ils offrissent moins de prise. Leur nourriture est un mystère. J'ai vu de ces hêtres, et ailleurs, des pins qui adhèrent au rocher, sans y entrer, et se tiennent debout, verts et vigoureux, par une sorte d'équilibre dont le savant, pas plus que l'ignorant, n'ont le secret. Le granit enfante des arbres qui donneraient assez d'ombre pour abriter un homme.

Les gens à impressions mobiles ne doivent pas se hâter de juger les montagnes : à chaque instant l'opinion change ; ce qui vous fatiguait hier vous plaira demain. Les premiers jours, on n'est frappé que de la monotonie : des montagnes, toujours des montagnes, et toujours les mêmes montagnes, se dit-on avec ennui. Il ne faut pas les traverser en courant pour les aimer ; il faut les monter et les descendre, les voir en détail, les pratiquer. Rien de plus monotone en apparence, et rien de plus varié pourtant. J'ai fait bien des lieues sans voir deux montagnes qui fussent semblables ; elles varient sans cesse de hauteurs, de bases, de végétations, d'aridité, et quand on y a vécu quelques semaines, on y trouve la même richesse d'aspects qu'à toutes les grandes choses de la nature, si une et si variée. Il faudrait imaginer des noms nouveaux pour toutes les ouvertures des montagnes ; car il y en a qui ne sont ni des vallées, ni des gorges, ni des défilés, ni des cols. Ici, vous êtes serré entre deux chaînes qui se touchent ; étourdi par le fracas du torrent qui coule à vos pieds, et, chose étrange, qui ne peut pas, avec tout son fracas, couvrir l'écho qui vous renvoie vos paroles. L'air vous manque ; vous êtes dans l'ombre. Tout à coup, à un détour inattendu, les deux montagnes s'écartent ; leurs cimes s'éloignent à perte de vue ; ces masses, qui tout à l'heure étaient à pic et pendaient sur votre tête, vous les voyez se coucher et comme

s'étaler par pentes douces, et alors le pâtre et ses troupeaux, le montagnard et sa maisonnette, monter sur leurs croupes inclinées, et s'y asseoir au milieu de frais bouquets d'arbres, loin du bruit du torrent. Là, ce ne sont plus les cimes des monts qui s'éloignent, mais leurs pieds; alors le passage s'élargit et devient vallée; le torrent se met au large, prend du terrain, et devient rivière; le soleil, qui couronnait tout à l'heure le sommet du défilé de quelques bandes chaudes et lumineuses, inonde cette plaine nouvellement découverte, se glisse dans tous les plis du terrain, et va réjouir, sous son toit solitaire, le montagnard dont il est la seule richesse.

Ailleurs, un des côtés seulement de la chaîne s'écarte, et forme comme un petit golfe circulaire, assez large pour contenir une cabane, et autour de la cabane, quelques perches de prairie, où paissent une chèvre et son biquet. La cabane est au bord du torrent, sur lequel on a jeté une planche ou un tronc de pin, pour communiquer d'une rive à l'autre. Cette cabane, ce pré, ce tronc de pin, tout cela semble fait pour la chèvre et son biquet. C'est la mise en scène de la fable de La Fontaine; seulement l'ennemi n'est pas le loup, mais l'ours, dangereux ennemi, quand il lui prend fantaisie de manger autre chose que des fraises et des baies de montagne. Je voyais le *loquet*, le trou par où le petit doit regarder si l'ennemi fait patte blanche; la porte de la cabane était de la hauteur d'une chèvre. Rien n'y manquait, ni la traînante mamelle, ni ce goût d'herbes fraîches qui parfument les fables de La Fontaine. Au reste, ce n'est pas la seule fois que j'ai trouvé sur mon chemin quelqu'un de ses personnages, hommes ou bêtes.

Les formes extérieures des montagnes ne sont pas moins variées : quelques-unes sont courtes, ramassées; le roc rougeâtre se replie sur lui-même, et se noue comme un tronc

d'arbre : ces montagnes s'élèvent peu, comme les arbres noueux ; d'autres sont élancées, droites, maigres, rongées par les éboulements d'une lave friable et mince, dont les feuilles semblent avoir été séparées par d'innombrables scies; quelques-unes sont sèches, et paraissent altérées ; quelques autres, percées de toutes parts par les eaux intérieures, pleuvent incessamment des gouttes limpides, petite force sourde qui agit éternellement, et qui finira par les dissoudre. J'en ai vu qui étaient bouleversées et comme brisées en éclats par quelque explosion souterraine. En s'approchant de ces amas de débris, on ne peut pas comprendre comment l'homme a pu s'y frayer un passage. Mais il faut si peu de place, même pour l'homme qui a une taille de tambour-major, et qui s'est agrandi de trois plumets ! On passe donc à travers des fentes de rocher ; on glisse, sans aucun danger, au milieu des éboulements, dans la direction du torrent qui s'y fait jour, lui aussi, car il faut que tout cède à l'eau, et qui s'agite avec tant de bruit, dans son lit encombré, qu'on dirait un chaos qui va s'ébranler pour devenir un monde, et que ce mugissement des eaux est le bruit d'un travail sourd de création. En rêvant ainsi, on atteint les limites de ce chaos, et alors on voit succéder, par un passage insensible, l'organisation aux débris, et la terre créée au chaos.

Mais quand on a vu pendant quelque temps de toutes ces belles choses, on est las ; on soupire après un horizon ; on donnerait beaucoup pour voir une plaine plate, fût-ce même les plaines de Saint-Denis ou des Sablons. Ce qu'on cherche dans les montagnes, ce qu'on poursuit, au prix de mille fatigues, c'est un horizon. Tous ces sommets inaccessibles finissent par vous attrister comme les murailles d'une prison ; on étouffe, on s'impatiente : il semble qu'on manque de liberté et d'air. Toujours voir une chose où l'on ne peut

pas aller avec ses pieds ; toujours se choquer contre un obstacle infranchissable ; toujours rêver un horizon derrière un mur, finit par devenir une peine d'esprit, un supplice. L'homme n'aime pas à s'entendre dire : « Tu ne peux pas ce que tu veux ; » or, c'est ce que les montagnes vous répètent sans cesse. Il y a des heureux qui se font porter en chaise jusqu'au sommet des pics les plus élevés, et, de là, se donnent le plaisir de voir du pays sans se fatiguer. Mais ceux qui ne peuvent pas gravir les montagnes sur les épaules d'autrui, ou qui n'ont pas assez d'haleine pour y aller sur leurs jambes, ceux-là s'ennuient bientôt de ramper auprès de ces murs, et regagnent à reculons la plaine.

Comme on se lasse des montagnes, on se lasse aussi des cascades. D'abord on est saisi par un bruit si puissant et si nouveau ; on s'en emplit l'âme et les oreilles ; mais bientôt le bruit vous fatigue, comme toute chose qui ne change pas et ne finit pas. On s'impatiente pour cette eau qui ne peut rien changer à sa loi, et qui fait cascade éternellement, au même endroit, jour et nuit, qu'on la voie ou qu'on ne la voie pas. De loin, le bruit des cascades plaît davantage, parce que le mouvement si varié des vents, leurs courants sans nombre, modifient les sons, déplacent les échos, affaiblissent ou élèvent les voix, les approchent ou les éloignent, font éclater, tonner ou mourir les bruits. Mais, sur le bord même du torrent, on éprouve une sorte de colère contre cette éternité aveugle, surtout quand on fait des retours sur soi-même, et qu'on s'avoue que sa pensée et sa vie n'auront pas tant de durée que cette eau et ce bruit.

D'ailleurs, il en est de certaines curiosités naturelles comme de certains drames : jamais ce qu'on voit n'égale ce qu'on voudrait voir ; jamais la cascade n'est assez forte ni assez mugissante ; jamais le drame n'est assez sanglant, ni la cata-

strophe assez terrible. Quand on est entré dans l'extraordinaire et dans le rare, on ne peut plus se plaire qu'au monstrueux. Qu'est-ce, en effet, qu'un torrent qui tombe de quelques centaines de pieds, en comparaison d'un fleuve d'Amérique, qui se rue dans un abîme avec toute cette masse d'eau sur laquelle voguent des navires? Qu'est-ce qu'un cinquième acte qui ne nous montre que les planches des cercueils, en comparaison d'un dénoûment qui nous pourrait montrer les linceuls et les cadavres? Devant une rivière qui coule doucement au fond d'une vallée, on ne se sent jamais pris d'impatience, à moins d'être vide et d'un naturel ennuyé. De même on ne s'ennuie pas d'un drame sage, reposé, où les passions sont plus profondes que verbeuses, où la terreur va à l'âme sans la fantasmagorie du spectacle, où la catastrophe est d'autant plus sentie qu'elle est plus justifiée par d'habiles développements de caractères, et moins étalée aux yeux. Sitôt qu'on est transporté dans un monde d'émotions inconnues et quelque peu forcées, l'imagination devient insatiable, et on ne la contente qu'en l'épouvantant.

De certaines choses extraordinaires, la première qu'on voit est la seule qui étonne; et cela peut se dire encore de la cascade comme d'un certain drame. J'eus un double plaisir à voir ma première cascade : d'abord parce qu'elle était la première, ensuite parce que j'en avais fait la découverte. C'était dans le torrent qui mène aux Eaux-Bonnes. Je me promenais au bord de ce torrent, cherchant de l'ombre; et puisqu'il m'était défendu d'aller m'asseoir au sommet de ces pics où l'air est si pur et si rafraîchi, je me cachais au fond du ravin pour éviter un soleil dévorant. J'errais au hasard, sans suivre de sentier, m'enfonçant sous les hêtres, attiré, comme malgré moi, vers un bruit étrange, autour duquel je tournais sans pouvoir l'atteindre, descendant au bord de l'eau,

puis remontant le long des rives, tantôt perdant ce bruit, tantôt l'entendant tout près de mon oreille : c'était une cascade. L'épaisseur du bois, les mille détours du torrent, les courants d'air, en dispersant ou en concentrant le bruit de la chute, m'avaient fait croire que j'en étais loin quand j'en étais tout près, et tout près quand j'en étais loin. Enfin je l'avais trouvée. Je me laissai donc mouiller de sa poussière humide ; j'avançai ma tête sur le bord pour sentir mes cheveux soulevés par ce souffle puissant d'une eau qui tombe de cinquante pieds ; car cette cascade n'a que cinquante pieds de chute : aussi n'est-elle point vantée.

Ce bruit, si nouveau pour moi, me donna une sorte d'étourdissement qui n'était pas sans charme. Il semble qu'on ne s'entende plus penser, et que l'âme soit assourdie comme l'oreille. Les êtres qui vivent ici ne savent pas ce que c'est que le silence. Je me parlais, et ma voix n'arrivait pas jusqu'à mon ouïe ; je marchais, et mon pied ne faisait rendre aucun son à la terre ; je criais, et il me semblait que je me parlais tout bas. Un voyageur égaré pourrait se trouver ici à côté d'un brigand, et tous deux passer la nuit, adossés au tronc du même hêtre, sans qu'il n'y eût ni un voleur, ni un volé, ni un assassin ni une victime. Un contrebandier pourrait compter son butin à quelques pas d'un douanier à l'affût. Un ours affamé serait forcé de jeûner à côté d'un *isard*[1] gîté sous la feuillée. Je m'étais assis, et je rêvais à cela, me croyant bien seul, lorsqu'ayant jeté les yeux machinalement autour de moi, je vis à ma droite, sur un quartier de marbre blanc où tombaient quelques rayons du soleil, qui s'étaient glissés à travers le bois, un beau lézard faisant son dîner d'un sca-

[1] Le chevreuil des Pyrénées. C'est, dit-on, une espèce qu'on ne trouve que là.

rabée ; et, à ma gauche, un vaste chapeau de paille sous lequel était un savant, lisant une flore des Pyrénées. Ni le lézard ni le savant ne m'avaient entendu marcher, parler, crier, et ils étaient tous deux à la portée de ma main. Je regardais le lézard se dresser sur sa queue, se baisser pour mieux saisir le scarabée, dont l'aile dure était la seule défense ; je regardais le savant feuilleter sa flore des Pyrénées, et y chercher la famille d'une petite fleur bleue qu'il tenait dans sa main. J'aurais pu faire la lecture derrière lui, et prendre ma part de ses doctes expériences. A la fin, le lézard vint à bout de son scarabée, non sans peine, et se coucha le long d'une raie de soleil pour faire sa digestion. Quant au savant, je compris, à son geste animé, aux mouvements précipités de son grand chapeau de paille, qu'il avait trouvé la famille de sa fleur, et qu'il poussait des exclamations de joie. Je me levai et partis sans déranger le lézard ni le savant. Ce savant est tellement un savant, qu'il est de l'académie des Inscriptions.

Mais, encore une fois, avec l'assaisonnement d'un lézard mangeant un scarabée, et d'un savant de l'académie des Inscriptions classant une fleur des Pyrénées, la cascade est d'un médiocre intérêt. Pour un voyageur de livret, pour un *touriste* dont toutes les admirations ont été rédigées d'avance, une telle parole est un blasphème, je le sais ; mais je parle comme je sens. J'ajouterai même que c'est une bien sotte espèce que le voyageur et le *touriste* de livret. Ses impressions se font à son auberge, avant son départ pour le lieu où la *curiosité* doit les lui fournir. Il sait par les livres et par les ouïdire de *touristes* de sa sorte, ce que c'est qu'une montagne, une cascade, un lac ; il est parfaitement sûr d'avance que la montagne est une *belle horreur*, généralement ; que la cascade est remarquable par ses arcs-en-ciel et par ses eaux, qui res-

semblent à des pierreries (style de livret) ; que le lac est une masse d'eau bleue et profonde, et une chose généralement mélancolique ; car on n'a pas appelé sans raison *lakistes* certains poëtes de la Grande-Bretagne, rêveurs et rêves-creux ; et notre voyageur a assez de littérature pour savoir même cela. Le voilà donc parti, possédant son thème sur le bout de ses doigts, sachant où il faut montrer de l'horreur, de l'imagination, de la mélancolie, et en ayant fait une provision dans sa malle. Arrivé devant la montagne, vous l'entendez dire : « C'est cela ! » — Devant la cascade : « C'est bien cela ! » — Devant le lac : « C'est parfaitement cela ! » — Mais cela, quoi ? — « Ce que j'en savais avant de sortir de l'auberge. » — Comment donc prenez-vous tant de peine pour voir une chose que vous saviez déjà ? Je ne suis pas de votre espèce, grâce à Dieu. Je ne sais rien que je n'aie vu, et ne crois d'avance à aucune description. — Voilà le type voyageur ; ils s'acquittent d'un devoir, ils collationnent leurs impressions avec leurs lectures ; et comme ils sont résolus à ne voir que comme leur *Guide des voyageurs* a vu, ils trouvent toujours qu'on leur a dit vrai.

Je puis bien me flatter de n'être pas de cette espèce ; mais j'ai peut-être le défaut contraire, qui est de mettre dans toutes mes impressions une indépendance d'esprit, *quand même*, qui peut me tromper tout aussi bien que la banalité peut tromper le voyageur type. Je n'ai d'opinion sur rien que je n'aie vu et pratiqué : bonne disposition, je crois, si je m'en tenais là ; mais, au lieu d'arriver comme une table rase, j'arrive dépité et gendarmé contre les impressions d'autrui, surtout contre celles qui sont dans les livres, ce qu'on pourra retourner avantageusement contre les miens. Il en résulte que mes admirations ou mes antipathies se composent, partie de mon instinct, de mes impressions vraies, partie de mon esprit de révolte contre les admirations ou les antipathies d'autrui ; aveu que

je fais, non pour me donner l'importance d'un homme qui s'analyse tout haut, et qui convie l'univers à venir voir comment les caprices se forment dans son cerveau, mais pour mettre à l'aise ceux qui me voudraient faire l'honneur de prendre au sérieux mes petits jugements inoffensifs sur de petites choses.

Que la vue d'une lande sans fin est douce au voyageur qui est resté quelques semaines emprisonné dans les montagnes ! Que le silence d'une solitude de sables, où le vent ne trouve pas une feuille à remuer, est reposant pour une oreille émoussée par le tapage des cascades ! Exclamations que je me faisais à moi-même en cheminant dans les landes de Biaritz, petit village d'où j'allais bientôt voir la mer : la mer, le terme et peut-être le but de mon voyage, le dernier et le meilleur de ses souvenirs.

— 1833. —

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN FRANCHE-COMTÉ.

EXCURSION A LUXEUIL.

Je partis de Vesoul à six heures du matin. C'était vers la mi-septembre, par une de ces matinées brumeuses, froides, pénétrantes, qui mordent les doigts et le visage, comme dit Horace, mais qui donnent de si belles espérances pour la journée. Vesoul est au milieu de riantes prairies bornées par des collines; il fallait traverser une de ces prairies pour gagner une des collines de l'est, d'où part le vaste plateau qui conduit à Luxeuil. Je ne voyais rien à vingt pas devant moi. La prairie était noyée sous la brume; la colline, à un quart de lieue de la ville, avait disparu; je ne la reconnus que quand je me sentis monter. Arrivé au sommet, comme la

capote de mon cabriolet de louage dépassait la ligne de l'horizon devant moi, par-dessus les têtes des Vosges, je vis le soleil se lever, ce beau soleil qui pendant huit mois de l'année ne nous avait pas manqué plus de deux jours. J'eus son premier rayon, le seul que puisse soutenir le regard de l'homme. Singulière harmonie, ou plutôt singulière parodie! A deux horizons si différents, l'un reculé par-delà les mondes, l'autre formé par la petite crête d'une petite colline sur un petit point de ce globe qu'un rayon du soleil levant suffit pour embrasser et vêtir de lumière, se rencontraient en même temps, comme de propos délibéré, le soleil, le dieu visible, et deux des plus petits de ces myriades d'êtres animés auxquels il donne la vie, à savoir mon cheval de louage et moi, moi supérieur seulement à mon cheval par ce seul point, disent les philosophes, que j'ai conscience de ma petitesse infinie, mais mon cheval supérieur à moi par ce seul point qu'il ne s'occupait pas de la santé de sa petitesse non moins infinie.

C'était alors le moment le plus froid du matin. Tous ceux qui voyagent avant le jour savent que le lever du soleil est l'instant où l'air est le plus piquant; mais, comme c'est surtout par l'imagination que nous avons froid et chaud, le premier rayon du soleil nous réchauffe, quoiqu'il soit sans chaleur. Je le sentis pénétrer en moi et y réveiller la pensée encore engourdie des suites d'un sommeil interrompu. Un quart d'heure après, j'eus un spectacle splendide. La route longeait une petite vallée, à gauche, toute plongée dans la brume, et qui ressemblait au lit d'un fleuve roulant à pleins bords des eaux molles et vaporeuses. Ce même rayon de soleil qui était venu me réjouir au fond de mon cabriolet avait comme enfilé la vallée, et chassait devant lui ces vagues silencieuses; le fleuve s'affaissait peu à peu et s'encaissait de

plus en plus dans ces deux rives. Bientôt quelques pointes de peupliers sortirent tout humides, comme ces plantes fluviatiles qui montrent leur tête au-dessus des eaux ; puis insensiblement les cheminées de quelques fermes éparses dans la vallée, puis le moulin, dont le toit et le tic-tac semblèrent émerger en même temps ; puis le meunier tout blanc fumant sa pipe devant sa porte ; enfin çà et là, sur le lit du fleuve desséché comme par enchantement, des faucheurs coupant les regains de septembre, des vaches tondant l'herbe mouillée et emplissant leurs mamelles pour le déjeuner des habitants de Vesoul ; un ruisseau d'eau véritable où le soleil se mire tout l'été sans le dessécher, et tout le long de ce ruisseau des saules et des frênes formant une allée capricieuse ; et sur le petit sentier qui côtoie le ruisseau, sous les saules, une femme plus matinale que les autres poussant un âne vers la ville, pour y vendre ses provisions la première, et revenir de bonne heure à la ferme.

J'allais voir à Luxeuil un illustre malade. Celui-là est malade pour avoir aimé la science plus que la vie, et la gloire plus que la santé. Il a voulu dire des choses nouvelles avec la langue de nos grands écrivains, il a voulu être original en restant dans la tradition. Il a écrit pour ce siècle qui renie la langue de ses pères, comme il aurait écrit pour le public d'élite du dix-septième et du dix-huitième siècle ; il a donné au-delà de ce qu'on lui demandait. On l'aurait honoré, loué, enrichi à moins ; c'est lui qui s'est fait à lui-même les conditions de sa propre gloire, et qui s'est accablé de responsabilités et de devoirs : sa santé y a péri. J'allais le voir, j'allais le remercier du plaisir nourrissant que m'ont donné ses livres, triste et touchant pèlerinage dont je suis revenu en me faisant cette question : la plus belle gloire vaut-elle qu'on l'achète à ce prix ?

La route de Vesoul à Luxeuil traverse un beau pays, des champs bien cultivés, des villages aisés, de jolis bouquets de bois, quelques vignobles. Du reste, rien de pittoresque, rien qui demeure dans la mémoire, rien qui fournisse une description au *touriste;* et c'est tant mieux; car là où le *touriste* ne trouve pas à prendre de notes sur son calepin banal, l'homme a le pain et le vin en abondance. Là au contraire où le touriste s'échauffe, s'exalte, et donne carrière à son imagination moutonnière et à sa verve de convention, dites-vous que l'homme vit misérable et ne mange que de mauvais pain. J'aime un site pittoresque, mais j'y trouve moins de prix quand le chétif paysan qui y perd ses sueurs vient sur le bord de la route me demander l'aumône et me faire payer le spectacle de sa montagne et de sa cabane délabrée qui *y fait si bien*. Le touriste ne tient compte que des paysages qui font un tableau. Il dit : Ici une montagne, là un pauvre petit champ de pierre d'où une vieille femme courbée jusqu'à terre tire un à un quelques brins de lin, ailleurs un mendiant qui attend le voyageur..... à merveille! Mais, dans un tableau, ni cette vieille femme, ni ce mendiant n'ont faim. Je fais grand cas du paysage que le touriste dédaigne, car il en sort comme un bruit lointain d'activité et de vie, de travail heureux et béni du ciel, de santé, de danses joyeuses le dimanche, de noces fécondes, de mariages où l'on ne craint pas la venue des enfants, de procès entre gens qui s'arrondissent et s'accroissent; — bruit réjouissant qui vaut bien une sensation de curiosité mêlée de tristesse à la vue d'un paysage où la nature est rude à l'homme, et où la terre jalouse semble ne jouir que pour elle-même de sa sauvage beauté.

Après trois heures de route, on arrive à l'entrée d'une plaine immense, fermée par des collines, au pied desquelles

l'œil distingue à peine des formes confuses de maisons, d'où s'élance un clocher : c'est Luxeuil. C'est là que je devais trouver mon illustre malade, ce noble martyr de la science et de l'art, aveugle, brisé par le mal, et, quoique doué de l'énergie des âmes supérieures, ne pouvant pas rendre par sa volonté la vie et le mouvement à son corps qui plie sous lui, ni faire passer dans ses membres affaiblis quelque peu de cette flamme qui anime et fait marcher les créations de sa pensée. Qu'allais-je lui dire? de quel air me présenter devant lui? de quel air... qu'importe? Il ne devait pas me voir! Mais que lui dirais-je? Comment lui cacher que je venais de parcourir un beau pays, c'est-à-dire que j'avais les membres agiles, le corps souple, l'œil bon; — à lui qui passe sa vie sur un fauteuil, où ni ses yeux, ni ses jambes ne le peuvent mener; à lui qui, jeune encore, enfant de ce siècle, avec la noble beauté de la jeunesse sur le visage, se traîne comme les vieillards sur le bras d'autrui? Comment lui taire que j'avais vu du haut des collines du Jura se lever le magnifique soleil qui fait étinceler les glaciers des Alpes, — à lui qui ne voit plus le soleil que dans sa pensée, quand il a besoin de s'en souvenir pour éclairer quelque scène de ses livres; à lui qui a fait *depuis longtemps amitié avec les ténèbres*, selon sa noble et touchante parole? Et quand il s'informera de ma santé, comme c'est l'usage entre gens qui se retrouvent, je ne puis pas dire qui se revoient, lui avec une bonté particulière, parce qu'il sait que le travail m'a déjà fait tomber une première fois, comment lui dire que je suis valide et en bonne santé, sans qu'il fasse un amer retour sur lui-même? ou comment lui répondre que je souffre, moi aussi, et que je paie bien cher des travaux sans gloire, sans qu'il soit blessé que je parle de mes maux devant les siens, sans qu'il se dise intérieurement qu'il voudrait bien avoir pour toute santé ces

équivoques maladies qui permettent au patient d'aller voir lever le soleil sur les hauteurs du Jura? Car l'homme est ainsi fait, pensais-je en moi-même. Il est difficile que le malade ne trouve pas un air triomphant et injurieux à l'homme valide, et que l'homme valide, ou qui l'est comparativement, ne sente pas une honteuse joie en présence du malade. Un égoïsme secret perce à travers les protestations les plus sincères de sympathie. Ce sont comme des arrière-pensées toutes physiques qui se mêlent aux sentiments de l'âme. Entre deux amis, d'inégale santé, qui se demandent réciproquement de leurs nouvelles, le plus valide, en souhaitant de tout son cœur sa santé à son ami, ne sent-il pas en lui quelque chose qui s'applaudit d'avoir plutôt à faire ce vœu qu'à le recevoir?

Je pensais, tout en cheminant, à bien d'autres choses encore. Je ne le connaissais point, je ne l'avais jamais vu. Un lien d'admiration de mon côté, quelques lettres échangées, des amitiés communes, c'était tout ce qui me le faisait aller voir. De quel esprit était-il? Comment ce noble jeune homme supportait-il sa précoce vieillesse? Était-ce lui plaire que de le plaindre? Fallait-il le tromper sur son état, étouffer mes émotions à la vue d'une si touchante ruine, jouer l'indifférence, et, comme on fait pour certains malades de l'espèce de Louis XI et de Mazarin, — dont l'un, à demi mort, parait son cadavre de fourrures splendides, et dont l'autre se faisait farder sur son lit d'agonie, — offrir mon bras au paralytique pour faire une promenade dans le jardin? Ou bien, était-il de cette espèce plus commune de dolents qui changent leur médecin s'il refuse de classer, qualifier et traiter leur maladie, qu'on flatte et qu'on capte sûrement à s'attendrir sur leur sort, à leur trouver l'œil nerveux, la figure tirée; auxquels on craint de souhaiter la santé, de peur qu'ils ne

prennent ce souhait pour une injure, et qu'on soulage en en désespérant? Dans tout homme, me disais-je, il y a deux hommes : dans l'homme de génie, il y a l'esprit supérieur, il y a ensuite l'homme ordinaire, et c'est souvent le bon moyen d'arriver à l'un que de se mettre bien avec l'autre; c'est en flattant les petites faiblesses de l'homme ordinaire qu'on gagne la confiance de l'esprit supérieur. Y avait-il aussi deux hommes en lui? et de quelle nature était l'homme ordinaire? Spéculations puériles, je le sais, mais où j'étais naturellement porté, d'abord parce qu'on ne peut guère mieux faire que spéculer sur une longue route, droite et nue, à travers une plaine moissonnée ou vendangée, ensuite parce qu'il est assez dans notre nature d'anticiper sur le futur, et de se composer un rôle pour une pièce qui peut-être ne se jouera pas.

Ce que j'y gagnai, ce fut d'abréger le chemin. Je me trouvai bientôt dans une rue longue et étroite, bordée de vieilles maisons, la plupart insignifiantes, quelques-unes d'une antiquité intéressante, c'était le bourg de Luxeuil. Je demandai la demeure de mon malade, on ne la savait pas. Je me fis conduire tout au bout de la rue. Il y a là une maison du quinzième siècle, admirablement conservée, avec un balcon en pierre, au premier étage, d'une jolie forme et d'une construction hardie. Je pensai que ce pouvait bien être là qu'il demeurait; que cet homme, qui vit au milieu des générations passées, avait dû se loger dans une maison historique, d'autant plus que cette maison a un jardin sur le derrière, et qu'il y a je ne sais quelles harmonies naturelles entre un artiste et un monument d'art, entre un malade et un petit jardin solitaire : j'entrai; c'était bien là. Deux dames, propriétaires de la maison, me reçurent avec bonté. Mon cœur battait; j'avais peur d'apprendre de mauvaises nouvelles; je

le savais ayant beaucoup souffert dans ces derniers temps. — Comment va-t-il? — Bien mieux. — Je respirai; les compliments réciproques vinrent après.

Sa femme fut avertie de mon arrivée. Sa femme, noble femme, le bâton de sa vieillesse prématurée, si bonne, si empressée, si tendre pour lui, dont j'admirais le dévouement avant de le comprendre. Je l'ai bien compris depuis que j'ai vu le pauvre malade; un tel homme n'en pouvait inspirer plus, mais il n'en pouvait inspirer moins. Elle me dit qu'il se faisait une joie de *me voir*. Quelle dérision! toujours le mot voir, quoiqu'il n'ait plus d'yeux! Lui-même dit aussi : Je suis content de vous *voir!* Il est vrai qu'il voit par le cœur. — Ayez la bonté d'attendre un peu, on va le porter au jardin, sous la charmille : c'est là qu'il se tient tous les jours, pendant quelques heures, à l'ombre, et je lui fais une lecture, ou nous causons, de Paris surtout, et des amis qu'il y a laissés, et dont quelques-uns l'oublient.

— Il le croit?

— Il s'en attriste. Vous pourrez le consoler là-dessus.

— Oublié! non, me dis-je à moi-même; mais peut-être passé sous silence, omis; c'est la manière d'oublier des amis de jeunesse. Les vrais amis de l'écrivain supérieur ne sont-ils pas dans la génération qui vient après eux?

La conversation fut interrompue. On était venu nous dire qu'il nous recevrait sous la charmille; j'y allai. J'entendis une voix douce qui me demandait pardon de m'avoir fait attendre. Je ne le voyais pas encore. Cette voix me pénétra. J'entrai; je le vis qui étendait sa main du côté où il pensait que j'allais m'asseoir; je la serrai avec affection et respect. Il demanda s'il faisait du soleil, — je pouvais à peine en soutenir le reflet sur les feuilles brillantes de la charmille, — et si je n'en serais pas incommodé. Je le rassurai, et m'assis

près de lui. Ses paroles venaient lentement; il s'était promis de m'en tant dire! Je le regardai et l'écoutai avidement, des yeux, des oreilles et du cœur. Imaginez-vous une belle figure douce et souriante, un front élevé, harmonieux, d'une grande blancheur, qui m'a rappelé celui du Benjamin Constant, d'illustre mémoire; de beaux yeux noirs qui ne voient plus, mais qui parlent encore; qui se lèvent lentement, et quelquefois inégalement, l'un un peu plus que l'autre; qui ont de l'expression et n'ont pas de regard; qui ne sont que tournés vers vous et qui pourtant vous pénètrent; et, au-dessus de ces yeux, des sourcils noirs, épais, dessinés gracieusement; et, sur ce front, des cheveux de même couleur, abondants, soyeux, qui bouclent naturellement; une tête de beau jeune homme mûri par la pensée, avec un mélange de grâce et de gravité; une voix vibrante, maladive, mais assez animée; un nez fin; une bouche d'une belle forme, quoique légèrement contractée par l'habitude de la souffrance; et, sur toute cette figure, dans tous ces traits que la maladie n'a pas déformés, un bon sens bienveillant, de l'élévation et de la naïveté, les qualités de ses livres, intelligence, sagacité critique, sentiment de la vie. Je lui trouvai le visage calme, reposé, comme s'il avait le pouvoir d'empêcher ses souffrances intérieures d'altérer ce pur miroir où se réfléchit tout ce qu'il y a de bon, d'élevé, d'intelligent, hélas! et le peu qu'il y a de bonheur en lui. J'en fus d'autant plus surpris, que je venais d'apprendre par les siens qu'il avait tous les jours quelques moments de douleur aiguë; c'est là le prix que la nature impitoyable lui fait payer ce peu de belles pages qu'il écrit dans les courtes trèves de ses souffrances. C'est un dur marché que celui-là, une page pour une heure d'angoisses! Mais la crise passe et la page reste; il sait cela; il a foi, et il ne se plaint pas du marché.

Aucun détail n'est petit, d'un personnage si intéressant. Un de ses gestes habituels, quand il cause, est de porter sa main droite à son nez, et de le prendre entre ses deux premiers doigts, comme s'il le voulait effiler et polir. Pendant qu'il me parlait, la tête tournée et les yeux errants de mon côté, je regardais au fond de ces yeux avec une curiosité respectueuse, mais vive, comme si j'y avais voulu chercher quelque espérance lointaine de guérison. Je m'y voyais parfaitement, comme dans un œil qui regarde, réfléchi dans leur mobile et profonde prunelle; c'est toujours un miroir qui reçoit les objets, mais qui ne les renvoie plus à l'intérieur, au fond de cette pensée que le spectacle du monde visible ne réjouit plus; la maladie a tendu un voile noir entre son âme et ses yeux; je m'y voyais, mais je n'y pouvais voir toutes les nuances si délicates de sa pensée. Sauf une expression invariable de douceur et d'intelligence, n'y cherchez rien de plus : quand ses idées sont riantes, — et, grâce à Dieu, il lui en vient quelquefois au milieu des siens, — son regard ne rit pas; il reste grave, triste, douloureux; mais toutes ces nuances qu'il ne peut plus reproduire s'épanouissent sur tous ceux des traits de son visage que la maladie a respectés. Si vous ne pouvez pénétrer par les yeux dans cette âme choisie, vous le pouvez par le reste de sa figure, qui trahit toutes ses pensées par le jeu de toutes ses fibres vives et délicates, et qui n'en trahit que de nobles, de bienveillantes, d'inspirées. De temps en temps, un doux vent de septembre écartait les feuilles de la charmille, et laissait passer un rayon de soleil, un dard aigu, qui aurait blessé, même sous la paupière, un œil doué de la vue, et qui plongeait impunément dans le sien; il n'en sentait ni l'aiguillon ni la chaleur. Amère parodie du regard de l'aigle, qui fixe le soleil, mais qui le voit!

Je trouvai toutes mes anxiétés et précautions de la route bien ridicules. Il ne me dit rien de sa maladie, rien de ses yeux éteints, rien de ses angoisses de chaque jour, rien de ses nuits sans sommeil; il me parla de Paris, de son amour de l'art, de ses travaux en train, de ses travaux projetés, de ses merveilleux desseins. Il traite la douleur comme une perte de temps dont il ne faut pas se vanter. Je m'attendais à quelques retours plaintifs vers les belles années où il avait vu le soleil; et, par je ne sais quelle pointe d'égoïsme misérable, je les craignais, pour l'embarras de trouver en moi une sympathie et des consolations qui fussent dignes de confidences si poignantes. Il me les épargna. Est-ce donc qu'il se méfie même de la sensibilité d'un ami, et qu'il ne veut pas mettre les gens dans la gêne de se faire plus attristés qu'ils ne sont, et de parler au-delà de ce qu'ils sentent? Non. Pourquoi chercher une explication à mes dépens? S'il ne dit rien de ses maux, n'est-ce point qu'il ne trouve pas qu'on paie trop cher d'une vie mutilée une des premières places dans l'art; ou que, se sentant valide dans sa pensée, alerte, infatigable, cheminant librement dans les âges passés, ayant de la vie, non-seulement pour lui, mais encore pour tous ces hommes de l'histoire qu'il ressuscite et remet sur leurs pieds, il ne veut pas donner à la maladie l'avantage de la croire plus forte que sa volonté, et, comme les stoïciens, mais non dogmatiquement, il nie la douleur? S'il ne regrette pas le soleil sensible, n'est-ce point que dans cette tête où toute la vie s'est retirée, son imagination agrandie a allumé un soleil qui lui semble bien plus beau que le nôtre? Car il en est le maître, il le peut à volonté faire lever sur son monde intérieur, il le regarde en face, il le crée.

J'avais déjà passé deux heures avec lui; je craignais de le fatiguer; je demandai à voir la ville, et d'abord la maison.

Le médecin inspecteur des bains de Luxeuil, M. Monin, homme instruit et obligeant, s'offrit à m'accompagner.

— Je ne puis vous donner un meilleur cicérone, me dit le malade : allez, voyez d'abord la maison; elle est d'une belle conservation, et d'un style curieux.

L'avait-il donc vue? non. Il est venu à Luxeuil aveugle. Mais, sur de simples notes, il l'a devinée par la science et l'imagination, les deux yeux de son esprit; et s'il la voulait peindre, il serait moins embarrassé que moi qui n'ai pas la première et ne veux pas courir après la seconde.

Nous sortîmes, M. Monin et moi. A peine dans la rue :

— Eh bien, docteur, que pensez-vous de notre pauvre malade?

— J'en pense bien, et j'en espère mieux.

— Quoi! il pourrait vivre longtemps encore?

— Vivre vie d'homme, comme vous, comme moi.

— Allons, docteur, je suis prêt à tout admirer dans votre petite ville.

Nous étions alors en face de la maison, dans la rue. L'architecture est du commencement du quinzième siècle. Des fenêtres inégalement percées, disposées sans symétrie, coupées par la moitié, mais délicatement sculptées tout autour; à gauche, une jolie tourelle, toute festonnée, en saillie sur l'angle de la maison, d'un bout touchant le toit, de l'autre descendant jusqu'au premier étage, sortant à moitié du mur, et qui semble comme un ornement délicat qu'on y aurait collé. Au premier, ce balcon dont j'ai déjà parlé, admiré pour sa hardiesse, tout en pierre, régnant dans toute la longueur de l'étage, d'une élégance comparative, si les enthousiastes me veulent pardonner ce blasphème, beau vu le temps, mais hardi dans tous les temps. Dans le dernier siècle, l'un des propriétaires de cette maison, peut-être quelque

bailli (c'était la maison officielle des baillis), fit élever des colonnettes pour alléger la charge du balcon qui originairement portait tout entière sur de simples avances en pierre, doublement fatiguées par le poids et le temps. Ce prudent propriétaire a été traité de barbare par les puristes; mais sans ce barbare, le balcon serait peut-être à bas.

Dans l'intérieur, les planchers et les plafonds des chambres sont restés les mêmes; c'est l'art grossier mais solide des charpentiers du quinzième siècle. Deux cheminées, de forme grandiose et élégante, sous le manteau desquelles pourrait se chauffer debout un tambour-major, sont restées intactes, sauf des recrépissages au vernis qui ont émoussé les profils des pieux bas-reliefs qui les décorent, et dont l'un, si je m'en souviens bien, représente Adam et Ève chassés du paradis. L'une de ces cheminées, plus endommagée que l'autre, est l'inutile ornement d'une chambre où l'on fait sécher du linge, et où l'on garde des ognons; l'autre chauffe encore, en hiver, une chambre vaste, commode, avec un lit pour les hôtes. C'est cette chambre que les maîtresses de la maison avaient obligeamment préparée pour moi, pensant que j'y passerais une nuit, et m'y invitant avec beaucoup de grâce. Si mon temps m'eût permis de répondre à cette offre, peut-être, sur ce bon lit, haut et moelleux, enfoncé dans la plume qui porte aux bizarres rêveries, j'aurais songé que je voyais au coin de cette cheminée béante, les pieds étendus devant un feu doux et languissant, le corps plongé dans un vaste fauteuil, l'ambitieux abbé de Jouffroy, rêvant tout éveillé au chapeau de cardinal, pendant que le vent gémissait dans la cheminée, et que la cloche de l'abbaye sonnait le couvre-feu; — ou peut-être me serais-je imaginé voir mon noble paralytique, levé dès le matin, avec le soleil qu'il aurait revu, une canne de voyageur à la main, au

lieu d'un bâton d'aveugle, me venant éveiller dans ma chambre historique, pour aller passer avec lui les heures brûlantes du midi sous la fraîche feuillée du Val-Dajoux, nous entretenant du passé et du présent, dans des causeries molles et oisives, lui me parlant des morts, moi lui parlant des vivants !

C'est au cardinal Jouffroy que cette jolie maison doit son intérêt historique. Il était de Luxeuil, où ses parents tenaient un beau rang. Élevé pour l'Église, orateur goûté dans les conciles du quinzième siècle, ambassadeur du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, il fut distingué de Louis XI, qui débauchait au duc, son rival, tous ses hommes distingués, et qui fit obtenir à Jouffroy le chapeau de cardinal, le nomma son aumônier, le combla de bénéfices et d'abbayes, lui donna des troupes à commander et des mariages à négocier, et lui bâtit une fortune qui resta toujours au-dessous de l'ambition de Jouffroy. Son titre historique est d'avoir aidé à l'abolition de la *Pragmatique-Sanction*, qui gênait le pape, et que Louis XI échangea un peu trop vite contre des promesses que le pape ne tint pas. Cette abolition, entre autres choses, rendait au saint-siége la nomination des évêques français, que la *Pragmatique-Sanction* avait attribuée au libre suffrage des chapitres. Plus tard, Jouffroy, trompé par la cour de Rome, dans une ambassade qui avait pour but de régler des affaires temporelles, travailla au rétablissement de cette même ordonnance qu'il avait contribué à abolir, et il ne tint pas à lui que la nomination des évêques ne revînt aux chapitres. Son zèle pour la papauté n'était pas, comme on voit, purement religieux. Ce fut un de ces mille prêtres qui faisaient leur fortune par leur habit, et se poussaient aux honneurs spirituels pour leurs profits temporels : exemple assez commun d'une vie agitée, d'une ambition

mondaine et d'une ardeur insatiable pour les biens de ce monde, sous la triple robe de prieur d'abbaye, d'évêque et de cardinal; triple cilice d'orgueil, d'impureté et de convoitise, à cette époque et depuis.

Tout en face de la maison du cardinal Jouffroy, il y en a une autre, d'une architecture moins ornée, qui servait sans doute de dépendance à la première. Elle est flanquée à gauche d'une tour assez élevée; à droite une petite tourelle comme celle que j'ai déjà décrite, mais d'un travail encore plus délicat, si mes souvenirs ne me trompent, sort à moitié du mur, sur lequel elle dessine un élégant *cul-de lampe*, qui en forme comme le pied et d'où pendent des figures bizarres, dont les profils sont aussi fins que si la tourelle sortait des mains du sculpteur. Sauf la couleur noirâtre que le temps y a répandue, vous diriez un travail d'hier. Les échafauds viennent d'être enlevés. Quant à la tour, elle n'a pas d'ornements à sa paroi extérieure et circulaire; mais le dedans en est curieux. C'est un escalier large et doux, dont les marches s'étalent mollement, comme s'il avait été construit pour le pas débile et la respiration courte d'un vieillard. Il mène à différentes chambres carrées et spacieuses, habitées par de pauvres gens, avec leurs vastes cheminées d'autrefois, et ces manteaux béants qui attendent des *ormes tout entiers*, et sous lesquels s'accroupit, ramassée autour d'un petit feu de fagots, quelque pauvre famille qui a succédé aux gens de monsieur le cardinal. Cette tour se termine par une toiture en charpente, d'un beau travail, et qui est percée de lucarnes, d'où on a vue sur un riche paysage, et d'où le guet de monsieur le cardinal pouvait regarder loin dans la plaine. L'escalier est éclairé en dedans par plusieurs petites fenêtres pratiquées dans le mur circulaire, et au-dessus desquelles on lit, sculpté en caractères gothiques, alternative-

vent, *Ave* et *Maria*. Le marbre ne retient pas si bien que la pierre de Luxeuil les délicatesses du ciseau.

De la tour, M. Monin me conduisit à l'établissement des bains. Les bains sont le plus beau titre de Luxeuil et assurément son monument le plus populaire, en ce qu'il y attire des étrangers et de l'argent. Cet édifice est du dix-huitième siècle. On a gardé, dans sa construction, quelques traditions de l'architecture romaine. La façade est un portique à plein cintre, avec un étage au-dessus. Tout l'édifice n'est pas de trop mauvais goût, vu le temps. On a comme respecté ce sol chargé d'antiquité, et qui porta d'abord des bains romains, lesquels, d'après une inscription trouvée dans le dernier siècle, existaient dès le temps de César, qui donna ordre à son lieutenant Labiénus de les faire réparer. Tout auprès est un jardin avec des arbres mutilés en berceaux, à la manière du dix-huitième siècle, et deux belles allées, où des platanes robustes étendent librement leurs branches et déploient leurs larges feuilles sur la tête des promeneurs qui viennent y attendre, à l'ombre, l'heure du bain.

L'intérieur de ces bains m'a vivement intéressé, par l'abondance des eaux surtout : il y en aurait de quoi faire courir une rivière. Je comprends très-bien l'étymologie du mot Luxeuil, *lixivium*, lessive ; car les bains suffiraient à lessiver toutes les hardes de la petite ville, ou au moins toutes les santés inquiètes de la Franche-Comté. M. Monin, en particulier, ne doute pas de l'efficacité de ces eaux. Qui donc y croirait, si ce n'est d'abord l'inspecteur? Les eaux de Luxeuil, dont la température est graduée, depuis la tiède jusqu'à la brûlante, tombent dans des bassins circulaires, séparés par compartiments : chaque compartiment reçoit un degré de chaleur différent. J'admirais cette libéralité de la nature qui, dans un espace de quelques pieds carrés, fait jaillir des eaux

de toutes les températures, et, à côté d'une source simplement tépide, en amène une autre où l'on ferait cuire des œufs; de telle sorte qu'on peut prendre, sous le même toit, un bain froid et une douche de vapeur. Les bassins servent de baignoires communes. On s'y met à l'eau, hommes et femmes, comme à une piscine probatique, jeunes et vieux, vierges et grand'mères,

. . . . . Pueri, innuptæque puellæ.

dans des peignoirs qui ne laissent voir que le visage. Tout autour des bassins règnent circulairement des cellules particulières où les baigneurs se déshabillent; et c'est de là qu'à une heure dite sortent, comme de blancs fantômes, soixante malades de tous les degrés et de tous les âges, malades de leur fait ou du fait de leurs pères; vieux qui veulent se rajeunir, et jeunes qui veulent vieillir; étourdis qui espèrent piper, à la faveur de la liberté du bain commun, quelque Agnès malade de désirs rentrés, et pêcher quelque poisson dans cette eau trouble. Tous descendent pêle-mêle dans ces bassins; les uns restent assis sur les degrés : ce sont ceux qui prennent le bain au sérieux; les autres s'étendent en long sur les dalles; ceux-ci s'agenouillent, ceux-là s'accroupissent; les plus pétulants barbottent : on rit, on cause, on chuchotte, on éclate, on projette des bals, des soirées, des parties de campagne; on dit du bien de M. Monin. Du plus malade de tous, du nôtre, on ne dit rien; car qui est-ce qui le connaît dans la Basse-Franche-Comté? La vapeur qui s'exhale de ces eaux et de ces corps monte, se répand dans la salle, fait des verres de Bohême de tous les carreaux de vitre, dégoutte des murs qui ruissellent; les propos redoublent; tous ces peignoirs angu-

leux s'animent; les malades oublient leurs maladies douteuses; les grand'mères se croient dans la fontaine de Jouvence ; les Agnès s'enhardissent... La gaieté du bain commun, c'est le plus clair de l'effet des eaux.

— Et la morale, docteur?

— La morale n'en souffre pas. Il ne se fait rien par les bains qui ne se fût fait sans les bains. Le peignoir et l'eau tuent l'illusion et l'amour. J'ai vu des jeunes gens attirés par cette promiscuité, et qui pensaient trouver la femme libre dans quelqu'un de ces compartiments, qui s'en sont allés comme ils étaient venus.

— A la bonne heure.

Au-dessus des cellules sont quelques bustes de grands personnages romains, les uns antiques, les autres imités de l'antique. Les premiers ont été trouvés à l'endroit même où s'élèvent les bains, dans les décombres de ceux de Labiénus. Ils président aux innocents bavardages des chétifs descendants des Gaulois, eux qui ont vu peut-être à cette même place se consommer les sales débauches de la Vénus des Thermes, et grouiller dans l'eau les centurions et les courtisanes, lesquels venaient se hâter de vivre là où les clients et clientes de M. Monin viennent faire durer leurs petites santés.

Luxeuil fut l'une de ces mille villes sur lesquelles passa le cheval d'Attila, ce cheval qui, au dire du barbare, ne foulait aucune terre sans que l'herbe cessât d'y croître. Les ruines de la ville romaine servirent de sol à la ville française. C'est ainsi que faisait Attila : il mettait dessous ce qui était dessus, il retournait une terre chargée de villes comme le laboureur retourne un champ couvert de chaume ; il défrichait le vieux monde pour le christianisme, lequel venait après lui, avec des maçons pour architectes, et les peuples pour ouvriers,

bâtir des abbayes à l'abri desquelles se groupaient quelques cabanes de serfs, puis un village, puis un château et son châtelain pour exploiter la petite population de compte à demi avec l'abbaye, puis une commune qui devait dévorer le châtelain et l'abbé.

Environ cent trente ans après Attila, saint Colomban, ce moine irlandais qui allait semant l'Europe de fondations pieuses, et l'édifiant par ses lumières et ses vertus, vint à Luxeuil et y fonda une abbaye où trois cents religieux, se relevant à tour de rôle dans l'église, comme une pieuse troupe à un poste d'honneur, chantaient éternellement les louanges de Dieu. Au septième siècle, on venait de tous les pays à l'abbaye de saint Colomban pour ses écoles, qui étaient célèbres. Les abbés avaient le droit de faire grâce et de battre monnaie. Détruite deux fois par la guerre, l'abbaye de Luxeuil se releva deux fois; mais, comme il arrive, s'affaiblissant et perdant de son importance à chaque fois. Celle que M. Monin me mena voir coûta 300 livres à rebâtir, somme si modique, même en tenant compte de la valeur plus élevée de la livre à cette époque, qu'il faut bien croire que les habitants y aidèrent par des dons en nature, et que les seigneurs du pays permirent qu'on en coupât les charpentes dans leurs bois. L'abbé de Luxeuil était encore souverain au temps de Charles-Quint; l'abbé régnant abdiqua même sa souveraineté en faveur de ce prince.

Aujourd'hui cette abbaye est délabrée. Les dalles des corridors se disjoignent, les murs se lézardent, l'édifice menace ruine. S'il tombe, ce sera pour ne plus se relever, car la piété du conseil municipal et les centimes additionnels ne suffiraient pas à une telle œuvre. On ne gagne plus le paradis à apporter sa pierre à la fondation des monastères. A la place des trois cents religieux de saint Colomban, l'abbaye de

Luxeuil est habitée par quelques séminaristes, maigres recrues du clergé de la Franche-Comté, trop peu nombreux pour empêcher l'herbe de croître dans les cours, et pour remplir de leurs chants la vaste nef de l'église. Ils apprennent la théologie et le latin de la Vulgate, pour le psalmodier quelque jour au fond d'un village, dont le principal propriétaire les aura à dîner tous les dimanches, par un reste d'habitude seigneuriale à laquelle les esprits forts ne manquent pas.

Le jardin de l'abbaye fournit des légumes au séminaire. J'y ai remarqué, à l'entrée, un beau débris de bas-relief antique, que les séminaristes ont rayé avec la pointe de leurs couteaux, non pas dans une de ces pensées chrétiennes de l'espèce de celle qui poussait le pape Adrien VI à vouloir qu'on fît du plâtre avec l'Apollon du Belvédère, mais par une innocente distraction d'écoliers.

L'église est assez belle ; elle a un magnifique buffet d'orgue qui descend le long du mur jusqu'à hauteur d'homme, et pose sur une sorte d'Atlas assez ridicule. Les sculptures en bois en sont convenables.

Tout près de l'église est une maison particulière, du même temps, je pense, que la maison du cardinal Jouffroy, avec des fenêtres doubles, et au-dessus des fenêtres et de la porte, dans l'intervalle du rez-de-chaussée au premier étage, des enroulements et des guirlandes de pierre, d'une légèreté et d'une grâce admirables : tout cela conservé on ne sait comment. Vous diriez que cette jolie maison a été gardée sous une cloche de verre, dont on aurait enlevé l'air avec la machine pneumatique. Ni le froid ni le chaud ne mordent sur cette pierre de Luxeuil, et la teinte noirâtre que le temps y répand est d'un ton si doux à l'œil, que je ne sais si je ne l'aime pas mieux que la couleur feuille-morte dont le soleil

dore la vieillesse des monuments du midi. Cette maison, près de l'église, m'a d'autant plus intéressé, qu'elle ne figure dans aucun recueil, ni album, ni keepsake anglais ou français; elle est cachée comme dans un coin de la ville, à l'ombre de la vieille abbaye, oubliée et comme inaperçue du temps et des hommes.

En rentrant dans la grande rue de Luxeuil, un peu avant d'arriver à la maison du cardinal Jouffroy, à gauche, une maison très-remarquée et très-dessinée, encore de la même époque et d'une conservation non moins étonnante, a été badigeonnée dans ces derniers temps par le propriétaire ou principal locataire qui y tient un café. De là, indignation d'usage, exclamations contre le vandalisme, toutes les apparences d'un désespoir d'antiquaire en présence d'une telle profanation. Ni le peu d'artistes ni le peu de commis-marchands que l'amour de l'art ou que le commerce des vins amènent à Luxeuil, n'y font faute. Quel dommage d'avoir allourdi par des couches de chaux jaunâtre et blafarde les piliers qui soutiennent ce portique à plein cintre, d'avoir émoussé ces reliefs délicats en emplissant les creux de badigeon, d'avoir hébété ces profils et détruit ce jeu de la lumière et des ombres, si délicat sur des pierres déjà noires! Oui, quel dommage! et je l'ai dit comme un autre, et je me suis battu les flancs pour être à la hauteur de ces Jérémies de l'art du moyen âge; mais qu'y faire? Quand cette maison était noire, ce portique humide, ces piliers sombres et absorbant le jour du café, sur les vitres duquel ils reflètent maintenant leur brillante teinte jaune, le café chômait; les sous-officiers et les officiers en retraite allaient ailleurs. Le limonadier, qui vit de pratiques plus que de curieux, et qui préfère les consommateurs qui entrent dans son café aux antiquaires et aux gens de lettres qui passent devant, a fait habiller de jaune la vieille maison,

qui reluit maintenant au loin et lui tient lieu de transparent et d'enseigne. A la place de ce cafetier, j'en eusse fait autant; lui, à ma place, m'eût traité de barbare, et nous aurions eu tous deux raison.

Ce ne sont pas là toutes les curiosités de Luxeuil; mais c'est tout ce qu'on peut en voir en deux heures, avec un guide comme celui que j'avais, qui ne vous fait pas perdre une minute.

Je revins voir mon pauvre malade. Il reposait sur son lit. J'attendis dans la chambre voisine; je n'aurais pas voulu qu'on lui ôtât pour moi une seconde de ce repos qui suspend ses douleurs, qui rafraîchit son imagination, qui est tout son soleil. Je m'entretins tout bas de lui avec sa femme, qui ne peut parler que de lui, qui n'aime à parler que de lui, femme admirable qui est venue offrir à l'écrivain aveugle sa main, son cœur, son esprit, ses nuits et ses jours, pour le veiller, le soutenir, lui faire voir par ses yeux, marcher par ses pieds, écrire par ses mains; qui s'est absorbée et confondue en lui. C'est l'éternel honneur des femmes, qu'un aveugle puisse trouver une épouse fidèle qui se colle à son bras comme Antigone au bras d'Œdipe, et lui pose le pied sur cette terre où tout est ronces et cailloux, même pour le voyant et le valide. Je voulais en louer celle dont je parle; mais elle m'en témoignait du déplaisir, disant que si on connaissait bien son mari, on la trouverait au-dessous de son devoir. Je sentis que j'avais fait une faute. Mais l'homme est si peu désintéressé, qu'il lui échappe d'admirer naïvement ce qu'il ne serait pas de force et de cœur à faire, ne pensant pas qu'il y a toujours dans une admiration de ce genre un peu de surprise, et que la surprise suppose qu'on s'attendait à moins. C'est par-là que certains éloges peuvent être très-désobligeants.

La nuit est bien longue pour notre malade. Il dort peu, et

d'un sommeil troublé par les souffrances, agité par toutes les passions des héros de ses histoires, auxquels il donne la vie aux dépens de la sienne. Il n'a pas l'heureuse condition de l'historien spéculatif qui disserte sur les faits du passé sans en être affecté, et qui glisse au milieu des époques les plus remuantes sans en éprouver le contrecoup; d'autant plus calme que tout est plus agité autour de lui, et se retirant du milieu des scènes passionnées dans le calme de sa raison. Lui, il vit dans le passé comme vous vivez dans le présent. A mesure qu'il bâtit son drame, il en ressent toutes les péripéties; à mesure qu'il évoque ses héros, il se mêle parmi eux comme un frère parmi des frères; il fait le drame et il y assiste; il ressuscite un monde et se jette tout au travers avec la sensibilité douloureuse d'un homme de ce temps-ci, d'un malade et d'un poëte. Le jour, il se fait lire les vieux livres où sont les données grossières de ses histoires, et la nuit, après quelques heures de premier sommeil, il s'agite tout à coup sur son lit, il murmure, il gémit. Ce sont des scènes qui s'arrangent dans son imagination surexcitée par la fièvre; c'est une bataille où les nationaux périssent sous le glaive du conquérant; c'est une commune qui tend des chaînes dans ses rues, ou se prépare à assiéger son évêque; c'est un meurtre qui se consomme dans une église, au pied de l'autel; c'est un mariage funèbre, c'est une fuite, c'est un amour plein de malheur, et qui doit finir par le meurtre; que sais-je! c'est quelque partie du grand drame de l'histoire qui arrive dans son cerveau à ce degré de réalité et de vie où il ne pourrait plus garder sans une vive douleur. Il faut donc qu'elle sorte, il faut qu'une oreille soit près de lui, toute prête pour entendre ce qu'il va dire; il faut qu'une main soit toujours là qui aille aussi vite que son inspiration fébrile. Cette oreille, cette main,

il ne les obtiendrait de personne à prix d'or; le dévouement libre les lui donne : c'est sa femme qui tient la plume quand il dicte.

Je ne sais pas si je manque à la discrétion en trahissant le secret de vertus si touchantes; mais en ce siècle de désordre intellectuel, où la moralité des romanciers veut donner pour toute fin à la femme l'amour physique, et ne sait où classer celle qui n'est que l'ange gardien d'un mari aveugle et malade, n'est-il pas du devoir de quiconque a pu rencontrer un grand exemple de le publier à haute voix, comme une protestation de la bonne nature humaine contre ceux qui la travestissent, faute de la savoir observer? Elle donc ne s'endort jamais sans avoir sur sa table un crayon et du papier, avec une veilleuse pour lumière. Au moindre bruit, elle s'éveille, elle écoute, elle attend. Il n'y a guère de nuit où notre historien ne l'appelle. Tantôt c'est pour lui dicter à la hâte quelque ébauche brûlante dont il fera le lendemain un splendide tableau sous la charmille du petit jardin, quand le doux souffle d'une belle matinée aura reposé son visage et rafraîchi son esprit. Tantôt c'est pour refaire quelque scène péniblement imaginée la veille, à cause d'un léger surcroît de souffrances, et qui se sentait de la fatigue du corps; c'est peut-être pour y répandre plus de soleil et de lumière; ou bien c'est pour rendre aux actions leur vrai motif qui avait fui son intelligence raidie en vain contre le mal. Tantôt c'est pour moins que cela : c'est pour quelque phrase d'abord mal venue, où l'expression était incertaine, et qui, parmi les mille ressouvenirs vagues des rêves, lui sera apparue vive et colorée; c'est pour un mot qui jurait, ou qui laissait échapper la pensée, ou qui entreprenait trop sur le génie sévère de la langue; car cet homme-là aussi est esclave de la langue, et, comme notre

grand prosateur Chateaubriand, il a le courage de douter de sa pensée, s'il voit que la langue lui résiste et s'y refuse. Quand il est soulagé, il se rendort, et elle après lui, plus heureuse et plus reposée de ce sommeil troublé, que s'il s'était contraint pour ne pas l'interrompre; et cette page crayonnée d'une main engourdie, à la lueur d'une veilleuse, dictée par un malade, de son lit de souffrance, vous en admirerez demain la fraîcheur, la grâce, la facilité, comme s'il était vrai qu'il n'y a pas de plus doux sourire que celui d'une bouche souffrante, ni d'imagination plus fleurie que celle qui brille à travers les douleurs du corps!

Je le revis bientôt. Il me parla d'une préface à laquelle il travaillait depuis quelques jours: cette préface devait précéder un recueil de morceaux de critique historique publiés avant ses grands ouvrages, recueil qui a paru depuis. Je lui demandai à voir ce qu'il en avait déjà fait: celle qui l'avait écrite sous sa dictée voulut bien se charger de la lire. Elle y mit un ton que je ne saurais rendre; il y avait dans sa voix tremblante je ne sais quel mélange délicat d'orgueil tendre pour les belles choses qu'elle lisait, et de crainte de ne les pas faire valoir assez par le débit, ou de paraître les faire valoir plus qu'il n'en était besoin. Lui la suivait avidement, lisant intérieurement ce qu'elle lisait, à ce que je vis aux mouvements de ses lèvres qui accompagnaient ceux de la lectrice. J'étais touché par tous les points sensibles; de la chose lue, par mon esprit; de la lecture, par mon cœur. J'éprouvais tous les sentiments à la fois, curiosité, sympathie, admiration.

On se mit à table dans une belle salle, au premier, ayant deux fenêtres sur le petit jardin et deux sur la rue, ouvrant sur le joli balcon de pierre évidé, d'où son éminence le cardinal Jouffroy bénissait les vilains de Luxeuil. On voulut bien me faire remarquer que je mangeais peu: outre des habitu-

des qui me suivent même en voyage, comment penser à manger, quand j'avais tant à voir et tant à écouter? Tantôt le domestique, tantôt et plus souvent sa femme, emplissent sa cuiller, ou piquent ses morceaux, et lui mettent la fourchette dans la main, et avec ce double secours, il mange. Il mange comme un homme à qui le docteur Monin promet longue vie, et Dieu l'entende! avec appétit, mais en apparence sans plaisir. Il mange pour vivre. Je ne le quittais pas des yeux. Il n'est pas aveugle comme j'en ai vu d'autres, cherchant, s'ingéniant, expérimentant pour suppléer à la vue qui leur manque, et, par l'habitude, finissant par voir par les mains. Lui n'a fait aucun progrès en ce genre, depuis sept ans qu'il est aveugle. Sa main est toujours incertaine, ses mouvements toujours sans but. S'il ne trouve pas à l'instant ce qu'il veut prendre, il s'arrête; il n'emploie pas une seule réflexion, pas même une réflexion d'instinct, au service de ses besoins physiques. Cette différence entre cet aveugle et les aveugles dont je parle ne s'explique que trop bien. Ceux-là n'étaient point distraits de la satisfaction de leurs besoins par une vie tout intellectuelle; ils n'avaient ni la pensée qui fait oublier les soins du corps, ni sans doute une femme dont tous les sens leur appartinssent, qui vécût, qui marchât, qui respirât pour eux.

Sa conversation était spirituelle, simple, bienveillante; il ne cherchait pas à la hausser au niveau de sa réputation d'écrivain, ni à soutenir par des traits cherchés le prestige de ses écrits, comme font quelques auteurs distingués, jaloux de l'être toujours et partout, même à table. Il causait pour se soulager, pour se détendre, pour faire changer de cours à ses pensées, et reposer son esprit par la variété et l'abandon. Je le trouvai très-préoccupé de la littérature bruyante, de cette littérature qui s'agite dans les régions inférieures, mais

qui n'arrive pas jusqu'aux esprits choisis ; il en savait, dans sa solitude, plus que moi qui vis au milieu du feu ; il me citait des vers et de la prose que j'avais vus, mais que je n'avais pas lus. Il a une mémoire admirable qui retient Trissotin aussi bien que Racine. N'était-ce pas piquant d'entendre, dans un coin de la Basse-Franche-Comté, un solitaire, un aveugle, égayant le dessert par quelques citations de la langue *reconstituée* du dix-neuvième siècle?

Il fallait pourtant retourner à Vesoul. Nous nous quittâmes avec effusion, lui plein de bonté et d'offres d'amitié, moi ayant soin, dans la familiarité qui m'était permise, de garder les convenances de la plus sacrée des hiérarchies, et de tenir les distances d'un homme de ma génération à un homme de la sienne, d'un inconnu à un écrivain illustre. Je remontai dans ma carriole, emportant avec moi une de ces *lettres* tant admirées, que je n'avais point lues, que j'allais lire tout en cheminant, pour abréger l'ennui de repasser par la même route. Je fis deux lieues ainsi sans m'en apercevoir, transporté dans ce monde de nos origines nationales, où il a mis la lumière de la création, et dont il a peint avec tant de naïveté et de grâce les mœurs primitives, les courages simples, les passions brutales et les vices moitié d'instinct, moitié appris, recouverts d'une civilisation importée, pareille à un oripeau dont se serait affublé un sauvage. Se peut-il, me disais-je, qu'un homme sache lire si sûrement avec les yeux d'autrui au fond d'annales confuses et incertaines, dans des livres écrits sans art et sans goût, en une langue dégénérée et corrompue ; qu'il puisse écrire avec les mains d'autrui des pages si animées, si frémissantes, si pénétrées de la chaleur de vie d'un être entier; que des récits si bien liés aient été faits lambeaux par lambeaux, dans l'intervalle des souffrances, et avec les intermissions exigées par le médecin ; qu'un souffle si égal

échauffe des pages morcelées ; que des fêtes décrites par un malade soient si riantes ; que des amours rêvés dans la fièvre soient si frais et si naïfs ; qu'un ton si ferme, une philosophie si sûre, un sens critique si droit et si prévenu contre les illusions, se rencontrent en un être si chancelant? Se peut-il que ce joyau de l'art du dix-neuvième siècle soit l'œuvre de l'homme que je viens de quitter, si frêle et si chétif, dévoré par le zèle de l'art, noble ouvrier qui pour un travail où il faudrait des mains, des yeux, des pieds et la pensée, n'a que la pensée pour suffire à tout? M. Villemain, notre maître en critique, a dit des romans historiques qu'ils pouvaient être plus vrais que l'histoire ; mais c'était avant que le malade de Luxeuil eût créé une histoire qui fût vraie comme un roman, sans cesser d'être de l'histoire.

Comme je finissais ma lecture, le soleil se couchait derrière les collines qui dominent la petite ville de Vesoul, et ses derniers rayons doraient les légères vapeurs qui montaient déjà du sein de la terre refroidie, et qui devaient donner le lendemain à d'autres voyageurs la fantasmagorie du grand fleuve de vapeurs se dissipant au lever du soleil.

A la vue de ce soleil qui se couchait pour se lever le lendemain, une pensée me dut venir naturellement :

Être au premier rang des écrivains de son époque, avoir la gloire si populaire de l'historien, écrire avec originalité dans la vieille langue, innover en restant fidèle à la tradition, laisser des pages dignes des siècles d'or dans un siècle de décadence, savoir parler au cœur et à l'esprit, être admiré et aimé tout ensemble ;

Tout cela vaut-il ne plus voir le soleil?

Vaut-il mieux languir dans les ténèbres, avec la gloire, que vivre inconnu et stérile, à la douce lumière du soleil?

Oui ! si l'homme ne vit pas que pour lui seul, si la pensée de l'individu appartient à tous ;

Oui ! si comme nous le disent les hommes qui ont eu l'empire des intelligences, la gloire a une sévère douceur qui adoucit le sacrifice, et quelque miel qui fait trouver le calice moins amer.

Ce n'est pas moi qui dirai non !

— 1854. —

ANGLETERRE.

I.

LONDRES. — BRIGHTON. — WESTMINSTER.

Les vieux monuments sont rares à Londres. C'est la ville essentiellement moderne. Il y a des quartiers de plus d'une lieue d'où il semble qu'on vient à peine de retirer les échafauds. On voit bien que c'est le pays des compagnies, car on n'y respecte pas un vieil édifice, pour peu peu qu'il gêne l'alignement d'une rue. La ville ancienne n'y est pas remplacée, comme chez nous, pièce à pièce, et à mesure qu'il tombe quelque maison ruinée par l'âge : on ne laisse pas au temps le soin d'achever des masures, ni aux passants le danger d'en être écrasés ; mais des pans entiers de ville sont rasés

d'une année à l'autre par tout ce qu'il y a de bras disponibles, et à la place vous voyez des rues larges, des maisons régulières et luisantes, des jardins et tout l'appareil de la civilisation qui prend possession de ce sol rajeuni, et qui s'y montre à pied, en voiture, sous la livrée prétentieuse des classes privilégiées et sous celle des valets. Il n'y a de vieux à Londres que la misère. Elle aussi vient prendre sa place dans ces nouvelles conquêtes de la ville moderne sur l'ancienne ville. Vous la voyez, le long de ces beaux trottoirs, se mettre en travers des oisifs qui s'y promènent, et leur tendre la main, en se cachant sous un chapeau flétri où l'on voit qu'il y a eu des fleurs, et qui a été porté la première fois par quelque grande dame. La misère est plus hideuse à Londres qu'à Paris : d'abord parce qu'elle se voit à côté d'un plus grand luxe, et ensuite parce qu'elle a la même mise que les riches. Il semble qu'il y ait deux classes dont l'une vit des restes et s'habille avec les lambeaux de l'autre. Chose horrible que cette espèce d'égalité de costume, dans le pays où les inégalités sociales sont le plus choquantes !

Je ne parle ici que des femmes. Or, toutes les femmes de Londres s'habillent de même ; seulement celles du peuple portent troué et sale ce que les ladies portent neuf. On dirait qu'il y a un entrepôt où les femmes de chambre des grandes dames font revendre les robes et les chapeaux fanés par une soirée ou par une promenade. La classe moyenne vient s'y approvisionner ; ensuite les mêmes hardes, usées par cette classe, sont achevées par les femmes du bas peuple et par les mendiantes. On ne voit pas dans les rues et les jardins de Londres, le dimanche, ce petit peuple de femmes fraîchement mises, en bonnets blancs et roses, qui ont été faits de leurs mains pour des rendez-vous attendus toute la semaine, ni cette toilette particulière, ni cette coquetterie, ni cet air heu-

reux et pressé des grisettes de Paris. Au lieu de cela, vous avez, à Londres, des femmes qui ont des chapeaux, des châles, toute la toilette des grandes dames, mais flétrie ou d'étoffe grossière, et qui s'acheminent ainsi de l'église aux jardins publics, pendues aux bras de leurs maris, et marchant de toute la largeur du pied, la tête et la poitrine en avant, leurs corps faisant un angle aigu avec la terre. Mais, pour être juste, on ne voit pas en France les beaux enfants aux yeux bleus, aux joues roses, à la mine barbouillée, qui jouent à quelques pas de leurs mères avec une vivacité et une grâce incomparables. Un pape, je ne sais lequel, a dit que les enfants de l'Angleterre seraient des anges s'ils n'étaient hérétiques. C'est à la fois un mot de pape et d'homme d'esprit.

Me voilà bien loin des vieux monuments : j'y reviens. Ceux qui les aiment sont donc fort désappointés à Londres, s'ils y sont venus pour voir du gothique. On en trouve bien, mais qui date de cinq ou six ans. Il s'en bâtit même à l'heure qu'il est. J'ai vu deux ou trois églises gothiques en construction. Nous sommes plus raisonnables en France : nous ne faisons du gothique que sur des pendules, des veilleuses, des briquets phosphoriques, des albums; nous appliquons ces formes d'architecture à des objets de pure fantaisie; les Anglais les appliquent à des monuments. Pourquoi cela? C'est qu'ils les jugent comfortables; or le *comfortable*, en Angleterre, c'est l'art. Vous voyez dans Londres nombre de maisons particulières avec des toits à l'italienne et des colonnades grecques, plusieurs dans des proportions monumentales. Ce genre d'édifices se plaît sous le beau ciel de la Grèce et de l'Italie, là où le soleil les dore comme les feuilles d'automne; mais à Londres, en moins d'un an, les brouillards et la fumée les auraient déjà noircis si l'on n'avait recours au badigeonneur, qui les jaunit à la chaux, afin de leur donner la couleur du

soleil. De loin, quand le temps est beau, ce jaune fait illusion; de près, c'est affreux. Les colonnes ressemblent à de larges tuyaux de briques, et les statues à des poteries de terre glaise. Ces sortes de replâtrages sont bien dans le goût de ce peuple; on sait qu'il ne l'applique pas seulement à ses maisons, mais souvent à ses institutions.

J'ai entendu reprocher aux Anglais qu'ils affectaient de ne rien imiter des autres peuples, et qu'ils se privaient par là de beaucoup de commodités et d'embellissements. J'avoue que je ne suis pas frappé de la justesse de ce reproche. Il m'a paru, au contraire, que les Anglais ne se privent de rien volontairement, mais seulement qu'ils jugent autrement que nous de la commodité des choses. S'ils n'adoptent pas les usages étrangers, c'est qu'ils ne sont pas convaincus de la supériorité de ces usages sur les leurs. La nationalité ne va pas chez eux jusqu'à se faire du mal, ni même jusqu'à se priver d'un bien, dussent-ils l'emprunter à autrui. Dans l'art de la vie, ils sont de bien loin en avant de nous, et voilà pourquoi ils n'imitent de nous que le moins possible, n'y trouvant que peu de choses qui vaillent ce qu'ils ont. Quand on a logé dans quelque hôtel de la rue Saint-Jacques, où les fenêtres sont à guillotine, on traiterait volontiers de barbare un peuple qui n'a pas d'autres fenêtres pour ses palais. Mais si vous voyiez avec quelle perfection ces sortes de fenêtres se font à Londres, combien il est commode de pouvoir les ouvrir avec le petit doigt, à telle hauteur qu'on veut, et pour laisser entrer telle dose d'air extérieur qu'on désire; combien les mouvements en sont souples et doux, et les vitres resplendissantes quand le soleil vient les frapper, vous ririez de votre vanité à trouver plus architecturales et plus dans les principes de l'art des fenêtres qu'on ne peut ouvrir ou fermer qu'à un certain âge, ou quand on a atteint une certaine taille, qui joignent mal,

qui crient à vous agacer les nerfs, et qui font trembler à chaque instant la maîtresse de maison pour ses belles tentures.

J'en dirai autant des petites portes d'entrée des maisons de Londres. Cela n'est pas si grandiose que nos portes cochères et nos grandes cours; mais croyez bien que si les Anglais ne nous ont point emprunté cet étalage, c'est qu'ils ont eu quelque bonne raison pour cela. Or, il y a mille petits inconvénients attachés aux portes cochères et aux cours d'entrée. Il y a des chevaux qui piaffent la nuit, et qui empêchent les gens de dormir; il y a leur pansement, qui trouble le sommeil du matin, si précieux à un Anglais; qui ne s'endort que tard, à cause de la chaleur du dîner; il y a des laquais brossant les voitures, et faisant une saleté horrible dans la cour; il y a l'odeur du fumier et celle des attelages; il y a surtout les portiers, race malpropre et malfaisante, qu'on les appelle suisses ou concierges, qu'on leur mette une livrée ou qu'on les laisse en haillons, qu'ils portent des queues poudrées ou qu'ils couvrent leur chef d'un bonnet noir, espions, bavards, médisants, qui savent par les laquais les secrets de la maison, et qui donnent au premier venu des renseignements sur la vertu des femmes et sur l'opinion politique des hommes; insolents auxquels il faut parler chapeau bas si l'on veut obtenir une réponse, et qui la donnent tout de travers si votre figure leur déplaît ou si vous ouvrez leur loge par un temps froid. C'est une civilisation immense que celle qui peut se passer de portiers. A Londres, vous frappez à une jolie porte de bois de citronnier; un laquais vient vous ouvrir, en culotte de velours rouge, ou une petite servante en chapeau. N'allez pas prendre le valet pour le maître, ni la servante pour la maîtresse. Les chevaux et les équipages sont dans de petites rues où il n'y a que des bêtes et des laquais. Au coup de baguette du maître, sa voiture est à sa porte; il n'a pas la peine de savoir com-

ment s'apprête un équipage, ni de quoi vivent les chevaux. L'Anglais riche pourrait, à la rigueur, ne penser à quoi que ce soit : il n'attend jamais rien ; il n'a pas d'ordres à donner : son dîner, son lit, ses gens, ses chevaux, viennent au-devant de lui. Tout cela semble se faire à la mécanique. La vie de John Bull, s'il est né riche, va sur des roulettes.

Quand j'ai dit à Paris que j'avais passé mon temps à Londres à regarder des trottoirs, des fenêtres à guillotine, des portes, des mendiants, des femmes déhanchées, des anges en guenilles, des églises gothiques en construction, on m'a ri au nez, et on m'a soutenu que je n'avais rien vu, puisque je n'avais vu ni M. Brougham, ni M. Peel, ni monsieur l'ambassadeur de France, ni la cour. A cela j'ai répondu que je n'avais pas reçu de billets pour voir les hauts personnages de l'Angleterre, ni osé en payer le plaisir avec de l'argent, quoique je susse bien qu'il est d'usage à Londres d'en recevoir pour tout; que n'étant pas une puissance, et n'ayant point de mission, pas même celle de manger mille francs à l'état pour porter une dépêche à l'ambassadeur, on m'eût sans doute fait raconter ma révolution de juillet, et demandé s'il y avait eu des gens de bon ton aux barricades et des hommes de *respectability* parmi les morts. J'ai eu cependant l'honneur de m'entretenir assez longtemps avec un membre des communes, qui venait de dépenser trois millions pour être député d'un comté libre. « Il » pouvait arriver au parlement par un bourg pourri, me di- » sait un de ses amis; mais il a mieux aimé y arriver par de » francs tenanciers. Il lui en a coûté le tiers de sa fortune ; » mais le comté est à lui. Il a écarté toute concurrence sa vie » durant. »

Je me suis rencontré avec le lord-chancelier et le lord-trésorier d'alors, moi sur l'impériale d'une voiture publique, eux dans leurs carrosses, sur la route de Brigthon. Leurs sei-

gneuries revenaient de chez le roi. Le lord-chancelier m'a paru petit. Les petits hommes ne sont pas rares, même sur le chemin des cours. Quant au lord-trésorier, je n'en puis rien dire : j'ai vu dans un carrosse une grande peau d'ours d'où sortaient des papiers; il paraît que c'était le lord-trésorier d'Angleterre.

Puisque je suis sur la route de Brighton, il faut bien dire quelque chose de cette ville charmante, qui ressemble à une ville des *Mille et une Nuits*. Tout y est si léger, si coquet, si aérien, qu'on tremble qu'un coup de vent ne l'emporte un beau matin sur la montagne voisine. Ce n'est pas une fée, c'est le caprice d'un roi qui a élevé sur le bord de la mer cette ville de courtisans, avec ses maisons percées de fenêtres en saillie, ses murs qui semblent revêtus d'une toile cirée, ses rues où circule une population aisée et bien vêtue, comme si tout le monde était de la maison du roi, et son quai immense, d'où l'on voit, le matin, aux mille fenêtres de ses palais, de beaux laquais en veste blanche respirer la brise de la mer; car le laquais est heureux en Angleterre : il porte cela sur sa mine; il rit, il est gai, il est potelé, il se croit une classe, la classe des laquais. On a soin de le choisir beau, avenant, surtout chez les dames négligées de leurs maris. En France, pays d'égalité, on méprise le laquais, on l'humilie; en Angleterre, pays de priviléges, on l'estime, on lui fait accueil; A Brigthon surtout, il est éclatant, il va toutes les semaines chez le roi, il est à la campagne.

Comme nous approchions de la ville, le soir, par un crépuscule mêlé de brume, je vis dans le lointain les flèches gracieuses d'une église gothique s'élever dans le brouillard, à côté des chapiteaux à clochettes d'un palais chinois. Le lendemain, cette église me paraissait de plâtre, et ses mille découpures arabes, de carton bouilli. J'avais espéré un vieux

monument contemporain du roi Richard. L'église et le palais ont été bâtis dans le même temps et par le même caprice, caprice de roi coquet et fantastique s'il en fut. Ce roi entretenait à grands frais un tailleur, qui venait, dit-on, tous les jours de Londres à Brigthon pour voir si l'embonpoint qu'il avait pu prendre pendant la nuit ne faisait pas quelque pli à son habit. Il y avait conseil tous les jours entre le tailleur et le prince. On y discutait la forme à donner à l'habillement des pages, à la livrée des valets; car ce roi Georges était coquet pour les siens et pour lui. Il avait l'initiative des modes de Londres; et celle-là, on ne la lui contestait pas au parlement. Toutefois quelques whigs méticuleux se plaignaient tout bas des grosses sommes que coûtait à l'Angleterre la toilette du roi; et, par opposition, plutôt que par amour de l'art, ils le raillaient de son mauvais goût. Il a fait bâtir à Londres un vaste palais où il y a de beaux détails, mais dont la disposition est détestable. On y voit, entre autres bizarreries, un gros dôme, lourd et gris, qui est gauchement posé sur un toit à l'italienne, et qui ressemble à un champignon sans pied. J'ai entendu des Anglais s'en indigner, comme si cela les eût touchés.

Voilà comment on entend les arts en Angleterre : la règle, c'est la fantaisie de chacun. Si vous vous trouvez plus commodément logé sous un toit dans le style chinois, libre à vous de le faire bâtir; il n'y a pas de goût national qui vous en empêche. L'art n'y fait pas partie du domaine public, comme chez les anciens; il ne représente pas des croyances communes, il ne porte pas le caractère d'une foi profonde et universelle, il varie selon la commodité, il n'admet le beau que sous la condition d'être utile; il n'a pas d'unité, ni politique ni religieuse : c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'art. Si un magistrat d'Athènes ou quelque citoyen riche, voulant capter les suffrages du peuple, eût fait construire un temple ou élever des statues

indignes des dieux du pays, le peuple aurait jeté des pierres contre le temple et brisé les statues, afin de venger l'outrage fait à l'art et à ses dieux. A Londres et dans d'autres cités, car il faut être juste, on ne s'inquiète guère qu'un temple ressemble à une Bourse, ou une Bourse à un temple. Le dieu qui doit habiter ce temple n'est pas le dieu de l'artiste qui en a conçu le plan, ni de l'ouvrier qui l'exécute, ni de l'état, qui n'a point de dieux : c'est le dieu des pauvres femmes, qui ne songent pas à l'art, et qui n'ont besoin que d'une vierge de plâtre pour leurs prières et de la place d'une dalle pour leurs genoux. Ce temple n'est pas une œuvre de foi et de patience, qui s'élève lentement par les dons des peuples, et où l'on croit racheter un péché par une journée de travail pénible, à l'injure de l'air : c'est un monument de convenance publique, dont on discute les dépenses au parlement, et sur lequel on économise pour doter quelque théâtre. C'est souvent une misérable besogne de faveur, que le ministre accorde à quelque architecte négligé du public; et qui lui est recommandé par sa maîtresse.

Ce manque de croyance dans les monuments modernes fait qu'on ne s'y intéresse que pour le spectacle, Certes, il y a beaucoup à voir pour les yeux et pour l'esprit dans ces grandes civilisations, dont la fin est l'accroissement progressif du bien-être public et privé des hommes; mais il n'y a rien pour l'imagination ni pour le cœur. Je suis content pour les belles dames de Londres qu'afin de leur épargner quelques pas à faire, on leur bâtisse à leur porte de petites églises où elles puissent aller en voisines, dans le négligé du matin. Je suis content pour celles qui ont la santé délicate qu'on chauffe ces églises à s'y trouver mal, comme cela m'est arrivé. Je suis content pour ces fidèles qu'on leur fasse l'office court, et qu'on leur débite un sermon où les plus scrupuleux

sur la liberté d'examen n'aient point à s'effaroucher de la moindre proposition dogmatique. Sans doute encore il est bon pour l'humanité qu'il y ait des rues larges et bien percées, des voitures commodes pour les riches, des trottoirs pour les pauvres, de la houille en abondance et des cheminées qui ne fument pas; qu'il y ait le plus de gens possible bien clos, bien nourris, bien tapissés; que la vie du corps et celle de la raison n'y souffrent pas trop du chaud et du froid, ni des lois iniques; que l'on ne soit pas obligé de se boucher le nez devant les boutiques de marchands de poissons, et qu'on ait assez de *shillings* pour ceux qui vous en demandent et pour ceux qui vous en escroquent; que la police se fasse par des gens galonnés, qui ont un domicile, et qui font de bons mariages avec leurs places pour dots. J'ai vu de toutes ces choses à Londres, et j'en ai conçu une grande estime pour ce peuple, qui est si loin de nous dans l'art de s'épargner le plus de peine et de se faire le plus de bien possible, et qui arrivera, sous peu d'années, par le perfectionnement de toutes les qualités inventives, au point où les animaux arrivent dès leur naissance, et par le simple instinct, je veux dire à vivre et à mourir sans s'en apercevoir.

Celui qui porte en soi un profond besoin d'émotions doit aller aux vieux monuments, si les compagnies n'y ont pas encore touché. C'est pour les vieux monuments qu'il faut faire des voyages; c'est de là seulement qu'on rapporte de durables souvenirs. L'aspect de la civilisation n'a rien de remuant; l'esprit seul s'y intéresse, et ceux qui ont toutes leurs aises excitent peu de sympathie. S'il s'agissait simplement d'aller voir un peuple qui entend mieux que vous la vie matérielle, qui se loge mieux, qui sait se garantir de la poussière en été et de la crotte en hiver, cela ne vaudrait pas le dérangement du voyage, le mal de mer, la visite des ef-

fets à la douane, les repas sans serviette, et les légumes cuits à l'eau; mais s'il y a chez ce peuple une grande ruine sainte, ou quelque monument encore debout, qui se soutient par ses fondements et non par le secours du badigeonneur, s'il y a quelques débris des générations qui ont eu la foi et qui ont souffert, oh! il n'y a point d'ennuis ni de fatigues qui doivent coûter pour y faire un pèlerinage. Dans ce siècle de liberté d'esprit illimitée, où l'on ne s'entend plus, où l'on ne se cède rien, où l'on ne se convainc de rien, où la société se tient, on ne sait comment, par l'égoïsme des individus, c'est-à-dire par une contradiction flagrante, la vue du temps passé, du temps où l'on croyait, où l'on se comprenait, où l'on mettait des siècles à élever une église, tant on était sûr d'avoir le temps pour soi, la vue de quelque chose qui a beaucoup vécu et qui a été l'œuvre d'une pensée et d'une foi communes donne à l'âme un moment de repos indicible.

C'est pour l'abbaye de Westminster qu'il faut aller à Londres. A côté vous avez le Parlement, autre vieille chose, pleine de grandeur et de souvenirs. Deux sociétés nouvelles habitent ces murs, qui avaient été bâtis par deux sociétés éteintes, pour des croyances que le temps a emportées. L'ouvrage de la pensée a péri; l'ouvrage de la main a survécu. La liberté a rajeuni les vieilles salles du Parlement; le protestantisme a exilé de Westminster les descendants catholiques des ouvriers qui l'avaient bâti. Ces deux choses se sont faites par le caprice des rois, s'il convient de donner une si puérile cause à de si grands changements. La société religieuse fut attaquée la première. Un soir, le roi Henri VIII se lassa de sa femme; cela lui arrivait souvent. Cette femme était la tante de Charles-Quint; pour la répudier, il fallait le consentement du pape. Henri VIII le lui fit demander; il pria, il menaça, il épuisa toute l'érudition théologique du

temps : le pape tint bon. Alors Henri se sépara de la cour de Rome, et se fit déclarer protecteur et chef suprême de l'église d'Angleterre. Il fallut être protestant sous peine de mort; les statues des saints renversées, les biens des églises confisqués, les bûchers en permanence, tels furent les auxiliaires de la réforme. Ces excès d'un libertin furieux hâtèrent les changements de la société politique; celle-ci prit l'offensive contre le pouvoir royal. Or il y a huit cents ans que les révolutions grondent au pied de ces murailles : les pierres n'ont pas bougé.

Quand on entre dans l'abbaye de Westminster, une espèce d'huissier vient au-devant de vous. « Voulez-vous voir tout l'édifice, ou n'en voir qu'une partie? » Et il vous fait les deux prix. Le marché conclu il va éveiller un autre huissier, d'un ordre inférieur, qui dort sur une chaise, au pied d'un pilier, dans l'intervalle d'une tournée à l'autre. Cet homme se lève en se frottant les yeux, et vous conduit devant toutes les tombes de marque, en vous faisant la nomenclature des personnages qui y sont enterrés. Si vous vous arrêtez trop longtemps dans la même chapelle, il vous prie poliment d'achever la tournée; quand il vous aura tout montré, vous serez libre de revenir sur vos pas. C'est ce que je n'ai pas manqué de faire.

La première fois que je visitai cette belle abbaye, c'était par un grand vent; on eût dit que les nuages se déchiraient contre la toiture. Ce bruit mystérieux au-dessus de ma tête, et ce silence à mes pieds et autour de moi, me confondaient. J'ai senti quelque chose de pareil dans les bois, au pied des grands arbres, quand le vent qui s'élève commence à ébranler leurs cimes, et que l'herbe d'en bas n'est pas même courbée. Mais au milieu d'une grande nef, entouré de huit siècles de tombes, homme petit et faible devant un ouvrage immense,

fait de la main des hommes, esprit perdu de doutes et d'incertitudes, en présence de deux religions qui ont remué profondément l'espèce humaine, j'ai éprouvé bien plus vivement ce singulier état où la pensée paraît cesser, et où il semble que le pouls ne bat plus. Chose étrange, qu'il faille de si grands spectacles pour dompter l'esprit d'un homme, et pour suspendre un moment sa pensée, si chétive et si indocile! Chose étrange que ce ne soit pas trop de la voix des grandes forêts, du murmure de la mer, du silence des vieux monuments, pour faire taire un moment ce petit bruit qu'on appelle la pensée!

Le catholicisme avait bâti cette grande église, pour une grande religion; pour que tout un peuple y vînt entendre la parole de Dieu, chantée de toute la force de la voix humaine; pour que l'homme sentît sa petitesse dans le temple de Dieu; pour que le cantique immense des générations rassemblées sous les voûtes ne fît pas éclater l'édifice. Le protestantisme, en s'emparant de Westminster, l'a rétréci pour sa religion de salon, pour ses chants de femmes et d'enfants de chœur, pour ses prédications devant un petit auditoire, pour cette poignée de fidèles, auxquels le ministre lit la prière, d'une voix grave et posée, sans accent, sans vibration. On a coupé par la moitié la nef du vieux temple; et on y a fait une enceinte en planches avec des siéges et des banquettes, pour une centaine de fidèles; l'autre moitié est vide; la terre consacrée commence à cette misérable clôture de menuiserie, qui a été faite pour la pourriture, tandis que les murs, qui ont été faits pour l'éternité, et par la main des générations, ne sont ni sacrés ni profanes, si ce n'est par les rangées de tombeaux qui en font un objet de vénération pour le voyageur. Le protestantisme n'avait pas la voix assez forte pour remplir ces grandes allées, ni pour monter jusqu'à ces

voûtes ; il a fallu un édifice mutilé à une religion mutilée ; il a fallu moins d'espace à la raison qu'à la foi.

Les tombeaux de Westminster ne montrent pas moins vivement la lutte des deux religions dans la même église. C'est le catholicisme qui l'a bâtie ; c'est encore le catholicisme qui déploie sur les tombeaux le plus grand caractère. Je n'entends point parler ici de l'art ; il y a des coups de ciseaux plus habiles dans les monuments du protestantisme ; il n'y a dans ceux-là que la foi, souvent sans art ; mais on y sent une force de main-d'œuvre, et je ne sais quelle certitude d'une autre vie qui remuent profondément. Ces effigies des rois de la race normande, couchées tout armées sur la pierre de la tombe, les mains jointes, toutes dans la même attitude, toutes conçues par la même idée, quoique les siècles aient apporté quelques perfectionnements dans l'exécution ; ces femmes, ces enfants, ces fidèles serviteurs qui sont rangés autour du tombeau, à genoux, les mains jointes comme celles du mort, qui ne pleurent point, mais qui prient, parce que les larmes passent, et non la foi, et que l'homme peut plutôt prier que pleurer toujours ; tous ces personnages qui représentent le drame de la mort, mais qui ne le jouent pas, comme cela se voit dans certains monuments du protestantisme ; toute cette naïveté d'un art dont les maîtres n'étaient que de simples ouvriers exerce un singulier empire sur l'imagination et le cœur. Ce sont bien là des morts qu'on a voulu faire ; il y a bien dans ces membres la raideur du cadavre : rien ne bat plus sous cette armure ; ces yeux sont fermés pour ne plus se rouvrir ; le tombeau est scellé, tout est fini ; mais l'artiste a mis dans ces mains jointes et tendues vers le ciel une pensée, la pensée qu'avait le défunt avant de rendre son âme à Dieu, celle qui inspirait l'artiste, et qui le dédommageait souvent de ses travaux, celle qu'avaient les serviteurs et les enfants

du mort, et le peuple qui avait suivi ses funérailles, et les prêtres qui répandaient de l'eau bénite sur ses restes, — la pensée que Dieu se laisse désarmer par la prière.

Dans les tombeaux du protestantisme, l'unité disparaît. C'est la diversité d'un musée. Il y a des bustes, il y a des emblèmes, il y a des statues. Ce n'est plus la pensée religieuse, c'est le caprice, c'est la vanité, qui fournissent l'idée d'un monument; c'est l'art sans la foi qui l'exécute. On ne pense plus à la prière; on donne aux morts des attitudes dramatiques : les uns sont encore menaçants; les autres vous sourient; en voici un qui joue un rôle; en voilà un autre qui expire avec grâce. J'en ai vu qui montaient au ciel, entourés de nuages, ou qui haranguaient le parlement. — Voici sans doute une noble dame qui est morte fort regrettée de son mari : elle est dans son lit, expirante; la mort, c'est-à-dire le grand squelette noir armé d'une faux, dont on fait peur aux enfants, sort d'une caverne pratiquée sous le lit de la pauvre dame. Le mari l'aperçoit; il se met entre sa femme et la mort, et il tend à celle-ci des mains suppliantes; il l'implore les larmes aux yeux. — Traduisez tout cela : lord Nightingale était bon mari, ou il a voulu passer pour tel. Mais qu'est-ce que lord Nightingale? C'est un personnage qui avait le moyen de faire enterrer sa femme à Westminster. Il n'y a pas seulement des rois et des grands hommes dans cette abbaye : c'est un Panthéon où l'on paie sa place plus cher qu'au cimetière, voilà tout. Shakspeare y occupe moins d'espace que lady Nightingale. Georges Canning et M. Pitt sont chacun sous une dalle, avec leur nom dessus. Ceux auxquels ce nom ne dit pas assez ne sont pas en position ou ne méritent pas d'en connaître plus. Laissez tout ce train d'épitaphes et tout cet étalage de titres à ceux qui n'ont pu faire savoir leur vie que par leur mort. C'est assez d'une pierre et d'un nom pour les

hommes célèbres, puisque la foi n'est plus là pour les coucher sur la tombe, et leur joindre les mains, afin de montrer qu'ils n'ont eu de valeur que par la prière. Il faut charger l'histoire de l'épitaphe et du monument, et ne pas étouffer sous des travaux de maçonnerie l'impression profonde que fait sur l'âme toute une grande histoire tenant sous une dalle de six pieds.

Toute cette profusion de tombeaux ne donne pas l'idée de la mort. Une fosse fraîchement creusée, un cercueil duquel on ôte le drap noir, la pelletée de terre qu'on y jette, et ce bruit sourd qui est le dernier que fassent les morts, touchent bien plus vivement. La mort, comme idée collective, n'inspire que des déclamations, et ne donne pas de tristesse réelle. Au contraire, plus on est près du cadavre, plus cette idée est vive et douloureuse.

Il m'est arrivé deux fois à Westminster de penser sérieusement à la mort. Une fois, c'était en me promenant le long des grandes murailles extérieures de l'abbaye, sur une espèce de place toute pavée de tombes à fleur de terre, et si pressées l'une contre l'autre qu'il n'y avait pas de quoi mettre le pied entre les intervalles. Cette effrayante égalité, ces morts vulgaires qui ne devaient d'être enterrés à Westminster que parce que le hasard les avait placés dans cette paroisse, l'indifférence des gens du quartier qui passaient et repassaient par ce chemin de tombes, sans regarder à leurs pieds; tout cela me causa une tristesse profonde. Mes jambes m'avaient porté tout machinalement auprès d'une fosse nouvelle, où deux ouvriers bâtissaient silencieusement la dernière demeure de quelque mort aisé, qui n'avait pas voulu que son cercueil touchât contre ceux de ses voisins, ou auquel ses héritiers avaient cru devoir cet honneur de le faire pourrir à part. Une vieille femme en haillons regardait, penchée sur la fosse,

et murmurait à voix basse quelques paroles, où je distinguai ceci : « Qu'il valait encore mieux être mal sur la terre que si bien dans ce trou. » Dès qu'elle me vit, elle me demanda de l'assister ; après quoi elle s'en alla. J'avais alors un solide argument à donner à quiconque serait venu me soutenir que la vie est un mal !

Une autre fois, — c'était dans l'intérieur de l'abbaye, — en visitant l'une des petites chapelles latérales, où sont les tombeaux des anciens rois, je remarquai deux grands cercueils en bois, faisant l'angle comme les bières, et posant côte à côte sur un massif en pierre d'un travail grossier. Entre les planches et la pierre, il y avait un peu de jour ; je me baissai avec une curiosité d'enfant, afin de regarder à travers. Mon souffle fit lever un peu de poussière qui s'était amassée là depuis des siècles : c'est tout ce qu'il y avait. On ne dit pas de qui sont ces deux tombes. Elles sont effrayantes. Le mystère que je cherchais était sous ce massif de pierre, où il n'y a pas de nom.

D'autres curieux que moi n'ont emporté de Westminster que des souvenirs de mort. J'ai eu entre les mains, à Londres, quelques pages d'un écrivain fort goûté, où il raconte que ce qui l'a frappé le plus dans son pèlerinage, c'est le spectacle de tant de grandeurs ensevelies dans la tombe, ce sont ces rois qui ont fatigué la terre de leur orgueil, et qu'on voit couchés dans la poussière du néant ; ce sont ces grands du monde, tant flattés de leur vivant, dont il ne reste pas même ce je ne sais quoi *qui n'a pas de nom dans la langue*, toutes choses, ce me semble, qui pourraient se dire tout aussi bien sans sortir de chez soi, et sans aller à Westminster. Dans ce même auteur, j'ai lu encore que le public allait visiter de préférence la chapelle (*poet's corner*) où sont les tombeaux des poëtes. Le public a bien raison, disait l'écrivain, de

préférer les poëtes qui l'instruisent aux rois qui l'écrasent d'impôts. Les poëtes sont les vrais amis de l'humanité ; les poëtes nous suivent à la ville et à la campagne, couchent à notre chevet, *nobiscum peregrinantur, rusticantur*, comme dit Cicéron ; les poëtes nous consolent dans le malheur, et sont encore dans la prospérité les seuls amis désintéressés que nous ayons. — Tout cela est louable, assurément ; mais, comme je trouvais ces différents motifs bien compliqués et bien métaphysiques pour les gens de province qui viennent à Westminster, je demandai à l'un des gardiens à quoi il attribuait la préférence du public pour la chapelle des poëtes : « A ce qu'il n'en coûte que trois shillings, me dit-il, pour » voir leurs tombeaux, au lieu qu'il en coûte cinq pour voir » les tombeaux des rois. »

J'avoue, à ma honte, que j'ai parcouru avec indifférence cette partie de l'abbaye. Shakspeare est là pourtant, ou du moins il y figure par une statue et un cénotaphe, payés par deux représentations à Drury-Lane. Ce qui a été Shakspeare gît sous les dalles de l'église de Stratford, où son siècle le laissa mourir, sans plus se soucier de sa mort que de sa naissance. Chose singulière ! il a été contemporain d'Élisabeth, il a vécu dans une de ces époques de prospérité publique où les moindres supériorités sont en pleine lumière, et il y a moins de renseignements sur sa vie que sur celle du moindre des courtisans. Les uns ont écrit qu'il avait été bailli d'un comté, d'autres qu'il braconnait sur les terres des grands seigneurs ; que sais-je ? qu'il gardait à la porte du théâtre les chevaux des spectateurs, et qu'il faisait les fantômes dans ses pièces. Vous ne trouverez pas son histoire dans ses drames ; vous ne l'apercevrez pas lui-même sous ses personnages. Il crée des hommes, et il leur donne des passions ; cela fait, il les laisse aux prises avec ces passions, et il ne s'en occupe

plus. S'ils font des fautes, ils en portent la peine; s'ils sont plus forts que les événements, ils les dominent; s'ils sont plus faibles, ils y succombent. Shakspeare n'a point, comme nos tragiques, un personnage favori, par lequel il se communique lui-même au parterre; celui qui est en scène est celui qu'il aime le mieux. Vous seriez sa dupe à le vouloir chercher dans les rôles qu'il a créés, et sous les masques qu'il a donnés aux grandes passions qui font rire ou pleurer. Vous le croyez atteint d'une sombre mélancolie: c'était peut-être un franc rieur, aimant à se laisser jouer par son imagination, et à bavarder, comme fait Cassio, avec l'ombre qui passe; ou bien c'était quelque philosophe insouciant, apparaissant à la chute de la toile, dans la moralité de son terrible drame, avec le visage calme et fin, de l'air d'un homme qui n'est point ému de tant de malheurs, et qui dit au parterre : Il n'y a rien là de ma faute! Sa statue ne vous parle pas; et puis ce tombeau vide, où il n'y a pas même un peu de sa cendre, n'est plus qu'un buste dans un musée, musée de tombeaux, si vous voulez. En outre, à la petite place qu'on lui a donnée dans le mur, il est serré entre des poëtes qui n'ont guère plus de renommée, hors du cercle des érudits de Londres, que nos poëtes d'albums et d'almanachs, et encore a-t-on glissé des prosateurs parmi ces poëtes : c'est à s'y méprendre. Cet amalgame de gloires, à toutes sortes de degrés, n'a rien d'intéressant : la curiosité tue l'émotion. Il n'y a, encore une fois, qu'auprès des vieux tombeaux du catholicisme que l'imagination s'éveille, et qu'on sent tout ce qu'il y a de grand et de remuant dans le passé!

Ce qui nous touche principalement dans les siècles qui ne sont plus, c'est le caractère moral qui les distingue du nôtre. Si nous aimons l'aspect majestueux de ces vieilles

églises, œuvres de foi et de religion, c'est que nous n'avons sur toutes choses que des convictions molles et flottantes; c'est que nous sentons le besoin de nous prendre à quelque chose de fort, qui vienne à bout de nous, et qui nous repose un moment de nos fatigantes contradictions. Si nous sommes vivement frappés de tout ce qui porte la marque de l'enthousiasme, c'est que l'enthousiasme a été flétri en nous par l'expérience, et que, craignant avant tout d'être dupes, ou seulement de le paraître, nous envions la paix de ces hommes simples, qui ne se riaient pas au nez, dans les graves matières d'où dépend le bonheur et le malheur; et qui ne se cachaient pas pour faire leurs devoirs. Si nous aimons ces figures qui prient sur les vieux tombeaux, c'est que l'art a étouffé, sur les tombeaux modernes, la pensée religieuse sous la pensée mondaine, afin sans doute que les morts eux-mêmes ne fussent pas dupes des curieux. Si enfin la grande uniformité du catholicisme nous inspire un respect sincère, c'est que nous sommes usés de diversité et d'isolement, contestant volontiers toutes les autorités humaines, moins encore par des arrière-pensées de désorganisation que par l'impuissance où nous sommes de nous convaincre des droits de qui que ce soit; bizarre situation de gens qui sont ainsi, de bonne foi, dans une sourde et perpétuelle insurrection! Il n'y a point de regrets dans la comparaison que nous faisons alors entre le passé et le présent; notre âme en est un moment distraite, voilà tout. Nous n'en portons pas plus lourdement, après cela, le faix de nos incertitudes et de nos contradictions, des scrupules qui nous rendent secs et moqueurs par la peur d'être enthousiastes, de nos caprices enfin et de notre isolement; toutes choses qui nous font illusion par l'apparence qu'elles ont de venir de la liberté. Or la liberté nous fait aimer notre siècle d'un amour réel et positif,

et les siècles passés d'un amour purement poétique. L'aspect d'une vieille cathédrale ne guérit pas un cœur malade de l'excès de liberté ; et je crois fort que l'abbaye de Westminster n'ôterait à personne de ce siècle une seule de ses incrédulités.

— 1830. —

II.

UNE MAISON DE TRAVAIL A LIVERPOOL.

Voici une des plus belles applications de cette *loi des pauvres*, dont il a été dit tant de choses en France, sans beauoup de connaissance de la matière, ni surtout des véritables opinions du peuple anglais à cet égard. Il n'est peut-être personne, parmi ceux qui lisent avec quelque attention ce qui s'écrit sur cette partie de l'économie sociale, qui n'ait un vague esprit d'opposition contre la loi des pauvres et contre tout ce qui pourrait y ressembler, de loin ou de près. A quiconque veut faire l'éloge de l'Angleterre et en opposer l'ad-

mirable civilisation aux lenteurs et aux inégalités de la nôtre, qu'objecte-t-on tout d'abord, si ce n'est cette formidable loi des pauvres? J'ai dans la mémoire cette formule, qu'assurément je n'y ai pas mise tout seul : Oui, mais l'Angleterre a sa dette ; oui, mais l'Angleterre a sa loi des pauvres. Il n'y a pas d'admirateur si intrépide de l'Angleterre que la première de ces objections ne trouble profondément, et à qui la seconde ne ferme la bouche, encore qu'il semble qu'une dette énorme est la preuve d'un crédit énorme, et qu'il soit juste que ceux qui ont au-delà du nécessaire viennent régulièrement en aide à ceux qui n'ont rien. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas été peu étonné de trouver en Angleterre, parmi les partisans les plus prononcés de la loi des pauvres, des hommes à qui cette loi demande chaque année une somme considérable, et d'en entendre vanter les bons résultats par ceux même qui en font les frais. J'ai peine à croire que ce soit par de simples motifs de charité chrétienne, et qu'il n'y ait pas là quelque bonne raison positive et déterminante, de l'espèce de celles qui font généralement agir et parler les Anglais.

C'est d'ailleurs un fait notoire que des écrivains distingués, qui appartiennent à l'opinion radicale, demandent pour l'Irlande, comme complément nécessaire des institutions que lui doit la Grande-Bretagne, une loi des pauvres, à l'image de celle qui régit l'Angleterre. Quelques-uns même la réclament au préalable, avant toute autre institution, et ceux-là me paraissent les plus sages ; car à une population qui meurt de faim on doit premièrement du pain, et secondement des libertés. Que peut-il y avoir de plus pressant et de plus obligatoire pour la Grande-Bretagne que de nourrir ces milliers de misérables Irlandais qui, dans les quatre plus beaux mois de l'année, en juin, juillet, août, septembre, dans le temps où

la vie est le plus facile à tous les êtres, où le pauvre même est riche, car le soleil lui donne le vêtement, le gîte et le feu, sont réduits par la faim, et, malgré la résignation qui est propre au peuple d'Irlande, à vivre de déprédations de toute sorte, les uns à piller les hangards où sont conservées les pommes de terre, à arrêter les bateaux chargés de vivres et à les vider sur la berge, par l'odieux droit d'aubaine de la misère; les autres à couper les sacs de blés qui sont transportés au marché et à les répandre par les chemins; quelques-uns à déraciner les légumes pendant qu'ils végètent encore, à forcer les marchands de vivres qui ne veulent que traverser un district d'y demeurer et d'y vendre, à une espèce de maximum, leurs provisions; ceux-ci à piller les boutiques des boulangers; ceux-là à traire les vaches pendant la nuit? Déjà des travaux ont été commencés sur cette question, et des commissions nommées, selon la pratique des gouvernements, qui, avant de payer, font rechercher longuement s'ils doivent, et qui donnent à l'homme qui meurt de faim... des commissaires chargés d'examiner de quelle nature est sa faim, comment elle lui est venue, par quelle cause, et, en dernier lieu, comment on pourrait y pourvoir, sinon pour lui, qui mourra pendant l'enquête, du moins pour ses enfants, qui hériteront de son dénument et de sa misère. Le moyen le plus naturel, ce me semble, le plus droit, le plus honnête, serait une *loi des pauvres* qui d'abord procurerait de l'argent, en attendant les institutions destinées à en régler l'emploi, et, en outre, qui assimilerait la condition de l'Irlande à celle de l'Angleterre. Mais comme il faut prendre, sur ce point, l'avis de la partie du peuple irlandais sur qui porterait la charge d'une loi des pauvres, je ne m'étonnerais pas qu'avant toute loi qui devra les grever d'une aumône régulière au profit des indigents, ils demandassent pour eux-mêmes des libertés et

des priviléges, et qu'ils fussent plus impatients de recevoir des institutions que de donner de l'argent.

Les sociétés sont à l'égard des pauvres comme les débiteurs de mauvaise foi, qui plaident pour ne pas payer, ou tout au moins pour ajourner le paiement. En face du pauvre, ce créancier impitoyable, même dans sa résignation, qui peut les forcer à le nourrir dans leurs prisons, si elles lui ferment leurs hôpitaux et leurs maisons de travail, elles discutent par voie de commissaires le droit et le fait, et celui-ci avant celui-là, l'inconvénient avant l'avantage, et l'emploi qu'il conviendra de donner à l'argent avant la nécessité et le devoir de donner l'argent lui-même. C'est ainsi qu'en ce moment, à propos de l'Irlande dévorée par la plaie de ses pauvres, on a fait la statistique des causes de tant de misères, des inconvénients qui résulteraient des différents modes proposés pour y subvenir, et des institutions à créer pour faire produire les meilleurs fruits à l'impôt qui pourrait être ultérieurement établi. Si du moins on était d'accord sur une ou plusieurs de ces institutions, la question aurait fait un pas ; car, l'emploi trouvé, ce serait une forte raison de moins d'ajourner le devoir de donner l'argent. Mais on se garde bien d'être d'accord sur quoi que ce soit, et de reconnaître un premier fait qui servirait de majeure à un argument irrésistible ; et voilà comment, au moyen d'un appareil tout-à-fait ingénieux de commissaires, de comptes-rendus et de statistiques, on couvre le peu d'empressement réel à donner, qui est au fond, de l'air de gens bienfaisants, qui ne font de difficultés que sur le meilleur emploi possible à donner au bienfait.

Parmi les moyens discutés, l'établissement des maisons de travail (*work-house*), à l'instar de celle de l'Angleterre, a dû être proposé et débattu le premier, à titre de moyen déjà éprouvé, et dont l'Angleterre a déjà recueilli des fruits. On y

a fait des objections de toutes les grandeurs, depuis celles qui sont fondées sur l'énormité de la dépense, évaluée, par les adversaires du projet, à la valeur du revenu de l'Irlande, jusqu'à celles qu'on tire du caractère des habitants, trop fiers, a-t-on dit, et trop jaloux de leur liberté pour ne pas préférer la famine, la mendicité et la mort, à un emprisonnement même volontaire et à un travail qui ne serait pas de leur choix. Je suspecte beaucoup ces accumulations d'objections, si diverses de valeur et de poids, contre une institution devenue inévitable; car les petites ne figurent évidemment là que parce que les grandes ne sont pas assez solides ou ne sont pas sincères. Si la dépense n'excède pas les moyens de l'Irlande, à quoi sert la seconde objection, tirée du caractère des Irlandais, comme si tous les pauvres n'étaient pas des vaincus pour qui toute condition est bonne, qui n'est pas insupportable? Si, au contraire, la dépense est impossible, à quoi bon joindre à l'objection péremptoire qu'on en peut tirer une toute petite raison d'observateur moraliste? On en avait dit autant des maisons de travail d'Angleterre : elles allaient surcharger les villes; on y aurait des révoltes tous les jours; le peuple anglais était trop fier pour passer sous ces fourches caudines, etc., etc. L'événement a prouvé que toutes ces objections n'étaient que de mauvaises raisons de débiteurs qui éloignent par des chicanes, décorées du nom d'enquêtes, le moment de payer. L'Angleterre s'est exécutée : ses *workhouses* sont l'honneur de sa civilisation.

Je n'ai vu que celle de Liverpool, qu'on dit être l'une des mieux conçues, et qui très-certainement doit être l'une des mieux administrées de toute l'Angleterre. C'est à la fois une maison de travail, un hospice et une école publique. L'établissement est situé hors de la ville, sur une des hauteurs qui la dominent, dans un air sain, au moins relativement, car la

charité peut tout améliorer en Angleterre, excepté le ciel. Les bâtiments sont vastes, aérés, et paraissent bien tenus; la propreté anglaise a pénétré jusque dans la maison des pauvres. Les ateliers sont larges et bien clos, les cours dallées, grandes et ouvertes. Ce n'est pas une prison, car la force publique n'y est représentée par aucun soldat; et à la faiblesse matérielle de l'autorité on peut mesurer la facilité de l'obéissance. Mais c'est encore moins une maison de luxe, car, outre l'air de tristesse et de dénument que le pauvre répand autour de lui, un bienfaiteur collectif, comme est une société qui se charge de nourrir ses pauvres, ne met guère de grâce dans sa manière de donner, et laisse voir par trop d'endroits que le bienfait est accordé sous la forme d'un impôt. Les intermédiaires entre la société et ses pauvres sont sérieux et froids comme des agents; justes, d'ailleurs, et bons, mais sans ce superflu, qui est la sympathie, et qu'on ne leur demande point. La maison est hospitalière; mais l'hôte n'est pas un ami attendu, à qui l'on garde la meilleure place, la coupe de fête à table et le lit d'honneur : c'est un pauvre qu'on reçoit sur un *bon* de la paroisse, et à qui l'on fait payer, par un certain travail, une place quelconque sous un toit commun, peut-être la place restée vide par la mort d'un compagnon de misère, récemment délivré de la charité publique et de la vie. On ne peut donc parler de ces établissements que le cœur serré, ni en louer les choses louables qu'avec chagrin; car l'irréparable est écrit sur toutes les pierres et sur tous les visages.

Le directeur actuel, ancien homme de loi, a été, quoique homme de loi, et pour sa réputation de probité et de fermeté, élu à cette grande fonction par les suffrages des notables de Liverpool. Il succédait à un de ces hommes qui sont la plaie de toutes les institutions de bienfaisance, gens qui ex-

ploitent leur place comme une industrie, et qui prélèvent chaque jour une dîme sur la part des pauvres. Il s'était fait, sous un nom analogue à notre mot français *tour de bâton*, un revenu énorme. Ces abus n'étaient pas ignorés ; mais telle est, en Angleterre, la force des choses établies, qu'on le maintint dans sa place jusqu'à sa mort, qui fut le seul service qu'il rendit à la *Maison de travail* de Liverpool. Le premier acte de son successeur fut de rendre aux pauvres tous les indignes profits que cet homme avait faits sur eux, et de se réduire strictement au salaire, du reste très-honorable, qui est affecté à sa place. Tout, dans la maison, avait été corrompu par l'exemple du chef. Les fournisseurs du dehors, pour se dédommager des pots-de-vins, altéraient les provisions ; le lait était falsifié, les légumes mal choisis, le pain enflé au moyen de procédés chimiques. A l'arrivée du directeur actuel, tout a changé de face ; les fournisseurs, tenus quittes des pots-de-vin, ont livré des provisions de bonne qualité. La seule différence d'un homme désintéressé à un homme avide a produit des sommes considérables, et a donné une existence nouvelle à la *Maison de travail*, sans augmenter pour la ville les frais de dotation annuelle. Le plus difficile à trouver, après l'argent, c'est l'homme chargé de l'employer ; il dépend du choix qu'on a fait qu'un établissement de ce genre soit une véritable maison de bienfaisance ou une sorte de ferme des gabelles, abandonnée à l'avidité d'un traitant.

Le directeur de la *Maison de travail* de Liverpool paraît être un homme d'environ cinquante ans. C'est un esprit net, adroit, décidé, faisant chaque chose avec la facilité et la confiance que donnent un bon début et la popularité qui s'y attache. Sans avoir, comme on dit, la fibre très-tendre, il a pour les pauvres cette austère sympathie de la probité, bien préférable à la condescendance d'un homme qui se montre

facile et relâché envers les gens qu'il vole. Il peut être sévère sans paraître dur, car il n'a pas à faire payer à la discipline les infidélités ou les gains honteux de son administration. Les pauvres le craignent sans le haïr, parce qu'ils savent qu'il les défend quand il n'est pas devant eux, et parce qu'il a l'attitude qu'il convient que les sociétés prennent envers ceux de leurs membres qui n'ont pas su ou qui n'ont pas pu s'y faire une place, attitude grave et ferme, ni trop bienveillante pour ne pas amener le relâchement, ni trop sévère pour qu'en sa présence le malheur ait jamais l'air d'être un crime. C'est ce qui explique la facilité de cet étrange gouvernement, où un homme d'un peu plus de cinq pieds, ni médiocre ni supérieur, conduit dix-huit cents à deux mille personnes, dont plus de mille sont valides, et dont aucune, parmi ces mille, n'est sans avoir quelque levain de révolte au fond du cœur; car quel est le pauvre qui croit ne l'être que par sa faute? Il y a là des hommes qui n'ont jamais résisté à une passion, qui ont incommodé tous leurs semblables de leur liberté brutale, et dont l'obéissance même, triste et morose, est toujours frémissante. Eh bien! tous ces hommes se lèvent et se découvrent avec respect quand passe auprès d'eux, avec sa parole brève, son œil vif et pénétrant, ses ordres précis et sans réplique, son geste brusque, son pas rapide, le petit homme, semblable à un clerc de paroisse, qui les gouverne, qui mange de ce qu'ils mangent, boit de ce qu'ils boivent, et n'a pas dans sa poche un *penny* qui ait dû aller dans la leur. Sa fermeté et sa probité lui tiennent lieu de ce piquet de soldats qui ne sert pas toujours à rendre forts certains fonctionnaires. Ce sont deux forces immenses vis-à-vis des masses, parce qu'on ne peut pas plus les feindre quand on ne les a pas, que les cacher quand on les a.

D'ailleurs, à quoi serviraient des forces matérielles? La

Maison de travail n'est pas une geôle : quiconque est las d'y vivre peut s'en faire ouvrir la porte et retourner à la vie précaire et à la liberté nécessiteuse du dehors. La maison ne le rejette pas ; elle lui donne même le viatique de quelques jours, en attendant qu'il trouve du travail. S'il n'en trouve pas, ou si, après avoir été employé quelque temps, il retombe dans le besoin, l'administration le reçoit de nouveau, sans rechercher si c'est le travail qui l'a quitté, ou lui qui a quitté le travail, et sans aggraver sa position dans l'intérieur de la maison. Sa place lui est rendue, sa portion lui est pesée de nouveau, car les portions sont pesées ; mais ce n'est pas le retour de l'enfant prodigue, et au lieu d'un père qui l'accueille et fait tuer le veau gras pour fêter son retour, c'est un chef dans le cœur duquel il a la place d'un deux-millième, et qui peut-être, en le recevant, ne lui épargne pas quelques éloges ironiques de la maison qu'il a eu tort de quitter. Du reste, bien peu sont tentés d'essayer de la triste joie d'un jour de liberté, dont le lendemain est la misère. La douceur du régime, l'assurance d'avoir le pain de chaque jour, la modération du travail, les amitiés qui se forment dans le travail commun des ateliers et sur les banquettes des chauffoirs, l'habitude enfin, qui peu à peu confisque à l'homme sa volonté, les retiennent dans la ***Maison de travail***, et leur font oublier une liberté dont les seules jouissances sont des soirées passées à la taverne, et suivies de privations intolérables.

La constitution du travail, dans l'intérieur de la maison, est équitable et parfaitement réglée. Tous les pauvres valides (***able bodies***) sont appliqués à des travaux proportionnés à leurs forces, et dont une partie du prix leur est abandonnée, soit pour les petites douceurs du préau, soit pour en aider leurs familles qui habitent au dehors. Les étoffes de coton et de laine, nécessaires à l'habillement de la communauté, sont fa-

briquées dans la maison : on vend le surplus aux fabricants d'étoffes peintes de Manchester. Les vieillards, qui n'ont plus assez de force pour un travail fatigant, préparent des cordes de chanvre pour calfater les vaisseaux. Dans une des salles où se font ces cordages, il y avait un vieux marin, jadis compagnon de guerre de Nelson, d'une grosseur énorme, à qui son ventre servait de table à ouvrage. « Voulez-vous voir un de nos élèves? » nous dit le directeur en nous montrant le bonhomme enseveli sous son chapeau de cuir, peut-être aussi contemporain de Nelson. Il l'appela d'un ton de voix ferme, quoique amical. Le bonhomme souleva d'abord sa tête, puis son ventre, puis ses jambes, et vint à nous d'un pas grave, avec toute la docilité militaire, mais non sans dépit, à ce que nous crûmes voir, d'être montré comme un spécimen du bon régime de la maison. Sa figure, forte et intelligente, était celle d'un homme contrarié. Il salua, mais ne dit pas un mot. Après quelques paroles du directeur, il regagna sa place, et nous sortîmes, moi beaucoup plus malheureux qu'il n'avait pu être blessé, et pensant qu'il faut être un ange ou une femme pour toucher aux plaies du pauvre sans les envenimer. Qui sait si un rayon de la gloire de Nelson, en tombant sur cet obscur matelot, n'a pas mis dans son cœur un germe de dignité personnelle, que n'ont pu flétrir les malheurs d'une vieillesse recueillie par la charité publique?

Par une distribution judicieuse du travail, qui tire parti de tout le monde et n'épuise personne, les dépenses de la maison sont presque atteintes, sinon couvertes, par le prix des objets vendus au dehors et de ceux qui se consomment au dedans. Les frais et les produits se balancent à peu près, ce qui permet à la ville d'étendre à plus de têtes le bienfait de sa taxe des pauvres, et d'admettre même au partage de l'aumône municipale des malheureux qui ne sont pas inscrits sur le registre

de la paroisse. C'est ainsi que la *Maison de travail* paie le passage et la nourriture de tous les pauvres irlandais qui, après avoir fait la moisson en Angleterre, reviennent s'embarquer à Liverpool, plus pauvres qu'auparavant; car ils n'ont rien économisé de ce qu'ils ont gagné : partis avec des vêtements, ils s'en retournent avec des haillons. Il n'y a pas de spectacle plus douloureux que celui de ces files d'Irlandais, la plupart pieds nus, sans chemise, les habits en lambeaux, la faucille portée en bandouillère et entourée de foin, un bâton à la main, marchant un à un sur les grandes routes, et regagnant cette *verte Irlande* où l'hiver et ses dernières nécessités les attendent; vrais ilotes de la Grande-Bretagne, qui semblent habillés de ses guenilles et nourris de ses épluchures. Quelques-uns de ces malheureux errent sur les quais de Liverpool, attendant que les hommes de police les recueillent et les conduisent devant les officiers compétents; car c'est par l'intermédiaire de la police et des juges que les pauvres reçoivent l'hospitalité de la ville. On les interroge, on regarde s'ils ont les poches vides (quelques-uns n'ont pas même de poches), après quoi on les envoie à la *Maison de travail*, qui leur donne un gîte pour la nuit, la nourriture, et qui les renvoie, le lendemain, par un paquebot, où ils sont entassés et parqués sur l'arrière, comme les moutons et les cochons expédiés d'Irlande pour l'Angleterre, laquelle reçoit le bétail et renvoie les pauvres. Cette charité, qui déporte les pauvres, n'est pas celle de Vincent de Paul; mais quand on regarde les choses froidement, et combien le fardeau des pauvres indigènes est déjà lourd pour chaque ville, on donne des éloges même à cette hospitalité si dure et si avare, qui reçoit le pauvre étranger sans plaisir et le renvoie sans pitié. N'est-ce pas beaucoup déjà que la civilisation soit juste, et que le débiteur reconnaisse sa dette?

La nourriture de la *Maison de travail* consiste principalement en lait, en pommes de terre, et en viande de porc. On nous a fait goûter de ce lait : il est excellent. On ne nous le présenta pas dans un petit pot, écrémé dans le grand, et mis à part tout exprès, pour rassurer la philanthropie des visiteurs, et faire dire à quelques heureux : Nous n'en buvons pas de meilleur. On nous mena dans un vaste garde-manger, où nous puisâmes le lait à même dans le tonneau qui contenait la provision du jour. J'ai dit qu'on pesait les portions de pain : ce sont deux femmes qui ont ce soin; l'une coupe, et l'autre pèse les morceaux dans une balance. Il y a deux qualités de pain : le plus mauvais régalerait nos soldats. On le donne aux valides, aux enfants, aux *able bodies*, nom horriblement matérialiste que la religieuse Angleterre donne à tous ceux qui peuvent travailler. Le pain de première qualité est réservé pour les vieillards, pour les invalides, pour les malades. Le directeur de l'établissement n'en mange pas d'autre. Il fait aussi son ordinaire de l'*ale* qu'on donne aux travailleurs, pour les soutenir, et aux vieillards pour les reconforter. Quelques vieilles femmes reçoivent une portion de thé et de sucre; elles prennent le thé trois fois par jour. C'est, de toutes les rares douceurs de la maison, la plus propre à consoler ces pauvres créatures de n'avoir plus de *home*. Enfin, il y a du tabac, comme en voudraient avoir nos meilleurs priseurs, pour ceux à qui l'usage du tabac, dans des jours moins mauvais, — les seuls jours bons du pauvre, — en rendrait la privation trop douloureuse, surtout ajoutée à celle de tant d'autres biens. C'est le directeur de l'établissement qui est, de droit, le juge de ces besoins et le distributeur de ces petites faveurs. Il peut mettre une sorte de grâce à les accorder. Il est douteux que ce ne soit pas encore là et toujours une dette; mais, du moins, la manière

de la payer peut lui donner l'air d'un bienfait : cette fois, seulement, la main de la charité publique ressemble à la main d'un ami.

Les enfants des deux sexes, qui sont très-nombreux, reçoivent l'instruction première par la méthode lancastrienne. On les tient très-sévèrement, peut-être trop sévèrement. Il est vrai qu'il n'y a pas de peuple plus disciplinable que le peuple anglais. A voir ces centaines de petits garçons manœuvrer dans la cour avec la précision des soldats de leur pays, à la voix d'une espèce de pédagogue, chétif et râpé, qui frappe sur un livre pour appuyer sa voix grêle et criarde, on sent que la subordination est le fond de l'esprit anglais, et que la loi est le plus obéi des despotes. Ces pauvres enfants vont nu-tête et nu-pieds pendant tout ce qu'on appelle la belle saison en Angleterre, c'est-à-dire, pendant les huit mois de pluie interrompue de brouillards, qu'on décore de ce nom. Je ne pus pas me défendre d'en témoigner de l'étonnement au directeur. Il faisait si froid ce jour-là : la bise, qui soufflait depuis le matin, et dont nous sentions les piqûres jusque sous nos vêtements, avait bleui leurs jolis visages et leurs pieds que raidissait le froid des dalles encore humides d'une averse récente. Ils marchaient courbés, la tête renfoncée dans les épaules, les mains collées contre le corps, tout rétrécis et ramassés, comme pour offrir moins de prise au froid, avec cette tristesse sans imagination, qui est celle de tous les enfants marqués, en naissant, du stigmate de la pauvreté. On nous dit que ce n'était point par économie qu'on les laissait aller ainsi tête nue et sans chaussure, mais de l'avis du chirurgien et du médecin qui le jugeaient meilleur pour leur santé. Est-ce là le vrai motif? Un régime hygiénique qui épargne à l'établissement les frais de plusieurs centaines de paires de souliers par mois, n'est-il pas ou une parcimo-

nie, ou un reste de barbarie déguisées? Les docteurs, à qui nous soumîmes ce doute, prirent très-sérieusement la responsabilité de la mesure, et nous ôtèrent tout soupçon à cet égard. Peut-être, hygiéniquement, ont-ils raison; peut-être vaut-il mieux pour ces pauvres enfants entrer dans la vie par de rudes épreuves, et n'avoir pas d'enfance à regretter. Mais si les plus valides s'y fortifient, les faibles n'y succombent-ils pas? Je n'eus pas le courage d'interroger les docteurs sur ce point.

Le directeur nous fit entrer dans la salle des petites filles au moment de la leçon. Il y en avait une cinquantaine environ, rangées en cercle autour d'une petite vieille qui leur apprenait à compter jusqu'à cent, et qui, une baguette à la main, commandait la manœuvre lancastrienne. Je me sers à dessein du mot manœuvre, car les intelligences et les mémoires sont dressées comme des soldats par cette méthode. Elles avaient un geste particulier et une intonation distincte pour chaque dizaine. Tantôt elles croisaient les bras ou les laissaient pendre le long du corps; tantôt elles en levaient un sur leur tête ou l'étendaient en avant; tantôt elles battaient des mains, et toutes avec une régularité et une précision imperturbables. Arrivées au premier chiffre de chaque dizaine, et au moment de changer de geste, elles enflaient leurs petites voix aiguës et attaquaient la note avec un ensemble tout à la fois musical et mimique, auquel le directeur prenait part. La vieille, debout au centre du cercle, la baguette levée, tournant sur elle-même pour surveiller toutes ses écolières, l'oreille attentive à leurs cinquante voix, criait de temps en temps: Allons, allons, *make haste*, *make haste*. De toute la petite troupe, pas une ne broncha. Comme j'étais alors tout plein de machines, je cherchai involontairement s'il n'y en avait pas une, dans quelque coin de la salle, qui arrêtât et

fit partir ces cinquante mémoires à la fois, comme les cinquante roues d'un même appareil. Toutes les voix moururent dans une sorte de cadence au nombre cent. C'était un véritable exercice de vocalisation. Combien peu de ces pauvres filles, me disais-je, auront besoin de savoir compter au-delà du nombre cent!

Le plus touchant de cette scène, c'étaient cinq ou six petites filles de moins de quatre ans, restées assises sur des bancs, et qui répétaient tout bas la leçon avec cette petite voix d'oiseau si fraîche, si gaie, par laquelle les enfants de toutes les conditions se ressemblent au commencement de la vie. L'une d'elles, à peine âgée de trois ans, jolie comme un ange de Murillo, imitait les gestes de la vieille avec ma canne qu'elle m'avait prise. C'était un enfant abandonné. Mon ami et moi, nous nous regardâmes en sortant; nous avions tous deux les yeux humides. — « C'est surtout parce que je suis père, me dit-il, que je ne trouve pas lourde la taxe des pauvres, et que, de tous les impôts que je paie, celui-là me coûte le moins dont il revient quelque chose à ces pauvres enfants. — Et c'est par le même motif, lui répondis-je, que j'admire votre *Maison de travail*, et que j'en souhaiterais au même prix de pareilles à mon pays. »

Deux ou trois hommes sont employés à faire des bières pour ceux qui meurent dans la maison et pour les pauvres du dehors auxquels la paroisse fait la charité d'un cercueil. Il y en a un magasin tout plein, que la mort épuise au fur et à mesure qu'on le remplit. Ces bières sont peintes en rouge. C'était un vieillard qui les barbouillait, et qui peut-être barbouillera la sienne. Un homme plus jeune était chargé de raboter les planches et de les clouer, un autre d'y mettre les attaches de fer. Ils faisaient cela avec la même indifférence que ceux qui préparent le dîner. L'établissement fournit des

bières à tous les pauvres qui justifient de l'impossibilité de faire enterrer les leurs. J'ai vu deux femmes, probablement deux mères, qui sortaient de la maison par une des portes de côté, emportant sous leur bras deux petits cercueils d'enfant. Elles pleuraient presque autant de honte que de regret; car, s'il y a quelque chose que les pauvres redoutent plus que l'hôpital, c'est d'être enterrés dans des planches qui ne leur appartiennent pas. Ces dons gratuits de cercueils par la maison de travail de Liverpool ont été l'occasion d'une industrie révoltante. De malheureuses femmes, feignant la douleur et les larmes, obtenaient de ces bières, dont elles allaient boire le prix au cabaret; d'autres, moins coupables, en faisaient du feu, peut-être pour réchauffer leurs enfants. Ce double abus a cessé. On ne délivre des bières que sur le bon de la paroisse, dont les autorités ont soin de faire rechercher si ceux qui en demandent ont en effet des morts à faire enterrer. La charité est obligée d'avoir l'œil vigilant du fisc, et c'est une chose pénible à dire qu'elle peut quelquefois corrompre ceux mêmes au profit de qui elle s'exerce.

A quelques pas de là sont les toits à porcs, partie importante de l'établissement, car les porcs sont les nourriciers de la *Maison de travail*. Le directeur nous les montrait avec un orgueil plaisant. Il les caressait, il leur donnait des noms affectueux, qu'aurait enviés un lévrier de canapé, ou même un de ces pauvres petits enfants qui vont pieds nus par raison de santé, selon la prescription du docteur. Ces porcs sont les mieux nourris dans la maison. Le directeur n'a pas de paroles sévères pour eux; on ne pèse pas leurs rations, on leur passe un peu de superflu : il est vrai qu'ils le paient cher. Ce n'était pas seulement, dans cet homme, d'ailleurs si grave, le sentiment horriblement tendre du capitaine de navire qui, dans les premiers jours d'une longue navigation,

regarde avec satisfaction la bonne santé de ses provisions vivantes ; il y avait un peu de cette tendresse de l'Anglais pour l'animal dont la chair savoureuse entretient son sens solide et son activité jusqu'à la mort, laquelle arrive pour lui quand il cesse de manger du porc. Il nous faisait arrêter devant les plus beaux sujets de l'étable. — Faites sortir la truie qui va mettre bas, disait-il au vieillard ; et le pauvre homme entrait en se courbant sous le toit à porcs, et chassait devant lui une immense bête dont le ventre traînait à terre. Notre directeur mesurait ce ventre de l'œil et du geste, et évaluait la portée en homme qui en devait avoir la dîme. Puis, c'était une mère avec ses douze petits, se pressant, se culbutant autour de ses mamelles moins nombreuses que les nourrissons, et qu'elle leur livrait avec toute la grâce que peut avoir une truie étendue sur la paille, en faisant entendre un petit grognement de tendresse maternelle. Jusque-là, la satisfaction du directeur n'avait rien de cruel : c'étaient des mères, ménagées tant qu'elles peuvent produire, et des petits loin encore du couteau. Mais quand nous arrivâmes devant l'étable des porcs bons à tuer, et que le directeur nous fit voir de quel appétit quelques-uns faisaient leurs derniers repas, une sensibilité imitée de celle de J.-J. Rousseau, écrivant le fameux morceau sur l'usage des viandes, me fit trouver presque odieuses les réflexions de l'excellent homme sur l'à-point de ces victimes, sur l'épaisseur probable de leur lard, sur le poids qu'elles devaient peser. Nous finîmes notre visite par les mâles, l'honneur du troupeau, qu'il flattait de la main et de la voix, les appelant *mes bons garçons* (*my good fellows*), leur grattant le dos, faisant ajouter à leur litière, les recommandant au vieillard, pour lequel il réservait les sons durs et sévères de cette voix dont les porcs avaient toutes les notes tendres et caressantes. C'était entre ces verrats et le

directeur le lien de gens égaux par la santé, le bien-être, le comfort, dans une maison de pauvres, d'infirmes et de vieillards, qui s'aiment par le contraste des misères qui les entourent, et qui ont accompli leur destinée.

. . . . . Quorum fortuna peracta est
Jam sua. . . . . .

Il n'y a qu'un seul être humain, dans la maison de travail, auquel j'aie vu le directeur sourire du même air qu'à ses porcs : c'est une vieille femme de cent six ans. Elle est l'échantillon et la montre de la maison. Elle est la décharge morale du directeur, sa réponse aux amis et aux ennemis ; elle dépose de la régularité, du bon ordre, des soins, de la nourriture saine, du régime doux et paternel de l'établissement. Cette pauvre femme, reçue dans la *Maison de travail*, déjà très-vieille, et probablement après de longues années de travail pour le pain de chaque jour, est ressuscitée et a commencé une seconde enfance paisible, heureuse, avec quelques douceurs qu'elle n'avait pas connues dans la première. Quand nous entrâmes dans sa chambrette, placée au rez-de-chaussée, et dont la porte s'ouvre sur une cour dallée où chaque jour encore elle vient faire quelques pas au soleil, on venait de la mettre au lit après son troisième repas, et elle s'était endormie en fredonnant. C'est une autre vieille femme qui en prend soin, et qui, quoique vieille, pourrait être sa petite-fille. Elle se croit agile et ingambe à côté de la centenaire, quoique la mort par l'effet de l'âge soit peut-être aussi près de celle qui a passé le demi-siècle que de celle qui a vécu le siècle entier. Un petit feu de houille entretenait dans la chambre une douce chaleur. La garde, par cet empressement maladroit qui est propre aux personnes dépen-

dantes en présence du maître, se hâta d'éveiller la pauvre femme, afin que nous eussions le spectacle complet de la vieillesse gardant la mort. C'était la mort en effet, sous les traits de la décrépitude, telle que nous nous obstinons à nous représenter la mort, quoiqu'elle ait le visage de tous les âges; c'était la *chose sans nom* dont parle Bossuet, que cet être dont la respiration n'était plus qu'un râle qui finit.

— Dites donc le bonjour à notre maître, lui cria la garde, en s'approchant le plus qu'elle put de son oreille.

Ses yeux s'entr'ouvrirent un instant, sans se fixer sur rien, puis se refermèrent. Le sommeil des derniers jours pèse aussi fortement sur les paupières que la mort. La garde lui prit la main et la mit dans celle du directeur, sans qu'elle parût le sentir. C'était pourtant un être dont on nous disait qu'il allait bien, qu'il mangeait avec appétit et copieusement, qu'il dormait d'un bon sommeil, qu'il était gai, qu'il chantait!

— Vous voyez, me dit le directeur, qu'il fait bon vivre ici. On y meurt plus tard qu'en aucune maison particulière de Liverpool. C'est l'effet du régime.

— Oui, répondis-je, mais c'est en tuant l'âme que vous prolongez la vie du corps. Je ne m'étonne pas que des êtres privés de la liberté et de ses souffrances si regrettées des captifs, enrégimentés, menés au doigt et à l'œil, débarrassés du souci de se conduire, mangeant et travaillant à heure fixe, réglés et remontés comme des montres, arrivent à cet état où l'homme est déjà un cadavre avant d'être mort.

— Que faire à cela? me dit le directeur. Comment concilier la liberté et la règle? Que serait-ce que la charité sans le régime? Que doit-on de plus au pauvre que de le recueillir dans une petite société où le pain en abondance est le prix d'un travail modéré, où l'égalité est parfaite, où le vice est rendu impossible, et où, comme vous venez de le

voir, plus les vies sont longues, plus elles sont entourées de soins?

Je ne trouvai rien à répondre.

J'ai vu un autre exemple de longévité, par *l'effet du régime,* plus intéressant peut-être que celui de la vieille de la *Maison de travail.* C'était dans la prison centrale de Gand, prison qu'on prendrait pour un *phalanstère* de M. Charles Fourrier, si un fort piquet de troupes, l'arme au bras, n'avertissait qu'on n'y entre pas volontairement et qu'on n'est pas libre d'en sortir. Nous allions visiter l'infirmerie. A l'entrée, sur un banc de pierre, était assis un vieillard d'une belle figure, la tête découverte et chauve, dans une immobilité complète. Quand nous passâmes près de lui, il fit un effort pour se lever; mais l'employé qui voulait bien nous accompagner dans notre visite lui dit avec bonté de rester assis. Si ce pauvre homme vit encore, il doit avoir cent ans. C'est un condamné à perpétuité pour meurtre. Il a été envoyé ici par des juges de Marie-Thérèse, morte il y a cinquante-six ans. Son crime était d'avoir tué sa femme. C'est un crime abominable; mais que le châtiment en a été long! Plus de soixante ans en prison, c'est, dans la vie d'un homme, l'éternité de la peine pour le crime d'un moment. Quatre gouvernements se sont succédé en Belgique depuis que ce malheureux homme est là. Tous ont accepté l'hérédité de la vindicte publique, et les révolutions qui ont amoncelé des ruines tout autour n'ont pas fait une brèche à sa prison. Mais du moins cette prison n'a pas été une geôle impitoyable, puisque le meurtrier a pu y vieillir jusqu'à un âge où l'étranger qui passe devant lui ne peut pas lui refuser l'aumône d'un peu de respect. Aujourd'hui, d'ailleurs, la prison s'est changée pour lui en un hôpital, où rien ne lui rappelle qu'il est prisonnier, et hors duquel son esprit ne rêve plus une

liberté qui serait l'abandon dans un monde inconnu. C'est ainsi que la société doit punir. Il faut que le meurtrier, contraint, tant qu'il est valide, d'expier son crime dans une prison par un travail qui reçoit un salaire, sente, dans sa vieillesse, la douce main de la sœur de charité, pour qui le pauvre honnête et le meurtrier sont égaux, quand ils sont vieux et qu'ils vont mourir.

Je n'ai pas étudié les matières pénitentiaires ni les questions de charité publique, et, en ces choses-là, comme en mille autres, j'en suis réduit à mes impressions, toujours sincères, sinon toujours justes. Mais il me semble qu'une prison comme celle de Gand, et une *Maison de travail* comme celle de Liverpool sont des institutions assez éprouvées pour qu'on puisse désirer d'en voir de pareilles s'établir et prospérer en France. Puisqu'il n'est que trop vrai que partout où il y a de grandes agglomérations d'hommes, les fluctuations du travail laissent trop souvent des bras inoccupés, et que le crime, réussît-on plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici à en atténuer la principale cause qui est la pauvreté mal supportée, est malheureusement indestructible, qu'y aurait-il de plus désirable qu'un double système de réparation et de répression, où le pauvre qui a des bras et qui manque de travail pût être employé mais non confisqué par une entreprise publique, et où l'homme qui a perdu son droit de vivre dans une société dont il s'est constitué l'ennemi, assujetti, dans l'âge où il pourrait faire un mauvais usage de sa force, à un travail qui ne dépasse pas, après tout, celui que font tant d'honnêtes gens, pour une subsistance moins assurée, fût, sur la fin de sa vie, traité comme un malade, malade de la dernière des maladies? On me disait de la vieille de la *Maison de travail*, qu'en parlant de cette maison elle avait coutume de se servir du mot *home*, lequel signifie, en Angle-

terre, outre le foyer de famille, le sanctuaire intérieur, les pénates, toutes les douceurs et toute l'indépendance de la vie domestique. De même le vieillard de la prison de Gand disait de cette prison *chez nous*, et comme nous lui demandions s'il serait heureux de revoir son village : « Je ne le reconnaîtrais pas, nous dit-il ; et il ne me reconnaîtrait pas. J'aime mieux mourir ici. » Et sa figure était riante ; et l'on ne pouvait pas, de bonne foi, trouver son sourire ironique, bien que sous ce repos suprême du vieillard, comme sous celui de la vieille femme, il y eût, en effet, un long passé de souffrances. La société ne doit pas plus triompher du contentement de l'une que de la résignation de l'autre ; mais ne faut-il pas féliciter les pays ou les villes que ni le pauvre ni le criminel n'accusent, et souhaiter à son pays des prisons où le captif meure sans rancune, et des maisons de travail où le pauvre regrette de mourir ?

— 1857. —

III.

UNE FABRIQUE D'ÉPINGLES ET UNE MAISON DE FOUS A LONDRES.

Je réunis ces deux excursions sous un même titre, d'abord parce que je les ai faites le même jour, ensuite parce qu'elles m'ont offert une double occasion d'admirer le laconisme anglais. Celui des Spartiates était célèbre dans toute l'antiquité; mais je doute qu'il ait été plus rigoureux et plus imperturbable que le laconisme britannique. Ne rien dire de trop et ne jamais varier les tons pour exprimer la même chose, telles sont les deux formes sous lesquelles il se montre, surtout aux étrangers, lesquels ont tant de besoin d'explications et de détails.

En France, où Voltaire a écrit ce vers charmant :

Le superflu, chose si nécessaire,

pensée si vraie, surtout de la conversation, nous mettons quelque variété jusque dans la manière d'aborder les gens dans la rue et de leur demander de leurs nouvelles. Autant de caractères, autant de formes diverses. Quand la variété n'est pas dans les mots, elle est dans la pantomime qui les accompagne, dans le jeu des physionomies, dans les regards, dans le ton de voix. Plutôt que de répéter les mêmes choses de la même manière, nous mettrons la fin au commencement et le commencement à la fin, et au lieu de débuter par le *comment vous portez-vous?* ce sera par là que nous finirons. En Angleterre, les mêmes choses se disent de toute éternité dans les mêmes mots, sur le même ton, du même air, dans le même temps. Je vous défie de reconnaître, à la manière dont deux Anglais s'abordent, si ce sont deux négociants accoutumés à se rencontrer tous les jours au Royal-Exchange, ou deux amis, depuis longtemps séparés, dont l'un est arrivé, le matin même, des Grandes-Indes. Ces deux hommes qui échangent des poignées de main sur le trottoir n'ont pas l'air d'avoir été favorisés par le hasard qui leur offre un ami dont les privaient leurs affaires, le travail, l'éloignement des quartiers où chacun vit : il semble que cette rencontre soit un rendez-vous d'affaires prémédité, et qu'au lieu de perdre agréablement leur temps, ils l'emploient très-utilement.

Tous ces riens qu'on se dit ici entre amis, ces rapides confidences qu'on échange sur les intervalles où l'on a été sans se voir, cette brève histoire qu'on se fait tour à tour des principaux événements de sa vie, tout cela ne trouverait pas en Angleterre des oreilles oisives et curieuses comme un heu-

reux hasard nous en offre chaque jour en France. L'Anglais semble toujours être à l'heure. Sans paraître pressé, il n'a jamais une minute à perdre. On le dirait sorti de chez lui après avoir compté sur le régulateur les minutes qu'il donnera à chaque chose. Tout est réglé : tant pour le bonjour, tant pour les demandes de nouvelles, tant pour les formules d'adieu. S'il se trouvait un interlocuteur qui eût la fantaisie d'allonger les questions ou les réponses, d'innover, de varier, l'autre, pendant que celui-ci parlerait, penserait tout bas et ferait ses affaires en lui-même. Ce laconisme peut n'être pas une qualité dans les individus, surtout si nous les jugeons avec notre goût national pour les superfluités si nécessaires de la conversation : mais quand c'est l'habitude de toute une nation, grande doit être celle qui ménage ainsi le temps, qui semble être le Temps lui-même cheminant par des millions de pieds, lesquels sont gouvernés et poussés vers un but par des millions de têtes, et dont toutes les secondes sont des faits prévus qui se succèdent sans solution. Aussi l'Angleterre n'est-elle pas une petite nation, et Sparte, qui aurait tenu tout entière dans un des comtés de l'Angleterre, n'a été surpassée que par Athènes, où l'on savait si bien dire les choses superflues.

L'autre forme du laconisme britannique consiste à ne rien dire de trop. C'est du trop britannique qu'il s'agit, lequel comprend tout ce que nous appelons en France l'esprit proprement dit. Je voudrais pouvoir expliquer cela laconiquement. La première règle pour ne rien dire de trop, c'est d'abord de savoir ne rien dire du tout quand on n'y a pas un intérêt réel, j'allais dire évaluable ; car bien des paroles, en Angleterre, sont des valeurs comme les bank-notes. Je suis deux Anglais sur le grand trottoir d'Holborn. Ils se disent, environ tous les cent pas, quelques mots ; puis ils se taisent,

et continuent à marcher côte à côte, ensemble et seuls. Qui de nous, cheminant avec un ami, même avec un indifférent, tiendrait sa langue l'espace de cent pas? Ceux-ci la tiendront deux cents, trois cents pas durant, jusqu'à la banque s'il le faut, s'ils n'ont rien à se communiquer qui leur soit utile à tous deux. Quant à parler par vanité, cela est peut-être sans exemple dans leur pays. L'Anglais prouve sa supériorité par ses œuvres : pourquoi se mettrait-il en frais d'esprit pour vous? Il ne fait pas d'affaires d'esprit avec vous, que je sache, et vous ne le payez pas pour dire des choses spirituelles.

La seconde règle pour ne rien dire de trop, c'est de ne faire sur chaque chose que le nombre tout juste de demandes ou de réponses que la chose comporte rigoureusement. S'agit-il d'une institution? Eh bien! il y a un certain nombre d'idées que provoque cette institution dans le commun des intelligences, soit sur le besoin public auquel elle pourvoit, soit sur le gros de son organisation, soit sur son budget, soit enfin sur ses résultats les plus généraux. S'agit-il d'une affaire, d'une industrie spéciale? Les idées qui s'y rattachent rouleront dans le cercle fort étroit des recettes et des dépenses, des pertes et des bénéfices, des résultats extérieurs et présents. Tant que vous vous en tiendrez là, vous obtiendrez des réponses courtes, mais directes et satisfaisantes. Faites un pas hors du cercle; parlez de ce qui manque à l'institution, de l'avenir de l'affaire industrielle, de son côté moral. Quoi! Qu'est-ce! Que dit-il? Voilà sans doute un homme bien riche ou bien peu maître de sa langue, puisqu'il interroge les gens sur ce qu'ils n'ont aucun intérêt à savoir. C'est surtout pour les étrangers, ordinairement curieux et questionneurs au-delà du programme, que les Anglais sont laconiques de cette dernière manière que je viens de dire. Aussi que de voyageurs qui s'en vont de chez eux avec l'idée qu'ils avaient trop d'es-

prit pour l'Angleterre ! Cela n'est pas vrai du tout ; car, s'il y a un laconisme excessif, il y a des questionneurs qui ne savent guère mieux réduire que préciser leurs demandes. Peut-être ai-je été de ceux-là. Dans ce cas, mon petit récit servira de leçon pour ceux qui n'auraient pas plus que moi l'art d'être, à l'étranger, discrets et explicites.

D'abord, pour ne pas faire craindre un déluge d'inutilités littéraires aux personnes qui devaient me montrer la manufacture d'épingles et la maison des fous, je ne m'étais fait recommander ni comme professeur, ni comme homme de lettres, deux titres qui les auraient mises en fuite, outre celui de Français, que les Anglais estiment médiocrement, malgré l'alliance anglaise. J'étais résolu, de plus, à m'observer sévèrement. J'allais prendre un peu de leur temps à des gens occupés ; et si l'Anglais est si avare de son attention pour ceux qu'il peut avoir quelque intérêt à écouter, combien ne doit-il pas l'être pour un curieux qu'il éconduirait comme un voleur de son temps, si la force des convenances sociales ne l'obligeait à lui en donner une petite partie pour rien ! J'avais donc fait une liste de mes questions, et je m'étais tracé mon cercle de manière à ne pas faire payer trop cher mon caprice d'instruction variée, et à montrer que je ne me joue pas plus du temps d'autrui que du mien. Mon excursion commença par la fabrique d'épingles.

Je trouvai le fabricant à son bureau, faisant ses écritures, le chapeau sur la tête, qu'il n'ôta pas, vu que c'est du trop. Il lut ma lettre de recommandation ; me fit un petit salut, et, de suite, procédant à l'exhibition de son établissement, il m'étala sur son bureau diverses boîtes d'échantillons de toutes les sortes d'épingles qui sortent de sa fabrique : épingles pour toilette, épingles pour cheveux, épingles pour les collections

d'insectes. Je demandais les prix à chaque boîte nouvelle. C'était tant, sans commentaires. Les boîtes visitées : « Par ici, me dit-il, *come this way*, » et il ouvrit une porte qui menait aux ateliers. Je le suivis.

Il me laissa visiter les premiers ateliers en détail et sans me presser. Pendant que je regardais, il parlait aux ouvriers, me reprenant ainsi d'une main le temps qu'il m'avait donné de l'autre. Je n'avais d'ailleurs que de rares questions à lui faire. Le plus étranger aux matières d'industrie comprendrait, à première vue, tout le mécanisme d'une fabrique d'épingles. Je parcourus ainsi, lui m'accompagnant, mais sans être à moi, les principaux ateliers ; la tréfilerie, où, d'un morceau de cuivre gros comme le doigt, on tire un fil sans fin, qui va s'enrouler autour d'un cylindre en cercles innombrables ; l'atelier où les femmes étendent et redressent sur une longue table ce même fil coupé en baguettes d'égale longueur ; celui où ces baguettes, longues de huit ou dix pieds, sont coupées elles-mêmes en mille morceaux de la longueur des épingles ; celui où ces morceaux, pris par paquets par d'habiles ouvriers, sont aiguisés sur la meule de grès, d'où jaillissent mille étincelles. Ici, tout est si simple, que mes questions ne risquaient pas de s'égarer. Combien la tréfilerie donne-t-elle par jour de ces cercles de fil de laiton? Combien ces femmes préparent-elles de baguettes? Combien le même ouvrier peut-il aiguiser d'épingles? Sur tout cela j'obtenais des réponses catégoriques.

Je faisais bien tout bas, à part moi, quelques comparaisons entre la puissance et la simplicité des moyens de fabrication, l'excellence des produits fabriqués et l'insalubrité des bâtiments ; entre la condition des choses et celle des hommes, lesquels m'intéressent beaucoup plus que ce qui sort de leurs mains. J'ai été gâté là-dessus en Belgique. Là, un homme de

génie, John Cockerill [1], a concilié les perfectionnements dans le travail et les améliorations dans le sort des ouvriers. Pour loger l'homme sous le même toit que la vapeur, devenue son auxiliaire inévitable, il a agrandi le toit, il l'a élargi et assaini, afin que la machine ne corrompît pas l'air dont l'ouvrier a besoin. Les ateliers de Seraing, ce palais de l'industrie moderne, sont à la fois un modèle pour toutes les entreprises nouvelles, et un reproche criant pour ces anciennes fabriques qui ont introduit les inventions récentes dans des murs antiques et malsains, et entassé pêle-mêle les hommes et les machines dans d'étroites chambrées, où la machine suffoque l'homme et où le cylindre dévorant menace à chaque instant d'attirer l'ouvrier par ses haillons. A Seraing, on voit clair enfin dans ces questions si redoutables et si incertaines de la nouvelle constitution du travail, des tarifs, des salaires, questions qui se sont débattues chez nous à coups de canon. Devant une expérience si heureuse tombent toutes les théories où l'on s'aigrit sans se comprendre, et où la déclamation rend suspectes les meilleures raisons. Ici tout a été résolu, et la civilisation n'a plus à rougir. C'est le cachet des hommes supérieurs de ne rien faire à demi. John Cockerill n'est pas un négociant vulgaire, qui laisse croupir ses ouvriers dans des masures délabrées, pour mettre dans sa poche l'économie du logement. Il a eu une pensée complète, et il n'a rien oublié, pas même les hommes. Voilà enfin des ateliers où l'ouvrier et le maître sont amis, où la machine aide le travail et le multiplie, où les forces de l'homme sont ménagées, son salaire augmenté, sa vie en sûreté, sa respiration libre. J'ai

[1] C'est M. John Cockerill qui a demandé, et qui obtiendra, nous l'espérons, la concession du chemin de fer de Bruxelles à Paris. — Il sera question du magnifique établissement de Seraing dans mes Souvenirs de Belgique. Voir plus bas.

regretté Seraing à Manchester, à Liverpool, à Birmingham, à Londres, en y visitant des fabriques où l'industrie du dix-neuvième siècle est logée dans des ateliers du moyen âge. Les inventions nouvelles y luttent avec les vieilles routines. Mais le bon effet des inventions ne s'y fait sentir que dans les choses, tandis que le mauvais effet des routines pèse tout entier sur les hommes. Le souvenir de Seraing me poursuivait dans cette fabrique d'épingles, soit quand je respirais cet air épaissi par une invisible poussière de cuivre, soit quand je montais en rampant ces escaliers en échelles, dont les échelons à demi rongés craquaient sous mes pieds, et qu'on perce dans les planchers, pour économiser la place. Mais je n'en disais rien au fabricant. Je sentais bien que toute remarque à cet égard eût été du superflu. Je continuai donc à garder le silence, sauf pour quelques demandes dans le cercle de tout à l'heure, sur le nombre total des ouvriers de l'établissement, sur leur exactitude au travail, et autres sujets du même intérêt.

J'observai encore la même discrétion en traversant l'atelier où se fabriquent, par un moyen si simple et si rapide, les élastiques dont sont faites les têtes d'épingles. Un homme et un enfant y suffisent. L'enfant tourne une manivelle qui enroule en élastique le fil de laiton; l'homme prend d'une main un certain nombre de brins, et de l'autre les coupe avec un ciseau de l'épaisseur d'une tête d'épingle. D'un seul coup, il tombe une douzaine de ces têtes, et comme l'ouvrier rapproche autant de fois par minute les deux lames du ciseau que le pouls a de battements, on peut apprécier combien un homme peut préparer de têtes d'épingles dans sa journée. Je ne manquai pas de le demander. Le fabricant me le dit; mais comme ce fut avec une rapidité économique, et en chiffres anglais, je ne le compris pas.

Mais où je ne tins pas de parler, je devrais dire d'éclater

en choses inutiles, ce fut en entrant dans une salle basse, obscure, où une trentaine d'enfants, filles et garçons, présidés par une femme, armée d'une badine ressemblant fort à une verge, frappaient les têtes d'épingles. Chacun d'eux était assis devant un outil en manière de marteau suspendu, dont le nom spécial, *têtoir*, dit assez l'emploi, et qui tombe d'à-plomb sur l'épingle placée au-dessous et présentant sa tête hors d'un trou pratiqué dans une petite enclume. C'est un travail compliqué et délicat. Prendre les épingles une à une dans une case et y ficher un brin d'élastique, puis introduire l'épingle ainsi préparée dans le petit trou, la frapper et la retirer ensuite, et tout cela avec assez d'adresse pour ne pas se piquer ni s'écraser les doigts, avec assez de promptitude pour que le fabricant y trouve son compte, et tout cela sans relâche pendant six heures, n'est-ce donc pas trop pour de pauvres enfants? Il leur est défendu de se parler, sinon de se sourire les uns aux autres, aux très-courts instants où leurs yeux peuvent se détacher sans inconvénient de leur travail. La surveillante, comme un chien de garde, faisait le tour des métiers, avertissant de sa baguette ceux que la main de cette fée de la pauvreté ne pouvait atteindre, criant d'une voix aigre : *make haste! make haste!* allons! allons! quelquefois tournant la tête brusquement, pour surprendre et punir quelques mots dits tout bas, une distraction, une espièglerie, car les enfants rient dans le travail, et entre leurs petites mains les outils ont souvent l'air de joujoux. L'oreille de cette femme, non moins exercée que son œil, sait distinguer, dans le bruit de ces trente marteaux tombant et se relevant sans cesse, s'il en est un qui se relâche, ou seulement qui n'a pas rendu tout le son, parce qu'il est tombé sur un pauvre petit doigt qui n'a pas été retiré à temps. Les fautes sont punies du retranchement d'un penny sur le misérable prix de la journée, et qui

sait ce qui arrive à l'enfant quand il rentre avec ce penny de moins dans sa famille affamée?

Je sus qu'ils recevaient pour six heures de ce travail par jour, six pence, ou douze de nos sous. J'étais trop ému pour ne pas m'échapper.

— Ne pensez-vous pas que ce soit trop de six heures de travail à l'âge de ces enfants? demandai-je au fabricant.

Il ne répondit rien.

— Combien un ces enfants, bien appliqué, peut-il frapper de têtes d'épingles dans sa journée?

Il me dit le nombre avec satisfaction.

— Mais si ces enfants font en six heures la même besogne que feraient des adultes dans le même temps, pourquoi n'ont-ils pas la moitié du salaire d'un adulte?

Il n'ouvrit pas la bouche.

— Quel est l'âge moyen de ces enfants?

Il me le dit. Les plus âgés n'avaient pas douze ans

— Ne pensez-vous pas qu'un travail si rude et si précoce soit funeste à leur santé?

Il parla à la surveillante.

— Avez-vous de quoi occuper ces trente enfants toute l'année?

— Non.

— Et quand vous les renvoyez, que deviennent-ils?

Silence.

— Et si vous demandez à l'enfant tout ce qu'il peut dépenser de forces dans un jour, n'est-il pas juste qu'il reçoive un salaire qui suffise à tous ses besoins d'un jour?

Silence.

— Vendez-vous en proportion plus d'épingles noires que de blanches?

— Oui, dit-il, du ton d'un homme qu'on remet dans sa voie.

Nous sortîmes de l'atelier, et je me disposai à partir. Mes remerciements furent courts. *Good by, Sir.* — *Good by, Sir.*

M'avait-il pris pour un sot, lui qui prenait ces pauvres petits enfants pour des machines? La chose n'est pas impossible. En tout cas, je ne lui devais rien pour le quart d'heure que ma visite avait duré; car il n'avait fait que hâter de quelques moments la tournée qu'il devait faire plus tard. Je m'acheminai donc, la conscience nette, à la maison des fous.

C'est une maison fondée et entretenue par des souscriptions volontaires. Une enseigne le dit aux passants, et, à l'honneur de l'Angleterre, les enseignes de ce genre y sont assez communes. Nulle autre apparence d'ailleurs. La maison des fous ressemble à toutes les maisons dont les habitants sont présumés raisonnables. Je frappai à la porte avec le marteau de cuivre luisant, et un laquais vint m'ouvrir. C'est le domestique particulier du médecin qui dirige l'établissement. Il me mena à son maître, homme grave et froid, qui lut ma lettre de créance, me salua après, et, sans ouvrir la bouche, se mit à marcher devant moi, une double clé à la main, en m'invitant, par un geste, à le suivre. Nous nous trouvâmes bientôt au milieu des fous. L'établissement en reçoit de l'un et de l'autre sexe. Nous commencions la visite par le côté des hommes.

Le premier qui se présenta à nous fut un perruquier, amené là non par la misère ni des peines domestiques, mais par une faiblesse naturelle du cerveau. Ses cheveux disposés en toupet, ses manches relevées, sa redingote huileuse, ses gestes, sa loquacité, tout annonçait un suppôt de Comus. Je le devinai, sans avoir besoin de le demander au docteur, qui me sut gré sans doute de ne pas l'interpeller au premier que

je rencontrais. Ce pauvre perruquier se croit un maître des cérémonies. Il fait, trois fois par jour, dans les mêmes gestes et avec les mêmes paroles, les honneurs de son corridor au docteur; il lui indique le chemin de chaque chambre, il lui en ouvre la porte, il lui présente ses compagnons d'infortune. C'est le meilleur fou du monde. Et pourtant, lui qui a rasé tant de gens, de crainte qu'il ne se coupe le cou, on le rase.

Vint ensuite, d'un pas majestueux, la tête haute, un pan de sa redingote relevé sur son épaule, un homme d'une figure assez distinguée, qui croit être Charles Kemble. A travers un déluge de mots sans suite, je distinguai les noms d'Othello et de Desdemona. Il se plaint que ses envieux l'ont fait emprisonner pour n'être pas importunés de sa gloire. Il me pria de le rendre à son théâtre où l'attendaient les bravos de la foule. Je lui promis de m'en occuper. Alors il nous quitta en estropiant quelques vers d'*Othello*, et se mit à marcher théâtralement dans le corridor, comme un acteur qui prépare dans la coulisse l'effet de son entrée, et murmure les premiers vers de son rôle.

Qui a donné à cette homme cette étrange folie? Était-ce un pauvre comédien de province qui s'est cru le personnage même de ses rôles? Était-ce quelque intelligence délicate, mais fragile, pour qui la lecture de Shakspeare avait été une boisson trop forte? Je voulus le savoir du docteur. Pour le premier fait, qu'il ignorait, il me dit : *I do not know*, je ne sais pas. Quant à ma seconde conjecture, qui était trop évidemment inutile, il ne l'entendit même pas.

— Combien avez-vous de fous en ce moment, tant hommes que femmes?

Le docteur m'en dit le chiffre avec empressement.

— Et quelle est la dépense moyenne de ces malheureux?

Il me le dit.

— Et quelle est la proportion des folies curables et des folies incurables?

Il me la donna.

Et tout cela d'un visage épanoui. A la bonne heure, voilà de ces questions comme il convient d'en faire entre hommes raisonnables et qui savent le prix du temps. Le bel exemple à donner dans une maison de fous que de spéculer hors du certain, du positif et du présent!

— Tenez, me dit-il, en me montrant un homme d'une trentaine d'années, à demi étendu sur une table et qui paraissait assoupi, voilà un Français. Et il le secoua pour le réveiller.

Je tendis la main à ce pauvre homme.

— Nous sommes du même pays, lui dis-je.

— Oui, répondit-il en me bâillant au nez.

— De quelle partie de la France êtes-vous?

— Oui.

— Vous paraissez triste, continuai-je; de quoi donc avez-vous à vous plaindre?

— Oui.

Je ne comprenais rien à tous ces oui. Était-ce entêtement de fou? était-ce pour me punir de l'avoir fait réveiller? Je lui pris la main :

— Allons, lui dis-je, parlez-moi. N'êtes-vous pas content de voir un de vos compatriotes?

— Oui.

Toujours oui. C'était donc là sa folie. Est-ce une punition d'avoir dit injustement non, dans son temps de raison? ou bien sa mémoire tarie n'avait-elle gardé que ce mot-là? Je lui dis adieu. — Oui, répondit-il. — Le docteur sourit. Je pris ce sourire pour une invitation à l'interroger; mais je n'en tirai

rien. Il traitait mes questions comme des exercices de langue anglaise.

Nous vîmes une quarantaine de fous, quelques-uns très-singuliers, le plus grand nombre sans traits caractéristiques. C'est dans la même proportion que dans la société, où la majorité est plate et sans couleur. Les originaux ne sont pas plus nombreux parmi les êtres raisonnables que parmi les fous. Deux seulement de ces malheureux étaient à la gêne. Ils nous poursuivirent d'injures. L'un d'eux, enfermé jusqu'à mi-corps dans une espèce de guérite, les mains liées, invoquait les vieilles libertés anglaises; singulier et précieux hommage aux belles lois de ce grand pays! Mais les lois ne protégent que ceux qui ont un peu de la raison qui les a faites. Je compris encore qu'il me demandait de le venger du docteur, qui lui avait enlevé la liberté. Tout cela d'ailleurs était sans suite; il prononçait avec la même colère des paroles sans rapport avec sa passion, et qui roulaient confondues au milieu des injures. Cet homme est un de ceux dont les gens de service disent : il est méchant. Combien de plus méchants qui sont libres, parce qu'ils ont de la suite dans leur méchanceté, et que leur raison dépravée met des pensées liées et suivies au service de leurs mauvais instincts!

Les fous curables sont mêlées à ceux dont le mal est sans remède. J'avais bien envie de demander au docteur si ce mélange ne retardait pas les guérisons, et si la folie incurable n'était pas contagieuse; mais je sentis que la question était trop spéculative, et je ne la lâchai point. Voulant toutefois ne point passer pour un homme vague :

— Les fous ont-ils généralement aussi bon appétit que les hommes sains? demandai-je au docteur.

— Quelques-uns mangent beaucoup; le grand nombre mange peu.

— Sont-ils sensibles à la température?

— Quelques-uns le sont; d'autres ne font aucune différence entre le froid et le chaud.

— Dorment-ils bien?

— Quelques-uns peu, quelques-uns jamais; le reste comme les gens raisonnables.

Notre dialogue était vif. Je me tenais dans le cercle. Le docteur y respirait à pleine poitrine; et pourtant à quoi pouvait-on distinguer si nous parlions d'hommes ou de bêtes?

Le docteur ouvrit une grosse porte en fer, qui conduit à l'établissement des femmes. La première chose qui me frappa, ce fut l'air et le costume des filles de service. Le protestantisme n'a pas de ces vierges qui dévouent au soulagement des pauvres folles une raison souvent délicate et supérieure, et qui s'enferment volontairement dans ces prisons lamentables, faisant de la jeunesse la servante de la vieillesse, et de la raison celle de la folie. Au lieu de religieuses modestes et silencieuses, qui ont acheté avec leur dot le droit de soigner les pauvres et les malades, je voyais d'assez belles filles à gages, habillées galamment, la robe décolletée, la poitrine et les épaules nues ou voilées à peine par un fichu de mousseline, comme sont toutes les servantes de bonne maison, en Angleterre.

L'une d'elles nous conduisit dans une chambre où trois folles paisibles se livraient à des travaux de couture et de repassage. La repasseuse quitta son fer, vint droit à moi, et me dit qu'elle était la fille de Charles Ier, que ses ennemis tenaient emprisonnée, contre toute justice. Elle ajouta que sa détention n'aurait qu'un temps, qu'elle triompherait à la fin de ses ennemis, et qu'elle épouserait un prince qui l'aimait, « pourvu, me dit-elle tout bas à l'oreille, et me montrant le docteur, que vous m'aidiez à me délivrer des mains de cet homme. »

Puis elle reprit son fer, et continua de repasser avec beaucoup d'adresse, tout en murmurant entre ses dents les mots de roi, de mariage et de prison. Les deux autres ne levèrent pas même la tête ; elles cousaient fort vite et fort bien, excepté qu'il fallait leur montrer où commencer et où finir, sans quoi elles cousaient tout à travers, ou même à vide, comme la machine qui continue à tourner quand sa tâche est finie. Ces pauvres femmes sont mieux traitées que les autres ; elles vivent avec les femmes de service, qu'elles aident dans tous leurs ouvrages ; elles ont le thé et une place au foyer, et le faible reste de raison qui paraît avoir passé dans leurs doigts les met sur le pied des animaux domestiques.

La plupart de ces malheureuses femmes, curables ou incurables, n'offraient rien d'intéressant au sens un peu impitoyable d'un curieux, qui n'a pas assez de l'extraordinaire d'une si grande misère, et qui veut trouver du nouveau jusque dans le dernier degré du malheur. Quelques-unes erraient dans les longs corridors, se coudoyant sans se parler, peut-être sans se voir, s'arrêtant sans but, regardant sans curiosité, parlant et se taisant sans motif, marquées au front d'une tristesse irréparable, quoique au dedans privées de ce qui la cause ; pauvres corps végétatifs, qui semblaient regretter confusément le départ du noble hôte qui a longtemps habité en eux. D'autres étaient assises dans les coins de leurs chambres, place qu'elles choisissent par une sorte de honte obscure, comme si elles croyaient avoir fait une grande faute en perdant leur raison. D'autres se tenaient collées aux fenêtres, ne regardant rien ; qui sait? se croyant peut-être dans les ténèbres. Elles ne se familiarisent point, quoiqu'elles se voient tous les jours ; elles n'ont ni préférences ni habitudes ; elles se retrouvent sans se reconnaître, et cet instinct de sociabilité, que le hasard éveille dans la brute, et qui apprivoise et

lie quelquefois des animaux d'espèces différentes ou même ennemies, est mort en elles. Les nouvelles venues n'y excitent point la curiosité. Comment saurait-on qu'elles n'y étaient pas la veille? Qu'est-ce que la veille? qu'est-ce qu'hier? qu'est-ce que demain? Les fous n'ont pas le sentiment du temps; ils ne se sentent pas vieillir; ils n'ont pas l'idée de commencement et de fin : hélas! ils ne peuvent pas espérer la mort! Ils ne savent pas qui était celui qui a disparu du milieu d'eux, ni ce que font ces gens qui le clouent dans un cercueil, ni si c'est une délivrance ou une nouvelle prison.

Le docteur me laissait aller, sans me dire un mot, quelquefois me quittant pour donner un ordre ou pour entendre quelque rapport des filles de service, et, comme le fabricant d'épingles, utilisant son obligeance, et faisant d'une pierre deux coups. Je ne voulais pourtant pas lui laisser de moi l'idée d'un rêve-creux, et je cherchais quelque côté de statistique ou d'administration par où me relever à ses yeux du péché de curiosité psycologique. Il me vint en tête quelques questions qui ne réussirent pas toutes.

— Docteur, lui dis-je, a-t-on recherché et précisé les causes les plus générales de la folie?

— Il y en trois principales : la jalousie, l'ivrognerie et la misère.

— Pensez-vous qu'elles soient les mêmes partout? dis-je imprudemment.

Il ne répondit rien. C'était du superflu.

— Et de ces trois causes, ajoutai-je, laquelle fait le plus de victimes?

— L'ivrognerie.

— Dans ce cas-là, la folie est un châtiment. Voilà une pensée qui soulage.

Il ne m'écoutait pas.

— Quel est le mode le plus général de traitement?

— C'est de n'en employer aucun. L'hygiène et le bon gouvernement sont le meilleur, sauf pour quelques cas compliqués de désordres morbides.

— Combien de temps les moins malades mettent-ils à guérir?

— Les époques sont fort inégales.

— Les rechutes sont-elles communes?

Je sortais encore du programme. Point de réponse.

— Combien, terme moyen, en recevez-vous et en perdez-vous par an?

Il me dit le nombre.

J'étais à bout de questions positives, et je sentais les idées vagues, que nous aimons tant en France, qui nourrissent la conversation, qui élèvent l'esprit, qui nous arrachent à la matière, se presser sur mes lèvres. J'allais encore me compromettre, quand un chant d'une gaieté burlesque, parti de la salle des folles furieuses, interrompit mes idées, et me sauva du dédaigneux silence du docteur. Ce chant, ou plutôt ce hurlement, résonnait dans le corridor, et circulait, par le grand escalier, dans tout l'établissement. A plusieurs reprises, je l'avais entendu et perdu tour à tour, sans y faire attention, et pensant bien que ce devait être quelque fou qui chantait. C'était une pauvre fille de vingt-cinq ans, furieuse à se jeter sur les gens, qu'il avait fallu enfermer dans la camisole de force, et qui hurlait ainsi à tue-tête, « tout le jour, me dit le directeur, et toute la nuit. » La misère, le vice, la maladie, l'avaient réduite là. Elle était assise dans une guérite, d'où je vois encore avec épouvante sortir cette tête rasée, qu'elle balançait régulièrement comme une bête féroce dans sa cage, et ce visage tout rouge des efforts qu'elle faisait en chantant, et ces grosses lèvres lascives, qui disaient à elles seules quelle devait être la morale de sa chan-

son, et ces yeux humides et impudiques, comme si elle s'était crue encore dans quelque cabaret de la Cité, attablée avec des matelots des docks. Le docteur lui dit quelques mots; mais elle ne l'entendit point : il lui passa la main sur la tête; mais elle n'avait plus même le sentiment du chien qu'on caresse, et elle continuait à chanter; elle chantera ainsi jusqu'à ce que sa poitrine se rompe. C'est à peine si on peut l'interrompre un moment pour lui faire prendre de force quelque nourriture. La nuit, on l'emporte dans un coin de l'établissement, d'où son épouvantable gaieté ne peut pas troubler ceux de ses compagnons d'infortune qui n'ont pas perdu tout sommeil. Cette malheureuse a la mémoire du rhythme et n'a plus celle des paroles, qui la quittent et lui reviennent sans que la volonté y soit pour rien; et de tout ce qui a été sa raison, elle n'a gardé que la misérable faculté de se souvenir d'un air de cabaret. Je ne croyais pas que je pusse rien voir de plus triste que ce corps stupide, narguant par des chants frénétiques sa raison évanouie; et pourtant, dans la même chambre, à quelques pas de cette malheureuse, il y avait quelque chose de plus lamentable encore et qui m'accabla.

C'était une autre fille, à peu près du même âge, qu'on avait amenée le matin même, et qu'il avait fallu lier dès son entrée dans la maison, tant sa folie était furieuse. Elle était assise dans une sorte de chaise fermée, réservée pour ceux qui ne sont qu'au premier degré de la fureur et qui ont des moments de calme. C'est une sorte de gêne intermédiaire qui suffit pour les contenir et qui ne les irrite pas. La pauvre créature, après bien des cris et des efforts pour se débarrasser de ses liens, s'était calmée tout à coup, et quand on me la fit voir, elle paraissait absorbée. Sa tête baissée sur ses genoux, et comme entraînée par le poids de la matière, que la volonté ne retenait plus, laissait voir sur son cou et sur ses épaules décolle-

tées des ulcères à peine cicatrisées, stigmates du vice qui, après avoir dépravé sa raison, la lui avait enlevée. Mais d'où était venu le vice? De la misère. Dans les lugubres orgies du pauvre, le vice tient par la main la misère et la folie. Cette fille avait un reste de beauté. Ces épaules stigmatisées étaient d'une blancheur éclatante; elle avait le cou délicat et d'abondants cheveux, qui devaient, le soir même, tomber sous les ciseaux. Je n'osais pas demander au docteur à voir sa figure. Si c'était un reste de honte qui la lui avait fait cacher, combien ne me reprocherais-je pas d'avoir blessé la seule et dernière ombre de raison qui restât en elle! Mais le docteur, qui, en sa qualité de redresseur des raisons, n'y allait pas d'une main si timide, lui releva doucement la tête, qu'elle abandonna d'abord, comme si elle eût été assoupie; mais à peine nous eut-elle vus que, poussant un soupir étouffé, comme une créature chaste surprise dans sa nudité, elle se déroba convulsivement à la main du docteur, et enfonça sa tête dans ses genoux. J'eus à peine le temps de la voir; mais si rapide que fût ce regard, il me sembla que son visage, doux et fatigué, n'était point celui d'une folle, et que, soit que le mal fût bien nouveau et n'eût pas encore effacé l'empreinte divine, soit que sa folie n'eût été qu'une fièvre, ses yeux n'exprimaient que la honte et la plainte, les deux plus nobles douleurs des créatures raisonnables.

Je quittai la chambre tout tremblant. Jusque-là j'avais ménagé le laconisme du docteur; mais en ce moment, mon émotion était si forte, que je ne pus résister à l'entraîner, malgré lui, dans le superflu, dussé-je me perdre tout à fait dans son esprit, et lui faire dire pendant tout le reste de sa vie que les plus fous ne sont pas dans les maisons de fous.

— Ne pensez-vous pas, monsieur, lui dis-je d'une voix émue, qu'il vaudrait mieux isoler cette pauvre fille que de la

renfermer dans la même chambre avec cette fille perdue, dont la vue rendrait fou un homme sain?... Je ne doute même pas que vous n'eussiez déjà pris ce parti, si votre établissement, au lieu d'être distribué en salles et chambrées, l'était en cellules particulières... Puisque la folie de cette fille est le fruit d'une vie de désordre, ne pensez-vous pas qu'au lieu de la jeter, en arrivant, au milieu de plus folles qu'elle, et de la marquer, pour ainsi dire, de l'estampille d'une maison de fous, il la faudrait entourer de personnes sages et bienveillantes, qui ramèneraient, par des idées d'ordre, de tenue et de tranquillité, sa raison, peut-être dérangée, plutôt que détruite?... Concluez-vous nécessairement qu'elle soit folle, de ce qu'on vous l'a amenée pour telle?... Le geôlier qui reçoit un prisonnier doit-il toujours conclure du mandat d'écrou que le prisonnier n'est pas innocent?... O monsieur, quel noble emploi que le vôtre! Vous rendez la raison à ceux qui ne l'ont plus; vous ressuscitez les morts, car vous rappelez l'âme de l'homme dans le corps de l'animal : mais que cet emploi doit donner de soucis à un homme grave et intelligent comme vous!... Que cette étude est délicate, périlleuse, et qu'il est à craindre que ses difficultés ne rebutent et n'endurcissent à la fin le médecin qui en fait sa profession!... Ce que je vais vous dire n'est peut-être pas d'un homme grave et maître de ses nerfs, comme on a le bonheur de l'être dans votre pays; mais si je n'ai pas laissé ici quelque peu de ma raison, je ne puis pas croire que la malheureuse que nous venons de voir soit tout à fait folle, et je crois fermement que la compagnie que vous lui avez donnée la rendra folle sans remède... »

Le docteur fit une seule réponse à toutes ces questions, que j'avais entrecoupées à dessein de silences, afin de le pousser à bout. Nous étions arrivés au bas du grand escalier qui sépare la maison en deux établissements distincts. Il me tendit

la main, à la bonne manière anglaise, et me dit : « *There is nothing more to be seen*, il n'y a plus rien à voir. » Puis, me saluant avec politesse, il rentra brusquement dans son cabinet ; et le même valet qui m'avait ouvert la porte pour entrer me la vint ouvrir pour sortir.

Je me retirai avec la persuasion que le docteur allait avoir de moi, et de tous les Français en général, l'idée que nous sommes les plus intrépides diseurs de choses inutiles, si toutefois il prend sur son temps d'avoir une idée quelconque sur les Français et sur moi.

— 1837. —

BELGIQUE

ET PRUSSE.

I.

L'HOSPICE DES ALIÉNÉES A GAND.

On vante avec raison les institutions de police et de bienfaisance de la ville de Gand. Deux établissements, entre autres, appellent l'attention du voyageur et les méditations de ceux qui étudient spécialement ces matières. L'un appartient à la civilisation générale du pays dont Gand est la seconde ville; l'autre est tout à fait à l'honneur de cette grande cité. Le premier est la *Maison Centrale de détention;* le second est l'*Hospice des femmes aliénées.* Il s'agit de misères et de crimes, comme vous voyez; mais où est-il plus doux au voyageur d'admirer la civilisation que dans des établissements où

les misères sont comprises et soulagées, où les crimes sont seulement punis et non pas vengés? Je vous mènerai d'abord à l'Hospice des aliénées : c'est là que sont les misères, misères d'une espèce qui explique souvent les crimes de la Maison centrale ; car ici et là ne sont-ce pas des raisons délabrées, ici pour un moment, là pour toujours ! Un assassin n'est pas toujours un fou, je le sais ; mais qui voit l'un le même jour que l'autre reporte involontairement sur le premier un peu de la pitié que lui a inspirée le second.

Nous frappâmes à une porte informe, sans signe extérieur qui annonçât la destination de l'établissement. La ville n'a pas voulu étaler ses plaies à l'étranger qui passe, orgueilleux de cette raison qui dépend d'une fièvre ou d'une perte d'argent. Une sœur âgée, et en lunettes, vint nous ouvrir. Elle nous fit entrer dans une salle basse, garnie de rayons, sur lesquels étaient rangés des fioles et des bocaux, avec des étiquettes de pharmacie. Cette salle est en effet la pharmacie des pauvres. On leur y distribue des médicaments gratuits, et c'est la sœur chargée de cette distribution qui nous avait reçus. Ainsi la même maison est à la fois la maison des pauvres malades de corps et des pauvres malades d'esprit. On leur fait chez eux l'aumône des médicaments, tant qu'ils ont leur raison ; quand ils l'ont perdue, et, avec elle, la pudeur de la pauvreté honnête, on leur fait, dans l'établissement, l'aumône publique du pain, du lit et du traitement.

Quoique notre visite à l'hospice eût à la fois, par la qualité de l'une des personnes qui me faisaient l'honneur de m'y conduire, un but d'inspection officielle et un but de curiosité, je vis que nous avions jeté le trouble parmi ces bonnes religieuses, habituées aux pauvres et aux folles, et qui ne savent que par le médecin en chef de l'hospice comment vivent et s'habillent ceux qui ne sont ni pauvres ni aliénés. Elles rou-

gissaient, elles chuchotaient à voix basse ; elles semblaient craindre l'effet de notre visite sur leurs pauvres pupilles, et avoir honte d'avance pour les misères auxquelles nous allions toucher. Nous les rassurâmes par notre gravité, et par ce respect sympathique qui ôte à la curiosité ce qu'elle a d'injurieux et de triomphant. La plus jeune d'entre elles fut chargée de nous faire voir l'établissement. Elle se munit d'un trousseau de clefs, et nous franchîmes la première porte intérieure.

Aucune de ces respectables filles ne lira ce que j'écris ; la gloire même ne pénétrerait pas au fond de cette solitude où des anges terrestres se chargent de ceux dont les hommes ne veulent plus et dont Dieu ne veut pas encore. Si je me sers de quelque expression mondaine en parlant de l'une d'elles, je n'ai pas à craindre que ce souvenir du monde extérieur vienne troubler sa vie oubliée, et la fasse rougir de modestie sous cette guimpe pâle, de la couleur du linceul, qui voile à demi sa charmante figure. Pourquoi donc me défendrais-je de faire admirer à ceux qui me liront la grandeur de son sacrifice, en donnant quelques regrets respectueux à ce qu'elle a enseveli de grâces, d'esprit, de beauté, dans cette horrible demeure? C'était la jeune sœur qui nous accompagnait. Je voudrais avoir le secret d'une langue à la fois chaste et romanesque, austère et tendre, pour peindre, sans le profaner, ce visage si délicat, si doux, si voilé, le dirai-je? si éteint, miroir d'une âme qui ne s'y montrait plus que par la bonté intelligente et toujours égale. Son œil noir, son regard léger, qui semblait glisser sur les objets ; ses lèvres blanches qui laissaient voir de jolies dents négligées ; ses joues où les rigueurs du cloître n'avaient pas encore détruit la jeunesse, mais où s'effaçaient de jour en jour quelques roses que le souffle du monde aurait sitôt fait renaître ; sa démarche gra-

cieuse, quoique abandonnée et indifférente ; sa taille dérobée à dessein sous l'ampleur informe du costume de l'institution ; sa voix délicate, fine, mais sans vibration, effleurant l'âme comme son regard effleurait les objets ; ses mains si blanches et si effilées qui sortaient de dessous ses vastes manches, de la même étoffe funéraire que sa guimpe, et qui maniaient les grosses clefs du trousseau avec l'insouciance d'un porte-clefs ; toutes ces beautés qui s'ignoraient, faisaient de la jeune religieuse le type parfait de ces femmes qui vivent entre la terre et le ciel, appartenant à la terre par la charité, et au ciel par la mort spirituelle du corps ; créatures qui font comme leur purgatoire ici-bas, avant d'arriver au paradis, et qui n'ont qu'à expier le péché de leur origine ; femmes sans maladie ni santé, ni jeunes ni vieilles, qui traversent les années sans les sentir, et qui meurent avant d'avoir vécu.

Sitôt que je la vis venir à nous, son trousseau de clefs à la main, et qu'elle nous eut fait signe de la suivre, avec un sourire faible et un regard détourné, tout ce que j'ai de cœur se révolta. Les idées de tyrannie, de vœux forcés, de parents imbéciles, me montèrent à la tête, et je fus pris naturellement, sans imitation, d'un peu de la colère philosophique du dix-huitième siècle contre les vœux de religion. Je faisais un roman ; j'arrachais cette charmante créature aux ténèbres de son hospice ; je la rendais au monde ; elle devenait épouse et mère ; elle faisait la joie de deux familles ; elle nous édifiait par ses vertus ; elle nous charmait par ses qualités. Ainsi je me plaçais au point de vue le plus faux pour apprécier la situation de la jeune sœur, et je risquais de passer à côté de cette fleur suave sans en avoir respiré le parfum. En la regardant de plus près, tout mon roman tomba. Je supposais à cette âme détachée quelques lointains regrets du monde, un peu de ce trouble et de cette révolte des imaginations de notre

temps contre les liens de la convenance et du devoir; et comment croire qu'une femme si gracieuse ne fût qu'une ombre? A ses premières paroles, je vis qu'elle ne voulait pas être plainte, mais comprise. J'avais besoin d'être élevé au-dessus de cet ordre d'idées romanesques, qui n'est peut-être, après tout, que la rhétorique de notre époque; j'avais besoin de devenir meilleur, au moins pour un moment, pour comprendre cette vie virginale, où le sacrifice même a quelque chose de coutumier et de machinal, et où le dévouement le plus sublime a à peine conscience de soi. Je marchais à côté d'elle, et je lui faisais beaucoup de questions, d'abord avec la sotte curiosité d'un incrédule, qui voulait à toute force surprendre derrière cette jeunesse abdiquée la trace de quelques regrets du monde; ensuite, et peu à peu, avec le doux respect de l'intelligence, et un sentiment d'intérêt qui ne troublait point mon cœur et n'embarrassait pas le sien. Toutes ses réponses étaient justes, précises, nullement craintives. Elle me laissait la regarder souvent, librement, à chaque question, sans retirer son visage, où elle ne pensait pas qu'on pût trouver une autre beauté que sur celui de la vieille sœur pharmacienne. La religion s'était emparée de cette âme au sortir de l'adolescence, avant qu'elle fût éveillée aux passions; les pratiques intérieures avaient prolongé ce sommeil, et déjà depuis quelques années, ce semble, la léthargie avait amené la mort. J'aurais eu l'infernale idée de lui faire faire un retour sur sa beauté ensevelie dans un hospice de folles, qu'elle ne m'eût pas compris. Douce belle-de-nuit, déshabituée du grand jour, nulle parole de tentation n'aurait pu lui faire entr'ouvrir son calice fermé jusqu'au lever du soleil de la vie éternelle. Le cœur, cette chose si tendre, si vulnérable, où le moindre grain jeté au hasard fait germer les passions furieuses, ce cœur n'avait jamais parlé chez la jeune religieuse; elle l'avait laissé à ses parents, en prenant l'habit, comme un beau vê-

tement mondain qui n'aurait pas encore été déplié, parmi toutes ses parures de jeune fille, ses robes de fête, ses bijoux, ses cheveux noirs tombés sous le ciseau.

Elle nous fit voir d'abord les différentes parties de l'établissement, les dortoirs, les salles intérieures, la cuisine, l'infirmerie. Toutes ces pièces sont d'une propreté admirable. Dans les dortoirs, les lits sont bons, doux, espacés; beaucoup de pauvres femmes qui n'avaient qu'un grabat pendant leur raison, ont trouvé du moins, en la perdant, un lit où elles dorment sans souci du lendemain. Admirable charité que celle qui devance sur la terre les réparations que le christianisme nous promet dans le ciel! Sous le rapport matériel, cet hospice a toute la beauté, si ce mot n'est pas une amère ironie, que peut comporter un établissement de ce genre. Toutes ces vies qui ont perdu leur boussole y sont soignées comme on ferait de celles des enfants qui n'en ont pas encore. Elles ont de l'air, elles ont du soleil, la liberté des membres, celles du moins dont la folie est inoffensive; elles ont la nourriture en abondance, et la même que les saintes filles qui la leur préparent et la leur distribuent. Un médecin habile, à la hauteur de la science, qui, en ces sortes de maladies, est surtout la bonté intelligente, vient les visiter chaque jour, épier les lueurs de la raison qui percent chez celles dont le mal est curable, aider ces retours obscurs par un traitement progressif, calmer celles qui sont désespérées, dire de bonnes paroles à toutes, empêcher, mais non pas châtier celles qui font du mal, hélas! parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles font. Elles ont aussi un prêtre, une chapelle particulière, où elles prient, nous disait la sœur, avec beaucoup de dévotion, et où les plus extravagantes se recueillent. Étrange parodie, ou étrange confirmation des paroles de l'Évangile : *Heureux les pauvres d'esprit!*

J'étais impatient de les voir. La sœur nous fit entrer dans

un corridor, au premier, ayant balcon sur une cour, et sur lequel s'ouvrent de jolies cellules blanches, planchéiées, avec un lit et quelques petits meubles. C'est le dortoir des folles qui ont quelque aisance et dont la maladie n'a pas besoin d'être surveillée. Nous en vîmes deux qui nous intéressèrent diversement. Chose singulière ! il y a la même variété dans la folie que dans la raison, et l'homme est fou d'autant de façons qu'il est sensé. La première de ces folles est une folle heureuse. Outre un revenu assez considérable et beaucoup plus de ressources que de besoins, elle a plus de contentements de sa folie que la plupart d'entre nous de leur raison. Nous entrâmes dans sa cellule, où nous la trouvâmes assise et travaillant à un petit ouvrage de femme. Elle se leva, et se mit à dire en riant mille choses ordinaires qui ne différaient de la conversation d'une femme de ménage que par le manque de suite et d'à-propos. Cette pauvre femme a environ cinquante ans. Elle en a passé vingt dans cette maison, toujours gaie, toujours heureuse, dans la plus parfaite santé, ayant assez de la liberté qu'on lui laisse, ne se plaignant jamais, accueillant les sœurs avec des rires de joie, leur reprochant de ne pas la venir voir assez souvent, comme si la pauvre femme avait besoin de faire partager à quelque âme tendre le superflu de son bonheur. Elle a la folie du contentement, et elle y est peut-être arrivée par de grandes souffrances. C'est un être heureux, mais seulement parce qu'il ne se sait pas. Le jour où cette folle s'entreverrait dans la nuit de sa pauvre intelligence, elle en mourrait. Rien de plus doux, de plus épanoui, que cette bonne figure flamande; elle avait l'air de nous tant vouloir de bien ! Et pourtant elle nous quitta sans un mot pour nous retenir, et reprit son tricot avec lequel elle continua sa conversation, comme avec un interlocuteur de même espèce que nous. Je la vis du dehors, par sa fenêtre, tou-

jours riante, mais évidemment sans souvenir de ceux qu'elle venait de voir. Rien dans ses traits n'annonçait la folie, si ce n'est pas le plus sûr stigmate de la folie, sur une figure humaine, qu'un rire éternel.

L'autre folle est une fille d'une trentaine d'années, assez laide, mais avec des traits intelligents et marqués d'une certaine fermeté de caractère. Elle se promenait à grands pas dans le corridor, silencieuse et fière, de l'air d'une femme qui braverait une mauvaise destinée. Celle-là est folle d'avoir aimé au-delà de sa condition. Elle est éprise du gouverneur de la province, qu'elle n'a jamais vu, et qui, si j'en crois ce qu'on m'a dit, n'est rien moins qu'un héros de roman. Elle est folle de la plus misérable de toutes les passions : un amour doublement inégal, dans une fille de condition médiocre, et dans une fille laide. Qui peut dire ce que cette pauvre folle a souffert avant que la maladie l'eût délivrée du supplice de sa raison, et si ce n'est pas l'impossibilité d'être l'épouse d'un jeune homme de sa condition, secrètement aimé, et la douleur chaque jour renouvelée de ne pouvoir faire parler son âme sur son ingrat visage, qui l'ont jetée dans la folie de cet amour ambitieux pour un fonctionnaire public? Tristes contradictions de la destinée! telle femme a toutes les beautés du corps, et fait rêver toutes celles de l'âme; mais elle est sans cœur et sans bonté : telle autre cache en elle d'ineffables trésors de tendresse, d'amour, de dévouement; mais son visage est repoussant. Il faut pourtant que toutes ces richesses de l'âme trouvent à s'épancher, ou qu'elles brisent la pauvre créature en qui Dieu les a mises. Si elle a la tête faible, sa raison s'en ira, et, avec sa raison, le monde réel où sa laideur l'avait condamnée à ne pas aimer; elle vivra dans un monde imaginaire où elle sera belle, où elle osera aimer, où elle attendra tous les jours l'arrivée

de l'amant. Si sa tête résiste à toutes les angoisses d'une fausse destinée, elle traînera quelque temps après elle sa raison tenace, et se débattra, dans ses nuits solitaires, avec la fatalité. Bientôt, la vie s'affaiblissant, le monde, autour d'elle, croira que c'est un défaut d'organisation physique, et que, comme elle est née laide, elle a bien pu naître chétive et languissante. Le médecin ordonnera des remèdes; mais un soir cette pauvre âme s'échappera, calmée et heureuse, du corps qui l'a opprimée, avec des droits à d'immenses dédommagements, ô mon Dieu! car quel martyre a été plus douloureux et plus inutile que le sien?

L'amante ignorée du gouverneur de Gand a eu la folie, cette mort de la raison. Elle rêve la place d'honneur dans le palais du gouvernement, le titre de gouvernante, les carrosses, les livrées, et elle porte la tête haute comme si elle était déjà la fiancée de M. Vilain XIV. Tous ses jours sont animés par l'espérance; elle regarde sa prison comme une dernière difficulté de parents, et elle s'attend chaque matin à ce qu'on vienne l'en tirer, pour la conduire, avec un cortége d'honneur, dans la maison de son fiancé. Elle n'a pas le sentiment de sa laideur; elle se voit dans sa folie, le seul miroir où elle soit flattée, et elle s'y trouve belle, de la beauté d'une grande dame, avec des traits plus nobles que jolis, une taille majestueuse; les romans et la folie l'aident pour moitié à faire ce portrait. Elle nous regardait avec un certain dédain; elle attendait sans doute le cortége qui doit la venir chercher pour son splendide mariage, et nous voyant sans épées ni épaulettes, elle semblait se dire: Ce ne sont pas là ceux que j'attends.

Je fus pris d'un vif désir de la faire causer, et je priai la sœur de l'appeler. Elle vint d'un air mécontent, la figure boudeuse, le regard hautain. — « Ces messieurs voudraien

vous parler, » lui dit doucement la sœur. Et nous nous approchâmes avec intérêt. — « A moi? dit-elle. — Oui, à vous. » — Elle fit un petit mouvement d'épaules, et nous tourna le dos, comme à des gens qui s'étaient mépris. Je le crus du moins par tout ce que j'avais vu d'elle; mais, peu après, le doute me vint, et je me demandai, avec un serrement de cœur, si notre curiosité ne l'avait pas avertie de son état, et si ce n'était point par pudeur qu'elle s'était sauvée de nous, emportant le trait fatal dans son cœur!

La sœur nous mena dans la salle où se tiennent les folles inoffensives, *celles qui sont sages*, comme elle nous disait avec sa jolie voix. Elles n'y sont astreintes à aucun travail. Les unes tricotent, parce que c'est leur fantaisie; les autres se tiennent assises, quelques autres debout, des journées entières, sans éprouver le moindre sentiment de lassitude. Telles vous les avez vues le matin, telles vous les retrouvez le soir, immobiles, sans regard, sans ouïe, sans voix, toute volonté éteinte, et, avec la volonté, le mouvement, qui en est le signe extérieur. Elles ne dorment ni ne veillent : c'est la vie végétative de la plante, qui ne se remue que si le vent la fait plier; elles aussi ne bougent de place que quand on les pousse vers leur lit. Celles-ci ont la tête penchée sur l'épaule gauche, celles-là sur l'épaule droite; d'autres échangent entre elles des paroles qui s'entrecroisent, mais qui ne se répondent pas; quelques-unes murmurent, agenouillées sur leur chaise, des prières qu'elles entremêlent de choses étrangères; d'autres se parlent à voix basse. C'est une agglomération d'êtres de même figure, mais ce n'est pas une société; elles se touchent et sont isolées; elles se parlent et ne s'entendent pas; elles se reconnaissent et ne se demandent pas pourquoi elles sont là. Ni affection, ni haine, ni notion des différences; elles n'ont pas même l'instinct des animaux en troupes.

Peu levèrent la tête quand nous traversâmes la salle : les travailleuses paraissaient y faire le plus d'attention ; il faut encore quelque reste de raison machinale pour guider leurs mains. Deux ou trois seulement s'approchèrent de nous, et nous regardèrent avec crainte, soit comme des êtres d'une espèce différente, soit comme offrant de la ressemblance avec quelque chose qu'elles avaient connu dans un monde où elles n'étaient plus. Malgré le sentiment profond de charité qui m'attendrissait sur ces pauvres femmes, je craignais toujours de paraître étaler ma raison orgueilleuse au milieu de ces débris de la raison humaine, et je ne pouvais pas croire que ces femmes ne fissent pas quelque comparaison envieuse entre elles et moi. La sœur me rassura. Nulle de ces malheureuses ne pouvait comparer, et par conséquent envier. J'étais pour elles la curiosité et non le curieux. L'horreur me saisit à la pensée que, si on abandonnait un être raisonnable à ces créatures déchues, elles s'en feraient un jouet, et s'amuseraient peut-être de sa raison comme de la plus grande des folies. Dieu me préserve d'en faire le rêve !

Les malades et celles qui gardent le lit de force sont dans un dortoir séparé. C'est une grande salle éclairée avec ménagement, d'une douce lumière ; car le plus ou le moins de lumière augmente ou diminue leurs souffrances. Il y en avait de vieilles arrivées là par le grand âge et les longues privations, en qui la pensée avait cessé avant la vie physique, misérables corps dont l'âme s'est retirée sans attendre la fin de l'agonie. En regardant ces mortes qui respirent encore, je me demandais pourquoi la mort s'arrêtait si longtemps devant les lits où elles gisent, déjà froides et raides comme des cadavres, quand elle frappait peut-être dans quelque maison voisine, à la fleur de l'âge, de la beauté et des espérances, une jeune fille, la seule joie de sa mère.

Celles qu'on retenait au lit de force étaient plus jeunes. Les bras liés par la camisole, l'œil ardent et humide, le visage moite, avec une certaine humiliation dévorée dans les traits, comme si elles avaient été vaincues dans une lutte inégale, elles étaient étendues plutôt que couchées, ne roulant dans leur fragile cerveau qu'une seule idée, celle de se débarrasser de leurs liens. — « Regardez celle-là, nous dit la sœur; trois hommes pourraient à peine en venir à bout, si elle était libre. » — Je passai tout près du lit. C'était une jeune femme, horriblement abattue, les joues caves et enflammées, respirant avec une sorte de rage, mais d'une figure singulièrement noble et intéressante. Elle n'avait pas dû être amenée là par des douleurs ordinaires, et sa folie n'était peut-être que la gêne d'une âme trop forte, servie par des organes trop fragiles. Je demandai son histoire. On ne la savait pas. Les familles qui envoient à l'hospice un de leurs membres ne livrent pas toujours le secret de cette terrible séparation; car souvent ce secret pourrait être une honte pour elles ou pour leurs victimes. Je n'avais pas assez de sang-froid pour faire des romans sur cette physionomie ravagée; mais je crus voir, au mouvement de ses lèvres quand nous passâmes, une intelligence blessée qu'on la surprit dans son égarement, et cette sorte de pudeur d'un fou qui a quelque obscur ressouvenir de sa raison perdue. Peut-être, au moment où j'écris, cette malheureuse est-elle morte. Sa folie n'était pas seulement une désorganisation du cerveau; tout son être avait été atteint à la fois par le même mal, et elle brûlait lentement dans son lit, où l'ingénieuse charité des sœurs cherchait en vain à la rafraîchir. « Elle ne peut guère aller loin, » disait la jeune sœur, en femme déjà prête à ensevelir de ses mains pâles celle que la mort allait dérober à sa douce surveillance. Ce

mot si froid et si banal était dit avec un accent si angélique, que je me figurai le bon ange que la religion donne à chacun de nous, regardant mourir son compagnon terrestre, avec ce faible et doux regret d'un gardien qui sait où va, au sortir de la vie, l'être qui lui était confié.

— « Nous allons en voir qui sont furieuses sans être malades, » nous dit-elle en nous faisant monter à l'étage supérieur. « Celles-là nous déchireraient de leurs ongles et de leurs dents, si nous les lâchions. »

Quelle horreur que de telles paroles se disent d'êtres qui sont semblables à nous, et qui comme nous ont sucé le lait d'une mère!

En ce moment, il n'y en avait que deux. On les tient dans des cellules en forme de cage, bien fermées, épaisses, garnies de barreaux en bois. La première était levée tout debout, la figure collée contre les barreaux, qu'elle serrait convulsivement de ses deux mains. L'imagination fait d'avance le portrait que les yeux vont voir. J'avais donc rêvé des visages atroces, des yeux sanguinaires; j'accordais les figures avec les instincts. Cette malheureuse me remit dans la realité. C'était une vieille femme ridée, triste, avec une physionomie insignifiante, plus sévère pourtant que douce; vous auriez demandé sa liberté sur sa mine. Elle nous dit quelques injures, froidement, d'un ton monotone, comme si sa pauvre mémoire seule avait été méchante.

Je suis sûr pourtant que ce n'est point avec mon imagination, mais bien avec mes yeux, que je vis, sous ses lèvres flétries, ses longues dents blanches, la seule chose qu'elle eût de commun avec les bêtes féroces, dont la nature sa folie particulière lui avait attiré le sort. C'était bien assez pour justifier les barreaux. Libre, elle eût mordu les mains de ses bienfaitrices. Malgré moi, ma pitié s'était refroidie. Cette mal-

heureuse me dégoûta, comme un jeu monstrueux de la nature, qui avait mis une âme de bête dans un corps de femme. Peut-être aussi étais-je sous l'influence de cette idée, vraie ou fausse, mais plus d'instinct que d'expérience, que les fous méchants ont dû être méchants avant de devenir fous.

La pitié me revint pour le misérable être qui râlait dans la cage voisine, quoique sa folie fût plus terrible que celle de la vieille aux grandes dents. On avait appliqué un volet sur les barreaux de sa cage, de sorte qu'elle ne recevait que par un trou l'air et la lumière : le grand jour l'aurait mise hors d'elle-même. Plus captive que les bêtes, plus prisonnière que les plus féroces assassins, haïe de la lumière et de l'air, qui la pénètrent comme des flèches aiguës, et qui la feraient bondir dans sa cage, si on ne les lui mesurait pas d'une main avare, cette chose sans nom, à demi nue, sombre, sans forme, ramassée sur elle-même, épouvantable mystère, même pour l'art spécial qui analyse et approfondit sans cesse les maladies de l'âme, — je l'entendais gémir dans l'ombre, où l'on entrevoyait à peine son visage, qu'elle cachait de ses bras enchaînés, comme pour se défendre contre le peu d'air et de jour qu'il avait bien fallu lui laisser. On deviendrait fou à regarder de telles choses de près et avec trop de sympathie.

Que se passe-t-il dans le fond de cet être? Qui peut dire qu'un traitement qui ressemble tant à une vengeance soit le plus propre à arrêter le mal, ou du moins à ôter à la mort ses plus douloureuses approches? L'art est-il condamné quelquefois à se priver de l'aide si puissante de la pitié? N'est-ce pas une parodie de la pitié, que cette sœur si douce, si caressante, tendant la nourriture par un trou à une créature humaine enchaînée dans une cage à peine de sa longueur? En vérité, ma tête se troublait. Il ne faut pas mener sa raison parmi de telles épreuves ; elle se détraquerait à voir ce qu'il en est d'elle, et le peu

qu'il lui est donné de faire pour remédier à ses propres maladies. Elle est si faible, même où elle est le plus forte ! Je demandai à descendre dans la cour : cette masse gémissante, s'agitant au fond de sa cage, me pesait sur l'âme comme un cauchemar ; je voulais l'aller oublier à l'air et au soleil.

Mais dans cette cour j'allais trouver d'autres folles. Il y en avait une vingtaine environ, les unes couchées sur le gazon flétri de la cour, les autres appuyées contre les murs et regardant le ciel, mais avec un regard où il ne fallait pas chercher quelques traces confuses d'une invocation ou d'une espérance ; regard stupide, pour qui l'azur du ciel n'a pas plus de lumière que les ténèbres. C'étaient toutes les attitudes de la salle intérieure que je retrouvais dans cette cour. Plusieurs vinrent à nous pour nous demander la liberté : elles avaient toutes des griefs contre la jeune sœur. L'une, vieille femme en lunettes, avec le geste et le ton emphatiques d'un vendeur d'orviétan, nous menaçait d'écrire au roi si on ne lui ouvrait pas les portes. Une autre, qui avait la camisole de force, grosse femme rude, épaisse, avec de la barbe et des moustaches, une voix virile, un œil furieux, se mit à injurier la jeune sœur, comme une femme de la lie du peuple en injurie une autre, avec un choix de mots abjects. La sœur n'en rougit même pas ; beaucoup de ces injures n'avaient pas de sens pour elle ; elle avait pu les entendre plus d'une fois sans les écouter : sa mémoire était aussi chaste que son âme.

Je n'oublierai jamais avec quelle grâce elle apaisa la malheureuse, lui disant de douces paroles, et lui donnant de petits coups sur l'épaule avec sa jolie main. Cependant la folle ne baissait pas le ton, et continuait à nous poursuivre de ses injures. Alors une autre femme, dans un état d'imbécillité complète, horrible de laideur, les lèvres pendantes, l'œil lourd, et, pour comble, muette et sourde, vint la prendre par-dessous le

bras, d'un air caressant, et l'entraîna du côté opposé. La folle suivit l'imbécile comme l'enfant suit sa mère. Ce fut, de toutes les choses que j'avais vues dans cette triste demeure, la plus étrange et la plus mystérieuse : une amitié entre deux êtres sans raison, une lueur de cœur dans la nuit de deux intelligences détruites.

Il était temps de sortir. Une heure passée à voir des folles est une épreuve trop forte. Je tâtais ma raison épouvantée, comme si j'avais eu peur de n'en remporter que la moitié. Nous sortîmes par un des corridors du rez-de-chaussée, où donnent les chambres des religieuses. L'une d'elles, assise à un piano, jouait un air de musique d'église. Le peu que j'en entendis m'alla au cœur, et calma le trouble inexprimable où m'avaient jeté toutes ces horreurs. C'était une chose si inattendue et si douce que quelques notes harmonieuses dans un coin de cette maison de malheur, où la voix humaine a perdu son accent naturel, et n'est plus qu'un long gémissement articulé ! Et puis cette marque d'une éducation délicate, où la musique avait eu sa part, ajoutait tant de prix au sacrifice de ces saintes filles! Je témoignai à la jeune sœur, peut-être indiscrètement, combien il me paraissait sage que la rigueur de l'institution ne leur interdît pas ces douces récréations, le seul souvenir qui leur restât du monde, et que la religion, qui obtenait d'elles tant de dévouement, leur permît du moins de s'en délasser par la musique, le plus chaste et le plus religieux des plaisirs.

Comme nous lui faisions nos remerciements et nos adieux, je sentis quelque chose qui s'embarrassait dans mes jambes. Oh ! malheureuse la femme qui a donné le jour à l'enfant que je vis rampant sur le carreau, les membres noués, la bouche baveuse, l'œil sans regard, pauvre être repoussant, qui n'aurait pu être caressé même par sa mère ! Il était là, plus in-

utile qu'une bête. La civilisation antique l'eût fait jeter dans le barathre ; la civilisation moderne le nourrira, le couchera, l'habillera jusqu'à sa mort : de quel côté est la pitié ?

On vante aussi beaucoup, à Gand, l'hospice des hommes aliénés : je parlai d'y faire une visite.

— Je vous demanderai la permission de ne pas vous y accompagner, me dit l'une des personnes qui avaient bien voulu me mener à l'hospice des femmes ; et sa voix était si altérée, que je me repentis de ma demande comme d'une injure que j'aurais dite à un ami.

Ce n'était pas pour se soustraire à une nouvelle corvée d'hospitalité qu'il me disait cette parole, lui qui, sur la lettre d'un ancien ami, m'avait reçu avec tant de bonté ; lui, vieillard si grave, si méthodique dans ses habitudes, qui s'était dérangé si obligeamment pour me faire les honneurs de sa ville :

A cet hospice des aliénés, il avait un fils.

— 1835. —

II.

LE PAYS DE LIÉGE. — JOHN COCKERILL ET SERAING.

Vous vous souvenez de ces deux noms : Seraing et John Cockerill. Le nom de l'homme a rendu célèbre le nom du village. Seraing est une longue rue populeuse qui s'étend le long du rivage, sur la rive gauche de la Meuse; en face, sur la rive droite, sont les établissements de John Cockerill, un de ces hommes auxquels on ne peut déjà plus donner du Monsieur. Chaque jour, toute la population mâle de Seraing s'entasse dans des bateaux de passage, et quitte le village du repos pour le village du travail, Seraing pour l'établissement, mot dont il faut agrandir le sens, depuis que John Cockerill a fait

du sien une immense république, où le travail est libre, intelligent; modéré, et donne à l'ouvrier plus que le pain.

Vous vous souvenez aussi de cette illumination de la rive droite de la Meuse, que nous admirâmes du fond de la voiture publique, le soir, avant notre arrivée à Liége; de ces innombrables cheminées, hautes comme des phares, d'où s'échappaient des flammes furieuses, chassant devant elles d'énormes tourbillons de fumée plus noirs que la nuit; de ce bel édifice dont la façade regardait le village, et dont nous ne voyions que la masse sombre et indistincte, comme dans un tableau qui ne serait éclairé que par derrière.

En ce moment la plupart des cheminées sont éteintes; quelques-unes ne jettent qu'une fumée légère et languissante, deux ou trois seulement sont enflammées; vous diriez des lampions qui ont duré jusqu'au jour, et dont la flamme pâle ne paraît pas avoir de chaleur. C'est qu'à l'heure où nous allons visiter l'établissement, une bonne partie des ouvriers a quitté le travail et repassé la Meuse; c'est qu'un beau soleil de septembre a éteint tous les feux des derniers plans, et mis dans la plus vive lumière l'édifice dont nous n'avions vu que l'ombre, et dont les élégantes proportions cachent l'immense suite d'ateliers, de fourneaux, de forges, que John Cockerill y a successivement ajoutés. C'est un palais qui sert de portique à un établissement industriel. Du rivage opposé, d'où nous allons monter dans le bateau, nos yeux plongent un moment dans une longue avenue dont la porte principale du palais est l'entrée, et qui traverse toutes les cours le long desquelles s'élèvent de chaque côté les corps de bâtiments. De petits hommes paraissent et disparaissent dans cette avenue; petits, non parce que nous sommes plus grands qu'eux, mais parce que l'éloignement les diminue, et parce qu'ils sont comme perdus dans les dimensions de leur propre ouvrage.

Il y a moins d'un demi-siècle, ce palais était la maison de campagne du dernier évêque-souverain de Liége. Des larges fenêtres de la façade, le prélat avait vue sur les collines de la rive gauche, sur la Meuse dont les anguilles lactées étaient un bien de droit divin de l'évêque; sur le village de Seraing, couché le long du rivage, à portée de la main qui bénissait et qui maniait l'épée. Des fenêtres opposées, il regardait sur un vaste jardin français, où des Lubins en marbre sortaient du milieu des buis taillés pour surprendre des Colettes en plâtre colorié qui se croyaient bien cachées derrière des buissons faits à la serpe; sur des allées de tilleuls se courbant en berceaux; sur des jets d'eau languissants; et, par-delà les murs revêtus d'arbres en treille, sur les collines à douce pente de la rive droite, alors couvertes de bois, aujourd'hui couronnées de houillères dont les noirs chemins serpentent au milieu des plaines grises dépouillées de leurs moissons. Plusieurs des chambres et des dépendances du palais n'ont pas perdu leurs noms. Il y a encore les écuries, il y a encore les serres; mais au lieu de quelques chevaux luisants, polis, qui menaient le prélat de Liége à Seraing et de Seraing à Liége, les écuries servent à loger d'énormes *locomotives*, dont la moindre traînerait, sur un chemin en fer, toute la population de Seraing, avec moins d'efforts et cent fois plus de vitesse que les huit Mecklembourgeois n'en mettaient à transporter son altesse ecclésiastique de son palais de campagne à son palais de ville. Et de même dans les serres; au lieu de grêles orangers en caisse, de fades primeurs mûries au feu de houille, de raisins sans suc et dorés par la fumée, on voit les rails en fer sur lesquels courront les locomotives, et où le commerce ira d'un pays à l'autre, comme le long d'une baguette électrique, avec la rapidité de la foudre.

Mais le jardin tout entier a disparu. Les buis figurant des

pièces d'échec, les gazons coupés en échiquier, les statues à caractères, les allées en berceaux, les murs d'enceinte, tout a changé de face. Le sol primitif a été remplacé par un sol de houille, de briques pilées et de fer, détrempé avec de la sueur d'homme, et sillonné de mille petits chemins en fer où roulent sans cesse des brouettes de charbon qui semblent traîner ceux qui les poussent. Il y aurait beaucoup de phrases à faire sur tous les incidents de ce grand contraste, sur les ateliers qui sortent de terre comme autrefois les arbres, sur les rossignols, jadis nichés dans les tilleuls des jardins, et qui se retirent de jour en jour, comme l'Indien des forêts vierges, devant cette civilisation de fumée, de flammes et de bruit, où l'on entend sans cesse le grondement du tonnerre et où l'air est l'âme du feu. Il y aurait beaucoup à dire sur ces bosquets devenus des fourneaux, sur ces parterres changés en aires de fer que couvrent de vastes hangars, sur Vulcain substitué à Flore, comme on aurait dit il y a trente ans; mais ces pensées ne m'étant pas venues lors de ma visite, même sous la forme d'ironies, je manquerais de vérité et de tact si j'y arrêtais le lecteur, surtout en lui parlant d'un lieu où une heure fait l'ouvrage d'une année, et où l'on apprend à respecter le temps de tout le monde.

Le dernier évêque, mort il y a quelques années, archevêque de Malines, a lui-même cédé sa place de souverain de Liége à John Cockerill, Liégeois né d'un père anglais, ou, pour parler plus juste, vaste intelligence sans patrie, citoyen né de tout pays qui lui offre un terrain pour y aller transporter une colonie de ses machines. Cet établissement, le plus grand qui soit en Europe, n'est que son quartier-général. C'est de là qu'il se répand dans tous les pays qui lui ouvrent leurs portes, et qu'il y va fonder, chaque année, soit une fabrique de machines, soit une houillère, soit un haut-four-

neau, soit une fabrique de draps; espèce de saint Bernard de l'industrie, sortant chaque année de son usine métropolitaine, pour en aller jeter à la hâte quelques images dans toutes les contrées où l'on croit que la houille est un combustible et que les machines à vapeur n'éclatent pas nécessairement tous les jours; ce qui explique qu'il n'ait pas fait jusqu'ici de descente en France, où cette double croyance n'est encore qu'à l'état théorique [1].

John Cockerill est âgé d'un peu plus de quarante ans. Il est fils d'un homme qui lui a laissé son génie industriel, et des fondations pour en faire d'autres. Il a toutes les qualités des hommes supérieurs; une parole rare et qui ne craint pas de tromper l'attente des curieux qui veulent à toute force mettre les mots au niveau des choses, et qu'un homme d'action soit aussi un homme de conversation; la connaissance des hommes, et non pas la sotte prétention de les pomper, qui est l'une de nos vanités et l'effet d'une profonde ignorance des hommes et de nous; un désintéressement admirable; nulle petitesse d'argent, nulle préoccupation d'arrière-boutique, nul génie de gagne-petit; point ou peu d'écritures, mais une vaste mémoire qui ne retient que les choses nécessaires et ne s'encombre pas des choses inutiles; une manière simple de se présenter, d'écouter, de parler, qui ne refoule pas ces intelligences timides dont un peu d'aide et de faveur sait tirer des merveilles et qui fait accoucher les plus paresseuses; un homme et non pas l'appareil d'un homme; assez de figure pour que les yeux pénétrants y entrevoient son beau génie, pas assez pour que les sots et les crâniologues désirent de la mouler; du goût pour l'ouvrier, et cette sévère estime

[1] J'ai appris, depuis que ces lignes ont été écrites, que John Cockerill venait d'acheter des hauts-fourneaux dans le Languedoc.

qui consiste à en tirer tout ce qu'il peut donner et à lui laisser l'honneur et le profit de ce qu'il imagine; mais point cette débonnaireté d'économiste théorique que l'ouvrier méprise après l'avoir adorée; une âme ardente d'ailleurs sous cette froide enveloppe d'Anglo-Liégeois et d'industriel; tel est le prince souverain du pays de Seraing.

Général, il sait choisir ses lieutenants. Il en a de toutes les nations, Anglais, Allemands, Belges, Prussiens, Espagnols. Il leur donne sa pensée en partant, et il leur laisse toute liberté pour l'exécution, ne pesant point sur eux, n'outrant pas la surveillance, de sorte qu'il peut s'en aller sans cesser d'être présent, et être présent sans avoir besoin d'être partout. Dans ses excursions industrielles par toute l'Europe, en même temps qu'il fonde les établissements, il trouve les hommes qui y conviennent, et il crée à la fois la matière et l'esprit, l'âme et le corps. On l'a vu, dans la même année, accourir du fond de la Prusse polonaise sur les rives du Guadalquivir, et après avoir montré aux pauvres contrées du Nord des sources inconnues de richesse et de bien-être, venir veiller le génie industriel sur cette terre du midi, sur laquelle se couche fièrement l'Espagnol, comme s'il ne voulait ni prendre pour lui, ni laisser prendre aux autres ses innombrables trésors. Pendant que nous disputons sur des chartes, et que nous usons nos âmes et nos corps dans ces stériles luttes de la lettre, sous lesquelles marchent sans bruit des faits immenses, John Cockerill court les grands chemins dans sa chaise de poste, creusant çà et là des fourneaux, élevant des cheminées, étendant de vastes tentes; puis, quand tout est fait, installant sa machine à vapeur qui l'a suivi par-derrière, bien étonnée de venir par le roulage, et qui va mettre la vie dans cet amas de briques. Et le lendemain, les paysans entendent sortir de la fabrique un grand bruit régulier, comme

la respiration de quelque monstre énorme, qui commence pour ne pas finir; et John Cockerill remonte dans sa chaise, et les gouvernements signent son passeport, comme s'il s'agissait d'un commis en vins, sans se douter que cet homme qui ne dit rien, qui n'écrit rien, est un révolutionnaire bien autrement dangereux pour leur vieux monde qu'un bel esprit qui aurait franchi leurs domaines les poches pleines de programmes et de manifestes. Depuis que le monde moderne a des annales, j'ai toujours vu que les machines étaient les mères les plus fécondes des idées, et que le bois, le salpêtre, l'aimant, le plomb, le sable même, avaient fait plus de miracles que les livres. John Cockerill me paraît grand surtout par ce silence, par ce mépris pour les explications, par cette ardeur concentrée et muette, qui le font ressembler à sa machine. John Cockerill est l'homme-machine, et l'homme-machine est cet homme nouveau que nous voulons faire sortir de tous nos vieux scepticismes, de toutes nos vieilles passions, de notre casuisme politique, héritier stérile du casuisme religieux des derniers siècles.

L'établissement de Seraing appartenait pour moitié au roi Guillaume de Nassau et à John Cockerill. Le roi, qui se connaissait en hommes et en placements, avait pensé que ce serait un bon exemple et une bonne affaire d'encourager l'industriel. La révolution de 1830 ayant chassé du sol belge le premier des copropriétaires, John Cockerill lui a acheté sa part, et se trouve en ce moment seul maître de l'établissement.

C'est à bon droit qu'on appelle l'établissement de Seraing un établissement modèle. Toutes les applications du fer se font dans la même enceinte. Depuis la mine jusqu'à l'atelier des pièces les plus compliquées, tout se trouve, comme on dit, sous la même clef. Le fer y entre à l'état de minerai et

en sort à l'état de machine. A quelque cent pas des hauts-fourneaux, une houillère fournit le combustible. Des femmes brouettent des paniers pleins de minerai jusqu'au pied d'un plan incliné, en charpente, où sont cloués des rails en fer; espèce de montagne russe qui monte jusqu'à la gueule d'une immense cheminée. Un appareil en bois, posé sur quatre roues, dont les deux dernières sont beaucoup plus hautes que les deux premières, afin de maintenir en ligne horizontale la planche de l'appareil, reçoit les paniers au bas du plan incliné, et, au moyen de chaînes mues par une machine à vapeur, la voiture arrive au sommet de la montagne de bois, où deux hommes la déchargent et la versent dans la cheminée béante. Après quoi l'appareil redescend et trouve en bas une nouvelle charge, laquelle est arrivée dans le temps qu'il a mis à monter : tout cela vient à la minute, hommes et machines; il n'y a pas la moindre déperdition de la force motrice. C'est là le travail d'où s'engendrent tous les autres. Les machines en font le plus difficile et le plus pénible. Elles épargnent à l'ouvrier la fatigue de monter sur son dos le minerai jusqu'à l'orifice du fourneau, et font avec un seul appareil la besogne de vingt hottiers. Ce sont vingt forces intelligentes qu'on applique ailleurs à des travaux plus doux et plus dignes d'un homme.

Un escalier, pratiqué sur le bord du plan incliné et muni d'un garde-fou, vous permet d'accompagner l'appareil dans sa lente et sûre ascension. A un tiers environ de la montée, la cheminée de la machine motrice rejette bruyamment et comme par une expiration régulière le trop plein de la vapeur. Le vent nous soufflait au visage cette légère fumée, tiède et humide comme l'haleine de quelque être haletant. Vous auriez dit le *han* d'un cyclope essoufflé, portant sur ses épaules le minerai d'où sortiront les armes d'Achille.

Ce ne sont pas les armes d'Achille qui sortiront de ces paniers, mais bien de pacifiques machines qui, s'il plaît à Dieu, feront tomber l'industrie des armes de guerre : ce sont d'épaisses tôles forgées pour les chaudières à vapeur, ou des cylindres coulés dans d'immenses moules pour recevoir le piston, ou des roues d'engrenage, ou d'énormes volants, roues-mères qui en mettent en mouvement mille autres, ou des balanciers auxquels sont suspendues les tiges des pistons, grands bras de quelque dix mille livres pesant, qui semblent brasser la vapeur dans les cylindres, quand c'est en réalité la vapeur qui les soulève comme plume; ce sont mille autres applications du battage ou du coulage, qu'il ne me convient pas d'énumérer, pour ne pas faire sourire les hommes spéciaux de mon exactitude, ni donner de mauvaises notions aux lecteurs étrangers à ces matières. Je n'écris ceci que pour faire passer dans l'esprit de ceux qui me liront l'impression morale de force, de grandeur, d'avenir, et surtout la foi que j'en ai rapportée. Ou je me trompe grossièrement, ou l'âge de fer sera le véritable âge d'or du monde, si l'âge d'or est celui où l'immense majorité des hommes auront abondamment le pain, le vin, le logement et l'habit, et où ils retrouveront, par l'extrême civilisation, le bien-être dont on fait honneur à l'innocence des époques primitives. Des machines qui économisent les forces et multiplient les produits, qui ménagent l'homme et le nourrissent mieux, qui donnent plus et qui demandent moins, doivent tôt ou tard diminuer le nombre de ceux qui ont trop et de ceux qui n'ont rien, pour augmenter le nombre de ceux qui auront assez. Si Dieu n'a pas décidé que l'homme s'appauvrirait de plus en plus par ses propres inventions; si le génie et la raison ne sont pas des richesses sans emploi; si, comme il arrive quelquefois pour la pièce la mieux forgée, il n'y a pas, dans ce monde de fer,

quelque *paille* qui le fera craquer au milieu de sa marche triomphante, qui est-ce qui peut dire où s'arrêtera le progrès, et tout ce que nos fils auront de moins que nous à pâtir?

Je visitai toutes les parties de l'établissement avec une curiosité que je ne me savais pas en dehors des choses de pure intelligence, et, faut-il le dire? avec une secrète honte pour la condition d'homme de lettres, si noble, mais si stérile, où, au rebours de ce que je voyais à Seraing, on met des années à faire l'ouvrage d'un jour. J'avais l'honneur d'être conduit par un des agents les plus distingués de John Cockerill, M. Memminger, jeune Allemand d'un grand mérite, grave, laconique, comme son chef, mais s'exprimant avec une netteté parfaite, dans ce langage de la spécialité, si exact, si clair, si pittoresque quelquefois, dans la bouche d'un simple ouvrier. Il eut la bonté de ne pas me supposer la science infuse, quoique je fusse de Paris et écrivain, et qu'il sût que j'avais bien pu, comme journaliste, régenter quelquefois les gouvernements et les assemblées; il me ramena aux éléments, il m'expliqua même les choses claires, il me rendit le service de me traiter en homme ne sachant rien, ce qui me parut une marque plus véritable d'estime que s'il m'eût laissé dans mon ignorance pour ne pas paraître douter que je susse tout. Je lui dois une première initiation à bien des choses qui m'étaient inconnues; qu'il me permette de l'en remercier ici.

Naturellement, ce qui attire et captive le plus l'attention dans le magnifique établissement de Seraing, ce sont les ateliers où se confectionnent les machines. Il y en a trois principaux, d'une étendue immense : l'atelier des chaudières, celui des locomotives, celui des machines à vapeur proprement dites.

Dans l'atelier des chaudières, il faut renoncer au plaisir et à l'utilité des explications sur le lieu même. C'est un bruit clair

et perçant qui déchire l'oreille. Le marteau frappe incessamment sur ces vastes pièces creuses, en fer battu, dont les flancs gémissent et résonnent comme ceux du cheval de Troie. Il y en a de toutes les formes : les unes horizontales, tout en largeur, s'étalant comme d'énormes pianos à queue, sur lesquels les cyclopes de Seraing jouent incessamment du marteau ; les autres sont tout en hauteur, avec une base et une sorte de long cou, comme des girafes ; celles-ci sont carrées comme des coffres ; celles-là s'arrondissent en demi-cercle ; quelques-unes présentent en abrégé toutes ces formes réunies : on dirait que le goût du bizarre a pénétré jusqu'au fond de ces ateliers ; mais ce n'est point affaire de mode. Tout cela est combiné sur des convenances d'emplacement ; la chaudière se plie à toutes les exigences : là où vous n'avez à lui donner qu'un espace irrégulier, anguleux, plein de recoins, elle se contourne, elle multiplie ses angles, elle s'allonge ou se rétrécit, pour s'emboîter dans la place que vous lui faites ; elle s'y étend, comme le plâtre dans un moule, et en remplit tous les creux.

L'argile n'est pas plus souple sous la main du potier que ces épaisses lames de fer battu sous le marteau intelligent du forgeron de Seraing. Le contre-maître de cet atelier est, dit-on, le plus habile qu'on connaisse dans l'état. Je regardais cet homme rare, rare comme tout homme qui est le premier en quelque chose. C'est un Anglais, d'une belle figure, intelligente et réjouie ; un gros homme, qui n'a pas l'air de se négliger aux heures des repas, vigoureux, pansu, et, quoique avec ce poids à remuer, vif et actif, tournant autour de sa pièce presque aussi vite que le regard, arrêtant ou précipitant les quatre ou cinq marteaux attachés à autant de bras, qui battent en cadence sur sa chaudière, et la pétrissent comme un cirier pétrit sa cire. Lui-même prend quelquefois le marteau pour

donner le coup décisif, un de ces coups où c'est la tête qui lance le bras qui décharge le marteau. Le plus souvent il se contente de diriger ses chaudronniers, les surveillant du regard, et, s'il a quelque ordre verbal un peu long à donner, faisant cesser d'un geste les marteaux, comme un tambour-major le roulement de ses caisses. Les machines font les hommes. Si Watt et Fulton n'avaient pas découvert la force nouvelle qu'on nomme la vapeur, ce contre-maître de Seraing, qui forge des chaudières pour toute l'Europe, aurait peut-être passé sa vie à battre des chaudrons et des ustensiles de cuisine. Au lieu d'être le premier contre-maître de Cockerill, il serait resté le premier ouvrier de quelque gros chaudronnier des faubourgs de Londres. Les grandes intelligences font monter à proportion toutes les intelligences autour d'elles.

J'ai vu là comment on perce les tôles battues et comment on les joint par ces clous à grosse tête qui règnent tout le long des sutures de la chaudière, aussi pressés que les clous dorés des anciens fauteuils. Le percement se fait par un emporte-pièce en forme d'une presse à bras d'imprimerie. Deux ouvriers sont employés à ce travail. Pendant que l'un desserre la vis à laquelle est fixée l'espèce de tarière qui perce la tôle, l'autre fait avancer la lame sous la vis, à l'endroit où doit se faire le trou; puis tous deux se suspendent à une courroie en cuir passée autour d'une roue qui donne l'impulsion à la vis, et, avec une secousse moelleuse, enfoncent la tarière, qui chasse immédiatement un petit rond en fer, en forme d'une pièce de monnaie. Quand tous les trous sont percés et qu'il s'agit de coudre deux lames de tôle ainsi forées, on fait rougir au feu de forge les morceaux de fer qui doivent servir de clous; puis on les enfonce tout rouges dans les trous, et en même temps, de chaque côté, deux ouvriers, armés de mar-

teaux, les rivent en les écrasant. Il n'y a pas de force connue qui puisse faire éclater ces clous.

Dans l'atelier des locomotives, les machines qui traîneront deux mille personnes sur les chemins en fer sont toutes prêtes à partir. Vous diriez des vaisseaux qu'on va lancer à la mer. Il n'y a rien de plus beau à voir que ces vastes appareils si forts, si hardis, d'une si mâle élégance, montés sur huit roues basses, à la manière des roues antiques, dont les rayons en fer semblent avoir été tournés et dessinés au ciseau, comme les rayons des chars romains à l'Opéra. En avant est le gouvernail, avec sa clef mystérieuse, que manie d'une main délicate l'homme muet, blême, huileux, goudronné, ordinairement à visage anglais, qui dirige la machine, qui en est l'âme, qui lui fera exécuter des mouvements aussi précis, aussi exacts, que si cette longue file de wagons chargés de deux mille de ses semblables n'était que l'un de ses bras. Derrière le gouvernail est la chaudière, puis la machine, où se foule et se refoule cette fumée légère qui fait aller des roues, puis l'espèce de bateau plat en bois armé et enveloppé de fer qui sert de réservoir pour l'eau qui alimente la chaudière, et derrière lequel est remorqué le premier wagon d'où s'engendrent les vingt ou trente qui doivent le suivre. On ne s'approche pas, sans un vague mouvement d'inquiétude, de cette voiture à laquelle un peu de houille et d'eau donnera bientôt une impulsion irrésistible. Pour un pauvre homme de lettres qui vit dans sa tête, et qui n'a jamais pu croire sérieusement que les mots qu'il en tire fussent des faits, ni que le mouvement de sa plume sur le papier fût une manière d'action, quel spectacle merveilleux que ces machines, sorties aussi du cerveau d'autres hommes, mais avec une réalité et des effets si formidables; que ces voitures bardées de fer qui vont sans che-

vaux, où toutes les parties ont l'air d'être de même venue, tant les pièces de jointure sont inhérentes aux pièces jointes; où le fer semble naître du bois et le bois du fer; où le travail est si intelligent et si consciencieux; où l'on a mis les meilleurs matériaux, le fer le plus souple et le plus dur, le plus beau et le meilleur chêne de la forêt; où l'on sent si bien que voilà enfin une invention comprise, acceptée, à laquelle le vulgaire commence à croire, et dont les auteurs seraient portés en triomphe s'il avait plu à Dieu de les faire vivre assez pour jouir de leur ouvrage! On nous disait les destinations des locomotives que nous voyions là. L'une devait partir pour la Belgique, l'autre pour l'Allemagne, une autre pour le Midi, une autre pour le Nord; il n'y en avait pas pour la France. Cela ne passe pas à la douane. Les commis n'y verraient que du fer de contrebande. Si une telle machine roulait sur nos grands chemins, elle réveillerait désagréablement une poignée de propriétaires d'usines et de bois, phalange sacrée dont le sommeil vaut mieux que la civilisation; grands lamas de la routine et du privilége pour qui le génie est chose d'importation et d'exportation, et les plus belles inventions de l'esprit humain articles de contrebande soumis à tarif et à saisie, dont il faut empêcher l'introduction en France pour la tranquillité des vieux procédés et la sécurité des gains faciles sur la sueur de l'ouvrier!

Mais ce qui m'a laissé le plus grand étonnement, c'est l'atelier des machines à vapeur avec ses vastes dépendances, où se font toutes les pièces de détail qui entrent dans la confection des machines. La tête vous tourne au milieu de ces mille roues, petites, grandes, moyennes, qui vont dans tous les sens, et à tous les degrés de vitesse; qui se prennent et s'engrènent par les moyens les plus divers et en apparence les plus contradictoires; innombrables applications d'une

force motrice d'où sortent toutes ces forces diverses; génération de machines nées d'une machine-mère que vous entendez gémir là-bas, dans sa loge solitaire, à l'un des bouts du vaste atelier. Les machines sont là aussi multiples, aussi variées que les besoins où on les applique. Il y en a une pour chaque pensée, ou plutôt c'est la même pensée qui a mille ministres. L'une scie, l'autre fend, l'autre coupe, l'autre rabotte; il y en a pour dégrossir la pièce, il y en a pour lui donner la forme exacte, il y en a pour l'orner, il y en a pour la polir. Le ciseau, le tour, le rabot, l'emporte-pièce, la tenaille, le marteau, tous les instruments du menuisier, du tourneur, du forgeron, s'évertuent sur le fer comme sur le bois le plus tendre, mais sans menuisier, sans tourneur, sans forgeron; la main qui les meut est une machine, cette main toujours sûre, toujours ferme, délicate, légère, qui n'a pas d'inégalité, qui ne dépend pas d'une pensée capricieuse, qui ne se lasse pas, qui ne s'allourdit pas, qui ne vieillit pas! De ces machines, l'une marche plus vite que l'œil ne peut la suivre; l'autre, qui n'a pas l'air de bouger, marche pourtant d'un pas insensible, mais sûr. Revenez demain, elle aura fait sa tâche, ou elle en commencera une nouvelle. Quelques-unes sont simplement fixées sur le plancher, comme un meuble transportable où l'on veut; d'autres habitent dans des enfoncements plus ou moins profonds, sortes de fosses creusées dans le sol, où elles sont plongées à moitié, afin qu'elles aient toute la hauteur nécessaire et qu'elles ne cessent pas d'être à portée de la main. De larges allées entre les diverses rangées de machines, et des séparations suffisantes entre chacune, permettent à l'ouvrier de circuler librement, et au besoin de se détendre les membres, sans courir le risque de s'engager dans les laminoirs.

Au-dessus de chaque appareil, dans toute la longueur des

ateliers, flottent incessamment des courroies de cuir, conducteurs de la force motrice qui la prennent au volant de la machine-mère et la distribuent à toutes les autres : on dirait que toutes ces forces irrésistibles sont gouvernées par des rubans.

C'est là que j'ai vu l'application la plus hardie qui ait été faite jusqu'ici d'une machine dont les résultats sont extrêmement précieux. Il s'agit de donner aux cylindres des machines à vapeur un tel poli à l'intérieur, qu'en même temps que le fermoir mobile, qu'on appelle le piston, bouche hermétiquement le cylindre, il puisse glisser le long des parois avec le plus de jeu possible, et économiser ainsi doublement la force motrice, en n'en laissant pas échapper la moindre parcelle, et en lui opposant la moindre résistance. On livre donc à la machine le cylindre brut nouvellement retiré du moule, et présentant sur toute sa surface, intérieure et extérieure, ces aspérités, ce grain, qui font ressembler le fer coulé à un granit. Rien de plus simple que l'action de cette machine. C'est une combinaison de roues qui fait marcher en tournant sur elle-même, dans l'intérieur du cylindre, une forte broche en fer, espèce de moyeu où sont fixés, en manière de rayons de roue, quatre ou cinq branches de fer dont l'extrémité est un ciseau du plus fin acier, lequel mord les parois du cylindre et en enlève des copeaux circulaires d'une épaisseur déterminée à un cheveu près. Après chaque tour de la roue aux dents d'acier, la machine est poussée en avant, sans secousse, de la largeur de la dent des ciseaux, et ainsi successivement, jusqu'à ce que le cylindre ait été mis à vif dans toute sa longueur, et qu'on le retire des mains de la machine, poli et égal comme l'acier de la plus belle épée. Celui qu'on polissait au moment de notre visite est le plus grand qu'on cite dans le monde industriel. Qu'on en juge par

la machine à vapeur à laquelle il doit appartenir, et qui devra équivaloir à cinq cents chevaux. L'énorme récipient auquel on destinait un piston de vingt pieds de hauteur gisait immobile sur un double massif de pierre, comme le fameux tonneau d'Heidelberg sur son chantier, pendant que la roue, armée de ciseaux, cheminait intérieurement, lui rongeant les flancs, sans bruit, sans mouvement visible, seule, sans spectateurs et sans surveillant; car cette machine n'a besoin de personne. On lui donne sa tâche, un certain jour, et pourvu qu'on ne lui retire pas la portion de force motrice qui l'anime, elle terminera cette tâche à jour fixe; elle vous la livrera, comme un ouvrier à la pièce; vous arriverez un beau matin, et vous la trouverez sortie du cylindre, et tournant à vide, en attendant que vous lui donniez une nouvelle tâche. Cette machine, c'est un ouvrier consommé qui se contente, pour tout salaire, de sa nourriture.

Les autres machines ont plus ou moins besoin de surveillance et d'aide. A côté de chacune se tient, debout, un ouvrier qui avance ou retire la pièce, selon le besoin, écarte ou remet sous la roue principale la courroie conductrice qui la fait mouvoir, et qui continue à tourner en l'air et à côté quand on ne s'en sert plus, force disponible qu'on suspend ou qu'on remet au travail avec un doigt. Plusieurs de ces ouvriers fument leur pipe, les bras croisés, tout en regardant avec beaucoup d'attention le progrès de la machine, précieux compagnon de travail qui prend pour lui le plus dur de la tâche commune, et leur laisse à eux, comme il convient, la part de la réflexion et de l'intelligence. Ils sont très-attentifs et ont l'œil très-exercé, la plupart des pièces qui se font ainsi exigeant une grande délicatesse et un grand fini d'exécution. La différence d'une ligne peut faire qu'elles atteignent ou qu'elles manquent leur but. Sans une extrême

attention, la machine aurait bientôt mangé la pièce qu'elle ne doit que polir.

La participation de l'homme au travail est donc à la fois et plus douce et plus digne ; à la machine les grands efforts matériels, la force infatigable, le travail qui épuisait l'homme ; à l'ouvrier la pensée, la responsabilité de l'imprévu, les cas difficiles. En quittant son travail, il agardé des forces qu'il peut employer utilement chez lui à arranger sa case, et à y faire les petits travaux qui demanderaient la main d'autrui et une partie de son salaire, s'il rentrait harassé. Qu'est-ce qui d'ailleurs donne à l'ouvrier le goût des délassements honteux de l'ivrognerie, si ce n'est surtout l'accablement du travail manuel, et, comme ils disent dans leur langage pittoresque, le besoin de se donner des bras en buvant? Celui qui revient de l'atelier, encore allègre et dispos, échappe plus facilement aux tentations du cabaret. Il aime mieux sa maison, y revenant moins fatigué ; il est meilleur mari, meilleur père ; il n'a plus de ces mauvaises dispositions que rapporte chez lui l'ouvrier qui a versé ses sueurs tout le jour pour le maître, et qui, par un égoïsme pardonnable, voit avec mauvaise humeur sa famille lui laisser à peine un quart de ce qu'il a si péniblement gagné. J'ajoute à cela que l'excès de travail étant impossible, l'excès de distraction l'est également. L'ouvrier qui travaille à la fois de ses bras et de sa tête, s'extermine pendant trois jours de la semaine pour gagner ce qu'il appelle si tristement de quoi *s'amuser* les quatre jours restant. L'ouvrier qui est de moitié avec la machine ne peut pas faire au-delà d'une certaine tâche, ni gagner en trois jours de quoi boire pendant quatre. Son gain est moindre, comparé à celui d'un jour de travail de l'autre ouvrier, mais il est plus grand au bout de la semaine ; il en va plus aux enfants et moins au cabaret, et une partie du loisir et du repos est dans la facilité

même du travail, et l'ouvrier vit mieux, à moindre peine : grand bienfait qu'on doit à l'invention des machines. Leur propagation en amènerait bien d'autres encore.

Et cependant l'ouvrier entretient une sourde rancune contre les machines. Beaucoup même qui en vivent les briseraient s'ils n'étaient contenus par cette civilisation même, dont si peu de douceurs arrivent jusqu'à eux. Chose étrange! ils se plaignent ou se laissent plaindre par leurs amis d'être les parias du travail, et pourtant ils en réclament en quelque manière le monopole, ils en revendiquent toutes les fatigues, toutes les insalubrités, tous les périls, et ils ne pensent pas que, si Dieu a voulu que le fer animé et fait homme par le génie en soulageât un jour la classe laborieuse, il a dû vouloir aussi que l'ouvrier, délivré de cette glèbe, montât par degrés vers le bien-être des classes aisées. Mais ce qui les irrite, c'est la transition, c'est ce fait brutal, inique, impitoyable, qui tombe tout à coup au milieu d'un atelier comme un ordre d'expulsion en masse, c'est cette machine venant rafler d'un coup le travail et le salaire de cent ouvriers, dans une société hérissée de prohibitions qui ne veut pas pourvoir à l'emploi de tous ces bras licenciés, et qui ne comprend qu'un côté de la pensée de la Providence. Il faudra pourtant y songer bientôt, car voilà que les machines renouvellent toutes les industries, et augmentent cette masse de travailleurs disponibles dont le loisir est si menaçant, parce que la faim et ses sombres instincts en aigrissent tous les moments. Les grandes inventions, une fois dans le monde, ne reculent plus; elles marchent avec une force fatale, poussant devant elles tous les vieux procédés, toutes les routines qu'elles sont venues remplacer. C'est ainsi que l'imprimerie a balayé toutes les institutions du monde féodal; c'est ainsi que la vapeur balaiera, s'il plaît à Dieu, toutes les prohibitions, restric-

tions, priviléges et monopoles, qui entretiennent si peu de riches et qui font tant de pauvres. Seulement l'œuvre de déblaiement sera moins longue pour la vapeur que pour l'imprimerie, parce que celle-ci viendra en aide à celle-là, et qu'il n'y a rien qui puisse tenir longtemps contre l'union des deux plus grandes forces connues du monde matériel et du monde moral.

Outre cette amélioration générale dans le sort de l'ouvrier employé concurremment avec les machines, amélioration qui n'est pas propre qu'à l'établissement de John Cockerill, il y en a d'intérieures qui ne sont dues qu'à son génie à la fois inventif, hardi et bienveillant. Je ne veux point parler de la randeur des ateliers, de la propreté, du bon air, mais de quelques adoucissements apportés au sort de l'ouvrier, et qui n'étaient pas, comme ces trois grandes conditions, de première nécessité. Ce sont d'abord des vestiaires entourés de porte-manteaux où ils suspendent leurs habits de ville quand ils viennent, et leurs habits de travail quand ils s'en vont. Chaque ouvrier a son porte-manteau, avec un numéro particulier, et une pancarte où est écrit son nom. Les habitudes du bureau sont transportées dans l'atelier. Mais ce que j'ai surtout aimé, c'est une vaste salle, au centre des ateliers, avec un poêle au milieu, propre et orné, comme sont les poêles à houille dans toute la Belgique, où l'on entretient une bouillotte en permanence, remplie d'un café léger et chaud. C'est dans cette salle qu'à certaines heures du jour, quand les travaux sont suspendus, ils se rassemblent et prennent le café, ouvriers et contre-maîtres, ceux-ci chargés d'une certaine présidence morale à laquelle ceux-là défèrent volontiers. On cause sans bruit et sans querelles, le café n'y poussant pas, jusqu'au coup de cloche où chacun va reprendre sa tâche, le cœur et l'estomac réchauffés par une boisson qui n'enivre

pas et qui ne lui coûte presque rien. Il n'est pas défendu, même dans le courant du travail, à l'ouvrier isolé qui en sentirait le besoin ou qui aurait quelques instants, d'aller en prendre une tasse pour se donner du cœur, ou tout bonnement pour se faire plaisir. Je ne rêve point une Bétique industrielle : tout ceci n'est le souverain bien ni pour l'ouvrier ni pour personne ; je n'exagère pas l'influence morale de ces adoucissements ; mais il serait superflu de prouver qu'il y a là un progrès immense sur l'état ancien de l'ouvrier. Or, tout en faisant la part de John Cockerill, en ce qui regarde ses établissements particuliers, il faut en rapporter l'honneur à l'invention des machines, qui, en faisant descendre au fond des ateliers les hautes pensées et les combinaisons supérieures, y ont amené aussi un peu de charité et de respect pour l'ouvrier, et qui, peut-être, en augmentant les profits du maître, lui ont rendu la générosité plus facile.

Il n'y a que dans le travail des forgerons, des fondeurs et des ouvriers employés au coulage, que les inventions n'ont pu encore économiser les bras, ni les machines venir en aide aux hommes. Ceux-ci sont restés chargés de tout le poids de l'ancien travail. Sous ce rapport, la condition des ouvriers de Seraing n'est pas beaucoup plus douce qu'ailleurs. Mais à défaut, et dans l'attente des inventions, ce même esprit de grandeur et de générosité qui se montre dans les relations de John Cockerill avec ses ouvriers, a su entourer les plus chargés d'entre eux de soins et de précautions qui allégent en réalité le travail, quoique les procédés n'en aient pas notablement changé. Ainsi, les ateliers de forge et de coulage sont spacieux, aérés, pavés en fonte ; les ouvriers ne s'y foulent pas ; ils ne s'y engagent pas dans les travaux les uns des autres ; ils circulent librement ; ils n'ont pas à se sauver devant

les masses de fer rouge qu'on traîne du fourneau à l'enclume, ni à craindre les étincelles chassées de trop près par le marteau. C'est le même travail, moins mille petites gênes de détail qui, dans les anciens ateliers, ne sont pas comptées dans le salaire de l'ouvrier. Ils ont à faire la même dépense de forces; mais, étant entourés de plus d'aises, ils ont plus de forces. Quelqu'un me montrant les forgerons de Seraing, me les donnait comme le type de l'ouvrier liégeois. La plupart sont des hommes de choix, vigoureux, ardents au travail, l'œil intelligent et fier, mettant du cœur à ce qu'on leur laisse faire librement. C'est le type wallon si semblable au type français : intelligence et susceptibilité de gens qui ne se louent pas, mais qui se donnent; race commode et dévouée pour qui les comprend et qui respecte leurs droits; race remuante et séditieuse pour qui les opprime. C'est une ressemblance de plus entre le pays de Liége et notre France.

S'il y avait un homme qui, en sortant de l'établissement de John Cockerill, après avoir vu ces immenses ateliers et leur population de fer et d'hommes, et ce formidable compagnonnage des ouvriers et des machines, et le minerai extrait du sol même de l'établissement y prendre toutes les formes, et s'y façonner à tous les usages; ici s'allonger en rails; là s'arrondir et s'étendre en vastes chaudières; ailleurs s'organiser, s'animer, prendre des membres, un mouvement de vie, et se tenir debout et tout armé à la porte des ateliers, prêt à dévorer l'espace au signal donné; s'il y avait un homme qui, après avoir entendu mugir les quatorze machines à vapeur, représentant une force de plus de mille chevaux, qui donnent simultanément l'impulsion motrice à tous les travaux, à ces innombrables mains de fer et d'acier, ardentes à la tâche, ou fortes comme des mains de géants, ou délicates et agiles comme des mains de femmes; à toutes ces machines se mul-

tipliant, s'engendrant les unes les autres, comme des générations qui doivent renouveler la face de la terre; si, dis-je, il y avait un homme qui, après avoir vu resplendir dans le crépuscule toute la vallée de Seraing, et l'illumination de tous ces phares se réfléchir sur les eaux sombres de la Meuse, — n'emportât que cette misérable idée qu'il s'agit là de quelque invention de badauds, d'une découverte comme celle du vaisseau-ballon qui se déchire avant d'avoir quitté la terre; — cet homme-là serait ou un homme abandonné de son propre sens, ou quelque entrepreneur de messageries intéressé à nier les locomotives, ou un ministre cloué à un système de prohibition par des intérêts routiniers, ou enfin quelque esprit supérieur, doué d'une prévision divine, qui verrait du même regard l'origine, le progrès et la fin des plus grandes choses, et qui, comptant le temps par l'éternité, assimilerait ironiquement à une invention avortée ou éphémère une invention qui devrait durer des siècles.

Pour moi qui n'étais point empêché ni par un scepticisme supérieur, ni par des intérêts de routine, ni, s'il plaît à Dieu, par le manque de sens, j'ai emporté de Seraing la croyance, qui est quelque chose de plus sérieux et de plus fort que l'idée, qu'il s'agit là d'une puissance, nouvellement créée par le génie de l'homme, dont personne encore n'a pu calculer la portée. Au milieu de tous ces essais de restauration de la société par ceux de ses antiques éléments, religieux ou sociaux, qui ont péri; au milieu de ces projets de néo-catholicisme, moitié rationalistes comme la plus hardie philosophie, moitié naïfs et enfantins comme des ballades, j'avoue qu'au lieu de m'évertuer à galvaniser par l'érudition, appelée fort improprement la science, des choses qui ont fait leur temps et qui ne sont plus que d'augustes cadavres, je me tourne du côté de l'aurore, et je regarde s'il ne s'élève pas à l'horizon quelque

force nouvelle qui viendra rajeunir le monde, et si, dans une société où les deux tendances de l'époque, la démocratie et l'industrie, seront arrivées à l'état de faits constitués et régnants, il ne pourra pas y avoir, outre plus d'aise et de liberté pour le grand nombre, une poésie, un art, une religion, pour les esprits et les âmes d'élite.

J'écrivais, il y a deux ans, dans un ouvrage tout littéraire, au moins par le sujet, cette phrase qu'un écrivain illustre, qui me fit l'honneur de me critiquer, M. Villemain, me reprocha avec bienveillance : *A cette heure toute poésie est sur la proue des bateaux à vapeur ou sur les rails des chemins de fer*. Ce n'était là qu'une parole d'instinct, qui m'était soufflée je ne sais d'où, et que j'avais sans doute entendue dans l'air. Aujourd'hui qu'un peu d'expérience, qui n'a pas été acquise sans fatigue, me donne le droit de voir une sorte de prédiction dans ce que j'avais répété comme un écho des vœux et des tendances confuses de mon époque, — je regrette pour mes deux volumes des critiques d'avoir à le dire, — mais s'il y a une phrase dans ce livre qui ait quelque valeur durable, c'est peut-être celle-là.

— 1835. —

III.

DESCENTE DANS LA HOUILLÈRE DE LA NOUVELLE-ESPÉRANCE.

La houillère où je devais descendre est à trois quarts de lieue de la ville, sur une hauteur où nos judicieux ancêtres auraient placé un château de plaisance, tant le paysage qu'on a de ces hauteurs est riant et pittoresque. Les approches de la *Nouvelle-Espérance* sont tristes et sombres : ce sont des chemins tout noirs de houille, au milieu de plaines toutes minées. L'établissement est entouré d'une palissade. Dans la cour sont d'énormes quartiers de houille, symétriquement entassés : c'est à la fois la provision à vendre et la montre. Plusieurs de ces morceaux ont trois pieds de long sur deux de

large. Avec sept ou huit, si la douane l'eût permis, nous nous serions chauffés à merveille tout cet hiver.

Je n'eus rien de plus pressé que de prier qu'on me conduisit à l'entrée du trou. Je voulais me donner une idée du voyage souterrain que j'allais faire, et épicer mon plaisir par un peu de peur, tant l'homme craint de ne pas s'amuser assez. Ce trou est un grand carré long, divisé en trois compartiments qui se prolongent jusqu'au fond du puits; deux servent de passage aux paniers de houille; le troisième contient une immense pompe aspirante, laquelle plonge dans un réservoir où se dégorgent toutes les eaux des infiltrations souterraines, et en aspire incessamment la masse qui se renouvelle sans cesse. Ces eaux, enlevées à une hauteur de quatorze cents pieds, sont rejetées au dehors et reçues dans une sorte de canal qui les rend à la Meuse.

Un pont mouvant ouvre et ferme à volonté l'entrée du puits, qu'on appelle en français wallon le *bure*. Quand le panier est sorti du *bure* avec sa charge de houille, on fait rouler le pont sur le trou; le panier s'abaisse sur ce pont, qui est en pente légère, glisse sur les lames de fer dont il est revêtu, et vient, à quelques pas de là, s'offrir de lui-même aux déchargeurs, qui le remplacent à l'instant par un panier vide. La chaîne obéissante saisit ce nouveau panier, et l'enlève au-dessus du trou; le pont se rouvre de nouveau, et le panier descend. Ainsi, pendant toute l'année, tout le jour et toute la nuit. Je savais déjà quel allait être mon chemin et quel serait mon véhicule.

Ces paniers, ou plutôt ces caisses, cerclées en fer, apportent, à chaque voyage, une charge de cinq à six mille livres. La chaîne qui les monte et les descend est mue par une machine à vapeur d'une force ordinaire. Je voulus, avant de descendre, voir cette machine, et quelle main tenait le fil au-

quel j'allais être suspendu à quatorze cents pieds en l'air. Le procédé est très-simple. Le volant, que fait tourner la vapeur, imprime un mouvement circulaire, doux et moelleux, à deux tambours ou vastes cuves en bois, autour desquels se roule et se déroule la double chaîne qui monte les paniers pleins et qui les redescend vides. Cette chaîne va et vient sans cesse des tambours à une grosse poulie en fer, fixée à trente pieds au-dessus du *bure*, au point milieu, afin que la chaîne et les paniers restent toujours à égale distance des quatre parois du puits. Rien n'est plus propre à donner une idée de la profondeur de l'abîme où l'on va descendre que ce double tambour aux larges flancs évasés, revêtu et comme doublé par les innombrables anneaux de cette chaîne de quatorze cents pieds. Et pour qui cherche cet assaisonnement d'un peu de peur, qui aiguise tant le plaisir, quoi de plus piquant que de se dire qu'on dépend d'un de ces anneaux, et que sur cinq ou six mille qui forment la chaîne, il est raisonnable qu'il s'en trouve un qui se rompe ! Je sais bien que la chaîne est visitée tous les quinze jours, anneau par anneau; qu'elle est en fer de première qualité; qu'elle a fait, comme on dit, son effet; qu'il y a cent mille chances contre une qu'elle ne se rompra pas; mais cette chance peut tomber sur vous. Or, c'est du plaisir de plus que ce léger scrupule, que ce cent-millième de danger, que ce rapide calcul de probabilités que vous faites malgré vous en voyant la chaîne où votre vie va être suspendue, pendant quelques minutes, entre deux abîmes !

La machine motrice est dans une partie écartée de l'établissement. C'est comme une sorte de sanctuaire, où ne pénètre que l'homme qui la surveille, et encore l'homme *aux cent yeux*, qui surveille tout, le maître. Il n'y a pas de chambre de petite maîtresse plus propre, mieux tenue, que la pièce où se meut ce grand être, de qui dépendent tant de fortunes et

de vies. Je comprendrais qu'un sauvage qui n'aurait pas toutes les idées intermédiaires qui peuvent expliquer la relation de cette machine avec l'homme qui l'a animée, tombât en adoration comme devant une de ces grandes forces mystérieuses du ciel et de la terre, dont les sauvages font des dieux. Il y a là un ouvrier mécanicien, un seul, pour gouverner la machine. On me fit voir avec quelle facilité il l'arrêtait, la dirigeait, la faisait passer du mouvement de descension au mouvement d'ascension. Un enfant pourrait, avec une seule main, frapper d'immobilité cette force irrésistible. En quelques secondes, le machiniste fit monter et descendre la chaîne, rouler et s'arrêter le volant, cette roue immense qui transmet à toutes les parties de l'appareil l'impulsion qu'elle a reçue de la machine. Au moindre mouvement de main, celle-ci gémit un moment; elle semble se troubler, chanceler sur elle-même, et tout à coup l'immobilité de la matière inerte succède à la vie de la matière organisée.

Ce mécanicien est l'âme de la machine. Selon les besoins du service, il l'arrête ou la précipite, il la fait avancer ou reculer. Un coup de sonnette donné du fond du gouffre, au moyen d'une chaîne de quatorze cents pieds, fixée à un levier, l'avertit de ce qu'il doit faire; il transmet l'avis à la machine, qui l'exécute avec une docilité et une précision admirables. Je regardais ce mécanicien avec un intérêt tout particulier. C'est un homme triste, sérieux, que l'habitude de vivre dans cette vapeur a rendu livide. Je lui parlais avec empressement et respect, comme si j'avais senti le besoin, avant de tenter mon voyage souterrain, de m'assurer la protection du génie du lieu.

Il y a, dans une autre partie de l'établissement, une seconde machine : c'est celle qui fait mouvoir la grande pompe à épuisement. Cette pompe aspire les eaux du fond des souterrains, et les porte d'abord dans un premier réservoir; de là,

par une seconde aspiration, elle les reprend et les enlève à quelques cents pieds plus haut, et ainsi jusqu'au sol. La masse d'eau qu'elle épuise par jour équivaut à neuf mille tonnes. Neuf mille tonnes! cela est épouvantable. Eh bien? ces eaux par infiltration sont un jeu! Ce qu'on craint, ce sont les courants. Si le dernier bloc de houille qu'on détache était la digue de quelque torrent emprisonné, si la voûte venait à se rompre et à donner passage à quelque masse d'eau qui aurait été suspendue là pendant plusieurs siècles, il n'y aurait pas de remède : en quelques secondes, toutes les galeries seraient remplies; hommes et biens, tant de vies utiles à d'autres, tant de millions dépensés en travaux de superficie ou de forage, en bâtiments, en machines, en cheminées, en puits, tout périrait : il y en a eu des exemples.

Il y a aussi des exemples d'efforts immenses tentés pour sauver un établissement inondé. C'était la lutte de l'homme et de tout son génie contre l'eau, cette force qui ne s'épuise pas. J'ai vu une machine à épuisement représentant trois cents chevaux; à un lac tout entier, qui s'était répandu dans l'intérieur d'une houillère, on avait opposé cette autre force qui, elle non plus, ne s'épuise pas. L'eau eut le dessous dans la lutte. Le lac fut tiré, tonne par tonne, des profondeurs de la houillère, et versé tout entier dans la Meuse. J'ai vu la machine, dans l'établissement sauvé, fonctionnant paisiblement, avec un vingt-neuvième seulement de ses forces, dans une sorte d'inaction relative, et comme pour s'entretenir. C'est assez, pour épuiser les infiltrations régulières, d'une aspiration de la pompe toutes les vingt secondes. Les forces restantes sont en réserve pour les cas extrêmes, toujours ruineux, même quand on s'en tire.

Après cette première visite extérieure, le moment vint de descendre dans le trou. Nous fîmes notre toilette de houil-

leurs. Nous ôtâmes tous nos vêtements, de dessus et de dessous, et nous prîmes le costume spécial : pantalon et veste de sarrau bleu, serrés par une ceinture en cuir ; un chapeau à larges bords, lourd et dur, pour recevoir impunément la pluie et les débris. Au lieu de la torche d'Énée et d'Ulysse descendant aux enfers, on me donna deux petites chandelles allumées, plantées dans une masse de terre glaise. Tantôt on tient ces chandelles à la main, tantôt, au moyen de la terre glaise, on les fixe sur son chapeau. Cela est pittoresque : des houilleurs ainsi *illuminés* sont la parodie assez burlesque des bons génies de l'Opéra, avec ces flammes bleues de trois-six, qui scintillent sur leur tête. Ainsi affublés, nous bûmes quelques verres de vin de Bordeaux ; c'est le préalable de toute affaire en Belgique, petite ou grande. Je mis dans ma poche du papier et un crayon, pour prendre des notes au besoin, ou, disions-nous en plaisantant, pour bâcler un petit bout de testament, si nous étions surpris par un courant ou par un coup de feu. Un coup de feu, c'est quand le gaz s'allume, éclate comme la foudre et fait tomber la voûte sur les travailleurs ; accident assez commun, même depuis la lampe Davy. Ils appellent ce feu le *feu grisou*. Je ne fus pas peu flatté en me regardant dans le miroir. J'avais l'air d'un homme utile : c'était un progrès sur mon air habituel d'homme de lettres. Une promenade sur le rivage de Baie, aux cascatelles de Tivoli, à Caprée, ne m'aurait pas trouvé plus empressé ni plus ardent que cette descente aux enfers des temps modernes ; mes hôtes m'en félicitaient. On ne croyait pas, dans le pays de Liége, qu'il y eût un *auteur* de Paris qui daignât voir quelque chose par ses yeux, et qui risquât de se mouiller le dos et les pieds pour ne pas écrire des impertinences sur des ouï-dire. Je sautai dans le panier et me barbouillai les mains de houille détrempée, pour me

mettre dans la couleur locale. En allant voir les travailleurs au fond de leurs catacombes, je ne voulais pas, par des mollesses de mauvais goût et par une curiosité qui eût craint de se salir, soit leur donner une pauvre idée de ma personne, soit leur faire faire une comparaison douloureuse entre les rigueurs de leur vie et les aises apparentes de la mienne.

Quand le panier fut plein, un coup de sonnette avertit le mécanicien de lâcher la machine. Nous commençâmes à descendre. Nos chandelles éclairaient de leur pâle lumière ce trou noir, suintant, humide, dont les parois sont tantôt de roc taillé à vif, tantôt de lave mêlée de terre, tantôt de couches de houille de trois pieds environ d'épaisseur. On commence par exploiter la concession à sa plus grande profondeur, et on réserve les couches supérieures pour la fin de l'exploitation, quand cette fin arrive. Dans le cas fort rare d'une inondation, ou dans celui plus rare encore d'une destruction des travaux par le feu, on évacuerait les galeries inondées et on remonterait dans les galeries supérieures : cela sauverait une partie de l'établissement. J'avais avec moi deux des actionnaires de l'exploitation, lesquels me montraient, avec un plaisir d'actionnaires touchant des dividendes, toutes ces richesses laissées en chemin qu'on pourrait retrouver quelque jour à volonté, quand les couches inférieures seraient épuisées. Je voyais en effet briller, à travers le suintement des eaux, le noir argenté de la houille.

La descente est douce et d'une rapidité toujours égale. On met environ dix minutes à descendre comme à monter. Arrivés à une profondeur d'environ deux cents pieds, on me fit remarquer un travail immense dont la solidité est la garantie de l'établissement. Par son usage, on comprendra son importance et sa grandeur. A cette profondeur du sol, et

dans une hauteur d'environ cent cinquante pieds, on avait rencontré, en creusant le puits, des eaux courantes qui jaillissaient de chaque éboulement, et inondaient les travaux. Il s'agissait de détourner ces eaux et de les faire changer de route. On éleva donc une digue en bois, haute de cent cinquante pieds, revêtue de fortes lames de fer; cette digue, formée de poutres qui se superposent l'une sur l'autre, embrasse tous les travaux, le triple trou, les trous d'extraction et le trou d'épuisement. Pressé entre deux lits de roc vif, l'ouvrage tout entier semble n'être qu'une grande muraille de granit poli au marteau; les sutures des lames de fer s'y remarquent à peine. Les eaux amoncelées viennent gronder incessamment contre la digue; mais ne pouvant ni avancer, ni reculer, ni plonger dans la terre, à cause du lit de rocs, elles montent, arrivent au sommet de l'ouvrage, et là elles trouvent où se dégorger. Elles vont se verser à une demi-lieue de là, dans la Moselle. J'admirais ce travail énorme. Les travaux antiques étonnent moins quand on a vu ceux de l'industrie moderne.

Tout en descendant, nous entendions à côté de nous, dans le trou d'épuisement, derrière une grossière cloison en planches, qui règne dans toute la longueur, le lugubre murmure d'aspiration que fait la pompe, et le fracas de l'eau qui monte dans les canaux et qui se dégorge dans les réservoirs. On croirait que c'est un courant d'eau qui s'est fait jour et qui se rue dans le puits.

Aux trois quarts du trou, je passai la tête hors du panier, et je regardai en bas : une lumière faible brillait et un murmure de voix montait jusqu'à nous. Peu à peu, la lumière augmenta et le bruit avec elle. Nous approchions du fond. Je regardais avec une curiosité qui redoublait. C'étaient d'abord des chandelles qui cheminaient, puis, à mesure que nous

approchions, des hommes tout noirs qui nous regardaient venir. Le panier se posa doucement sur des débris de houille, et nous fûmes reçus en sortant par quatre ou cinq ouvriers, tout noirs, les mains et le visage charbonnés, les guenilles mouillées et détrempées d'eau noirâtre, avec des yeux brillants; et comme ils parlaient dans leur patois wallon, on pouvait les prendre pour les portiers de cet enfer. C'étaient tout simplement des chargeurs. Trois sortes d'ouvriers sont employés à l'exploitation intérieure; les uns extraient la houille, d'autres la charrient du lieu de l'extraction à l'entrée du trou, à travers les longues galeries souterraines; les troisièmes les chargent dans les paniers et les renvoient au jour.

Nous avions pour guide le maître-ouvrier, celui qui conduit les hommes et qui dirige les travaux. Cet homme fait ce métier depuis tantôt quarante ans. Il a commencé par extraire la houille; puis, par son intelligence, son activité, son dévouement, il est devenu chef et conducteur des travaux. C'est un homme gros et court, avec une figure épaisse, mais forte, ouverte, intelligente; les traits et le teint bilieux de Napoléon à cinquante ans, grossi et épaissi par l'âge et par l'ennui de Sainte-Hélène. Ce n'est pas un portrait de fantaisie que je fais là. Notre maître-ouvrier ressemble si bien à Napoléon, que le directeur de la houillère lui a donné le sobriquet de Bonaparte. De génie, il a tout celui qu'il faut ici. Vigilant, actif, ami de l'ouvrier, il est arrivé à ce développement extraordinaire de l'intelligence appliquée exclusivement à un ordre unique de travaux, et à ce sens prompt et sûr qui étonne ceux-là surtout qui, toute leur vie, ont glissé sur toutes choses. Il est un grand homme dans son trou, un Napoléon pour les deux cents soldats de la petite armée souterraine qu'il défend sans cesse contre toutes les chances de

dangers résultant des cas imprévus et de leurs propres imprudences. Les plus grands dangers viennent souvent de là.

Il a fait une grande action, et pour cela il a eu la croix de fer. C'est de ce prix qu'on paie l'héroïsme de l'ouvrier; les petites actions des gens nés sont récompensées par des places et de l'argent. Une explosion avait éclaté dans l'une des galeries d'une houillère où il était maître-ouvrier. Plusieurs des travailleurs avaient péri, les uns asphyxiés par la détonation, les autres écrasés sous les ruines de la voûte. Les survivants étaient restés enfermés dans les décombres. Bonaparte, — je lui laisse son nom de guerre, rendu plus plaisant à propos d'une action de bonté et de dévouement, — était hors du puits quand ce malheur arriva; il ne voulut pas qu'il fût dit qu'un de ses ouvriers avait péri faute d'avoir été secouru. On descendit dans la galerie abîmée. Nul secours n'était possible de ce côté. Dans le temps qu'on eût mis à la déblayer, ceux qu'on supposait n'avoir pas péri asphyxiés ou écrasés, seraient morts de faim; que faire?

Il y a dans les houillères un procédé curieux pour se conduire sous terre et savoir où l'on va et où l'on est. Au moyen de la boussole, on trace des plans si exacts des travaux, on en dresse des cartes si précises, qu'on peut fixer, à un mètre près, sur le sol extérieur, à quel endroit précis sont les travailleurs, à quelques mille pieds au-dessous. Sans cette précaution, outre que les propriétaires d'un établissement dépasseraient la limite de la concession qui leur est faite, les pionniers des deux exploitations voisines pourraient en venir à se heurter dans les mêmes couches de houille. Ces plans, dressés en manière de cadastre, sont très-jolis à l'œil; les galeries y sont figurées par des lignes pures : cela donne envie d'y descendre : vous verrez tout à l'heure ce qu'en est l'architecture.

Justement, l'établissement abîmé touchait par ses travaux les plus avancés à une houillère voisine. On consulte les deux plans ; on voit que l'une des galeries exploitées dans cette houillère n'est éloignée que de quelques mètres de la galerie écroulée. Bonaparte et ses hommes y descendent. On se met à l'ouvrage avec cette activité généreuse qu'ont les ouvriers, d'ordinaire plus ardents et plus intrépides pour sauver leurs compagnons que pour donner du bien-être à leurs femmes et à leurs enfants. Notre homme, de maître-ouvrier, se fait pionnier ; il dirige et il exécute. On se fait jour par le pic et la mine, on arrache les débris à la main. Les malheureux de la galerie entendent tout à coup un bruit sourd. Après un jour d'un travail opiniâtre, ils s'étaient couchés, sans nourriture, sans lumière, sur leurs outils devenus inutiles. Ils attendaient la mort, l'effroyable mort dans la nuit, par la faim, au milieu de compagnons dont on craint d'être la victime, qui ne peuvent plus vous plaindre ni vous secourir, et qui peuvent être tentés de vous manger. Ils se relèvent, ils se traînent du côté du bruit, ils appellent avec des cris lamentables. Les travailleurs redoublent d'efforts. Un dernier bloc de rocher se détache : c'est celui qui devait servir à sceller leur tombe. Ils voient la lumière : c'est celle d'une chandelle ; mais c'est le soleil de ces souterrains. On les tire un à un, on les ranime, on leur donne de la nourriture, on les sauve. Figurez-vous pendant ce temps-là les femmes et les enfants assemblés sur les bords du puits supérieur, toutes ces têtes stupides d'angoisse et de terreur, penchées sur le bord de l'abîme ; et la chaîne qui monte, monte doucement, comme si elle apportait son poids ordinaire, dans un panier de houille, et non des vies arrachées à la terre et d'où dépendent d'autres vies. Telle qui s'est pleurée veuve va se retrouver épouse ; telle qui n'avait pas perdu l'espérance ne reverra plus celui qu'elle

attendait. Qu'on se figure toutes les joies dont il faut défendre les malheureux qui en sont l'objet, à côté des scènes de désespoir, et ces enfants en bas âge ne sachant pas pourquoi il y en a parmi eux qui sont orphelins et d'autres qui ne le sont pas, et, au milieu de toute cette foule qui rit et qui pleure, le visage rayonnant de celui qui a sauvé les survivants.

Avec quel sentiment de respect et d'admiration j'ai serré la main de cet homme simple, qui souriait pendant qu'on me faisait ce récit! Quelle supériorité me paraissait avoir alors sur mes deux amis qui l'emploient, sur moi, rêveur, qui passe ma vie à chercher quelque chose d'utile à dire, cet homme héroïque, cet homme qui agit pendant que nous spéculons, cet homme qui rend la vie à ses semblables au péril de la sienne! Quelle supériorité de l'action sur la pensée pure, du dévouement sur la spéculation! Comme je serais heureux de penser que cet homme admirable a compris le sens de mon étreinte amicale, et qu'au lieu d'y voir une familiarité de supérieur à inférieur, il y a vu un bon mouvement de cœur, un de ces élans de la fraternité humaine, qui rendent, en certaines occasions, tous les hommes égaux!

C'est avec cet homme si intéressant, pourquoi ne le dirais-je pas? si rassurant, que nous entrâmes dans les galeries de la houillère, long cloaque où il faut marcher courbé, les pieds dans la boue, où nulle vengeance humaine n'oserait précipiter ses victimes, et où des hommes libres sont obligés de gagner leur vie. Des piliers en bois, placés de chaque côté, soutiennent la voûte, le plus souvent de roc vif, de temps en temps de lave, d'où dégoutte une pluie tiède qui entretient une boue éternelle. Deux ornières reçoivent tout ce qui a assez de pente pour couler. Sur les rebords, à droite et à gauche, sont des rails en fer pour les chariots qui reviennent, pleins de houille, du fond des galeries, ou qui y retournent

à vide. Ces chariots sont traînés par de petits chevaux que conduit un enfant, pauvres êtres à qui on ne fait voir le jour que cinq ou six fois par an. Nous entendons derrière nous comme un bruit de tonnerre sous ces voûtes sonores : c'est un chariot qui vient. On se range contre les parois de la galerie ; alors passent le petit cheval et son guide, dans le crépuscule des chandelles ; l'enfant dit à la bête des mots d'encouragement, sourit aux étrangers en laissant voir ses dents blanches, ou siffle, car cette nuit épouvantable ne va pas jusqu'au cœur de l'enfant. Elle n'y met pas de tristesse précoce ; mais elle marque son jeune front d'une pâleur de sépulcre. Le chariot s'enfonce, et le bruit s'éloigne.

Je portais de temps en temps ma chandelle à la voûte, pour voir si je découvrirais quelques-unes de ces curiosités antédiluviennes que le grand Cuvier allait chercher dans les entrailles de la terre. Mais les trouvailles de ce genre sont rares. On voit quelquefois, m'a-t-on dit, des empreintes de feuilles d'arbre ou de coquillage sur la face lisse du rocher. Je n'ai rien trouvé en ce genre. Ce qui est fort commun, c'est une neige blanche et brillante qui revêt certaines parties de la voûte, et dont l'extrême délicatesse charme la vue, au milieu de cette boue et de ce noir sans nuances dont on est enveloppé. Qui donc a dit que la couleur n'existe pas par elle-même, qu'elle est tout entière dans la lumière qui frappe l'objet coloré? Était-ce donc la petite chandelle fumeuse et livide, dont le suif dégouttait sur ma main, qui donnait à ces mystérieux produits de l'humidité leur blancheur si éclatante et si pure? Ailleurs, on trouve de petites araignées qui rampent à la voûte, sur la pierre moite, et qui se nourrissent apparemment de cette moiteur. L'homme ne peut descendre si bas qu'il n'y trouve des êtres vivants, soit qu'ils naissent pour lui ou de lui, soit qu'il les ait apportés des régions supérieures,

et qu'ils y vivent de la chaleur animale qui émane de lui.

L'air intérieur, qui entre ici par le puits principal, et qui en sort par un autre puits creusé à quelque distance, après avoir été respiré par tous les êtres plongés dans cet abîme, hommes et bêtes, — cet air qui arrive sans lumière, sans soleil et sans parfum, et qui sort empesté, azote impur, mortel pour l'oiseau qui viendrait se poser sur le bord de la cheminés, d'où il s'échappe en fumée invisible, — cet air est mesuré ici, et distribué comme le pain à l'équipage d'un vaisseau perdu sur des mers inconnues. L'appareil est très-simple : ce sont de doubles portes, lourdes et bien fermantes, qui barrent les galeries latérales, embranchements de la principale galerie, où descend, par le *bure*, toute la masse d'air qui sert à alimenter les travaux. Quand ces portes s'ouvrent, soit pour l'aller, soit pour le retour des chariots, une certaine portion d'air entre à la suite, et va ranimer l'ouvrier qui travaille au fond des galeries sans issue. Quelques minutes seulement suffisent pour absorber cet air. L'ouvrier étoufferait si la porte ne s'ouvrait pas régulièrement pour remplacer celui qui est corrompu par celui qui est respirable. J'ai bien senti cela en entrant dans les galeries : mon pouls battait plus vite ; ma tête s'échauffait ; nous étions six, en ce moment, pour consommer la part de deux ou trois. On me fit voir comment un homme, qui se serait égaré dans ce labyrinthe de galeries, retrouverait son chemin : il n'aurait qu'à s'arrêter et à porter sa chandelle en avant ; du côté où la flamme s'inclinerait serait le fond sans issue du labyrinthe ; du côté opposé serait la sortie.

Arrivés au milieu de la galerie principale, nous fûmes enveloppés tout à coup d'une chaude et forte vapeur d'écurie. Nous approchions en effet de l'écurie des chevaux employés à l'exploitation. Ils sont au nombre de six, travaillant le même

nombre d'heures que les hommes, six heures, et se reposant six heures. Pendant que trois d'entre eux traînent les chariots, les trois autres viennent se coucher jusqu'à ce que l'heure arrive où ils doivent rendre leur litière chaude à leurs compagnons de travail. L'écurie est propre et bien tenue; les murs sont en planches, le plafond est soutenu par des poutres. Ces petits chevaux sont gras, luisants, bien nourris, comme des gens dont la condition est parfaite, et qui ne se souviennent ni de mieux ni d'autre chose.

. . . . . Quorum fortuna peracta est
Jam sua. . . . . .

On en a grand soin. Les ouvriers les aiment; ils leur parlent avec une singulière douceur; ils les caressent, ils les flattent; ils renouvellent soigneusement leur litière. Il semble qu'ils les croient plus privés qu'eux-mêmes de ne pas voir le jour; car ce n'est pas le voir que le voir si peu. J'ai dit qu'on les montait quelquefois. Quand ils sont sortis du puits, c'est un plaisir de les voir s'agiter de tous leurs membres, hennir, humer l'air et manger l'herbe qui a reçu les rosées de la nuit. On les fête, on les embrasse; on leur parle; on croit qu'ils répondent. La fête dure un jour. Après qu'ils se sont *rués*, comme dit La Fontaine de son âne, dans *l'herbe menue* du verger voisin, on les ramène au trou, et ils se laissent descendre dans le panier, perdant la mémoire du jour en même temps qu'ils retrouvent celle de la nuit. L'homme seul a les deux mémoires à la fois, toujours ensemble, et toutes deux s'acharnant à sa pensée comme à une proie. Le passé et l'avenir de l'animal ne sont pas plus longs que son ombre.

J'aimais beaucoup ces petits chevaux, et je les caressais moi-même, mais avec une voix moins douce et moins cor-

diale que celle de ces hommes rudes dont ils partagent les travaux et les ténèbres. Toutefois, les voyant si bien logés, si bien soignés, si bien pansés, je regrettais qu'il n'y eût pas auprès de l'écurie, et sous la douce chaleur de la crèche, quelque cabane en manière d'infirmerie pour l'ouvrier auquel le cœur manquerait, au milieu de son travail, ou qui aurait été blessé par la chute d'une pierre, ou arrêté par un autre accident. Les exploitations manquent encore à ce sujet d'institutions philanthropiques. Si l'industrie doit devenir la reine du monde moderne, il faut qu'elle songe à pourvoir au bien-être de ses plus humbles agents.

Il me restait à voir les ouvriers occupés au travail de l'extraction. C'est là la fin d'une excursion de ce genre, et c'en est le moment le plus triste. Nous nous dirigeâmes vers une de ces galeries d'embranchement, où s'introduit, par des portes avares, un peu de cet air que nous avions eu là haut en si grande abondance. Jusque-là nous n'avions été éclairés que par nos petites chandelles aux chandeliers de terre glaise; mais avant d'entrer dans la galerie des travailleurs, notre maître-ouvrier nous les fit quitter pour des lampes Davy. — Ce n'est pas qu'il y ait le moindre danger, nous dit-il; la houillère n'est pas grasse, et renferme peu de gaz; mais trop de précaution ne nuit jamais.

Un ouvrier qui nous suivait, et que je n'avais pas vu, espèce de fantôme qui venait derrière notre ombre, nous prit silencieusement nos chandelles des mains, et nous donna des petites lampes Davy. On ouvrit la porte qui se referma lourdement, après avoir laissé entrer ce qu'il nous fallait d'air pour respirer pendant cinq minutes.

Nous nous enfonçâmes dans la nouvelle galerie. Une forte odeur de gaz et une grande chaleur nous prirent à la gorge. Quoique plein de foi dans la lampe Davy, je n'étais pas sans

un certain trouble en pensant que c'était ce que nous sentions qui donne la mort et qui fait éclater la terre à ces profondeurs immenses, sans que sa surface en soit avertie. Là où le gaz abonde, il vient pétiller contre le réseau bleu de la petite lampe, et fait entendre comme un claquement d'étincelles électriques; c'est là tout. Cette force destructive expire contre ce petit treillage; la flamme s'agite dans sa prison, ou, si la masse de gaz est trop forte, elle s'éteint. Si, par quelque accident, la lumière venait à sortir du treillis, tout cet air méphitique s'enflammerait et bouleverserait tout, hommes et travaux. On a pourtant entendu parler d'explosions dans des houillères où l'on ne travaillait qu'avec des lampes Davy. C'est que l'illustre savant n'a pas pourvu à l'imprudence des hommes, qui est toujours le premier danger et le plus difficile à prévenir. Les malheureux avaient soulevé le petit grillage pour allumer leur pipe à la lampe; de là d'épouvantables malheurs. Ils le savent, ils ont vu mourir leurs frères et leurs amis d'imprudence; eh bien! l'ouvrier a si peu de résistance contre ses habitudes, et sans doute un besoin si vif de distraction, qu'il lui arrive souvent de s'exposer à la mort la plus affreuse pour un misérable plaisir d'un moment. Dans certaines exploitations, il a fallu cadenasser les lampes pour les mettre dans l'impossibilité de les ouvrir. Ils en murmurent comme d'une tyrannie, parce qu'ils sont fatalistes la plupart, et pensent, ceux-ci que le hasard, ceux-là que saint Léonard disposent de leur vie, et ils ont plus de foi à leur étoile ou à leur saint qu'à la lampe de Davy.

Leur travail a l'air d'un supplice. C'est un tourment que Dante a oublié dans son *Enfer*. Ils sont couchés sur le côté, tout de leur long; d'une main ils tiennent la lampe dont la faible lueur n'éclaire pas à un pied autour d'elle; — on ne voit qu'une tête et un bras, remuant et s'agitant dans l'om-

bre, comme ferait un être enterré tout vif et sortant de son sépulcre;— de l'autre, ils enfoncent sous la houille, entre ces blocs et le lit du rocher, une espèce de lame de fer de quelques lignes d'épaisseur, avec laquelle ils enlèvent une couche de poussière noire, espèce de ciment friable, qui lie la pierre au charbon, et qui est d'une nature combustible comme la houille. Quand, après de longs efforts, ils ont séparé le bloc de houille de sa base, ils le dégagent par le haut, et, au moyen de coins, ils l'isolent de son appui supérieur, l'ébranlent et le font tomber. Puis ils le tirent à eux, le poussent à quelques pas pour déblayer la place, et recommencent l'extraction. Ainsi pendant six heures. Nul moyen de frauder le maître; ils sont payés, comme on dit, à la pièce. La pièce c'est un certain nombre de mètres. On marque l'endroit où ils ont commencé, et on mesure, à la fin des six heures, la longueur de l'extraction qu'ils ont faite; le prix est fixé là-dessus; tant de mètres, tant d'argent. Celui qui se serait endormi de fatigue, celui-là aurait mangé : qui dort, dîne. Mais les enfants qui sont au-dehors! mais la femme! Ah! qui peut regarder dans les misères de l'ouvrier, sans craindre de blasphémer contre l'inévitable loi qui veut qu'il y ait des maîtres et des ouvriers, des exploitants et des exploités?

Nous étions arrivés au bout des travaux, dans la direction de gauche. Depuis quelques jours on avait entamé une veine nouvelle à côté de l'ancienne, et il y avait des ouvriers occupés dans les deux veines. Quatre ou cinq hommes rampaient dans les deux crevasses, les uns dégageant les blocs, les autres les roulant, tous ruisselant d'une sueur noire; vous auriez dit des êtres grouillant dans les entrailles de la terre; une espèce d'hommes déchus, foudroyés et précipités au centre du monde, rampant comme les crapauds qu'on rencontre quelquefois dans ces humides souterrains. Où donc est

la vérité des paroles du poëte : « Il a donné à l'homme un visage élevé vers le ciel? »

Les couches de houille ont généralement trois pieds de hauteur. C'est dans cet espace que ces malheureux font leur tâche : tout ce qu'ils peuvent, c'est de se lever sur leur séant, après chaque bloc arraché du sol. Quand cette informe ébauche d'une galerie a atteint une certaine longueur, à l'aide de hoyaux, de pioches, et souvent de poudre à canon, on arrache le rocher sur lequel posaient les blocs, et on creuse le sol à une profondeur de deux pieds, pour que la galerie ait au moins cinq pieds de haut ; c'est la grandeur des chevaux qui servent à voiturer la houille. Tout homme qui a plus de cinq pieds ne peut marcher que courbé. Ce travail de déblaiement fait, on étaie la voûte, et on applique les rails pour les chariots.

Je suffoquais, moitié d'émotion, moitié de chaleur. Nous sortîmes de la galerie, et je me mis à plaindre ces pauvres gens, et, comme il arrive, à les trouver plus malheureux qu'ils ne sont. Le maître-ouvrier me calma.

« Ils aiment mieux ce travail, me dit-il, que les douze heures de travail du paysan dans son champ. Sitôt leur tâche terminée, leurs six heures remplies, ils en vont boire le prix au cabaret. Beaucoup travaillent trois jours de suite comme des forçats à la chaîne ; puis, leur paie reçue, ils ne reparaissent pas le reste de la semaine. S'ils savaient que vous les plaignez, ils ne vous comprendraient pas, ou ils riraient de vous. Un de nos ouvriers avait perdu successivement, de mort violente, son grand-père, son père, par des accidents survenus dans la houillère où il travaillait :

— Comment, lui demanda un Anglais, pouvez-vous continuer une profession si meurtrière, là où votre aïeul et votre père ont été tués?

— Où donc est mort monsieur votre grand-père? demanda froidement l'ouvrier.

— Dans un lit.

— Et monsieur votre père?

— Dans un lit.

— Eh! comment osez-vous tous les jours vous mettre au lit?

« Voilà nos ouvriers. Indifférents, insouciants, risquant leur vie pour allumer leur pipe, peu attachés aux leurs, s'exterminant trois jours pour s'enivrer le reste de la semaine, vivant dans le danger, entre l'inondation et les coups de feu, avec moins de souci de leur vie que vous au milieu de toutes les sécurités humaines, entre un rhume de cerveau et une entorse. »

Voir l'ouvrier de trop loin donne des illusions, le voir de trop près donne des désenchantements, deux choses qui sont peu propres à inspirer de bons jugements. La vraie philosophie est au milieu : c'est celle qui ne s'exagère ni le bien ni le mal, et qui songe à pourvoir au sort de l'ouvrier bien plus avec l'idée de ce qu'on lui doit qu'avec celle de ce qu'il mérite.

Après deux heures passées dans la houillère, rassasié, fatigué, la tête pleine, le cœur ému, je parlai de remonter. On me proposa les échelles. Des échelles pendant quatorze cents pieds! c'est à savoir, en tenant compte de l'inclinaison, environ deux mille cinq cents pieds à monter. Il y avait de quoi hésiter. « Vous en essaierez, me dit-on; si les jambes vous manquent, nous regagnerons le panier qui nous prendra en montant. » Nous nous mîmes donc à grimper. Les échelles sont disposées sur un plan doux, dans le trou de la pompe à épuisement, dont nous touchions en montant les vastes tuyaux tout ruisselants d'eau. Les ouvriers pré-

fèrent le panier aux échelles ; c'est une voie moins sûre, mais plus courte et sans fatigue. Et d'ailleurs le temps qu'ils mettraient à se transporter par les échelles ne leur étant pas compté, ils ne veulent passer dans les houillères que des moments qui rapportent. Ces échelles tout en fer sont solidement fixées sur des poutres ou sur des saillies de roc. Nous commençâmes l'ascension avec beaucoup de cœur. C'était une curiosité nouvelle qui me donnait de nouvelles forces. Toutefois l'expédition n'avait rien de bien attrayant. Dans le panier, nous étions abrités sous une sorte de parapluie en tôle fixé à la chaîne au-dessus de nos têtes. Aux échelles, nous recevions sur nous de grosses gouttes d'eau lourdes et froides, dont quelques-unes éteignaient nos chandelles. Le contre-maître sentit qu'il ne fallait pas tant exiger de moi. Il m'épargna environ deux mille pieds d'échelle, et, par une galerie de communication, il nous mena sur le bord du trou au panier, à l'entrée d'une galerie supérieure réservée pour une exploitation future, et où nous nous assîmes en attendant que notre véhicule fût monté jusqu'à nous.

Il faudrait le pinceau de Granet pour peindre ce *tableau d'intérieur* : — Quatre hommes, assis sur des quartiers de roc, à l'entrée d'une caverne, les mains noires et ensuifées, la tête cachée jusqu'aux yeux sous de lourds chapeaux à fond rond et à larges bords, avec une chandelle plantée dans une masse de terre glaise pour plumet, et, à quelques pas d'eux, une espèce de muet, penché sur le trou immense, épiant l'arrivée du panier, et regardant dans la nuit, ou poussant quelques cris inarticulés à des gens qui lui répondaient d'en bas ; devant nous, au milieu de ce vaste puits carré, humide, noir, la chaîne qui monte en silence, réfléchissant sur ses larges anneaux les pâles lueurs de nos chandelles, comme un grand serpent anté-diluvien sortant de son

ancien monde pour aller épouvanter le nouveau, et déroulant ses écailles luisantes aux lointains reflets d'un feu souterrain : — c'était là le côté de poésie, de poésie dantesque, comme on dit aujourd'hui. Et quelle admirable chose que la réalité ! Cette chaîne montée par une immense main de fer, à douze cents pieds au-dessus de nos têtes, aussi douce, aussi molle que la main d'une mère soulevant son enfant, venant mettre à nos pieds le panier qui devait nous rendre à la lumière, et s'arrêtant pour nous donner le temps d'y monter, et de nous y mettre à l'aise, comme ferait une barque conduite par le marinier le plus habile ; puis, à un second coup de sonnette, nous enlevant de nouveau et nous portant au-dessus de l'abîme, cinq hommes, cinq âmes, sans plus ralentir sa course que si elle eût tiré le panier vide ; et cette volonté de l'homme, exécutée avec tant de précision par la matière inerte ; et tous ces merveilleux résultats d'un travail si semblable à une punition d'enfer ; tout cela n'est que de la prose, mais n'est-ce pas de la prose plus poétique que bien des poésies !

Nous remontions aussi vite que nous étions descendus. J'avais la tête levée en l'air, épiant le moment où je verrais poindre la lumière. Pendant quelques minutes je ne vis rien que la nuit qu'on ne voit pas. Nous étions également éloignés des hommes d'en bas et des hommes d'en haut, à une distance où nulle voix n'eût été entendue, entre deux abîmes, avec cette pensée étrange que, si la chaîne venait à se casser, nos corps arriveraient en bas plusieurs minutes peut-être après que nos âmes en seraient sorties, et que nous n'aurions pas du moins à souffrir l'épouvantable crainte de nous sentir écrasés contre la pierre. Enfin, à force de regarder, je vis, je crus voir percer un point lumineux, et, de ce point, descendre aussi vite que la pensée, un doux

rayon d'azur, assez gracieuse image de l'espérance quand elle rentre dans un cœur encore plongé dans la nuit d'un premier chagrin. Peu à peu ce point s'agrandit et ce rayon devint une petite colonne de brume bleuâtre; nous n'avions plus que quatre cents pieds à parcourir. Il me semblait sentir cette brume caresser mon visage; je montais, je croyais soulever mon corps avec ma pensée; je me perdais dans des rêveries infinies; je me figurais être, dans l'idée chrétienne, une des âmes réservées du purgatoire, qui voit poindre du fond de ses ténèbres expiatoires la douce lumière du ciel, où son repentir et les prières des siens vont bientôt l'enlever. J'avais des idées religieuses, des images du monde supérieur et de la vie des âmes, peut-être par un secret instinct de la nature, au milieu d'un danger dont je ne me rendais pas compte. Si, à ce moment, la chaîne se fût rompue, je serais passé dans la mort sans avoir eu le temps de me souvenir de la terre, sans avoir senti le froid du coup de poignard; l'imagination, cette douce ivresse de la pensée, m'aurait dérobé à moi-même; j'aurais cessé d'être avant d'avoir eu l'idée de ma fin.

Ce ne fut qu'à quelque cents pieds du bord, quand déjà nous apercevions au-dessus du puits la poulie à laquelle nous étions suspendus, et quand on eut répondu par des cris de bonne amitié à ceux que nous poussions du fond de notre panier, ce ne fut qu'alors seulement que l'idée du danger me vint. Elle dura peu, mais elle fut poignante. Je sentis dans tout mon corps, épuisé et appauvri par la fatigue, comme une bouffée de chaleur vive, qui me monta au cerveau, me ferma les yeux, et sortit, en un moment, par tous mes pores. Aurais-je souffert plus, aurais-je souffert autre chose entre le craquement de la chute et le moment de l'asphyxie? Dans cet instant si court, il y eut en moi une accélération de

pensée, comme celle qu'on a dans les songes, alors qu'en quelques minutes on parcourt des espaces ou qu'on fait des actions qui, dans la veille, demanderaient plusieurs jours. Entre le moment où mes yeux se fermèrent et celui où je les rouvris, moment inappréciable par les mesures du temps, je vis au fond de ma pensée ce même bord et cette même brume que je ne voyais plus avec mes yeux ; et, sur ce bord, dans cette brume, deux figures aimées et en pleurs, une jeune mère et son enfant dans ses bras, qui m'attendaient et qui me pleuraient..... Ce fut là tout. En rouvrant les yeux, je vis, penchés sur le trou, les bons visages noirs des ouvriers que nous avions hélés, et qui nous souriaient comme à des gens auxquels il fallait bien pardonner d'avoir eu un peu peur. En un instant le panier fut au-dessus du trou ; alors on poussa le pont mobile qui ferme l'abîme, et nous mîmes pied à terre, ainsi que des passagers, avec un mélange de joie douce et de trouble vague, comme après un danger qu'on est heureux d'avoir impunément connu.

Le directeur de l'établissement est un vieillard d'environ soixante-dix ans, qui en a passé soixante dans les exploitations de houille. Il a vu se développer cette industrie meurtrière, et la vapeur y remplacer le travail des chevaux et des hommes ; tout ce qu'il a d'intelligence, de vieille expérience, tout ce qu'il a eu d'activité, et tout ce qui lui en reste, toutes ses pensées, toute sa vie, ont été là. Aussi c'est un de ces hommes types, comme tous ceux qui font toute leur vie la même chose, mais une chose où ce n'est pas trop de toute la vie d'un homme intelligent pour prévoir toutes les difficultés, pourvoir à tous les dangers, suffire à tout l'imprévu. Il est attaché à sa houillère comme un vieux capitaine de navire à sa frégate ; il l'aime, il en parle comme de son enfant : c'est en effet l'enfant de son intelligence. Il y a de sa vie dans

ce vaste établissement qui ne dort ni jour ni nuit; il y a de son âme dans ces puissantes machines qui ne s'arrêtent jamais. Il m'avait vu venir à sa chère *Nouvelle-Espérance* avec un commencement de bonne opinion, et peut-être l'état d'homme de lettres me doit-il d'avoir inspiré quelque estime à un homme dont l'estime est d'or. Sitôt que je fus sous les hangars de la houillère, il s'empara de moi, il me prit par la main, il me mena devant ses machines, il me donna le spectacle d'une petite détonation de vapeur; il ne voulait pas que d'autres m'expliquassent l'organisation de sa houillère, ni que je visse par d'autres yeux que les siens. Et, tout en me montrant toutes ces choses, il me regardait en souriant, peut-être avec la bonne envie de me dire que les gens de lettres ne trouvent pas de si belles choses dans leur cerveau. C'est lui qui voulut bien présider à ma toilette de houilleur, comme un vieux prêtre initiateur qui va recevoir un novice; il m'accablait de recommandations, m'indiquait tout ce que j'allais voir, et comment et dans quel ordre je devais voir chaque chose. Enfin, il me mena sur le bord du trou, et surveilla notre embarquement. — « Si j'étais plus jeune, me dit-il, je vous accompagnerais; mais c'est trop loin pour moi. » — Comme on dirait d'un voyage aux antipodes.

Quand nous sortîmes du trou, je le vis qui venait au-devant de nous, le visage heureux et triomphant : il avait donc fait voir sa houillère à un Parisien et à un *auteur*. Il me prit la main avec affection : « Allons, me dit-il, vous voilà un vrai houilleur ! » Et il me félicitait comme si j'eusse gagné un grade. Il avait raison. Un voyage sous terre est un chevron pour la pensée. Nous nous débarbouillâmes et nous reprîmes nos habits de ville. Un petit dîner modeste et servi avec amitié nous attendait dans la maison du vieux houilleur, jolie habitation qui reluit derrière des arbres à un quart de

mille de l'établissement. C'est de là que l'excellent vieillard part chaque matin pour la Nouvelle-Espérance, en été à pied, en hiver sur un cheval que nous vîmes délasser ses vieilles jambes dans le verger attenant à la petite maison. C'est de là qu'il couve sa chère houillère de ses paternels regards, aussi heureux de voir monter dans le ciel la noire fumée de ses fourneaux qu'Ulysse le fut en voyant les légères fumées bleues des maisons d'Ithaque. C'est de ce côté-là que le soleil se lève pour lui tous les jours ; homme admirable dans sa longue vie, qui a payé sa dette à sa patrie, à l'humanité, à Dieu, en donnant à une immense famille le pain, le vêtement et l'honneur, en se montrant l'ami de l'ouvrier, en ne s'engraissant pas de ses sueurs, en améliorant sa condition, en épargnant aux fils quelques-uns des dangers des pères; homme unique qui, dans le prosaïsme d'une vie chargée d'enfants et d'affaires, a gardé ce charme de poésie que Walter Scott a répandu sur quelques-uns de ses personnages, copies naïves d'hommes qu'il avait pu rencontrer dans ses longues promenades à travers nos caractères, nos passions et nos folies.

Le dîner fut charmant. Le maître-ouvrier *Bonaparte* était des nôtres. Il est le convive quotidien du vieux directeur. C'est à table qu'ils s'entretiennent à loisir de la petite république dont ils sont les chefs. On boit la bière dans de grands verres les jours de la semaine, et le vin dans de petits; les jours de fête, la bière dans les petits et le vin dans les grands. Nous parlâmes des conditions. Je sentais toujours le besoin de plaindre les pauvres houilleurs, non point, à Dieu ne plaise ! par un misérable retour d'égoïsme sur moi-même, ni pour me faire renvoyer de l'envie pour un peu de sympathie équivoque. — « Pour moi, disait Bonaparte, je ne changerais pas mon sort contre celui de l'homme auquel on trouve

que je ressemble. » — Et il dit cela entre deux petits verres d'excellent vin du Rhin, avec l'arrière-goût du premier, et l'avant-goût du second. — « Et pour mes hommes, ajouta-t-il, ce sont des rois au cabaret, plus heureux que vous qui ne buvez pas. » —

Et il n'est que trop vrai que je ne buvais pas. Je suis de cette génération maladive, fébrile, toussante, qui a perdu le goût et la faculté de quelques jouissances solides pour gagner en retour quelques fumées de cerveau, et bien des incertitudes prétentieuses que je n'ai pas du moins la sottise de prendre pour du génie. En Belgique, auprès de bon nombre de gens, boire c'est valoir, ne pas boire c'est déchoir. N'ai-je pas un peu déchu dans l'esprit de mon vieux houilleur et de son contre-maître? — « Allons, allons, me disait le premier, je vous ai trop flatté tout à l'heure; vous n'êtes qu'à moitié houilleur. » — Dieu m'est témoin que j'eusse bien voulu l'être tout à fait, du moins à table! Car quelle jouissance d'esprit, si ce n'est la gloire, vaut la sensation d'un verre de vin du Rhin, bu dans un de ces jolis cristaux jaunes d'Aix-la-Chapelle, où la divine liqueur cache sa force réchauffante sous la couleur dorée d'une grappe qui pend à la treille? Je voulus me relever dans l'opinion de mes convives. Laissant donc remplir mon verre, je le levai avec enthousiasme, et m'écriai : « A la propagation de la houille! » Ils prirent mon toast pour une plaisanterie. Je disais pourtant une chose plus sérieuse que bien des dîneurs politiques qui, après un gros repas de province, se rincent la bouche avec de grandes formules inintelligibles. Je buvais au principe de la civilisation des temps modernes.

Car la houille, c'est le feu; le feu, c'est l'âme de l'industrie; l'industrie, c'est l'âme des temps modernes.

La houille appliquée à l'industrie, c'est un des fruits de

cet arbre de la science, d'où sont déjà tombés, à leur jour de maturité, d'autres fruits dont l'homme ne peut pas plus se passer que de pain, l'imprimerie, la boussole, la presse, fruits doux-amers, d'où sont sortis beaucoup de biens, beaucoup de maux, mais peut-être plus des premiers que des seconds.

— 1835. —

IV.

LIÉGE.

Septembre 1835.

Liége a deux sortes de monuments : ses églises et ses fabriques ; mais la même vie n'anime pas les unes et les autres. La vie des églises, c'est seulement la conservation, une lutte silencieuse et soutenue contre la mort ; la vie des fabriques, c'est le mouvement, l'activité, le progrès. L'industrie est la foi de toutes les intelligences élevées de ce pays ; la religion n'est plus qu'une habitude populaire ; mais si le dogme du Christ est vrai, la vie ne serait-elle pas plutôt où semble être la mort, et la mort où semble être la vie?

La cathédrale n'était, avant 93, qu'une église particulière. Sur la belle place Saint-Lambert s'élevait, il y a un peu plus de quarante ans, la vraie cathédrale consacrée à ce saint. L'extrémité de sa flèche formait, avec le sommet des tours du château-fort, une ligne horizontale. Des statues d'or et d'argent décoraient ses nombreuses chapelles; tout autour du chœur, fermé d'une magnifique balustrade dorée, étaient les tombeaux des princes ecclésiastiques de Liége, histoire sculptée de cette grande ville. Tout cela fut détruit par nos soldats, aidés de ce peuple qui aujourd'hui baise les dalles de ses églises relevées, et qui démolissait alors l'œuvre de ses sueurs et de ses croyances. Nos généraux républicains abattaient des cathédrales comme ils auraient abattu des forts : ils ne comprenaient rien à cet art. La passion pour l'architecture gothique, qui est un goût d'hier, derrière lequel se cache l'indifférence religieuse, ne protégeait pas alors les grands monuments; et les pierres de l'église, au lieu d'être, comme aujourd'hui, des joyaux de sculpture et des pensées d'art inoffensives, paraissaient alors, comme les pierres des bastilles, coupables de la tyrannie des princes ecclésiastiques, et cimentées avec le sang des peuples. L'homme quelquefois perd le sens de ses propres œuvres, méconnaît son génie, et détruit les monuments de sa grandeur. Est-ce donc pour échapper à la science qu'il en fait disparaître les témoignages visibles? Est-ce que ce serait trop pour sa frêle sagesse, d'un monde où le génie de toutes les générations humaines serait représenté par des monuments encore debout?

La cathédrale actuelle est une belle église, sans entrée principale, assez semblable à celle d'Huy, avec des voûtes peintes et des oiseaux dorés, posés sur un feuillage vert qui court en treillis, dans toute l'étendue des voûtes. La date de l'achèvement de cette église se lit sur un médaillon, au mi-

lieu de la voûte ; on y travaillait encore vers le milieu du seizième siècle. Il y a quelques bons tableaux de peintres liégeois ; un, entre autres, justement remarqué, et qui représente le baptême de Jésus-Christ par saint Jean. La disposition en est d'une belle simplicité. Jésus-Christ est debout, les mains croisées sur la poitrine, au bord du Jourdain, dont l'eau vient mourir à ses pieds. Saint Jean, vêtu d'une peau de bête, un genou sur le rocher, verse l'eau, avec sa main, sur la tête du Christ. A droite, quatre personnages, assis ou debout, dans les attitudes naturelles, admirablement ajustés, regardent le Christ et saint Jean. L'exécution est large, et la couleur forte et harmonieuse.

On admire encore, dans une chapelle particulière, un marbre représentant le Christ au tombeau, gardé par deux anges en bois peint. Le corps est d'un beau modèle et d'une exécution très-fine. Une balustrade en bois ferme la chapelle. Pendant que je regardais ce bel ouvrage de la sculpture liégeoise, une pauvre femme de houilleur, tenant par la main un petit enfant, s'arrêta devant la balustrade, s'agenouilla, et fit une courte prière ; puis elle regarda dans l'église, pour s'assurer si le gardien n'y était pas, et, faisant passer son enfant par-dessus la balustrade, elle le poussa vers le tombeau, lui disant du geste et de la voix d'aller toucher le corps. L'enfant s'approcha en tremblant du tombeau, étendit sa petite main sur le marbre sacré, et revint en courant à sa mère, qui, touchant elle-même la main de son fils, comme ferait une personne prenant l'eau bénite aux doigts mouillés de son voisin, fit un signe de croix, en fit faire un à l'enfant, et s'éloigna.

La cathédrale de Liége est très-ornée. La porte du chœur, en cuivre poli, est un magnifique travail de serrurerie. Il n'y a plus de vitraux peints. Le plomb qui en liait les délicats com-

partiments servit à faire des balles. L'église elle-même fut pendant quelque temps une boucherie publique.

Mais la merveille de Liége, c'est l'église Saint-Jacques. Les voyageurs en citent de plus belles; je doute qu'il y en ait de plus gracieuses. C'est l'architecture gothique, avec toute la coquetterie de l'art arabe, dont elle est née. Les âmes religieuses préféreraient même une nef plus grave, plus sombre, moins ornée; mais pour l'étranger qui n'y vient pas pour prier, nul édifice ne peut donner mieux l'idée de la délicatesse dans la grandeur. La fondation de l'église Saint-Jacques remonte à l'an 1014, sous l'empereur d'Allemagne Henri II. Ce fut d'abord un couvent de cénobites, au milieu des vastes forêts de Liége. Au couvent succéda une abbaye, dont l'église abbatiale est Saint-Jacques. Le portrait du fondateur, sculpté en bas-relief sur une feuille de marbre noir, est adossé à la paroi d'une des chapelles, dans la galerie à droite. C'est une belle tête d'abbé, avec le rochet et le grand costume.

Je suis puni d'avoir vanté ailleurs le bonheur d'ignorer la langue technique, en présence des grands monuments de l'art, par l'impossibilité où je me vois de communiquer mes impressions, soit aux ignorants, soit aux hommes spéciaux. Les mots vagues, comme les mots techniques, me manquent pour peindre cette nef si vaste, si majestueuse, si légère, qui élève l'âme sans peser sur elle, et où les chants de la prière ont quelque chose d'aigu et de joyeux. La voûte, terminée à peu près vers le même temps que celle de la cathédrale, semble comme dérobée sous un réseau de fines arêtes qui s'entrecroisent avec symétrie, et courent autour de médaillons où sont peintes des têtes, les unes nues, les autres portant le casque du seizième siècle, celles-ci d'hommes, celles-là de femmes, mystérieux assistants, placés entre le ciel et la terre. On dirait un immense berceau dont le treillis de pierre offre à chacun de se

points d'intersection un camée antique, et dont les ouvertures laissent voir l'azur du ciel, figuré par les fresques bleues qui remplissent les parties vides de la voûte. Ce berceau tombe, en s'arrondissant, sur de légères murailles coupées d'immenses fenêtres et portées par deux galeries en arcades ogivales, que surmontent un balcon à jour, dont la pierre a été tressée comme du jonc, et qui semble posé sur la pointe des arcades. Les profils des ogives sont des broderies. Un élégant feston monte du bas des deux arcs jusqu'à leur sommet, et de là encore s'élance et grimpe le long du mur, en manière de bas-relief. Dans l'espace plein qui s'étend entre les têtes de chaque arcade, sont représentés en médaillons les portraits des rois, princesses, prophètes et prophétesses de l'Écriture, avec leurs noms et les versets du livre sacré qui les concernent, et qui forment, de chaque côté de la nef, comme une inscription continue, écrite en caractères gothiques. La même disposition d'arcades et d'ogives brodées est répétée sur les parois extérieures, et semble figurer un nouveau rang de galeries, comme des grisailles en forme de fenêtres, sur un mur, figurent les fenêtres qui y manquent.

L'orgue, d'une richesse extraordinaire, déploie, à ses deux côtés, d'immenses panneaux dorés, dont l'intérieur est couvert de peintures. Ces panneaux se fermaient dans les jours ordinaires, et servaient à protéger l'orgue contre la poussière; on ne les ouvrait qu'aux jours de fêtes, pour laisser passer les saintes harmonies, et donner au peuple, avec le plaisir d'entendre la musique céleste, celui de voir le magnifique instrument d'où elle sortait. Depuis que la destruction des abbayes a fait de cette église la propriété longtemps abandonnée de la ville, les panneaux sont demeurés ouverts; on craindrait de les ébranler sur leurs gonds rouillés; et l'orgue reste muet, ouvrant inutilement ses deux grandes ailes chargées de

saints et d'anges, que les vibrations de l'instrument feraient peut-être tomber en poussière. Le buffet, dont le sommet se détache sur un fond de lumière et de peintures, formé par les vitraux de la rosace et par les fresques de la muraille extérieure, descend en pointe, presque à portée de la main d'homme, et se termine en forme de cul-de-lampe, par un faisceau de cinq niches où sont cinq statues : au milieu, celle de la Vierge; à ses côtés, deux saintes portant l'encensoir; aux deux coins, deux prophètes. Cette pointe coupe en deux parties égales un balcon en bois doré, où s'appuyaient les chanteurs qui accompagnaient l'orgue, et au-dessous duquel sont, de chaque côté, six niches avec leurs saints, rois ou prophètes, vêtus d'habits dorés, et assis sur des trônes peints en rouge, que couvre un petit dais sculpté à jour. Les inscriptions placées au bas du cul-de-lampe donnent la date de l'achèvement de l'église, 1538. L'abbé régnant s'y félicite d'avoir mis la dernière main à ce bel ouvrage, et en rend gloire à Dieu. On lui eût permis même un peu de vanité mondaine.

Les stalles du chœur offrent encore, à leurs dossiers et à leurs accoudoirs, des figures d'animaux sculptés, des lions, des singes, des oiseaux, des chats surtout, en toutes sortes d'attitudes. Les chats sont les plus nombreux et les mieux exécutés, soit que ce fût l'animal favori des moines sécularisés, soit que ce fût leur emblème. Dans ce cas, il fallait que ces saints personnages fussent bien absorbés par la contemplation pour ne pas voir et sentir sous leurs mains leurs ironiques caricatures. Un escalier double, dont le noyau est formé par la superposition de ses marches, conduit à une petite tribune, d'où l'on a vue sur tout le chœur. Le bedeau vante cet escalier comme déconcertant les plus habiles maçons. C'est un escalier qui vous suit quand on le monte : ce sont deux vis en sens opposés; mais par quel moyen sont-elles jointes? Là

est le mystère. Le moyen âge faisait des énigmes en pierre, comme les Chinois en font en ivoire. J'imagine pourtant que les maçons dont parle le bedeau de Saint-Jacques ne sont pas les maîtres de la confrérie.

Une inscription en vers, placée au bas d'un tableau médiocre, qui représente la mort de saint Benoît, peut donner une idée du talent poétique des Liégeois, au commencement du dix-septième siècle, date présumée de ce tableau. Voici ces vers :

Benoist vient d'expirer; son ame vole aux cieux
Ornée des rayons ardents et glorieux.
A deux religieux une voix fait s'entendre :
C'est ici le chemin que Benoist a su prendre.

Quelques-unes des hardiesses de césure ou d'ellipse de ce quatrain ne seraient-elles pas encore de mise aujourd'hui?

Le bedeau de Saint-Jacques, qui a vu l'église dans tout son éclat, parlait de son délabrement actuel avec un dépit visible, quoique très-prudent, et plus intérieur qu'abondant en paroles, à la manière des bedeaux, que les révolutions ont laissés en place. Les bedeaux boudent les révolutions, parce qu'elles diminuent le casuel, et qu'elles augmentent les droits sur le vin.

Liége a d'autres églises encore, les unes très-anciennes, les autres bâties au dix-huitième siècle, quelques-unes enlevées au culte et changées en magasins. Ce grand nombre d'églises convenait à un état théocratique. Le prince souverain de Liége était un évêque; et, quoique la constitution de la ville eût tout près de lui, pour l'observer et le contenir, un tribunal de vingt-deux citoyens, devant lequel son chancelier pouvait être appelé à rendre compte de ses actions, les gens d'église gou-

vernaient par le fait et avec leurs moyens propres, qui sont la superstition et les pratiques dévotes. De là une religion matérielle, appropriée aux grossières imaginations de la foule; des crucifiés la lance au flanc, les chairs ouvertes et saignantes, la figure inondée de gouttes de sang; toutes les scènes de la passion reproduites en bois ou en pierre, avec un grand emploi de longues barbes, de figures atroces et de carmin pour les blessures; des vierges en habit de soie brochée d'argent et d'or, une couronne de pierres précieuses sur la tête, placées au milieu de la nef, sur une estrade particulière, d'où pendent des dentelles chargées de cœurs d'argent offerts en *ex voto :* de là plus de vénération pour la Vierge que pour le Christ, pour le saint particulier que pour la Vierge et le Christ ensemble, et pour toute chose d'église que pour Dieu. Les révolutions ont frappé de mort la religion, qu'il fallait seulement épurer, sans pouvoir ébranler les superstitions, qu'il fallait détruire. Dans le pays de Liége et dans toute la Belgique, c'est encore sous la figure de la superstition que la religion se fait adorer : on cache Dieu derrière le saint de l'endroit; on le met dans les plis de la robe de la Vierge; et loin que ce soit le fils qui illumine sa mère de sa lumière divine, c'est la mère dont la couronne jette un rayon sur la tête de son fils. C'était de même dans le paganisme, où les pénates particuliers passaient avant les grands dieux. Les houilleurs travailleront le dimanche, qui est le jour du Seigneur, mais jamais le jour de la Saint-Léonard, qui est leur dieu, dût le maître de la houillère être ruiné par une suspension de travail d'un jour. Peut-être, en y regardant de plus près, verrions-nous là, outre la dévotion à saint Léonard, le déplaisir de renoncer à un jour de fête attendu toute l'année et passé tout entier hors de leur sépulcre, à boire, sous la tonnelle, du mauvais vin de France, dont chaque verre leur coûte une

journée de leurs sueurs. S'il fallait chômer saint Léonard à l'église, tout le jour, avec la femme et les enfants, dont toute la fête est d'aller prier, peut-être aimeraient-ils mieux faire leurs six heures dans la houillère.

Les fêtes de la Vierge sont les fêtes populaires dans le pays de Liége et à Liége même. De longues processions de femmes, précédées de bannières et de saints portés à bras, se promènent par toute la ville, chantant les litanies, et s'agenouillant à tous les coins de rue, devant les effigies de la Vierge : cela dure neuf jours. Les gens de la campagne renchérissent sur ceux de la ville. A deux lieues de Liége, sur la route de Spa, non loin du charmant village de Chaufontaine, est la *montagne sainte* de Chèvremont, ainsi nommée des pieuses ascensions qu'y font les gens du pays, le lundi et le dimanche, pour aller adorer la Vierge, dont la chapelle est au haut du mont, cachée derrière un bouquet de grands arbres. Dans le même temps que les femmes de Liége défilent processionnellement dans les rues, ceux-ci gravissent les flancs arides et rocailleux de la montagne sainte, les uns pieds nus, les autres avec des pois dans leurs souliers, ce qui est l'épreuve intermédiaire entre monter nu-pieds et monter en souliers ; quelques-uns à genoux : ce sont les plus zélés. Toutes ces pratiques annonceraient une grande sujétion aux prêtres : il n'en est rien pourtant. Soit souvenir des abus théocratiques, soit reste de l'influence française, ils se servent des prêtres, mais ils ne les servent pas, comme dans les Flandres, par exemple ; et cela même est une preuve singulière de la force de la chose, laquelle survit à l'indifférence ou à l'aversion qu'inspirent les hommes. Cette montagne sainte me rappelle un paysan, avec qui je fis la route de Liége à Verviers, et qui était de ces hommes sains, que le bon sens préserve de l'incrédulité et du fétichisme. Nous parlions de la montagne

sainte, et, le discours y menant, de la religion elle-même. Il me fit dans son français, mêlé de wallon, le fameux dilemme de Pascal : « On ne compromet rien en y croyant; » mais que ne compromet-on pas en n'y croyant point? » L'homme de génie n'est que celui qui exprime dans un langage durable les pensées d'un paysan.

On a dit de Liége que c'était l'enfer des femmes, le purgatoire des hommes, et le paradis des prêtres : ce dernier mot doit être amendé depuis 1793. Mais le reste du proverbe n'a pas cessé d'être vrai, dans le peuple du moins et dans le petit commerce, d'où sortent tous les proverbes de localité, et où se perpétuent, avec toutes les originalités, toutes les misères de chaque pays. On rencontre des femmes, sur les grandes routes et dans les rues, attelées à de lourdes brouettes chargées de houille; l'une pousse par derrière, l'autre tire. J'en ai vu le long de la Meuse, sur le chemin de hallage, la courroie au cou, remontant des bateaux, dans lesquels les hommes fumaient, les bras croisés, et debout sur le pont. Dans le peuple, les femmes font les plus gros ouvrages de main; dans le petit commerce, elles font les affaires; elles négocient, elles transigent, elles discutent les intérêts; souvent l'établissement est sous leur nom, et porte leur enseigne particulière : *L'épouse N... marchande ou fabricante.* Elles exigent, en retour, la plus grande part dans le commandement; elles ordonnent, elles se font obéir, elles tiennent les cordons de la bourse; et c'est là, sans doute, le purgatoire des hommes, qui y sont rois, mais n'y sont pas maîtres, même de nom.

Liége a l'aspect de toutes les villes d'industrie. Un air noir, qui dépose sur les visages et les vêtements, flotte sur la ville. La houille revêt de sa teinte lugubre les hommes, les animaux, les monuments. Dans la pluie, les rues ressemblent à

des chemins de houillères. Des mille fabriques situées à toutes les extrémités de Liége, s'élèvent d'épais nuages de fumée, qui se rejoignent et se mêlent au-dessus de la ville, et la couvrent comme d'une gaze grisâtre, que le soleil dore, mais ne dissipe pas.

Les rues de la vieille ville sont étroites, sales et sombres. Quelques quartiers nouveaux sont plus riants : de belles maisons, bâties à la manière anglaise, des rues larges, de vastes places, récemment plantées, annoncent une ville de second ordre dans la civilisation. Le travail, dans le pays de Liége, n'est jamais suspendu : quand on dort à la surface du sol, dans les profondeurs de la terre on veille ; toujours l'homme est debout. Sous les maisons de la ville endormie, de hardis mineurs percent le sol en tous sens de leur tarière infatigable, et posent insensiblement Liége sur des pilotis. Et le matin, ceux qui ont dormi et ceux qui ont veillé, ceux qui sortent de leurs lits et ceux qui sortent de leurs souterrains, se répandent dans les rues, se coudoient, maîtres et ouvriers, ceux-ci déteignant sur ceux-là, ce qui donne un air uniformément blafard à cette population, où il ne faut pas chercher des types de la beauté physique, mais où le travail libre et rémunéré, un caractère d'intelligence propre au pays et à la race, l'activité, l'abondance assez bien répartie des choses nécessaires, donnent à tous un air de contentement relatif et de parti pris, qu'on trouve rarement dans les villes, industrielles ou non. Ce n'est pas du bonheur; car où le bonheur est-il? mais c'est la condition la plus tolérable pour l'homme : du pain abondamment pour celui qui travaille ; de l'aisance, à la longue, pour celui qui est sobre ; peu ou point d'exemples d'un bras robuste tendant la main, faute de travail, un fonds de religion pour tous les maux irréparables ; Dieu et saint Léonard pour celui à qui la société fait défaut. Certes,

si l'espèce humaine doit arriver, à force de sueurs et de souffrances, à réaliser la famille dans l'état, et à n'être plus qu'une immense famille de frères, ayant tous part égale dans le bien commun, Liége est loin de cet âge d'or ; mais si l'inégalité est la loi finale des nations, comme elle est la loi de la nature, et si le mieux n'est qu'un déplacement du mal, qui soulage les imaginations, mais ne change rien au fond, Liége a le droit de se glorifier ; car il y a peu de villes où l'inégalité paraisse moins pesante, et où les imaginations soient plus souvent soulagées par plus d'efforts vers le mieux, et par ces changements rapides qui renouvellent les espérances avant même qu'elles soient épuisées.

Toutefois, Liége n'a pas encore atteint cet équilibre où aspirent toutes les villes d'industrie, et où tendent toutes les combinaisons des économistes de nos jours ; je veux parler de l'équilibre entre la production et la consommation. Liége souffre de la maladie générale de la Belgique, qui est d'être étranglée entre les douanes de la France, de Bade, de la Prusse et de la Hollande. Il y a là un fait qui révolte tout homme qui n'est ni propriétaire de forges françaises, ni douanier, ni ministre du *statu quo ;* c'est la production forcée de se modérer et de s'arrêter, faute de débouchés ; c'est un sol qui n'est exploité que par brouettées, et qui pourrait l'être par charretées ; ce sont des capitaux qui se versent, sou à sou, dans une industrie contenue, et qui pourraient impunément se jeter par millions dans une industrie émancipée. Tel établissement houiller qui n'aurait pas assez de cinq cents bras, n'en occupe que cent. Le propriétaire n'ose pas prendre les trésors que la terre lui offre ; il craint de recueillir ; sa propre richesse lui fait peur. Si l'équilibre existait, que de milliers d'hommes y trouveraient leur compte ! Telle ville qui a trop d'ouvriers en prêterait à celle qui n'en a pas assez. Il se fe-

rait, des pays où les bras surabondent dans ceux où ils ne suffisent pas au travail, des migrations favorables au bien-être des individus et à la civilisation générale. Une fraternité de travail entre les classes ouvrières de tous les pays mêlerait les langues, et diminuerait les chances de guerre. Et, pour quitter le ton de l'utopie, ôtez les douanes, et voilà une partie de nos ouvriers s'acheminant vers le pays de Liége, et descendant dans les houillères pour en tirer le charbon dont se chaufferont, pendant tout l'hiver, pour le prix que leur coûte le peu de feu auquel ils se dégourdissent les doigts, leurs familles restées en France. Tant de ménages, qui se chauffent médiocrement pour une somme considérable, ou mal pour plus d'argent qu'ils n'en peuvent donner, ou pas du tout pour un peu d'argent pris sur leur nourriture, auraient, ceux-ci très-bon feu toute l'année, ceux-là un feu suffisant, les autres de quoi se garder du froid. Je ne parle que de ce point, parce qu'il suffit, pour en raisonner pertinemment, de sentir la différence de température entre l'été et l'hiver. Que serait-ce donc, si je pouvais parler des applications de la houille à l'industrie, et des innombrables emplois du fer, qui, pour tant de familles pauvres, est encore de l'or!

Je ne me souviens pas sans chagrin du contraste que je remarquai, en entrant en Belgique, entre le dernier village français et le premier village belge. C'était un dimanche, et par une fraîche soirée de septembre. A Marchipont, dernier village français, les gens étaient assis devant la maison, sur les bornes de pierre, croisant les bras pour se chauffer les mains, et grelottants; quelques-uns se tenaient aux fenêtres des maisons ou dans l'intérieur, sans feu. A Quiévrain, premier village belge, tout le monde était rentré. On voyait trembloter à travers les vitres la lueur d'un petit feu de houille se reflétant sur la batterie de cuisine et sur quelques visages

heureux, épanouis par la douce chaleur, éclairés et chauffés par le même combustible. Or, à quoi tient ce contraste? A une chose qu'on appelle la douane, et qui est figurée, du côté de la France et de la Belgique, par deux hangars, où des hommes en uniforme vert, différents seulement par les boutons, fouillent les bagages des voyageurs pour y trouver ce qu'ils n'y cherchent pas, ou pour y chercher ce qu'ils n'y trouvent pas. Il est vrai que ces hangars sont comme les longs bras de deux gouvernements, et qu'il faut bien qu'il y ait des douaniers en uniforme vert, boutonnés au lion belge ou au coq gaulois, pour qu'il y ait des gouvernements. Plaignons-nous donc aux gouvernements que, de deux villages séparés par un fossé, l'un fasse du feu dès la mi-septembre, et l'autre n'ait encore en novembre que son haleine pour se chauffer! Prenons-nous-en à cette politique de grands propriétaires, qui, pour perpétuer les habitudes de superflu dans quelques familles privilégiées, refuse aux classes laborieuses le feu et le fer, l'instrument et le soulagement du travail!

Ce malaise de l'industrie houillère entretient dans le pays de Liége, dans celui de Namur et dans le Hainaut, dont les houilles sont la principale richesse, l'idée de la réunion à la France. Il serait plus flatteur pour nous que cette idée leur vînt de la sympathie et de quelque beau désir de faire partie de la plus glorieuse nation du continent; mais sans nier qu'il y ait, surtout dans le peuple, attraction secrète vers nous, le grand motif c'est que ce beau pays gagnerait énormément à devenir la houillère d'une moitié de la France. C'est ce qui explique que lors de la fondation du royaume belge, sur soixante-quinze membres du congrès représentant le Hainaut, les pays de Liége et de Namur, et le Luxembourg, cinquante-six voterent pour le duc de Nemours, c'est-à-dire pour un choix qui devait inonder la France de houille. Du reste, si

le roi Léopold pouvait consommer à lui seul toutes les houilles de l'ancien pays wallon, ou bien, aidé du lion belge, dont il est devenu le premier chevalier, leur faire ouvrir les barrières françaises, je ne doute pas qu'il ne devînt très-populaire à Liége, à Mons et à Namur. Beaucoup même, et parmi les hommes les plus éclairés, sont *réunionistes* en principe, et sans dire à qui; si on les presse, ils nomment d'abord la France, puis la Prusse, puis la Hollande, prêts à donner leurs cœurs à qui prendra leurs houilles. Il en est de la sympathie du pays wallon pour la France, comme de l'orangisme des négociants d'Anvers. Anvers, avant 1830, était le premier port de la Hollande. Anvers, aujourd'hui languissant, avec ses coffres pleins de capitaux qui dorment, et ses vastes bassins à peu près vides, Anvers n'osant lancer sur les eaux de son beau fleuve que quelques vaisseaux caboteurs qui passent en frissonnant à portée des batteries de Flessingue et des chaloupes canonnières hollandaises amarrées au milieu de l'Escaut, Anvers tombé de son ancienne fortune dans l'activité obscure de quelque port du quatrième ordre, Anvers est orangiste parce que le roi Guillaume lui donnait tout l'Escaut. Les Anversois regrettent le drapeau de Flessingue, non point comme nos légitimistes français, parce que c'était pour eux le drapeau sans tache, l'oriflamme d'Orange, mais parce que ce drapeau couvrait leurs vaisseaux regorgeant des marchandises du monde, et que le drapeau de Belgique ne fait que flotter oisivement sur leurs vaisseaux vides. Si le lion belge avait les griffes assez fortes pour déblayer le cours de l'Escaut des chaloupes canonnières et des batteries de Flessingue, et pour imposer un bon traité de commerce à la Hollande, le négociant anversois passerait au roi Léopold. On aime ici les rois comme des signataires de traités de commerce, non comme des personnages d'une nature supérieure. La royauté

est respectée parce que la raison commerciale du pays est sous son nom.

Cette manière simple et très-peu chevaleresque de considérer la royauté fait honneur au bon sens des Belges. Le dévouement féodal et le plat langage qui le singe leur sont inconnus. La royauté est descendue ou plutôt a été élevée chez eux au rang d'institution. On la discute à ce titre, et comme chapitre premier du code constitutionnel, dans les cours de droit public. C'est tout à la fois du bon sens et du bon goût; car, imaginez-vous l'immense ridicule d'un vocabulaire de flatteries monarchiques à propos d'une royauté votée comme un chemin de fer par suite d'un compromis entre la propriété foncière et l'industrie des cotons et des houilles! Tout cela sans doute est fort prosaïque; mais du moins personne n'est dupe, et c'est un grand point. Mieux vaut encore la vérité plate que le mensonge.

VERVIERS. — LA PLUIE. — OTHELLO.

13 septembre.

Je suis parti hier soir pour Verviers, l'Elbeuf de la Belgique, l'épouvantail des prohibitionistes français en matière de draps étrangers, petite ville peuplée et florissante, à deux lieues de la frontière prussienne, à quatre d'Aix-la-Chapelle.

A peine hors de Liége, une pluie fine et épaisse commence à tomber. J'étais monté dans le cabriolet de la diligence, se-

lon la coutume des voyageurs anglais et des hommes de lettres honnêtes gens, pour mieux voir le paysage et aux moindres frais. Nous nous traînons sur une route qui pourrait être jolie si le soleil éclairait la vallée, et si le chemin n'était pas une mare de boue. A travers l'humide et mobile gaze d'une pluie serrée, j'entrevois quelque chose d'assez semblable aux premiers mamelons des Pyrénées; de petites montagnes basses couvertes de bois, çà et là cultivées; le vallon courant avec des sinuosités entre deux chaînes; une rivière serpentant le long d'une des chaînes; des fabriques sur les bords, perçant la pluie de leurs fumées plus grises encore et plus épaisses; des maisons de campagne avec leurs Colins en plâtre colorié dans des buissons de roses; de temps en temps, une roche nue: ils appellent *fameux* un rocher de soixante pieds.

Je veux faire causer deux jeunes gens, mes compagnons de banquette, que je sais être d'habiles ouvriers armuriers, sur leur profession, sur ce qu'ils gagnent, sur les procédés de la fabrique d'armes; manière de Français *pompant son homme*, ou de ministre en congé interrogeant à la Bonaparte et n'écoutant pas les réponses. Ces jeunes gens me répondent oui et non, non et oui; ils ont mieux à faire qu'à commencer mon apprentissage industriel; ils fument du tabac qui sent bon et qui ne leur coûte presque rien, et ils ont une conversation intarissable dans leur patois wallon, espèce de vieux français bâtard, lent, sans grâce, empêtré, avec d'énormes mots du français moderne, *industriel, propriétaire, exploitation*, jetés à travers; ni accentué comme l'anglais, ni guttural comme l'allemand, ni égal et univoque comme le français. Ils descendent à moitié route, dans un demi-cercle que forme la vallée à gauche, et s'enfoncent dans un chemin de traverse, ombragé d'arbres, qui les mène à un village re-

nommé pour ses ouvriers dans la fabrique d'armes de Liége. J'achève seul la route, que la nuit tombante me dérobe tout à fait.

Nous voyons Verviers à la lueur de ses réverbères au gaz. Ce paraît être une jolie ville, bien propre, bien bâtie, du moins la grande rue. Cet éclairage au gaz donne aux villes un aspect de fête. On dirait que Verviers illumine ce soir, ou que toutes les maisons où sont fixés les réverbères sont des hôtels ou des cafés.

Verviers gagne à être vu au gaz. De jour, c'est une longue rue large, avec des maisons qui représentent assez exactement la proportion des fortunes dans la société; vingt maisons pauvres contre une riche. Les poules y becquètent impunément entre les pavés. Au bout de cette longue rue est un petit théâtre, de la grandeur et de l'apparence de celui de M^me^ Saqui, avec une promenade sablée et plantée d'arbres devant. Je parcours la ville entre deux averses, car la pluie n'a pas cessé; je vais à la cathédrale, église de village, mais que l'heure de la grand'messe a remplie de fidèles tout dégouttants d'eau, et dont les habits fument. Piété solide que celle de gens qui exposent à la pluie leurs vêtements du dimanche, et qui vont les sécher à la grand'messe! Je demande à un horloger debout sur sa porte la poste aux lettres : « Au *finissement* de la rue, » me dit-il. La différence qu'il y a entre tout ce pays et la France, c'est la différence du mot *finissement* au mot *fin*. C'est la France légèrement altérée dans sa physionomie, mais c'est toujours la France. Les mots y diffèrent par la terminaison; ils sont les mêmes par le radical. Or, les choses y sont bien près d'être semblables, y étant si analogues.

Je lis avec admiration, sur le fronton de l'hôtel-de-ville,

en beau et noble français, le français de 89, cette inscription :

PUBLICITÉ, SAUVEGARDE DU PEUPLE.

A deux lieues de Verviers, où commence la Prusse, le premier et le dernier mot, *publicité* et *peuple*, ne font même pas partie de la langue politique. En Angleterre et en Amérique, personne ne songerait à l'écrire sur un édifice; autant vaudrait y mettre : Il fait jour en plein midi. En Belgique, n'est-ce pas une arme disproportionnée avec le peuple qui la manie?

La pluie furieuse me force de regagner l'hôtel. Quel supplice que cette pluie! les choses ne sont belles que par la douce lumière du soleil. C'est le soleil qui donne un sens au paysage; un voyage sans le soleil, c'est un exil pendant la nuit. Que faire dans une auberge, entre chacun de ces gros repas où l'on mange horriblement pour se désennuyer? Que reste-t-il, quand on a bien ri en soi-même de ces bonnes figures d'Anglais, qui font le fonds de toute table d'hôte en tout pays; de ce noyau des habitués indigènes, devant lesquels on groupe tous les plats de choix, au détriment des extrémités de la table; des arrivants, devant qui l'on entasse les accessoires et les mets d'attente; de ces petites femmes de marchands, si économes chez elles, qui, à table d'hôte, mangent comme des hommes, parce que cela est payé, et qu'on ne sauverait rien de l'écot en se privant? Rêver, penser aux siens avec regret, se dire qu'on n'emporte pas sa vie tout entière avec ses bagages, et que ce qu'on en a emporté pleure ce qu'on a laissé derrière soi; sentir qu'on n'est nulle part, que la vie est suspendue, que l'ennui arrive, un ennui qui ne donne pas le sommeil, mais une veille fatigante; regarder par la fenêtre la direction des nuages, et s'ils sont

incertains, se figurer qu'ils marchent dans le sens qu'on désire; entendre de la chambre où on est seul deux voix qui se parlent dans la chambre voisine, un mari et sa jeune femme qui se soutiennent l'un l'autre contre l'ennui des contre-temps, contre le déplaisir d'une promenade manquée, qui se font la lecture, qui s'aiment, ce qui éclaircit les jours pluvieux et dissipe les nuages, ceux du ciel et ceux de l'âme; tantôt écrire aux siens, et les attrister du récit de ses ennuis, eux à qui on ne trouvera pas le temps de raconter ses plaisirs; tantôt, entre deux averses, courir comme un commis voyageur, qui n'a qu'une heure à rester dans la ville, aux principales *curiosités*, et les voir sous un parapluie de louage, les pieds dans l'eau, comme si on y était condamné par arrêt : voilà la vie du voyageur pendant la pluie!

Il n'y a qu'un remède, c'est la lecture; mais on ne s'y résigne qu'avec peine. On n'était pas venu pour lire, mais pour voir. Les yeux glissent d'abord sur la page, puis, peu à peu, se fixent, et l'esprit calmé accepte enfin ce doux dédommagement des plaisirs qu'on ne peut pas avoir. J'avais pris avec moi un Salluste et un volume de Shakspeare; ils m'ont tenu compagnie toute cette longue journée. J'ai vu toute la politique de César dans les deux lettres trop peu lues que lui écrit Salluste, grand esprit qui s'amuse à pénétrer un grand caractère. J'ouvre ensuite Shakspeare à l'endroit d'*Othello*, cette pièce qu'on a tant admirée, surtout pour rabaisser Racine, qui a dû en sourire avec Shakspeare, si les grands hommes s'occupent dans l'autre monde de ce que disent d'eux les petits hommes de celui-ci.

Ce que j'admire également dans Racine et dans Shakspeare, — deux noms dont l'accouplement paraîtrait un blasphème aux fanatiques du poëte anglais, parce que les fanatiques lisent peu les poëtes qu'ils admirent et ne lisent pas ceux qu'ils

critiquent, — c'est que les héros de leur théâtre représentent bien plus des caractères que des situations. Ce sont des hommes de toutes pièces, avec un commencement, un milieu, une fin, plutôt que des abstractions avec des visages d'hommes. Othello, Iago, Hamlet, Lear, lady Macbeth, dans le poëte anglais; Bajazet, Mithridate, Agrippine, Joad, Athalie, Néron, Acomat, dans le poëte français, sont des personnages qui ont eu une longue histoire avant la situation où les a jetés le génie ou la fantaisie de l'auteur. Sortez les héros de Voltaire et quelques-uns des héros de Corneille de leur situation violente, exceptionnelle, de cet état de crise où ils sont d'ailleurs si dramatiques, vous ne savez guère ce qu'ils ont été avant, ni ce qu'ils deviendront après, — ceux du moins qui ne meurent pas; — on ne devine rien ou presque rien de leur vie passée; et s'ils n'avaient un nom historique qui nous l'apprît, ils nous apparaîtraient plutôt comme des situations dramatiques personnifiées que comme des hommes.

Dans Shakspeare et dans Racine, en laissant de côté toutes les différences, on voit surtout des vies complètes, entières, dont on ferait la biographie avant l'événement; et tandis que la plupart des personnages de notre théâtre semblent avoir été créés pour supporter une idée générale, traverser une passion et mourir, on sent que ceux de Shakspeare et de Racine ont déjà beaucoup vécu avant la grande épreuve, et qu'ils ont été préparés par tout leur passé soit à y survivre glorieusement, soit à y succomber.

Ce que j'admire encore, et encore au même degré, dans Racine et Shakspeare, c'est, dans toutes les choses graves, la noble indépendance des deux poëtes à l'égard de leurs spectateurs. Il ne faut pas prendre pour des choses graves les concessions du sévère et sérieux génie de Racine à la métaphysique sentimentale de la cour de Louis XIV, ni celles,

peut-être involontaires, du grand sceptique Shakspeare aux grossières habitudes de son parterre : c'est là la partie contingente et périssable de l'art, cette partie de mode, indépendante du génie du poëte, qui fait tout le mérite et toute la force des dramatistes de consommation quotidienne, mais qui, dans les écrivains de théâtre, après avoir été une sorte d'assaisonnement nécessaire pour leur époque, n'est tout au plus, pour les époques suivantes, qu'un ornement vieilli. J'appelle choses graves ces études de caractères, ces immenses biographies qui se nomment dans Racine Acomat, Mithridate, Joad, Agrippine ; dans Shakspeare, Othello, Hamlet, Brutus, César, lady Macbeth, Richard III, le juif du *Marchand de Venise*. Eh bien ! c'est dans ces choses-là que Racine et Shakspeare sont en face de la vérité éternelle, interrogeant les mystères du cœur de l'homme, et non les préoccupations passagères de leur public, oubliant les sifflets comme les battements de mains du parterre, et faisant des caractères vrais pour tous les âges, pour les morts comme pour les vivants, pour le passé comme pour l'avenir, vrais comme ils le sont sous cet œil de Dieu dont parle la théologie, devant qui toute conscience est nue. Ces caractères ne sont pas, comme dans Voltaire, comme dans tout le théâtre français ultérieur, comme sur nos planches actuelles, où l'on nous donne le diorama du drame, tantôt des images ingénieuses du parterre, qui lui font l'honneur d'importer le langage de ses passions et de ses caprices jusque dans les époques reculées de l'histoire, tantôt des Sosies du poëte lui-même, qui se montre sous tous ses acteurs, et fait déclamer ses préjugés par tous ses héros. Non, ce sont des créations désintéressées, ou plutôt des restaurations de personnages historiques, si le même mot pouvait convenir aux hommes et aux monuments en débris ; les toiles peintes, les lustres, les poignards, les allu-

sions, n'aident point à leur effet; les nerfs n'en sont pas les juges compétents, et le sens n'en est compris que de l'homme sain et réfléchi, qui les peut confronter intérieurement avec les aveux désintéressés de sa propre nature, les données de son expérience et les instincts de sa raison. Le public qui voyait jouer *Mithridate* ne s'intéressait qu'au vieil amant romanesque de Monime: c'était la partie de mode: le reste de l'homme lui échappait. Le Mithridate de la grande scène lui paraissait d'un auteur qui couvre de beaux vers l'insipidité d'un hors-d'œuvre dramatique. *Athalie*, où il n'y avait pas un vers pour la mode, le chef-d'œuvre de Racine émancipé des puériles tyrannies de ce roi du théâtre et rendu à la contemplation impartiale, *Athalie* n'était ni sifflée ni applaudie; on n'y allait pas. Combien de fois les hommes de Shakspeare ne sont-ils pas forcés d'abaisser devant les besoins de gros rire de son parterre la majesté de la vérité éternelle qu'ils personnifient, ou de se montrer en scène dans la compagnie de bouffons, pour faire supporter leur gravité sublime!

Ce qui résulte de ces deux qualités admirables, dans le théâtre des deux poëtes, mais plus pleinement dans celui de Shakspeare, auquel l'étroite règle des trois unités n'imposait pas de dénouements forcés, c'est que chacun de ces personnages accomplit librement sa destinée, et toujours porte la peine ou reçoit la récompense de son caractère. Qui peut nier que ce ne soit parfaitement vrai de la pièce d'*Othello* en particulier, et surtout des trois principaux rôles, Othello, Desdemona, Iago?

Othello n'est plus jeune; il est Maure; mais quoique Maure et sur l'âge, il se laisse prendre à l'amour d'une jeune Vénitienne qui l'a vu à travers sa gloire; il l'enlève, ou plutôt il la laisse s'enlever elle-même, et il l'épouse. Voilà, au point

de vue de la vie pratique, une énorme faute qui ne peut manquer de mener à mal. Généreux, confiant, ouvert, avec une âme de feu, et dans cette âme un germe de jalousie ardente et féroce, sitôt que la perfidie d'Iago l'aura conduit à faire un retour sur lui-même, et à se dire qu'en effet il n'est plus jeune, qu'il est noir, qu'il s'est marié à une enfant qui le quitte pour un autre, il éclatera en rugissements, comme les lions de son Afrique, et il tuera Desdemona; car il n'est pas homme à faire *une vie de la jalousie,* et du moment qu'il doute, il est décidé. Mais, le meurtre commis, s'il voit que ce qu'il croyait une justice n'est qu'un crime irréparable, si sa Desdemona est restée pure, oh! ne l'empêchez pas de se tuer, ne lui ôtez pas son épée, car sa journée est finie: celui qui laisse la vie au misérable Iago, parce qu'il ne le trouve pas digne du *bonheur de mourir,* celui-là est trop maître de la sienne. Laissez-le donc libre de lui, et regardez, les bras croisés, son inévitable suicide; car, son heure étant venue, il s'irait briser la tête contre la pierre, si vous l'empêchiez de finir plus noblement par le poignard.

Desdemona aime Othello: voilà toute sa vie. Avant de voir et d'entendre Othello, elle n'a pas senti son cœur, elle ne s'est pas connue: elle a grandi, douce, mais insensible, sous les graves tendresses de son père, noble de Venise. Elle est née le jour où elle a aimé; et le jour où elle a aimé, elle n'a plus vécu que pour servir et contempler son glorieux Othello. Cette fille si douce et si timide, l'entendez-vous devant le sénat de Venise, avec quel respect cruel elle répond aux plaintes énergiques du vieillard! La jeune épouse, qui va passer du toit paternel dans la maison de son époux, dit adieu à son père, à sa mère qui pleure, aux serviteurs qui lui sourient, et elle s'en va le cœur plein de regrets pour ceux qu'elle quitte et d'amour pour celui qu'elle suit. Mais elle, Desdemona, ne

l'avez-vous pas vue partir, l'œil sec, sans emporter la bénédiction paternelle, sans se retourner une dernière fois vers ce palais où elle ne laisse pas de souvenirs; car qu'est-ce pour elle que le temps où elle n'a pas aimé? Si la pensée de la désobéissance lui pouvait venir une fois à l'esprit, ce ne serait plus la jeune Vénitienne qui a commencé de vivre le jour où elle a aimé, en qui l'amour n'est pas venu remplacer d'autres affections, mais a occupé et rempli une immense place vide; ce ne serait plus la femme qui, toute tremblante encore des violences d'Othello, y trouve de la grâce et du charme; ce ne serait plus cette douce victime qui, assassinée par son mari, murmure, en expirant, ces déchirantes paroles : « Je meurs innocente... personne ne m'a donné la mort... c'est moi-même... Recommande-moi à mon doux maître... Oh! adieu! » — Non, ce ne serait pas la Desdemona de Shakspeare, mais une fille repentante de mélodrame, qui présenterait de nombreux contrastes, pour fournir à de nombreux effets de scène. Desdemona ne se souvient qu'une fois de Venise et de la maison paternelle, et c'est encore un souvenir d'amour; elle pense à cette esclave noire de sa mère, qui était morte aussi pour avoir trop aimé.

Telle est Desdemona : caractère charmant, naïf, original, surtout par son inaltérable unité. Cependant la jeune fille qui a aimé à l'insu de son père, qui s'est mariée hors de la maison paternelle, qui n'a pas pleuré quand son père a parlé de sa vieillesse abandonnée, qui l'a fait mourir de douleur, qui, dans tout le drame, n'a pas eu une larme pour lui, vivant ou mort; la jeune fille, si excusable au point de vue romanesque, devait, au point de vue moral et de vie pratique, expier tant de fautes par une fin lamentable : sa mort sera justifiée, paraissant comme le châtiment de sa dureté envers son père. Si, pour Desdemona comme pour Othello, la peine est disproportion-

née aux fautes, c'est que l'homme, qui est maître de ses fautes, ne l'est point de leurs conséquences, et que, dans la vie humaine, c'est sur l'effet des fautes plutôt que sur leur cause que le châtiment se mesure.

Iago est un lâche adroit, avide d'argent et d'avancement. Pour avoir de l'argent, il dupe Roderigo, espèce d'étourdi comme nous en connaissons tous, dont il tire force sequins de Venise, en le leurrant de l'espoir de posséder Desdemona. Pour avoir de l'avancement, il fait jouer la calomnie contre Cassio, le lieutenant du Maure, qui, dans ses calculs, lui a enlevé le grade qui lui était dû. Il mène de front ces deux intrigues; mais comme les événements vont plus vite que lui, il est à chaque instant sur le point de devenir le jouet de ses propres menées. C'est d'abord Roderigo qui le presse et qui, voyant sa bourse se vider et sa conquête reculer toujours, menace d'éclater, et demande Desdemona ou son argent. Iago, pour faire patienter Roderigo et pour suivre ses vues sur la lieutenance de Cassio, imagine un moyen terrible : il allume la jalousie au cœur d'Othello. Mais il ne sait pas qu'en se rendant maître de l'Africain, c'est un maître qu'il s'est donné à lui-même, et un maître qui veut l'étrangler tout d'abord, non parce qu'il a hésité, mais s'il hésite, dans les preuves de sa calomnie. Iago, toujours dépassé par ses intrigues, est amené à réparer des lâchetés par des meurtres. Roderigo et Cassio, qu'il a jetés en avant, pour couvrir ses embûches, peuvent le perdre par leurs indiscrétions; il les fait battre ensemble, et pendant qu'ils se battent, il assassine Roderigo et blesse Cassio, pensant les tuer tous deux; mais le coup n'a pas porté, car Iago est un lâche, et les lâches ne savent assassiner que d'une main tremblante. Le meurtre ne lui ayant pas réussi, comme il n'y a rien au-delà, c'en est fait de ce misérable.

Cet Iago n'est point un être idéal, un démon, comme l'ont pensé quelques critiques, une sombre fantaisie du génie de Shakspeare, placée là pour faire contraste avec la noble figure d'Othello. C'est tout bonnement un homme lâche, avide et méchant, très-conséquent dans toutes ses actions, et d'une perversité qui, par malheur, n'est point hors de la nature. Il y a même dans notre société, telle que l'égoïsme l'a faite, des hommes de cette bassesse rusée, qui se poussent à la fortune sur le corps des honnêtes gens, et qui finissent aussi par se prendre à leurs propres piéges. Si ces hommes ne vont pas jusqu'au meurtre, c'est que cela les mènerait à perdre plus qu'ils ne veulent risquer; c'est qu'il y a des tribunaux et une police; c'est, en outre, que le même mal peut se faire par des moyens plus doux, plus clandestins, plus impunis. Iago commence par la donnée commune; il a des vices coûteux et de l'ambition sans mérite. Il veut de l'argent pour ses vices et des places pour son ambition; il fait ce que font les gens de cette farine, il s'attaque au bien d'autrui, et mine souterrainement les positions qu'il envie. Chemin faisant, ses lâchetés ayant fait échouer ses ruses, il essaie de réparer une faute par une autre faute, il comble un abîme par un abîme; et comme il n'est pas gêné par la civilisation de l'époque où il vit, il va jusqu'à l'assassinat. Mais, peu à peu, il s'enlace dans ses propres filets, il se brûle au feu qu'il a allumé; les morts même reviennent pour le confondre; car il est si lâche, qu'il s'est enfui sans les achever. Il périt enfin parce qu'il est moins habile encore que lâche, et parce que tout a été réglé dans ce monde pour que la force restât toujours à la morale et à la justice.

Othello, Desdemona, Iago, meurent tous trois : Othello, pour s'être marié hors d'âge, Maure et jaloux, à une toute jeune fille de Venise; Desdemona, pour n'avoir pas aimé son

père, et pour l'avoir trompé ; Iago, pour avoir suscité autour de lui des événements plus forts et plus soudains que toutes ses ruses. Othello et Desdemona sont pleurés, parce que leurs fautes n'ont pas souillé leur âme, et qu'ils meurent pour avoir trop aimé. Iago est maudit, parce que ses crimes ont surpassé son châtiment. La toile tombe alors, et Shakspeare apparaît, dans la moralité de sa pièce, calme et souriant, comme s'il n'était pour rien dans la catastrophe. A chacun la peine de ses fautes ou de ses crimes ; à lui, philosophe, poëte, contemplateur des fatalités, des caractères et de la vie, à lui l'ineffable plaisir d'en avoir démêlé le jeu si compliqué et si divers, et de nous en avoir transmis le secret dans des vers et sous des visages immortels !

Cicéron, dans son énumération trop souvent citée des bienfaits des livres, — *nobiscum rusticantur, peregrinantur,* etc., a oublié de dire : ils nous tiennent lieu de foyer, de lares, de pénates, dans les hôtelleries ; ils font de la pluie le beau temps, en nous enlevant dans ce monde des idées, où le ciel est toujours pur, et où le soleil ne se couche jamais ; ils nous dérobent un moment la famille absente ; ils nous délivrent de toutes les tyrannies du corps ; ils nous assistent aux plus mauvais moments du voyage, à ces heures où l'on n'est ni arrivé, ni parti, ni en mouvement, ni en repos, ni assis, ni debout ; heures qui ne ressemblent guère à celles de sa riante mythologie, avec leurs ailes du plus fin duvet : les heures dont je parle ont des ailes de plomb.

15 septembre au soir.

Un rayon de soleil interrompt ces belles réflexions et me chasse de ma chambre. Les gens sortent de vêpres, bien sé-

chés et le cœur gai, comme après un devoir rempli. Je les suis machinalement, j'entends leurs projets de promenade, fondés sur un coin de ciel bleu, grand comme la grande rue; mais voilà qu'au *finissement* de cette rue, le soleil se cache, et la pluie tombe de plus belle sur les gens et sur leurs projets. Je me sauve à l'auberge, après m'être pourvu de quelques volumes de George Sand, dont je relis avec délices les belles pages, et dont je cherche à analyser sincèrement l'effet sur moi. La nuit me surprend courbé sur ces petits formats de la contrefaçon belge, si bien appropriés à la taille de quantité d'auteurs.

George Sand a pris en haine, ou, si vous aimez mieux un mot plus doux, en grippe, l'institution du mariage; car je lui crois volontiers, comme à toute femme douée de tant d'esprit et de grâce, plus de caprice que de haine. Caprice ou haine, il n'en est pas moins vrai que le mariage n'a pas eu d'adversaire plus passionné et, en apparence, plus irréconciliable que George Sand. *Indiana*, *Valentine*, *Lélia* et, en dernier lieu, *Jacques*, sont des développements très-divers de la même pensée, des analyses très-variées de la même aversion. Quand les personnages ont tort, ce n'est jamais le mariage qui a raison; et, au contraire, quand les personnages ont raison, c'est invariablement le mariage qui a tort. S'il y a quelque querelle, c'est toujours le mariage qui paie, comme on dit, les pots cassés. Aucun écrivain n'a pénétré plus profondément dans les malaises infinis d'un mauvais ménage; aucun n'a mieux analysé les causes des antipathies conjugales, et n'a suivi plus finement leurs effets lents et inévitables; aucun, non plus, n'a moins caché son triomphe, au moment de la catastrophe. Par une conséquence naturelle, il en est peu, et je parle ici des plus grands, qui aient glorifié avec plus d'éloquence l'ennemi-né du mariage, l'a-

mour illégitime ; qui aient donné de plus nobles couleurs à ce larron de l'honneur des familles, ni prêté de plus séduisantes excuses à l'adultère, jusque-là que, dans *Jacques*, George Sand loue le mari de prévoir son déshonneur, et de lui ouvrir les portes de sa maison, comme à une réparation trop juste d'un mariage inégal. L'amant, c'est le redresseur de torts ; l'adultère, c'est la peine d'un crime commis contre les saintes lois de la nature ; et, à ce titre, il a l'espèce d'innocence d'une peine justement infligée. Quant aux devoirs, il n'y en a pas, si ce n'est, par exemple, celui qui oblige un mari qui se sent de trop dans son ménage de vider la place, et, au besoin, de se jeter volontairement au fond de quelque lac, en laissant croire qu'il a été victime d'une curiosité intempérante pour les beautés alpestres, ainsi que cela se voit dans *Jacques*, le dernier et peut-être le plus profond plaidoyer de George Sand contre le mariage.

La ruine des maris, ou tout au moins leur impopularité, tel a donc été le but des ouvrages de George Sand, et il faut dire qu'elle y a mis plus d'esprit de suite, plus de tenue, plus de persistance que n'en met d'ordinaire une femme, même à ses desseins mignons, et plus de talent, hélas ! que n'en ont bien des théoriciens beaucoup plus moraux. Quelques critiques, s'il m'en souvient, ont voulu l'en défendre. A quoi bon ? Ce serait louer médiocrement George Sand, que lui ôter le mérite d'un ferme propos et d'une constance virile dans une antipathie féminine. Resterait donc un instrument à toutes idées, une plume à toute phraséologie, aujourd'hui contre le mariage, demain pour, aujourd'hui casuiste de l'adultère, demain prête à faire des pastorales sur l'hymen. D'ailleurs la thèse a son côté vrai : le mariage ne réussit pas à tout le monde ; et quoiqu'il ne soit ni dans mon droit ni dans mon goût de rien conjecturer sur la vie privée de George Sand, je croirais vo-

lontiers qu'il est rare que la loterie du mariage donne à une femme supérieure un époux digne d'elle. Dans ce cas, le mariage est un état odieux, odieux au-delà de toute parole et de toute analyse humaine, odieux en proportion de ce que le mariage bien assorti est doux. Il serait peut-être plus héroïque à qui n'a pas eu le bon lot de ne point scandaliser le monde avec son malheur, en faisant d'un cas privé une question sociale; ou bien, s'il sentait le besoin de quelque dédommagement public, de dire le bien qu'il aurait rêvé, plutôt que le mal qu'il aurait souffert, et de montrer par quels trésors de patience, d'abnégation, de silence, une pauvre femme mal mariée parvient à éluder les crises violentes, et à trouver une sorte de paix de conscience, bien préférable aux plaisirs passagers et aux longs désordres de la séparation. Mais ce que la morale générale y aurait gagné, l'écrivain ne l'aurait-il pas perdu? Et ne vaut-il pas mieux pour tout le monde qu'un auteur soit vrai avec lui et avec le public, même à ses dépens?

A la place et sur les ruines du mariage tombé, George Sand édifie et couronne l'amour. Ah! il n'y a pas d'homme assez beau, il n'y a pas de jeune fille assez pure, assez belle, assez gracieuse, pour être visitée par ce dieu; il n'y a pas de fleur assez noble pour être caressée par ce papillon. George Sand y a mis toute l'adresse et tout l'esprit des réformateurs habiles. Son mariage (j'entends le mariage qu'elle attaque), c'est toujours le vieux mariage, grondeur, triste, avec des habitudes au lieu de plaisirs, et de l'accoquinage au lieu de tendresse. Son amour, au contraire, c'est un enfant du dix-neuvième siècle, rajeuni, restauré, purgé de toutes ces fadeurs stéréotypées qu'on lui a fait débiter depuis tant de siècles, riche en raisons nouvelles, et pourvu d'une logique merveilleuse, qui rend toute résistance impossible, à peine, pour celle qui

résiste, de manquer d'*esprit* et d'*élévation;* remplaçant les piéges grossiers de l'ancien amour, les promesses de mariage, les serments d'éternité, par une métaphysique éblouissante, à la hauteur de laquelle une femme ne peut s'élever qu'en recevant le réformateur dans le lit nuptial. C'est un dialectitien comme le grand Arnaud, moins l'ennui de la matière; vif, plein de ressources, possédant toutes sciences, au courant de toutes choses, jamais surpris, jamais à court, improvisateur admirable, poëte, artiste, philosophe, naïf et subtil, positif et rêveur, ayant toujours d'immenses vertus qui couvrent ses actions douteuses, et projettent leur moralité sur ses fautes; un amour, en effet, qui chasserait le mariage de ce monde, si nous étions tous beaux et nos sœurs toutes belles, et si la vie d'un homme n'était que de vingt à trente ans, celle des femmes que de dix-huit à vingt-cinq.

Y a-t-il un danger réel à ce que des idées de ce genre soient défendues et popularisées par le talent? Il y en a peut-être, mais bien moins qu'on ne le pense. Si la critique épluchait les livres de George Sand comme les gens du parquet épluchent un article de journal, avec l'intention et l'ordre ministériel d'y trouver des cas de prison, à toute force trouverait-elle le sujet d'un réquisitoire; mais à voir les choses sainement, sans complaisance comme sans peur, on reconnaît qu'il n'y a guère de poison, dans les livres de George Sand, que pour les gens déjà empoisonnés, ou pour ces natures à demi gâtées, que le premier roman d'un plat anonyme, qu'un littérateur de librairie foraine suffirait à achever.

L'art infini que George Sand a déployé dans sa guerre contre le mariage tourne presque toujours contre l'effet qu'il veut produire. C'est ce qui doit arriver de toute guerre contre une institution vieille comme le monde, éprouvée par les siècles, respectée même aux époques où la femme n'était pas

l'égale de l'homme, et pratiquée volontairement là où elle n'était pas commandée par la loi; car, comme les critiques ne peuvent porter que sur des exceptions, plus on prouve au particulier, moins on prouve au général. Si les personnes ne sont pas propres à l'institution, est-ce la faute de l'institution? C'est ce qu'on peut dire de tous les personnages de George Sand. Les uns ont d'horribles caractères, sont jureurs, emportés, colères, comme le mari d'Indiana; c'est un mauvais ménage, c'est un mariage mal fait : voilà tout. Les autres apportent des qualités romanesques pour une association positive; ils rêvent une fleur de sentiment, un renouvellement incessant de jouissances, de l'imprévu, là où le bonheur le plus vif est précisément dans une vie assise et prévue; ils prennent le repos pour le calme plat; ils veulent s'agiter et se battre les flancs pour se tenir toujours en jeunesse; ce sont encore des mariages mal faits, rien de plus. Jacques épouse une femme plus jeune que lui de vingt ans; il a derrière lui un passé qui lui donne des rougeurs subites, et qui le fait pleurer à certaines romances que sa femme joue sur le piano. Il fait venir chez lui une jeune femme, belle, spirituelle, qu'il tutoie. Est-ce sa sœur? est-ce une ancienne maîtresse? Il n'en dit rien à sa femme; il couvre toutes ces irrégularités de son honneur qui est incontestable; mais, en ménage, la meilleure sorte d'honneur, c'est la confiance. Cette jeune femme est en tiers dans le ménage, et très-souvent en tête-à-tête avec le mari. Elle a un amant, qui la poursuit jusque dans la maison de Jacques, et qui, las de ses rigueurs, finit par s'éprendre pour la femme de Jacques. Jacques laisse tout faire; il donne à l'amant le logement, la table, l'occasion. Dix fois il peut, par une explication, sauver l'honneur de sa femme; mais il ne veut pas s'expliquer; il rougirait de redemander un amour qu'il a tout fait pour perdre. Finalement,

il se met à voyager pour laisser le champ libre aux deux amants, et quand sa femme va devenir mère par l'adultère, il se jette au fond d'un glacier, afin que les deux amants se marient et légitiment l'enfant né du concubinage. Voilà, certes, de tous ces cas exceptionnels, le plus étrange et le plus malheureux. Voilà un mariage mal fait à plaisir, sans compter que celui qui en sera la suite n'a guère de chance d'être meilleur. Mais qu'est-ce que tout cela prouve contre l'institution? Par le soin même que prend George Sand de composer ses mauvais ménages d'époux admirables, vous voyez qu'elle va contre son effet, en le voulant mieux assurer; car, en des gens aussi parfaits, aussi bien doués, aussi beaux de visage et d'âme, on ne trouve pas place pour les fautes grossières, pour les non-sens, pour les imprudences absurdes qu'elle leur fait commettre; et comme on en conclut qu'il n'a tenu qu'à ces fautes invraisemblables et absurdes que le mariage ne fût parfait comme les gens, il en résulte une réhabilitation implicite du mariage.

Quant à cet amour auquel George Sand sacrifie le mariage, à qui fera-t-on croire que toute la destinée d'une femme soit d'avoir un amant, et qu'avant comme après le temps des amours, ce qui n'est qu'une jeune fille ne soit pas encore, et ce qui n'est plus qu'une mère ne soit plus rien? Qui est-ce qui, faisant sauter sa petite fille sur ses genoux, et voyant sourire la mère aux cris joyeux de l'enfant, pensera, sur la foi de George Sand, que son enfant est un bien qu'il nourrit pour *l'amant*, ce roi de ses livres, et sa femme un bien qu'il lui dérobe? Et si la petite fille ne doit pas être jolie, où classerez-vous cet être, qui n'aura pas même, passez-moi le mot, sa saison des amours? Rendez-nous donc le barathre de Sparte, afin d'y jeter toute femme qui ne serait pas assez belle pour enflammer un amant. Ces idées-là ont leur remède dans leurs conséquences.

Mais le plus sûr contre-poison (si poison il y a) des romans de George Sand, c'est le style, c'est la langue même qui a servi à développer et à mettre en action ces étranges paradoxes.

Dans l'époque où nous vivons, époque si décourageante à bien des égards, je suis bien plus frappé de la corruption intellectuelle que de la corruption morale. Les excès monstrueux du dix-huitième siècle, ceux du seizième, en Italie particulièrement, ces grands désordres qui embarrassent la pudeur des historiens, ne sont pas de notre temps. Soit progrès moral, soit meilleure constitution de la société, soit plutôt effet de cet encombrement qui force chacun à poursuivre sans distraction la tâche laborieuse de se pourvoir lui et les siens, il est incontestable que les mœurs de notre temps sont comparativement bonnes, que les amours scandaleuses et dépensières sont devenues plus difficiles, les grandes dissipations plus rares, et qu'en ce point on pèche beaucoup plus d'intention que d'effet. Au contraire, à aucun temps de notre histoire, la corruption intellectuelle n'a peut-être été plus grande, et la plupart des exemples un peu éclatants de corruption morale sont venus de travers d'esprit bien plus que de mauvais penchants. C'est cette corruption intellectuelle qui a fait tous ces suicides fastueux, avec accompagnement de poésie ou de prose testamentaire, et c'est à cause d'elle qu'il y a plus de fous que de débauchés dans notre époque. De là résulte qu'on y peut faire et qu'on y fait plus de mal avec des livres de forme mauvaise et de morale négative, qu'avec des livres dont la morale est mauvaise et dont la forme est admirable.

Au premier rang de ces livres, il faut mettre ceux de George Sand. Supposez qu'ils aient une vertu corruptrice, ce que je ne crois pas, au moins ils n'attaquent pas l'intelli-

gence, et s'ils peuvent, non pas gâter, mais tenter le cœur, ils laissent l'esprit et le jugement sains. Si donc on est troublé par un côté, on est raffermi et amélioré par l'autre. Quand vous lisez du J.-J. Rousseau, aux endroits les moins chastes de ses livres, la beauté du langage, l'élévation naturelle de la pensée, la manière dont le grand écrivain semble dominer son propre cynisme par l'éloquence de l'aveu qu'il en fait, toutes ces choses vous saisissent et vous élèvent, si bien que l'influence corruptrice des choses est neutralisée d'avance par l'effet des paroles, et que pour vous laisser aller aux lâches chatouillements des sens, il vous faudrait descendre non-seulement de votre hauteur naturelle, mais encore de celle où l'écrivain vous a élevé. J'en dirai autant de George Sand, dont je ne rapproche pas sans dessein le nom de celui de J.-J. Rousseau, son talent passionné et séducteur ayant plus d'une analogie avec celui de *la Nouvelle Héloïse*. Dans ce style si transparent, tout se voit, tout se sent, tout se distingue, tout saute aux yeux; les sophismes s'y livrent d'eux-mêmes au lecteur, si cela peut se dire, les paradoxes s'y détachent du fond et y apparaissent dans leur nudité; l'instrument et la main trahissent l'intention qui les mène; la logique fait ressortir les mensonges; et, du côté du lecteur, l'esprit et le bon sens détruisent ou rectifient spontanément les entraînements de l'imagination. J'oserais dire que c'est là l'effet certain des romans de George Sand sur quiconque n'est ni fou ni corrompu; et la gloire de ce gracieux écrivain, c'est qu'après les avoir lus, les partisans du mariage le sont un peu plus qu'auparavant, et n'en aiment pas moins un adversaire qui a déployé tant de talent pour faire éclater la faiblesse de sa cause.

Et d'ailleurs, dans le détail, que de choses vraies, sensées, profondes! George Sand défend des opinions fausses avec des

idées justes. Combien de morceaux admirables, où, soit caprice de femme, soit empire de la vérité sur une intelligence naturellement juste, soit peut-être retour de pitié généreuse pour ce pauvre mariage tant maltraité ailleurs, George Sand nous donne, à nous autres maris, des leçons d'équité et de délicatesse, ou bien nous montre les petitesses de notre despotisme, et par quelles misères d'amour-propre et de tyrannies maritales nous tentons; comme on dit, le diable, et amenons nos femmes au goût effronté du désordre par le besoin innocent de consolations! Ainsi, à chaque pas, auprès du mal est le remède; à côté de la blessure, les simples qui la guérissent. Si la phrase de la lance d'Achille n'était pas si usée, je l'appliquerais aux romans de Georges Sand. Le danger de ces romans est donc moindre qu'on ne le dit; et c'est parce que j'en ai le sentiment que, malgré mes scrupules sur le but de l'art, je serais disposé, métaphoriquement parlant, à mettre mon puritanisme aux pieds de l'auteur de *Jacques* et d'*Indiana*.

Enfin, dois-je le dire, comment ne serais-je pas un peu partial pour un écrivain qui donne si hautement raison aux idées que je défends? Je crois avec ferveur, et peut-être devrais-je moins le dire, qu'on peut tout exprimer dans la langue de nos deux grands siècles. Or voilà le défenseur d'idées inouïes, voilà la Corinne de l'amour libre, voilà George Sand qui dit les choses les plus étrangement nouvelles dans un français admirable. Voyez si ce talent-là a besoin de *reconstituer* la langue! Qui a lu Rousseau a la clef de George Sand. Il y a plus de véritable nouveauté dans ce style que dans aucun des écrivains, ciseleurs en bronze, et fondeurs en métaux, comme ils se qualifient, tant les *géants* que les nains de leur suite. C'est que ces trésors nouveaux sont pris au fonds commun; ils ont à la fois une originalité propre et

une parenté sensible avec la langue des devanciers. L'école des ciseleurs veut recommencer cette langue ; George Sand la rajeunit en lui restituant quelques beautés qui étaient en elle, et dont l'heure n'était pas arrivée. Tout n'est pas à admirer pourtant dans ce style : outre les négligences de la fécondité, quelque peu du langage éphémère de la mode gâte ces pages si fraîches et si éblouissantes, et, presque toujours, c'est aux endroits où la pensée est par trop folle que l'expression est choquante. Admirable langue que celle qu'il faut violer pour lui faire dire des billevesées !

On voudrait conquérir aux idées nobles, chastes, conservatrices, aux sentiments de devoir et d'abnégation, à la morale de la famille, un talent qui s'est mis au service de l'égoïsme des sens, et a fait dans un admirable langage la métaphysique de la matière. On voudrait lui rappeler le but de cet art, en nos temps de dissolution, qui n'est pas, ce semble, de proclamer la fatalité de l'amour physique comme la seule loi des êtres, ni de faire un peu plus de désordre et de poussière qu'il n'y en a déjà, mais d'élever et d'améliorer l'homme, de soutenir les vérités qui tombent, et de hâter la venue de celles qui se lèvent. On voudrait lui parler d'une gloire vertueuse où la voix des mères serait comptée, et qui se ferait au foyer de la famille ; on souhaiterait qu'une si belle plume s'employât à faire triompher quelque œuvre de régénération, et que cette langue si neuve et si naturelle pénétrât dans la société au-delà de cette couche d'oisivetés maladives ou d'imaginations affamées des choses quotidiennes qui ne disputent pas sur la qualité des écrits, pourvu qu'elles en changent souvent ! Mais quel homme peut dire aux autres ce qu'il faut faire, et quel homme sait même ce qu'il fait?

14 septembre.

Une espèce de fiacre, à quatre places, conduit par un cocher prussien, m'offre de me conduire à Aix-la-Chapelle. J'entre, moi quatrième, dans ce fiacre, avec un commis-voyageur anglais, qui n'est ni impertinent, ni gai sans raison, ni familier avec la servante de l'hôtel, ni haut parleur, ni incommode par tous ses membres et par toutes ses allures, comme un commis-voyageur français; avec un jeune Allemand qui ne sent point la pipe, et qui ne met point ses pieds sur les pieds de ses voisins; enfin, avec un simple ouvrier en teinture de Verviers, honnête, intelligent, poli, qui a mis, pour aller à Aix-la-Chapelle, sa redingote neuve de drap de Verviers, et qui me fait l'histoire de cette redingote qui est toute celle du commerce de Verviers; vrai choix de voyageurs, comme j'aurais pu les commander, quatre hommes de quatre nations, au fond d'un fiacre de Verviers, liés entre eux par la politesse et la langue française.

AIX-LA-CHAPELLE.

Même date.

De Verviers à Aix-la-Chapelle la route est charmante. On longe d'abord le cours du Vesdre, petite rivière bordée de manufactures de drap, dont les eaux poissonneuses font aller

les machines. C'est un préjugé dans le peuple de Verviers que les Prussiens, par jalousie pour leurs draps, détournent une partie des eaux de la petite rivière, qui sort d'une forêt limitrophe. Ce détournement n'a lieu d'ailleurs qu'en été, de concert avec le soleil, qui est de moitié dans la conspiration. L'hiver, le Vesdre déborde et entre quelquefois jusque dans les fabriques. Au sortir du vallon, on monte insensiblement à travers des pâturages enclos de haies, des forêts de bouleaux, des bruyères, et déjà des bouquets de sapins. Nous approchons de la frontière prussienne. A la douane, on vise nos passe-ports et on examine nos bagages avec discrétion. A quelque distance de là, nous entrons dans le premier village prussien. Un factionnaire, avec la casquette haute, monte la garde devant une guérite zébrée de noir et de blanc, droit, raide, tout d'une pièce, comme sa guérite. Le bruit de notre fiacre attire aux fenêtres et sur le seuil des maisons quelques jeunes filles endimanchées, blondes, les cheveux en bandeaux, des Marguerites de Faust, car qui peut mettre le pied en Allemagne sans penser à Marguerite? Ces jolis visages, embellis sans doute par le peu de beauté des dames wallones que nous venons de quitter, et par le souvenir poétique de Faust, nous apparaissent dans un moment où le soleil, dégagé de nuages, donne aux maisons blanches du village l'air de fête et l'habit paré que le saint jour du dimanche donne aux gens. Si c'est une illusion, y en a-t-il de plus gracieuses ni qui réjouissent plus l'imagination que la vue de jeunes filles, au moment où le ciel rit, dans un village prospère de l'Allemagne, regardant passer le voyageur, pour se se distraire du regret de quelque promenade manquée?

A une heure de là, nous contemplons du haut d'une montagne, au fond d'une large vallée, sous une voûte de nuages noirs amoncelés sur la ville, Aix-la-Chapelle, la vieille cité de

Charlemagne, centre d'un monde qui s'est soutenu un moment par un homme, la Rome du VIIIe siècle, parce qu'il y eut en ce temps-là un César. Sa cathédrale, pareille à un vaisseau dont la proue serait une coupole, ressemble, dans ce déluge de pluie, à l'arche qui déjà s'élève au-dessus des maisons noyées, portant dans son sein le germe des races futures.

Le fiacre nous descend à l'hôtel du *Grand Monarque*. Ce serait un palais, même à Paris. Une espèce de chasseur, sans sabre, nous reçoit casquette bas, et met à nos ordres des domestiques en pantalons collants et rayés, veste ronde, lesquels nous donnent le bras à la sortie de voiture, et font prendre nos effets par des laquais en livrée. Je me laisse faire. Le bon ton veut qu'on ne paraisse surpris ni contrarié d'être traité en ambassadeur qui descend de sa voiture, ou en commis-voyageur de première classe, mais qu'on ait l'air d'un homme accoutumé aux premiers hôtels, et qui même s'attendait à mieux. Voici pour l'apparence. En soi-même, on est plus modeste. Tout ce train me coûtera cher, se dit-on avec terreur. Je paierai les grâces du chasseur, ses talents de polyglotte, car il a une langue pour chaque voyageur; je paierai les pantalons collants des domestiques; je paierai cet escalier, large comme celui du Musée; je paierai ces arbustes qui ornent la cour d'entrée, je paierai tout cet empressement et toute cette politesse. Je dois déjà quelques thalers pour l'honneur d'être venu faire de la dépense ici. Notre compagnon de route, le teinturier de Verviers, plus modeste et plus digne que nous, était descendu de la voiture sans vouloir s'appuyer sur le bras des domestiques rayés, avait pris son sac, et était allé chercher une auberge plus conforme à l'état de sa bourse. On me conduit dans ma chambre. Je vois un ameublement des plus modestes : je me calme. Je regagnerai sur ma nuit, me dis-je, les thalers que

m'aura coûtés la réception de la porte cochère. Le souper est bien servi, mais médiocre; il me fait souvenir des tables belges, si bien fournies et d'un si raisonnable écot. Je me rassure encore. On connaît les gens ici, me dis-je; on sait qu'ils aiment mieux mal dîner dans l'hôtel qui a la vogue que de bien dîner dans une auberge modeste. Je me flatte que le bon marché d'un mauvais repas et d'un coucher médiocre compenseront la cherté des politesses de l'entrée. La carte du lendemain me désabuse. Je paie comme pour un bon dîner et pour un bon coucher; je paie en sus pour les politesses. C'est trop juste. Il faut faire payer trois fois la vanité.

La pluie avait cessé le soir. Les rues, séchées par le vent, s'étaient remplies de promeneurs. Des cabarets longs et étroits, en forme de réfectoires, retentissaient des chants des buveurs attablés sur deux rangs parallèles et servis par de joyeuses filles de comptoir leur versant la bière ou le vin. Comme je rôdais le long des maisons, regardant à travers les vitres pour chercher des mœurs, et trouvant la plus rare espèce de toutes, qui était un air de bonheur répandu sur tous les visages, à cause du dimanche sans doute, et jusqu'au lundi, j'entends auprès de moi quelques mots français balbutiés par deux jeunes gens qui sortaient d'un cabaret, légèrement pris de vin. Je m'arrête naturellement à ces mots de la langue natale, si harmonieux dans un pays étranger. Ils me remarquent et s'arrêtent aussi.

— Qu'avez-vous à nous regarder? me dit l'un d'eux; nous sommes d'honnêtes gens....

— Vous me le dites en français; comment ne vous croirais-je pas?

— Vous êtes Français?

— Dieu merci!

— Nous ne sommes pas Français, nous; mais nous connaissons la France et nous l'aimons.

Une conversation s'engage entre le plus jeune des deux amis et moi. Le plus âgé, plus maître de lui, et plus solide sur ses pieds, soutenait son compagnon, qui chancelait en parlant, et qui mettait toute la rue dans la confidence de notre rencontre.

— J'ai des parents riches, me dit-il. Connaissez-vous M. N.? — Il me cite un nom très-connu à Paris.

— Oui.

— Eh bien! c'est mon parent.

Je lui en parle avec détails; mais je vois bientôt que c'est un nom qu'il m'a donné en l'air, pour l'avoir lu dans les gazettes; qu'il veut passer pour plus qu'il n'est, et que sa vanité résiste à l'ivresse qui a détruit sa raison. Je le tire d'embarras en changeant de sujet. Il me prend par la main, et me dit :

— Vous viendrez avec nous.

— Je ne le puis; mes affaires m'appellent ailleurs.

— Il n'y a pas d'affaires le dimanche; vous viendrez avec nous. — Et il fait mine de m'emmener. Je me dégage, et je commence à prendre un ton sévère. Il me regarde d'un air attendri :

— Votre refus me blesse, me dit-il. — Il semblait qu'il eût voulu m'entraîner chez lui, pour m'y retenir jusqu'à ce que sa raison lui revînt et qu'il pût me montrer quel homme il était à jeun.

La conversation devenait embarrassante. Les passants s'attroupaient déjà autour de nous. Je fais quelques pas pour m'en aller. Il court après moi :

— Vous viendrez avec moi, répète-t-il.

Je le repousse doucement. A la lueur d'une boutique, je

voyais des larmes de honte rouler dans ses yeux. Il tâchait de remplacer, par cette sorte de dignité qu'on voit aux ivrognes, sa raison qu'il sentait atteinte. Son ami nous avait rejoints et l'avait pris par le bras.

— Si vous me refusez cette grâce, me dit-il avec force, je me tiendrai pour offensé dans mon honneur.

— Et moi, repris-je, il y a déjà longtemps que je le serais, si l'on pouvait être offensé par un homme qui n'a pas sa raison. — Et m'adressant à son compagnon : Monsieur, lui dis-je, ne pouvez-vous pas me protéger contre les avances de votre ami?

Il me fit de brèves excuses, et le prenant à bras le corps, il l'entraîna à quelques pas criant à tue-tête, comme Cassio dans *Othello* : Mon honneur! mon honneur! Je hâtai le pas et me dérobai à cette offre d'hospitalité tout à la fois si burlesque et si touchante. Ce jeune homme avait une figure ouverte et douce; il était bien mis, quoique avec la négligence allemande, parlait agréablement le français, et avec un son de voix charmant. Il s'était oublié à boire du vin du Rhin. Il me représenta les étudiants d'Hoffmann : un mélange d'honneur délicat et de grossièreté, de hauteur de cœur et de maladresse de manières.

J'avais été tout d'une course de la ville haute dans la ville basse, où est le théâtre et l'établissement de la fontaine à boire, deux monuments de construction récente, dont le second surtout, représentant un temple en forme de rotonde, est d'un bel effet. Les eaux de cette fontaine, prises à la source de l'Empereur, la principale et la plus sulfureuse d'Aix-la-Chapelle, sont conduites sous terre par des tuyaux qui traversent, dit-on, d'antiques maçonneries romaines, et viennent sortir en jets fumants au fond d'un double escalier à profondeur de cave, où des rhumatisants de tous pays vont

les boire à plein verre. Devant cette rotonde est une place nouvellement plantée d'arbres. C'est là que, pensant encore à mon étrange rencontre dans les rues de la ville haute, je suivis quelque temps, sans propos délibéré, un jeune couple prussien d'amants, à ce que je pus voir, ou d'époux dans la lune de miel, qui se parlaient à demi-voix, avec beaucoup de tendresse. Les faibles lumières des maisons voisines, qui venaient mourir sur eux, me laissaient à peine voir l'allure gracieuse et fuyante de la jeune femme, emblème de la vie, dans ces courtes heures d'amour et de possession chaste, où l'on touche à peine la terre, et où l'on glisse comme des ombres à travers les hommes. Ils étaient si absorbés dans leurs douces causeries, interrompues par de longs regards, qu'ils n'entendaient pas mon pas lourd retentir derrière eux. J'écoutais avec d'autant moins de scrupule, que, ne sachant pas l'allemand, je ne comprenais rien à leurs paroles, et ne pouvais pas les trahir. Mais on eût deviné tout leur entretien à ces seuls mots qu'ils répétaient à chaque instant, qu'ils échangeaient l'un contre l'autre, ou qu'ils employaient ensemble tour à tour, *du, isch, toi, moi,* deux mots qui, à ces heures privilégiées, n'en forment qu'un. J'entendais aussi, mais moins souvent, le mot du consentement, *ia, oui,* si doux et si flatteur dans la bouche de la jeune Allemande, symbole de la destinée des femmes, qui est de consentir. C'était la première fois que ce *ia* flattait mon oreille encore étourdie de celui que j'avais entendu tant de fois, étant enfant, beuglé par les Allemands des deux invasions, dont la bouche s'ouvrait, pour le laisser passer, jusqu'aux oreilles. Mais le malheur voulut que je misse mon pied dans une flaque d'eau que le vent n'avait pas séchée; ils m'entendirent, et, sans même se retourner pour voir qui les suivait, ils s'avertirent par un serrement de bras, et, hâtant le pas,

ils disparurent entre les arbres. Je m'arrêtai pensif, et leur souhaitai intérieurement l'innocence qui conserve l'amour, et l'ordre qui le sanctifie, ces deux coffrets de cèdre où ce qui est de l'homme est préservé des vers.

Il reste une suave odeur sur le passage d'une femme aimée : c'est celle que Milton fait sortir du sein des fleurs qui tapissent le berceau du monde.

V.

AIX-LA-CHAPELLE.

SOUVENIRS DE CHARLEMAGNE. — LA LANTERNE DE CHLORIS.

L'entrée d'Aix-la-Chapelle, du côté de la Belgique, offre l'aspect d'une ville fortifiée dont les glacis sont des jardins anglais. La plupart des fossés de la vieille ville de Charlemagne ont été comblés; des bosquets de lilas, sortant du milieu des plates-bandes, des arbres ombrageant des bancs peints en vert et dont les dossiers représentent des serpents enlacés, des allées larges et sinueuses, bordées d'arbrisseaux nains, couvrent l'emplacement des antiques remparts contre lesquels se sont rués les Normands du neuvième siècle et les ar-

mées du moyen âge. La porte de Marschier ou de Borcette, par laquelle on entre dans la ville, est un reste de la cité de Charlemagne. Du côté de la campagne, cette porte s'arrondit en plein cintre romain; du côté de la ville, elle a la forme ogivale; ce sont deux portes, de deux époques différentes, adossées l'une contre l'autre, et couvertes d'un toit d'ardoise, qui est la part toute pacifique des temps modernes dans ce monument de plusieurs âges. Une archéologie sévère ne trouverait peut-être pas, dans ce qui est censé appartenir à Charlemagne, le dessin exact de l'architecture carlovingienne; mais on ne peut douter que parmi toutes ces pierres il n'y en ait qui ont été équarries par les maçons de l'empereur, et qui regardent depuis mille ans les arrivants du pays de Liége, soldats, pèlerins, marchands, juifs, gens d'église, voyageant en tout équipage, et pour les mêmes besoins qu'aujourd'hui.

Au reste, sauf l'intérieur de la cathédrale, le peu qui reste de Charlemagne, dans cette ville qui fut pendant trente ans sa demeure favorite, a été, comme cette porte, altéré, refait, recousu à des constructions ultérieures. La tour de Granus, à l'extrémité orientale de l'Hôtel-de-Ville, offre dans sa maçonnerie des ressemblances avec la maçonnerie de la cathédrale, et paraît avoir été fondée par la même main. Elle aurait servi, dit-on, de tour du guet et de prison. La base est un carré de trente-trois pieds, et les escaliers taillés dans l'intérieur des murs tournent autour d'étages voûtés et superposés les uns sur les autres avec une hardiesse qui étonne. Au sommet de la tour, quatre balcons ronds et saillants, en forme de tourelles, débordent aux quatre angles. La trace d'une arcade qui se dessine sur le mur témoignerait à la fois de l'origine carlovingienne et des altérations du monument. On rattache cette tour à l'ensemble des constructions qui formait le palais de Charlemagne. On a tâché de restaurer en

idée ce palais avec quelques pans de murs, quelques débris de galeries et d'arcades, quelques restes de voûtes, dont le tracé présenterait un carré irrégulier embrassant la place actuelle du marché et tout l'espace qui est entre l'Hôtel-de-Ville, la cathédrale et les bains. Autour du palais, et enfermés dans une enceinte commune, auraient été les habitations des gens d'église, des doctes, des clercs, qui composaient la cour de l'empereur. L'Aix-la-Chapelle de Charlemagne n'était qu'un palais avec ses dépendances; tout ce qui se trouvait en dehors était faubourg.

La plus belle trace de ce grand homme, c'est la cathédrale bâtie par lui en l'honneur de la sainte Vierge, qu'il décora d'or et d'argent, qu'il ferma de portes et de grilles d'airain, et dont il fit venir les marbres de Rome et de Ravenne. Éginhard avait été chargé de l'inspection des travaux. La plupart des pierres venaient de Verdun, dont Charlemagne avait abattu les murailles. L'église fut consacrée par le pape Léon III, en 804. Il devait assister à cette consécration autant d'évêques qu'il y a de jours dans l'année. Trois cent soixante-trois seulement purent être présents; mais le nombre sacré, dit la légende, fut complété par deux évêques morts qui sortirent de leurs tombeaux, et qui, après avoir assisté à la cérémonie, disparurent.

Ce qui reste de toute cette magnificence, c'est la partie de l'église qui conserve le nom de *Chapelle de Charlemagne*, et qui est comme le noyau de tout l'édifice. La forme de cette chapelle est un octogone de huit piliers énormes taillés à cinq pans, qui supportent deux étages à plein cintre, formés de huit arcades, avec huit plafonds correspondants aux huit arcades, et peints à fresque. La coupole est éclairée par huit fenêtres, et fermée par une voûte que des arêtes coupent en huit pans. La beauté de cet édifice, c'était, à l'ouverture de

chacune des grandes arcades du second étage, deux colonnes qui la partageaient en trois, et qui, au moyen d'une corniche encore visible aux piliers principaux, supportaient trois petites arcades au-dessus desquelles courait horizontalement une élégante corniche. Cette première décoration montait à peu près jusqu'aux deux tiers de l'ouverture. Ce qui restait d'espace vide était coupé par deux autres colonnes posées sur la corniche horizontale, ayant les mêmes axes que les premières, et terminées par un chapiteau de forme diverse par lequel elles rejoignaient le plafond de l'arcade principale. On ne pouvait rien imaginer de plus gracieux que ces trois petits pleins cintres découpés dans le grand, et ces quatre colonnes dont les deux supérieures semblaient émerger des inférieures. La grandeur des ouvertures était dissimulée par cette disposition qui ne leur ôtait rien de leur hardiesse, et ce qui eût été désagréable à l'œil pour des arcades en plein air, qui se seraient découpées sur le ciel, était du plus bel effet pour des arcades bouchées par un côté, et se découpant sur un mur. L'édifice portait l'empreinte de deux grands arts : à sa base, de l'art simple et massif de la Rome consulaire ; à sa partie supérieure, de l'art délicat de la Rome des Antonins.

Les guerres de la révolution amenèrent nos soldats dans le parvis de la cathédrale de Charlemagne. Les colonnes furent arrachées et transportées à Paris. Les chances de la guerre les ont depuis rendues en grande partie à la ville d'Aix-la-Chapelle, qui les laisse couchées le long de quelque mur, faute d'argent pour les remettre à leur ancienne place. En fait de morceaux d'architecture, les restitutions de la paix sont presque aussi absurdes que les pillages de la guerre. Mais s'il est vrai que ces colonnes soient celles que l'impératrice Hélène avait fait venir d'Italie pour décorer une église de Cologne, et que Charlemagne acheta au clergé de cette

église, quelle ville possède de plus précieux restes que ces marbres de quinze siècles, tirés pour la première fois des carrières de Ravenne par la mère de Constantin, et, à mille ans de distance, remués par Charlemagne et par la république française?

Au milieu de la chapelle de Charlemagne est une grande pierre, sur laquelle est gravé son nom. On pense que cette pierre marque la place où ce grand homme fut enterré. Le premier qui voulut voir ses illustres restes fut Otton III, empereur d'Allemagne. Personne ne pouvait dire où était le tombeau, depuis que les Normands avaient dévasté l'église et brisé le monument élevé à son fondateur. Otton fit faire des fouilles, et on trouva dans un caveau le cadavre parfaitement intact, assis, comme le lendemain des funérailles, dans une chaise, formée de quatre tables de marbre blanc non polies, que recouvraient des plaques d'or. Charlemagne portait le sceptre et le manteau impérial. Un livre d'évangiles en or était ouvert sur ses genoux; un morceau de la vraie croix était incrusté dans sa couronne; une pannetière d'or de pèlerin pendait de sa ceinture. Otton enleva les insignes de l'empire, la couronne, le sceptre, le globe impérial, la tunique, pour les faire servir au couronnement des empereurs. Il donna le livre d'évangiles, le glaive et le collier à l'église d'Aix-la-Chapelle; il garda pour lui la couronne, le globe d'or et la pannetière, et les porta depuis dans toutes ses expéditions. Surpris par la mort en Italie, il les donna à l'archevêque de Cologne, Héribert, lequel ne put pas les défendre contre Henri, duc de Bavière, qui s'en empara de force, et les déposa dans sa ville de Nuremberg.

Frédéric Ier, dit Barberousse, de la maison des Hohenstaufen, fut pris de la même curiosité que son prédécesseur Otton III. Lui aussi voulut voir les restes de Charlemagne.

Il convoqua, en 1165, à Aix-la-Chapelle, une diète où il vint tant de ducs, de princes, d'évêques et d'autres seigneurs, que la ville se trouva trop petite pour loger tous ces hôtes. C'était la fête de Noël. Frédéric célébra cette fête avec de grandes cérémonies dans l'église de Charlemagne. Puis il fit ouvrir le tombeau ; l'archevêque de Cologne et l'évêque de Liége reçurent le corps, qui fut placé dans une châsse et exposé à la vénération publique. La chaise de marbre fut déposée dans une galerie supérieure, pour servir aux couronnements. On coucha le corps dans un sarcophage antique de marbre blanc, orné de bas-reliefs. La chaise et le sarcophage subsistent encore ; mais le corps a disparu dans ces pieux pillages ; il en reste des os ou fragments d'os, dont on peut suspecter l'authenticité, même sans être de ceux qui poussent la peur d'être trompés jusqu'à ne croire à rien.

Le sarcophage est enfermé dans une armoire particulière. Les bas-reliefs représentent l'enlèvement de Proserpine. Le mouvement des chevaux du roi des enfers est d'une grande beauté. On varie sur la destination primitive de ce précieux reste, et sur l'emploi qu'il reçut, en passant de l'Italie dans le monde barbare. Plusieurs disent que le prétendu sarcophage n'a été qu'une baignoire ; ceux-ci le font venir de la Grèce, ceux-là de l'Italie. On veut qu'il ait servi de socle au fauteuil de Charlemagne, dans le caveau funèbre, avant de servir de cercueil à l'illustre mort. Dans le doute, il reste à ce marbre son antiquité ; et c'est par là que toutes les reliques intéressent, et qu'elles ont raison contre les incrédules.

On est d'accord sur la chaise, qui est la plus curieuse de toutes les reliques profanes d'Aix-la-Chapelle. C'est dans cette chaise que fut assis, pendant trois cent cinquante ans, le corps de Charlemagne ; c'est là que furent couronnés plus de trente empereurs ou princes, lesquels y sont venus chercher des

inspirations de grandeur, et n'y ont trouvé, le plus souvent, que des fumées d'ambition stérile. Cette chaise est dans une sorte de niche en planches mal jointes, fermée par une porte à deux battants, et qui pose sur un massif de pierre élevé de cinq marches. Le roi de Prusse, auquel le doyen de la cathédrale avait demandé dans ces derniers temps une enveloppe plus digne du monument, a répondu, me disait-on, que ce n'est pas le dehors qui doit attirer les regards, mais le dedans.

La chaise est d'une grande simplicité. Ce sont quatre feuilles d'un beau marbre de Carrare, l'une servant de dossière, deux autres d'accoudoirs, la quatrième fermant la chaise par en bas. Elle pose sur des traverses en pierres supportées à chaque bout par deux massifs de maçonnerie grossière, lesquels forment un espace vide d'environ trois pieds de haut et deux et demi de large. C'est dans cet espace vide, où l'on ne peut entrer qu'en se courbant à moitié, que viennent s'accroupir dévotement les gens de la campagne qui souffrent de rhumatismes aigus. Cette posture redoublant leurs souffrances, quand ils se relèvent, ils se croient soulagés, et, la foi aidant, guéris. Où est le Saint-aux-Reins? demandent-ils naïvement, prenant cette chaise fermée pour une niche de saint. On les entretient dans cette erreur, parce que c'est le profit particulier du sacristain, qui nous faisait des railleries sur ces pauvres gens dont il prend l'argent.

Le droit du couronnement était le privilége principal d'Aix-la-Chapelle. Les empereurs Carlovingiens et saxons, ceux de la branche de Franconie, ceux des maisons de Souabe et de Habsbourg, s'y firent couronner successivement, et plusieurs portèrent, dans leurs guerres, les insignes impériaux, qui ne les empêchaient pas toujours d'être battus. Vers le milieu du seizième siècle, Aix-la-Chapelle perdit son droit. Charles-Quint et Ferdinand I^er^ sont les deux derniers empe-

reurs qui y ont été couronnés. L'éloignement de la ville, la jalousie des autres cités de l'Allemagne, qui réclamaient cet honneur pour en avoir les profits, les dangers de la guerre, le manque d'argent, l'affaiblissement des traditions religieuses, enlevèrent à Aix-la-Chapelle un privilége que l'empereur Charles IV, dans la bulle d'or, lui avait maintenu et attribué à tout jamais par une loi expresse. Les empereurs confirmaient son privilége, mais se faisaient couronner ailleurs. On finit par stipuler des dédommagements réguliers, que la ville accepta. On lui donnait, à chaque couronnement, 3,500 florins d'or, pour le cheval d'où l'empereur devait descendre à la porte de la ville, et qui revenait au porte-clefs; pour celui qu'il devait monter depuis la porte d'entrée jusqu'à Notre-Dame, et sur lequel le prévôt avait des prétentions; pour les draps, velours et brocarts dont on couvrait les siéges et le pavé de la cathédrale; pour la première poignée de jetons de couronnement que l'essayeur des monnaies avait droit de prélever sur toutes celles qu'on devait jeter au peuple; enfin pour les habits que portait l'empereur avant de revêtir les ornements impériaux, et qui revenaient au chapitre, et pour trois voitures du meilleur vin, dont deux étaient dues au même chapitre, et l'autre à Saint-Adalbert. Avec l'empire d'Allemagne ont disparu le droit du couronnement et les compensations qui dédommageaient le porte-clefs, le prévôt, l'essayeur des monnaies, le chapitre de la cathédrale et le clergé de Saint-Adalbert, d'avoir perdu ce droit.

Avant de quitter la chapelle de Charlemagne, il faut admirer ce singulier lustre, en forme de couronne, qui descend du milieu de la coupole, au-dessus de la pierre du tombeau. C'est un présent de Frédéric Barberousse et un chef-d'œuvre de l'art du lampiste, au douzième siècle. La forme, quoique grossière, ne manque pas d'une certaine grâce, ni surtout de

convenance. On y compte seize tourelles et quarante-huit bougeoirs en cuivre doré. La chaîne à laquelle il est suspendu serait un chef-d'œuvre de serrurerie dans tous les temps; elle a été calculée pour la perspective, et paraît de grosseur égale dans toute sa longueur. Des vers latins témoignent que ce lustre fut offert par l'empereur, en l'honneur de la Vierge.

Si le nom de Charlemagne ne remplissait pas cette partie de la cathédrale, et si les siècles n'étaient pas la plus grande beauté des monuments, on préférerait à l'église le chœur, moins vieux de cinq cent cinquante ans, mais d'un art bien supérieur. Il faut faire honneur de cette construction à Chorus ou Choris, bourguemestre d'Aix-la-Chapelle, en 1353. Quant au nom de l'architecte, il est resté inconnu. On sait quelquefois qui commandait ces grands travaux; on ne sait jamais qui les exécutait : l'architecte ne mettait pas son nom au bas de son ouvrage, et ne pensait pas à se perpétuer parmi les hommes : il lui suffisait que Dieu le connût. Ce chœur est un chef-d'œuvre de hardiesse et d'élégance. Le nom de *lanterne*, qu'on lui donne dans le pays, le décrit parfaitement. C'est en effet une lanterne oblongue, de plus de cent cinquante pieds de haut, percée de onze fenêtres qui partent du dôme et descendent jusqu'à hauteur d'homme. Les piliers qui les séparent et qui forment les côtés du dôme semblent là pour attacher les fenêtres, comme sont, dans une lanterne à jour, les quatre filets de métal qui joignent, à chaque coin, les quatre verres.

Ne pouvant pas porter son sanctuaire dans le ciel, Choris et l'homme divin qui exécutait sa pensée voulurent l'y faire entrer tout entier par ses vastes fenêtres. La lampe de la lanterne mystérieuse est une sorte de soleil en bois doré, suspendu à la voûte, et dont chaque face représente une image

de la Vierge et de l'enfant Jésus, sculptés au milieu des nuages; le tout en bois doré, et, dit-on, d'un seul morceau.

Les révolutions et la guerre avaient respecté ce chœur, dont la noble et majestueuse nudité n'avait rien qui tentât les pillards et les iconoclastes; mais la cupidité des gens d'église l'a profané. Dans l'ouvrage primitif de Choris, les fenêtres descendaient jusqu'aux boiseries des stalles, et la base extérieure de la lanterne ne devait recevoir aucune construction parasite qui bouchât le passage de la lumière. Les chanoines, pour le misérable revenu de quelques échoppes qui y sont adossées, ont permis qu'on rognât les fenêtres, et qu'on y mît des moellons jusqu'à la hauteur de douze pieds. Or, douze pieds de moins à ces embrasures, qui devaient venir jusqu'à terre et permettre aux passants de voir du dehors les cérémonies du sanctuaire, c'est une mutilation qui a gâté ce bel ouvrage. L'édifice a perdu sa principale convenance, qui était le peu de hauteur de sa base et cette apparence de fragilité que lui donnait sa ressemblance avec une lanterne. Je ne me connais pas en droit canon; mais s'il y a une simonie caractérisée, ce doit être l'acte de ces chanoines vendant, comme un terrain vague, les murs de l'église, et prenant sur le jour du sanctuaire pour loger des marchands qui font arriver jusqu'au tabernacle ces misérables bruits de la vie vulgaire, qui, dans la pensée de Choris, devaient mourir contre les vitraux du chœur. Ces hommes ont fait de Dieu un principal locataire qui sous-loue une partie de sa maison pour en donner les obscurs profits à ses serviteurs indignes. Je ne sais qui pourrait se contenir en voyant dans l'intérieur les traces récentes de ces ignobles maçonneries et le peu de soin qu'on a mis à les déguiser, apparemment pour ne pas dépenser pour l'église ce qu'on tient de l'église. Serait-ce donc pour avoir, à dîner, quelques verres de plus de vin du Rhin? Au reste,

qu'importe aux chanoines qu'on se plaigne de leurs mutilations? Ne faut-il pas leur payer un droit d'entrée pour s'en indigner?

L'autel, d'une belle forme et peu orné, est surmonté d'une statue de la Vierge, à laquelle on donne mille ans. La légende raconte que cette statue fut retirée intacte des débris d'un incendie qui consuma la ville. Deux couronnes d'or, richement travaillées et enrichies de pierreries, brillent sur la tête de la mère et de l'enfant Jésus. Les robes, brochées d'or, sont l'ouvrage des archiduchesses, filles de l'empereur Joseph Ier. Le tombeau d'Otton III, dévalisé par nos soldats, en 1794, et rétabli depuis, est au pied de l'autel. Cet Otton fit beaucoup pour la cathédrale; il affectait d'aimer Aix-la-Chapelle, comme avait fait Charlemagne, et il rêva, lui aussi, d'en faire une seconde Rome. Le poison qu'il but dans les bras de la veuve de Crescentius, décapité par ses ordres, mit fin à cette brillante imitation de Charlemagne.

A l'entrée du chœur, à droite, au-dessus de la porte qui conduit à la sacristie et au dépôt des reliques, est une chaire revêtue de larmes d'argent doré, avec des incrustations d'ivoire et de pierres précieuses, d'un travail exquis. La forme en est circulaire et d'une proportion charmante. Un énorme onyx, fixé au centre, attire les yeux par sa grosseur et la diversité de ses nuances. L'ivoire, divisé en petits compartiments, représente des bas-reliefs enchâssés dans des chatons de cristal, et qu'on dit grecs ou au moins romains; ils le sont certainement par les sujets, et sont dignes de l'être par l'exécution. Cette chaire est le don d'un empereur. Les jours ordinaires, on la revêt d'une chemise en bois, qu'on ne découvre que pour les étrangers; dans les solennités, on la laisse voir au peuple, et on y chante l'Évangile.

LES RELIQUES D'AIX-LA-CHAPELLE.

Le dépôt des reliques est au-dessous de cette chaire, dans une chambre qui conduit à la sacristie. On est reçu par deux personnages spécialement chargés de les montrer aux étrangers qui peuvent ou qui veulent faire la dépense de ce spectacle. De ces deux personnages, l'un appartient à l'ordre des laïcs, et l'autre à l'église. Le premier est sans doute là pour surveiller l'état matériel des reliques, tempérer la curiosité des étrangers qui voudraient y toucher, et donner des renseignements tout profanes sur la valeur des ornements et des matières d'or et d'argent qui les décorent; l'autre, à ce que je suppose, a pour emploi de comprimer les propos trop libres des sceptiques, et d'aider la foi des personnes disposées à croire. C'est un clerc tonsuré, de mine honnête, sauf les habitudes de l'état, qui l'obligent à être sérieux de bouche quand il ne l'est pas d'esprit. Le laïc nous nommait les objets sacrés, sans accompagnement de paroles liturgiques; il disait: « Voici un morceau de la vraie croix; voici le suaire de Jésus-Christ. » Le clerc tonsuré disait: « Ceci est un morceau de la sainte croix, cela est le suaire qui enveloppa le corps de notre Sauveur. » Il y avait deux hommes dans ce clerc: l'ecclésiastique qui n'omettait rien de la formule, et l'homme dont l'œil souriait à notre surprise et à nos hochements d'incrédulité, pendant que sa bouche commentait avec onction le point d'histoire sacrée auquel se rattachait chaque objet. Le haut de sa tête riait; le bas était prêt à prêcher.

La chambre des reliques est entourée d'armoires qui sont ouvertes successivement et par ordre. Une table est au milieu, sur laquelle on apporte tous les objets qui peuvent être déplacés à la main. On nous fit asseoir sur des chaises, autour de cette table, en face de l'armoire principale qui contient les grandes reliques et les plus précieuses d'entre les petites. L'ouverture seule de cette armoire, qui couvre tout un mur de la chambre, est déjà un spectacle éblouissant. Les portes à l'intérieur sont ornées de peintures d'Albert Durer, représentant des apôtres et des saints, petites figures exécutées avec finesse et sentiment, où le dessin n'est pas sacrifié à la couleur, les figures sont sans doute de l'époque où Albert Durer disait à Mélancthon : « J'ai beaucoup aimé dans ma jeunesse la peinture fleurie et à effet, et je me suis grandement admiré dans celles de mes œuvres les plus chargées de couleur; mais depuis que je vieillis, je me suis mis à étudier la nature, et j'ai compris que la simplicité est le plus haut degré de l'art. »

Dans l'intérieur de l'armoire, c'est l'or et l'argent sous mille formes; des châsses, des soleils, des calices, des reliquaires, figurant des tombeaux, des coupoles, des aiguilles de cathédrales dont chaque pointe est une pierre précieuse; ce sont des couronnes d'or, présents de personnes royales; des statuettes en argent doré, les plus rares merveilles de l'orfèvrerie du moyen âge et des temps intermédiaires.

Une châsse d'argent doré, longue de cinq pieds environ et haute de trois, en forme de toit ou vaisseau de cathédrale, occupe tout un rayon de l'armoire sacrée. Tout autour sont les figures des douze apôtres, en relief, agenouillés dans douze niches, occupant les deux grands côtés de la châsse. On n'en voit que six, le monument ne pouvant être regardé que de face. Au milieu, dans une niche plus élevée et qui

règne dans toute la hauteur, la Vierge est assise, ayant l'enfant Jésus dans les bras; aux deux petits côtés, des bas-reliefs représentant les principaux mystères de la vie du Christ. L'angle que forme le vaisseau à son sommet est surmonté d'une galerie découpée en trèfle et à jour, sur laquelle brillent cinq chatons de forme ronde enchâssant des pierreries.

C'est dans cette châsse que sont renfermées les grandes reliques, dont l'ostension n'a lieu que tous les sept ans. La fête dure depuis le 10 juillet jusqu'au 24. Pendant ces quatorze jours, la chapelle de Charlemagne se remplit d'une foule de curieux, venus là de tous les points de l'Europe, et qui contemplent dans les dispositions les plus diverses, mais avec une curiosité égale, ces précieux monuments de la foi catholique. L'ostension se fait par le clergé de la cathédrale, du haut de l'église tendue en baldaquin, et dont le balcon est recouvert de riches tapisseries. Pendant que l'un des prêtres étale l'objet sacré, deux autres placés à ses côtés les montrent avec une baguette, et en donnent l'histoire et l'explication à la foule entassée dans l'église. Il n'est pas rare que parmi les spectateurs quelques-uns versent des larmes. A plusieurs le cœur manque, par la force de la religion rendue perceptible aux sens; ceux qui doutent sont émus par cette antiquité des témoignages, qui est, à elle seule, une authenticité; personne n'est indifférent. Toutefois Aix-la-Chapelle ne voit plus cette affluence du quinzième siècle, qui forçait le bourgmestre de faire fermer les portes jusqu'à ce que les premiers venus eussent fait place aux nouveaux arrivants, et qui laissait dans le trésor particulier de l'église 80,000 florins d'or offerts à la Vierge, laquelle les abandonnait à ses collecteurs. Les pèlerins ne sont plus obligés de camper hors des murs en attendant leur tour. Les auberges de la ville suffisent

à l'empressement des curieux ; aussi le clergé d'Aix fait-il des circulaires où il regrette les pèlerinages du temps passé, et où il rappelle les miracles opérés par la vertu des grandes reliques.

Ces reliques sont : — La robe blanche qu'avait la sainte Vierge lorsqu'elle mit au monde l'enfant Jésus ; cette robe est de coton, et longue de cinq pieds et demi, ce qui fait penser que la sainte Vierge a dû être de haute taille. On la montre toute dépliée, et sa ressemblance avec une chemise lui en a fait donner le nom dans le peuple. — Les langes dont saint Luc a dit au chapitre IV : « Vous trouverez cet enfant enveloppé dans les langes et couché dans une crèche. » On les dit d'un drap jaune, grossier comme du feutre. On les montre pliés. — Le drap dans lequel a été reçu le corps de saint Jean-Baptiste après sa décollation. Ce drap, d'un lin assez fin, est tout couvert de sang. — Le linge dont Jésus-Christ fut ceint sur la croix. Il est pareillement taché de sang, et très-grossier, quoique de lin. C'est avec cette relique, la plus précieuse de toutes, qu'on donne la bénédiction chaque jour, à la fin de l'ostension.

On renouvelle tous les sept ans les enveloppes de soie où sont conservées ces quatre reliques. Les étoffes remplacées sont coupées en petits morceaux et distribuées en présents qui en appellent d'autres.

Les petites reliques sont ainsi appelées, non parce qu'elles sont de moindre valeur, dit le livret de la cathédrale, mais parce qu'étant moins volumineuses que les quatre premières, elles ne peuvent pas être l'objet d'une ostension solennelle du haut de la galerie. Ce sont ces reliques qu'on montre aux étrangers, et que j'ai pu voir à loisir. Elles sont nombreuses, et ma mémoire n'a retenu que les principales. Deux reliquaires d'argent doré, d'un travail admirable, représentant

une église gothique, haute de trois à quatre pieds, et longue de deux à trois, contiennent : le premier et le plus grand, la pointe d'un des clous dont Jésus-Christ a été percé sur la croix ; le morceau de la croix à laquelle ce clou était attaché, une dent de sainte Catherine, le grand os d'un bras de Charlemagne depuis le coude jusqu'à l'épaule ; — le second : un morceau du roseau que les Juifs mirent dans la main de Jésus-Christ, quand ils le saluèrent ironiquement roi des Juifs, et un lambeau du suaire dont son visage fut couvert dans le tombeau ; des cheveux de saint Jean-Baptiste ; une côte de saint Étienne, premier martyr.

Je ne puis pas affirmer que j'aie bien vu tous ces objets sacrés, que mon œil ait tourné tout autour, et que la foi aux choses antiques ait toujours réussi à dissiper l'incertitude du témoignage de mes sens. L'éclat de ces châsses, l'élégance de ces tours gothiques d'où s'élancent mille aiguilles d'or, la splendeur des enchâssements, l'altération des couleurs et des formes propres à chaque objet, tout cela ne me permettait pas d'en avoir une perception nette, et les accessoires me dérobaient souvent le principal. Je regardais alors le clerc tonsuré, dont l'œil souriant me disait : Il n'y a que la foi qui sauve ; et dont la bouche officielle était prête à anathématiser mon doute.

Je ne dirai pas non plus que j'aie bien et parfaitement vu, dans la jolie cassette d'or, qui figure la présentation au temple, le morceau du bras de saint Siméon qui y est renfermé, et l'huile miraculeusement découlée des os de sainte Catherine qu'on y conserve dans une fiole d'agate. Mais j'ai admiré ce bouquet à tige d'or et aux fleurs de pierreries, qui sort de la fiole, comme un bouquet immortel nourri par l'huile miraculeuse. Deux petites statues, où la matière surpasse le travail, représentent Siméon élevant dans ses bras l'enfant

Jésus, et Marie offrant deux colombes qui s'échappent de ses mains.

J'ai pareillement des doutes sur la grandeur de ces parcelles du corps de Charlemagne, conservées dans trois châsses. La seconde châsse, qui contient l'os du bras, depuis la main jusqu'au coude, est un don de Louis XI, lequel fit enchâsser ce précieux reste, en 1481, dans un reliquaire de trois pieds de hauteur, figurant un bras avec la main, entouré d'une manche collante. Au milieu de ce bras est un trou carré de quelques pouces, par où l'on voit, à travers un morceau de vitre, une portion de l'os. Allongez par la foi cet os de toute la longueur du reliquaire, terminez-le par cette main de géant, et joignez-y l'autre partie qui est renfermée dans la châsse en forme d'église gothique, et qui va du coude à l'épaule, vous aurez un bras d'un peu plus de cinq pieds. Si vous témoignez quelque étonnement, le laïc et le clerc veulent bien retrancher un pied, mais ne vous tiennent pas quitte à moins de quatre. Je n'ignore pas qu'Éginhard donne à Charlemagne « un corps large et robuste, et une taille élevée, mais, ajoute-t-il, qui n'excède pas de justes proportions [1]. » Un bras de trois pieds seulement demanderait un homme d'au moins sept pieds : quel géant faudrait-il donc pour un bras de quatre pieds? La sacristie d'Aix-la-Chapelle en est restée, en fait de critique historique, au témoignage des grandes chroniques de Saint-Denis, lesquelles font pourfendre à Charlemagne un chevalier d'un coup d'épée, et disent qu'il portait un homme armé, debout sur sa main. Si le docteur Antommarchi n'avait pas pris l'empreinte du crâne de Napoléon, les sacristains futurs n'eussent pas manqué de proportionner

[1] Corpore fuit amplo atque robusto, staturâ eminenti, quæ tamen justum non excederet... Eginh. in Karl., M. c. 22.

la tête de l'homme à son histoire, et de faire de celui qui régna de Rome à Moscou, un homme beaucoup plus grand qu'un grenadier de Frédéric II ou qu'un Patagon.

Je serais plus disposé à croire que le cor de chasse en ivoire, dit de Charlemagne, a réellement appartenu à ce prince, car il doit suffire du souffle d'un homme fort, pour en faire sortir les sons qui retentirent, il y a mille ans, dans les forêts d'Aix-la-Chapelle. Ce cor est une dent d'éléphant, qui sait? peut-être de l'éléphant dont Haaroun-al-Reschid fit présent à Charlemagne : il est suspendu à un ceinturon de velours cramoisi, sur lequel on lit les mots *dein ein*, gravés en argent doré. On est libre de suspecter ce velours d'avoir été renouvelé. Le cor a deux pieds de long; il est épais et très-lourd. J'ai demandé la permission de souffler dedans. Toutes mes forces d'aspiration et d'expiration réunies ont produit un faible gémissement, comme si l'instrument se fût plaint d'avoir perdu le grand homme qui lui *donnait* l'âme.

Parmi les autres reliquaires, j'ai remarqué une image en relief de saint Pierre, tenant d'une main la clef d'or, et de l'autre un anneau brisé de la chaîne dont il fut garrotté dans les prisons de Rome; — un soleil soutenu par deux anges, et formé d'une croix autour de laquelle règne une bande circulaire d'argent doré, avec des incrustations d'émaux, et de petits compartiments vitrés où l'on voit un morceau de l'éponge qui servit à abreuver Jésus sur la croix, une épine de la couronne, des os de saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, les dents de saint Thomas et de saint Barthélemy; — une croix d'or dans laquelle est enchâssée une parcelle considérable de la vraie croix; — deux reliquaires, en forme de saint sacrement, dont l'un contient la ceinture de cuir de Jésus, cachetée aux deux bouts et scellée du sceau de Con-

stantin, et dont l'autre montre la ceinture de lin de la Vierge ; — enfin une statuette de la Vierge en argent doré, dont le creux renferme plusieurs reliques, et qui est portée solennellement par deux vicaires, le jour du Saint-Sacrement, comme patronne de la ville.

Les sceptiques ont de belles raisons contre les reliques ; car quoi de plus semblable qu'une corde ordinaire à la corde dont Jésus ceignait sa robe, qu'une dent ordinaire à la dent de saint Thomas, qu'une épine de prunier sauvage à l'épine de la sainte couronne, qu'un os de païen à un os de saint, qu'une éponge à laver à l'éponge trempée de fiel et de vinaigre dont on abreuva Jésus, qu'un clou rouillé à un clou de la vraie croix ? Quoi de plus suspect que cette authenticité reposant sur des traditions orales, sur des approbations données par des autorités ecclésiastiques, intéressées à multiplier les preuves sensibles et populaires de la foi, sur les registres des églises intéressées à les exploiter? Quoi de plus douteux que ces conservations miraculeuses au milieu des guerres, des incendies, des pillages, dans des villes saccagées par toutes les invasions du midi et du nord, au milieu de cette Europe flottante dont la carte change tous les demi-siècles, renouvelée par l'épée et le feu? Mais les fidèles n'ont pas de moins belles raisons en faveur des reliques ; car quoi de plus probable, dans l'origine d'une religion, que les croyants aient conservé quelques restes de ses martyrs ; que des sépultures aient été pieusement violées pour en tirer des ossements ; qu'on ait ramassé les linges du supplice, les clous de la croix ? Quoi de plus vraisemblable qu'après le triomphe de l'église, ces débris aient été ou achetés aux possesseurs par les princes, ou volontairement donnés aux églises, pour être la propriété de la chrétienté tout entière ?

La foi aux reliques est fondée sur la vraisemblance ; et

c'est peut-être ce qui la rend si vivace, outre qu'elle a sa racine dans l'imagination populaire et l'esprit de perpétuité si naturel à l'homme.

Est-ce donc à ce clou que je crois? est-ce à cet anneau de chaîne, à ce petit morceau de bois noir, à ces cheveux, à ces linges ensanglantés, à cette huile découlée des os d'une sainte? Non. Mais je crois à tous ceux qui y ont cru, à ces pèlerins s'aventurant au milieu des guerres furieuses pour les aller toucher, pour en rapporter le contact sacré dans la patrie, au risque de mourir en chemin, confessés et envoyés au ciel par leur seule vertu divine; je crois à la foi de ces princes qui les faisaient enchâsser dans l'or et l'argent, et partageaient avec les reliques les pierreries de leurs couronnes; je crois aux ardentes prières, aux élans de cœur, à tant de regards respectueux et avides qui leur ont imprimé une authenticité bien autrement imposante que l'identité exacte de la matière; je crois à ces malades, à ces humbles d'esprit, à ces pauvres sans consolation, qui sont partis d'Aix-la-Chapelle guéris, redressés, riches, pleins d'espérance, après les avoir contemplées! Je crois à la pénitence de ces reines, princesses et grandes dames, qui léguaient leurs diamants aux reliques d'Aix-la-Chapelle, voulant que le don de ces bijoux, qui leur avaient donné tant d'orgueil pendant leur vie, purifiés par ce saint et dernier usage, leur fût compté au jour du jugement comme une bonne œuvre! Les reliques ne sont vraies que par le consentement universel, lequel est plus fort que tous les actes des notaires romains, que tous les registres d'église, que tous les cachets des empereurs: c'est pour cela qu'on ne les peut pas voir froidement. Malheur à celui qui ne trouverait qu'à rire en présence de ces emblèmes que la foi de tant de générations a sanctifiés, qui ont été le baume de tant de blessures, la réparation ou le

soulagement passager de tant de maux, qui, dans des époques de ténèbres et d'anarchie, où l'homme manquait à l'homme, où le présent était intolérable et l'avenir dans le ciel, ont donné aux pèlerins quelques heures d'exaltation fortifiante, et les ont rafraîchis un moment dans leur rude voyage vers le terme de la réparation éternelle!

Mais si les reliques ne sont vraies que par le consentement universel, sitôt que ce consentement se retire, il n'y a pas de moyen humain d'authenticité qui puisse les garantir du doute et de l'abandon. Alors le sanctuaire où sont conservées les reliques n'est plus qu'un cabinet d'antiquités. Les châsses d'or et d'argent, bénites par les évêques, deviennent des écrins de l'orfévrerie du moyen âge. L'homme d'église qui les montre n'ose plus se signer devant le morceau de la vraie croix, ni s'incliner devant la ceinture du Christ, devant le lin sur lequel a dégoutté le sang de son flanc. Il sourit pour mettre à l'aise les incrédules, et ne pas paraître trop peu de son siècle. Au lieu d'être un pèlerin qui a quitté sa ville sur la foi de la bonté divine, qui a dit adieu à sa femme, à ses enfants, emportant des provisions pour un jour au début d'un voyage qui durera des mois, le visiteur des reliques est un voyageur qu'on fait asseoir; — le pèlerin s'agenouillait; — avec lequel on fait prix à la porte, moyennant quoi il lui sera permis de toucher les reliques, de les peser dans sa main, d'élever des doutes, d'entrer en discussion avec l'homme d'église chargé de l'ostension, lequel défendra ses reliques de bouche, en les abandonnant de cœur. Tel est l'état des croyances, du côté de l'église qui les fait voir, et qui en tire un revenu régulier, et du côté des visiteurs qui croient que le spectacle vaut l'argent. Le visage du clerc tonsuré en est l'expression la plus exacte : c'est un visage de transaction; ses lèvres rompues aux paroles litur-

giques, et où les habitudes de la profession ont paralysé le sourire, ne manquent pas à l'église ; mais ses yeux s'accommodent avec le siècle. Si c'est le hasard seulement qui a donné cette physionomie double à ce jeune homme, peut-être candide au fond et plein de foi, je dirai que le hasard est peu favorable au culte des reliques.

Le tarif de la visite aux reliques est exorbitant. C'est une habitude illibérale du clergé d'Aix-la-Chapelle ; à Cologne, l'ostension des crânes des trois rois mages est encore plus chère. Cette sorte d'impôt est inconnue en France, où les reliques, il est vrai, sont rares, et les curieux de reliques peu communs. Le peuple, où sont les demeurants de toutes les religions qui s'en vont, ne voit les reliques que tous les sept ans, quand la vue n'en coûte rien. Il y a pourtant beaucoup de pauvres gens pour qui une ostension plus fréquente et gratuite serait un grand soulagement moral. On voit ici des hommes du peuple, des vieillards, collés aux tribunaux de pénitence, comme ailleurs les femmes, et s'y confessant des fautes et peut-être des horribles tentations de la pauvreté. D'autres agenouillés sur les degrés d'une chapelle, immobiles, prient avec ardeur. L'église est pour eux un toit pendant la pluie, une maison qui ne repousse pas la prière du pauvre, mais qui ne l'exauce guère que dans l'autre vie.

Des gens de la campagne, après le marché, et avant de retourner au village, viennent réciter un rosaire dans un coin de l'église, derrière un pilier, sûrs d'être entendus par le Dieu qu'on adore à l'autel. Dans le cloître qui conduit à la cathédrale, quatorze tableaux, attachés au mur à des distances égales, représentent divers sujets de la vie de Jésus-Christ. Au bas de chaque tableau est un banc grossier, en forme de prie-dieu, où l'on vient réciter des prières particulières. C'est sur un de ces bancs, devant le tableau qui re-

présente Jésus-Christ disant cette belle parole : « laissez les petits enfants venir à moi, » que je vis une femme en haillons, qui paraissait exténuée, et qui était venue au cloître peut-être pour oublier la faim. Elle tenait dans ses bras un enfant, maigre comme elle, qui regardait par-dessus son épaule, et souriait pendant que sa pauvre mère priait. Mon premier mouvement fut de penser à lui donner quelque argent; mais je la laissai achever sa prière, et m'allai placer à la sortie du cloître, pour l'attendre au passage et lui faire mon aumône. Elle se leva, fit une révérence, et se traîna jusqu'à la porte, en regardant à droite et à gauche, avec cet air stupide que donne l'habitude de la misère irréparable. Je lui mis rapidement une pièce de monnaie dans la main. Elle la prit, la baisa, et fit un signe de croix, en balbutiant quelques mots allemands. Peut-être pensa-t-elle que celui qu'elle venait de prier lui avait envoyé cette aumône.

Ah! sans doute, « il faut une religion pour le peuple; » qui pourrait le nier? Mais malédiction à une société qui dit ce mot avec une arrière-pensée d'égoïsme, et qui se croit quitte avec le peuple quand elle lui laisse ses églises! Il faut une religion pour le peuple, mais il lui faut aussi des impôts doux, des écoles et du pain! Même quand il aura tout cela, il lui restera assez de maux et de souffrances; c'est pour ces maux et ces souffrances sans remède qu'il faut une religion, mais non pour dispenser les gouvernements du devoir de soulager ceux qui souffrent la faim et le froid, et d'empêcher qu'il y ait des pauvres faute de travail.

BORCETTE.

Borcette est un bourg au sud d'Aix-la-Chapelle, non loin de la porte Marschier. C'est une longue rue sur le penchant d'une colline très-rapide, où les maisons s'entassent et semblent se soutenir contre la chute jusqu'au bas d'un vallon qui court de l'est à l'ouest, et qu'arrose la Worm. Borcette n'était encore, au neuvième siècle, qu'une forêt de chênes, peuplée de sangliers qui durent entendre le son du cor de Charlemagne, et d'où lui vint son nom de *Porcetum*. Vers la fin du dixième siècle, l'empereur Otton II donna la forêt à Grégoire, prince grec, frère de sa femme Théophanie, lequel y fonda un monastère bénédictin, dont il fut l'abbé. L'abbaye attira des serfs, les serfs des hommes libres; ceux-ci bâtirent un village, qui peu à peu devint un bourg. L'esprit des temps modernes, dont l'instrument le plus puissant a été la révolution française, a fait de l'abbaye une propriété particulière, et de son église une paroisse commune à tous, et des descendants des serfs de Grégoire une population de drapiers industrieux et riches et de faiseurs d'aiguilles rivales de celles de l'Angleterre.

La curiosité de Borcette, ce sont ses eaux chaudes, dont les vapeurs se répandent en nuage tiède et argenté sur la partie basse de la ville. La source la plus considérable est entourée d'une large margelle d'où on la voit s'échapper avec bruit et à gros bouillons, d'un fond de sable mobile, qu'elle soulève sans cesse, et qui sans cesse retombe. La chaleur de cette source est de cinquante degrés de Réaumur. Il

n'y a que la vue d'une mine d'or ou de diamant qui pût intéresser plus vivement que cette masse liquide qui sort de là de temps immémorial, en même quantité, avec la même température, offrant aux pauvres gens une eau qui leur peut servir à mille usages. Les ménagères de Borcette ont un petit seau attaché au bout d'une corde, qu'elles jettent par-dessus le parapet, et qu'elles retirent plein d'une eau bouillante où les œufs cuisent en trois minutes. La vue de cette source n'est, du reste, pas plus gratuite pour l'étranger que celle des reliques. A peine est-on penché sur la margelle, qu'une femme d'une maison voisine vient ouvrir une petite grille qui ferme une échancrure pratiquée dans le puits, remplit, aux plus gros bouillons de la source, un grand verre à bière, et vous l'apporte sans mot dire. La langue de Borcette pourrait n'être comprise que de peu de gens; celle des gestes l'est de tout le monde. On s'exécute, et après avoir goûté avec précaution de cette eau, qui sent l'œuf pourri, on donne quelques silbergros à l'Hébé de la source, qui vous remercie par un faible salut, indifférente, *maîtresse de ses sens*,

Et comme accoutumée à de pareils présents.

Toutes les eaux chaudes de Borcette, après avoir servi à différents établissements de bains, vont se réunir dans un canal, d'où elles se dégorgent, partie dans un petit lac en forme de carré long, bordé d'arbres, et sur lequel flottent de légères fumées, partie dans un ruisseau qui coule parallèlement à un autre ruisseau d'eau froide, dont il n'est séparé que de quelques pas. Chemin faisant, ces ruisseaux se grossissent de petites sources minérales, éparses dans tout le vallon, et font mouvoir des fabriques et des moulins. La masse entière prend alors le nom de Worm ou rivière chaude, passe tout près

d'Aix-la-Chapelle, reçoit toutes les eaux qui forment le Worm particulier de cette ville, et va se jeter à sept lieues de là, en manière de rivière, dans la Roër, dont le nom a désigné, pendant dix-huit ans, l'un de nos plus beaux départements du Rhin. Le petit lac de Borcette, appelé l'Étang Chaud, à cause des eaux chaudes qu'il reçoit, ne gèle jamais; il protége de ses tièdes exhalaisons quelques plantes aquatiques qui ne croissent ordinairement que dans les climats du midi, et nourrit quantité de poissons médiocres. On ne peut manger de ces poissons qu'après les avoir fait dégorger longtemps dans l'eau froide; ils meurent à l'instant, si de l'eau froide on les rejette dans l'étang où ils sont nés. De beaux cygnes, qui vivent en liberté sur ces mille ruisseaux, s'accommodent de ce poisson tel qu'il est, et le mangent sans préparation. On voit leurs longs cous onduleux sortir du milieu des roseaux, d'où ils s'élancent comme des oiseaux sauvages, avec un grand bruit d'ailes et un frémissement particulier que ne font jamais entendre les cygnes claquemurés de nos pièces d'eau bourgeoises.

A l'est de Borcette, le lit épuisé d'un petit ruisseau, qui coule à travers des taillis, mène les amateurs de chemins infréquentés et de ruines douteuses sur les bords d'un étang desséché, d'où s'élève un pan de muraille antique, en forme de tour carrée. C'est le seul reste d'un édifice dont les décombres, amoncelés au pied de la muraille, sont recouverts d'arbres poussés entre les pierres et nourris par les pluies du ciel et les vapeurs de la vallée. Avec un peu de cette complaisance si facile aux voyageurs venus de loin, on pourrait placer là ce château de Charlemagne où se passa l'épisode d'Éginhard et d'Emma. Ce serait là qu'Éginhard, après un rendez-vous d'amour avec la fille de l'empereur, durant lequel les heures s'étaient écoulées et beaucoup de neige était tombée dans la

cour du château, aurait été porté sur les épaules d'Emma, afin que Charles, dont les yeux étaient si perçants, ne voyant que des pas de femme sur la neige, n'eût aucun soupçon de l'aventure. Si ce n'est pas à cette place même que la belle Emma punit son royal père de cette jalousie plus qu'étrange qui porta Charlemagne à ne pas marier ses filles, ce ne doit pas être très-loin de là; et si l'aventure ne s'est pas tout à fait passée ainsi, peu de choses vraies sont plus vraisemblables. C'en est assez toutefois pour donner un sens à cette ruine, contre laquelle un riche propriétaire d'Aix-la-Chapelle, homme à écusson armorié, a fait bâtir une habitation de campagne qui protégera contre les marchands de pierres toutes taillées l'asile des amours d'Éginhard et d'Emma.

LE LOUISBERG.

Le Louisberg est, après la cathédrale pour quelques voyageurs, avant la cathédrale pour le plus grand nombre, la principale curiosité d'Aix-la-Chapelle. J'entendais ce nom à toutes les tables d'hôte. — « Vous allez à Aix-la-Chapelle? — Oui. — Ne manquez pas de monter au Louisberg. » Dans la voiture publique, encore ce Louisberg. — « Monsieur va sans doute voir Aix-la-Chapelle pour son plaisir? — Oui, s'il n'y pleut pas comme à Liége. — Il ne faut pas oublier le Louisberg. » Viennent ensuite les conseils et les itinéraires. — « Ne prenez pas de guide; ils sont chers et importuns; on peut aller seul au Louisberg : il suffit de prendre à droite, puis à gauche, puis à droite, puis à gauche et à droite. » A

la descente de voiture : — « Monsieur veut-il quelqu'un pour le conduire demain au Louisberg? » Le lendemain, à peine au bas de l'escalier : — « C'est moi qui dois mener monsieur au Louisberg. — Mais je n'ai demandé personne. — Ah! » Et voilà un *cicerone* qui se croit volé, et qui souhaite intérieurement que je me casse le cou avant d'arriver au Louisberg. Dans la rue : — « Monsieur va-t-il au Louisberg? C'est par ici. » — Et déjà l'officieux guide me devance de quelques pas. Qu'est-ce donc que ce Louisberg?

Avant 1807, le Louisberg était, pour les géologues, une énorme masse de sable mélangé de coquillages pétrifiés, nue, stérile, sans verdure, et d'un difficile accès. La même main qui, en 1807, donnait au commerce d'Aix-la-Chapelle un développement inouï, qui portait à quatre-vingt-dix le nombre de ses fabriques de draps, et à neuf mille le nombre d'ouvriers employés à cette industrie; qui améliorait les laines indigènes, et introduisait dans le pays les moutons de race espagnole; la même main qui donnait à l'habile mécanicien Jecker les bâtiments et les jardins d'une abbaye pour y établir une immense fabrique d'épingles; transportait sur les flancs arides du Louisberg la terre végétale et les arbres qui en font aujourd'hui une magnifique promenade. Cette main, c'était celle de Napoléon, dont le nom est resté si populaire à Aix-la-Chapelle, qu'on y arrête encore dans les rues et qu'on y cite devant le magistrat de braves gens qui, en sortant du cabaret, ont crié vive l'empereur! C'est que sous Napoléon ils étaient mieux payés et travaillaient moins; c'est que leur ville était la tête de pont de la France du côté de l'Allemagne, et qu'ils y avaient vu, en 1804, le vrai descendant de Charlemagne; c'est qu'au lieu d'une garnison de lourds soldats du Stralsund, qu'on envoie là de l'autre bout de la Prusse, et qui obtiennent, dans leurs moments libres, l'autorisation de porter des fardeaux

pour le compte des particuliers, ils étaient gardés par des soldats gais et bons vivants, qui avaient battu toutes les armées de l'Europe. Un chemin pavé, bordé de sapins et de peupliers, va de la ville au pied du mont. Deux allées sablées, qui montent en escalier double le long de ses flancs, amènent des deux côtés, et par une pente douce, les gens de pied et les voitures, jusqu'à une pyramide en pierre, qui en marque le point le plus élevé. Cette pyramide, élevée par nos ingénieurs, correspondait à l'une des pointes de la grande base triangulaire établie pour la levée du plan topographique des départements unis du Rhin. C'est de là qu'un de nos colonels du génie faisait ses observations astronomiques. Une inscription française, gravée sur la pyramide, indiquait ces diverses circonstances. En 1814, les soldats du Stralsund abattirent la pyramide; le roi de Prusse l'a fait relever; mais l'inscription française a été remplacée par une inscription allemande, et le nom de Napoléon ne s'y lit plus.

La vue qu'on a du Louisberg est ravissante : au sûd, la ville et ses tours et le vaisseau du chœur de la cathédrale, ce toit de la lanterne mystérieuse, la porte dite de Charlemagne, les hauteurs du vallon de Borcette, la ruine d'Éginhard, et tout autour de la ville, ce grand parc anglais, jeté sur des fossés comblés; des routes qui, partant de tous les points de la ville, s'enfoncent dans les forêts, et en sortent à l'horizon; des maisons de campagne à l'entrée des bois, des fumées s'échappant des houillères, des moulins à vent sur tous les mamelons, de petites collines avec leurs vallons, leurs ruisseaux, leurs forêts, leurs prairies, leurs champs enclos de haies, leurs villages cachés dans les arbres; quelques lieux historiques, le Salvatorsberg (Mont-du-Sauveur), couronné par une église et un monument rustique; le Bergerbusch (Bois-du-Mont), que les Français appelaient *Bosquet Pauline,*

parce que la princesse Pauline aimait à s'y promener ; la hauteur de Melaten, sur laquelle se dressaient jadis les fourches patibulaires, où étaient pendus les criminels non bourgeois, et que les Français abattirent; à l'ouest et au nord, l'*Empire d'Aix-la-Chapelle*, qui avait cinq quarts d'heure de longueur sur une lieue de largeur, petit empire ceint tout autour d'un fossé et d'une haie, et divisé en quartiers dont chacun avait son capitaine, son lieutenant et son enseigne; à trois quarts de lieue de l'une des portes d'Aix, Vaels, village belge, dont les manufactures de draps et d'aiguilles sont mues par un ruisseau qui fait frontière entre la Belgique et la Prusse. Enfin, le mont lui-même attire les regards par ses belles plantations, ses bosquets étagés dans les intervalles des allées; son petit temple à colonnes et son pavillon chinois, qu'il ne faut pas voir de trop près, et sa rotonde, où se donnent les rendez-vous d'amour et les rendez-vous de boire, deux choses qui se font sous tous les gouvernements, et comme ici, à ciel ouvert.

Dans cet horizon plus varié qu'étendu, trois grands hommes ont laissé la trace de leurs pas; César, qui vint y exterminer les Éburons; Charlemagne, qui y sema de la race saxonne arrachée du sol natal, et qui mourut à Aix-la-Chapelle; Napoléon, qui vint y chercher le méridien de la France rhénane, y fonder des fabriques d'épingles, et y planter une promenade. Dans l'intervalle, les Normands, dont Charlemagne avait vu avec effroi les barques longues pirater jusque dans son port de Narbonne, passèrent sur la ville et la détruisirent. Saint Bernard y prêcha la croisade, alors que Conrad III y tenait sa cour, et qu'on y menait, dit Philippe, le compagnon de saint Bernard, une vie de voluptueux et de fous. Au treizième siècle, Rodolphe d'Habsbourg voulut s'y faire couronner; mais comme les princes lui refusaient le

serment sous prétexte que sa main n'était pas armée du sceptre impérial, il prit le crucifix qui était sur l'autel, et dit : « Voici qui me tiendra lieu du sceptre, et qui me servira à châtier tous ceux qui seront infidèles à l'empire ou à moi. » Charles-Quint, roi des Espagnes et des Amériques, y fut couronné empereur d'Allemagne. Enfin, la paix fameuse d'Aix-la-Chapelle y fut signée, en 1668, entre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre, paix glorieuse pour la France, bien différente de cette paix qu'on lui accorda, en 1818, dans un congrès de rois vaincus dix fois, vainqueurs une fois, lesquels signèrent, le 14 novembre, la retraite de France des troupes alliées, et furent remerciés par le duc d'Angoulême, expédié pour cela en courrier confidentiel par Louis XVIII.

LA LÉGENDE DE CHARLEMAGNE.

La poésie et la science y eurent aussi un pèlerin illustre, ce fut Pétrarque, qui fit quelque séjour à Aix-la-Chapelle dans son grand voyage en France et en Allemagne. Il écrivit à Jean Colonne, son protecteur et son ami, la lettre suivante qui peut passer pour l'une des plus piquantes légendes d'Aix-la-Chapelle.

« J'ai vu la ville d'Aix, résidence de Charlemagne, et, dans une église bâtie en marbre, le tombeau de ce prince si révéré de ces peuples barbares. Quelques prêtres de cette église nous ont amusés d'un conte qu'on n'entend pas sans plaisir, et qu'ils m'ont montré écrit. Depuis lors je l'ai trouvé raconté avec plus de soin dans des écrivains modernes, et

j'ai l'idée de vous le faire connaître. Toutefois, je ne veux pas qu'on me recherche pour la vérité du fait, qui reste, comme on dit, à la charge de ses auteurs.

» On raconte donc que le roi Charles, que, par le surnom de Grand, ils *osent* égaler à Pompée et à Alexandre, tout énervé des caresses d'une femme qu'il aimait à la folie, oubliant sa gloire, dont il s'était montré jusque-là si jaloux, négligeant les affaires du royaume, oubliant tout et lui-même, au grand chagrin et au grand dépit des siens, ne trouvait depuis longtemps de goût et de plaisir qu'aux embrassements de sa maîtresse. Il semblait qu'il n'y eût plus de remède, à ce fol amour qui fermait les oreilles royales de Charles aux conseils de la raison, lorsqu'une mort inespérée emporta la jeune femme, cause de tous ces malheurs, et mit dans tout le palais une joie immense, mais cachée. Mais on vit bientôt que plus la passion du roi avait été honteuse, plus ses regrets étaient violents. Sa fureur, loin d'être calmée par cette mort, passa tout entière sur ce cadavre défiguré et livide. Il le fit embaumer dans des parfums, le chargea de pierreries, le revêtit de pourpre, et, nuit et jour, il le pressait dans ses bras, et le couvrait de baisers avides et de larmes.

» Que doit être un règne, sinon une domination juste et glorieuse? Qu'est-ce, au contraire, que l'amour, sinon une servitude injuste et sans honneur?

» Tandis qu'il arrivait de toutes parts vers l'amant ou plutôt vers l'insensé [1] des ambassadeurs de toutes les nations, des chefs d'armée et des gouverneurs de provinces, qui venaient l'entretenir des plus graves intérêts de l'Europe,

[1] Il y a dans le latin un jeu de mots qu'on ne peut pas rendre en français : Ad *amantem*, seu (rectiùs) ad *amentem*...

lui, couché sur son lit, malheureux, seul, les portes fermées en dedans, restait attaché à ce corps tant aimé, l'appelant souvent du nom d'amie, comme si elle eût été vivante et qu'elle eût pu lui répondre. Il lui confiait ses soucis et ses peines, il lui murmurait de douces paroles, il poussait ces soupirs, il versait ces larmes, accompagnements éternels de l'amour. C'était un misérable soulagement, mais le seul que ce roi, d'ailleurs si sage, dit-on, en toutes choses, fût libre de choisir.

» Ils ajoutent à ce récit des détails que je crois impossibles et que je ne juge pas convenable de te raconter. — L'évêque de Cologne, homme renommé pour sa sagesse et sa sainteté, se trouvait alors à la cour. Il était le premier des personnages de la suite du roi et la voix prépondérante dans ses conseils. Ce prélat, ému de compassion pour son seigneur, et voyant que les remèdes humains étaient sans vertu, tourna ses pensées vers Dieu et lui adressa de continuelles prières, disant qu'en lui reposaient toutes ses espérances, et lui demandant avec des gémissements qu'il mît fin à ce malheur. Après avoir longtemps prié, et quand il ne paraissait pas encore près de finir, il fut enfin consolé, un certain jour, par un miracle éclatant. Comme il disait la messe, selon sa coutume, et qu'après les plus pieuses prières il se frappait la poitrine et arrosait l'autel de larmes, une voix descendue du ciel lui dit que la cause du délire de Charles était sous la langue de la femme morte. Le sacrifice achevé, il courut tout joyeux dans la chambre où était le corps, et où sa familiarité très-connue avec le roi lui donnait le droit de pénétrer; il introduisit secrètement son doigt dans la bouche du cadavre, et trouva sous la langue glacée et roide une pierre précieuse enchâssée dans un petit anneau, qu'il arracha en toute hâte et emporta.

» Peu d'instants après, Charles rentra dans cette chambre, et courut, selon sa coutume, au cadavre, pour y renouveler ses stériles embrassements ; tout à coup il s'arrête à la vue de ce corps desséché ; ses cheveux se dressent sur sa tête ; il a horreur d'y toucher. Bientôt il ordonne qu'on l'enlève et qu'on le porte à la sépulture. Mais sa passion s'est tournée tout entière sur l'évêque de Cologne ; il l'aime, il le recherche ; de jour en jour il s'attache plus fortement à lui. Désormais il ne fait rien que de son avis, et ne veut s'en séparer ni de jour ni de nuit.

» Le prélat, homme plein de sens et de prudence, résolut de se débarrasser d'un poids que tant de gens peut-être eussent désiré, mais qui lui parut insupportable. Toutefois, craignant que, si l'anneau passait dans les mains d'un autre, ou s'il était brisé, il n'en résultât quelque péril pour son maître, il l'alla jeter dans un marais voisin.

» Charles habitait alors la ville d'Aix avec tous les grands. De ce moment, il la préféra entre toutes les autres villes. Rien ne lui plaisait plus que son marais ; il prenait le plus vif plaisir à s'asseoir sur ses bords, à se baigner dans ses eaux, à respirer ses exhalaisons, qu'il trouvait plus suaves que des parfums. Finalement, il y transporta sa cour, et, faisant jeter d'énormes môles dans les eaux du marais, il s'y bâtit à grands frais un palais et une église, afin qu'aucune affaire, divine ni humaine, ne pût l'en arracher. Il y passa le reste de sa vie, et y fut enseveli. »

Heureuse ville, qui a eu pour fondateur Charlemagne et pour légendaire Pétrarque !

— 1855. —

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU

PREMIER VOLUME.

Avertissement des Éditeurs. v

FRANCE. 1

SOUVENIRS D'UN VOYAGE DANS LE MIDI DE LA FRANCE. 3

I. — Route de Lyon à Arles par le Rhône. 5

Arles. 19

I. 31

II. — Marseille. — Les deux mers. 41
III. — Les deux amphithéâtres d'Arles et de Nîmes. 67
IV. — Nîmes. — Ses monuments. 83
I. Monuments de l'antiquité romaine. 89
La porte de France et la porte d'Auguste. *Ibid.*
La tour Magne. 91
Les bains. 94
Le temple de Diane. 97
Le pont du Gard. 99
L'amphithéâtre. 110
La maison carrée. 125
II. Monuments du moyen âge. 133
La cathédrale. *Ibid.*
III. Monuments modernes. 142
Le jardin de la Fontaine. *Ibid.*
La Maison centrale. 145

SOUVENIRS D'UN VOYAGE AUX PYRÉNÉES. 155

I. — Les landes. — La vallée de Pau. 155
II. — La ville de Pau. — Quelques détails de mœurs. 167
III. — La vallée d'Ossau. — Les jeunes filles de la vallée d'Ossau. — Arrivée aux Eaux-Bonnes. 179
IV. — Les Eaux-Bonnes. — Les Eaux-Chaudes. — Les malades. 191
V. — Un orage dans la vallée d'Ossau. — Une nuit dans la cabane d'un montagnard. 203
VI. — Les montagnes. — Les cascades. 217

SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN FRANCHE-COMTÉ. 229

Excursion à Luxeuil. 231

ANGLETERRE. 261

I. — Londres. — Brigthon. — Westminster. 263
II. — Une maison de travail à Liverpool. 285
III. — Une fabrique d'épingles et une maison de fous à Londres. 307

BELGIQUE ET PRUSSE. 329

I. — Hospices des aliénés à Gand. 331

II. — Le pays de Liége. — John Cockerill et Seraing. 349

III. — Descente dans la houillère de la Nouvelle-Espérance. 373

IV. — Liége. 401

Verviers. — La pluie. — Othello. 416

Aix-la-Chapelle. 439

V. — Aix-la-Chapelle. — Souvenirs de Charlemagne. — La lanterne de Chloris. 447

Les reliques d'Aix-la-Chapelle. 458

Borcette. 470

Le Louisberg. 473

La légende de Charlemagne. 477